

Open Access Title

Open Access Title

BIBLIOTECA

NAZIONALE

FONDO
DORIA

I

464

2

NAPOLI

VITTORIO EM. III









VOYAGE
DANS
L'ITALIE MÉRIDIONALE.

1807 01001

VOYAGE

DANS

L'ITALIE MÉRIDIONALE,



J.-C. Fulchiron,

Député du département du Rhône.

ROYAUME DE NAPLES. — 1868.

TOME SECOND.



PARIS.

IMPRIMERIE DE MADAME DE LACOMBE,

Rue d'Engbien, 12.

—
1841.

FONDO DORIA I. 464⁽²⁾



960711

AVERTISSEMENT.

Après avoir publié le premier volume de ce voyage, contenant la description de Pise, de Florence et de Sienne, l'ordre géographique aurait voulu que je fisse paraître celui où je dois m'occuper de la Rome moderne, de cette Rome toujours, au milieu de ses ruines, la plus attachante, la plus noble des cités; mais ne voulant dire que la vérité, ou du moins ce que je crois l'être, sur le commerce, l'agriculture, la topographie et les monuments des lieux que j'ai parcourus, je me suis décidé à faire imprimer auparavant mes observations relatives au royaume de Naples, et plus

tard, je reviendrai sur mes pas pour rentrer dans la capitale du monde chrétien, où j'ai encore plusieurs établissements importants à examiner et des renseignements statistiques à recueillir.

Ce second volume décrivant un pays plus étendu, plus peuplé, plus manufacturier que la Toscane, est aussi plus considérable que le premier. Suis-je parvenu à donner une idée exacte de cette riche contrée que les touristes ne considèrent, ordinairement, que sous le rapport des arts et des magnifiques points de vue qu'elle prodigue aux regards? Je ne sais; mais si j'ai, à-peu-près, rempli ma tâche, le mérite en appartient principalement aux hommes distingués qui ont bien voulu me mettre sur la trace des recherches que j'avais à faire, et se sont empressés de me fournir de précieux documents. Puisse leur parvenir l'expression de ma juste reconnaissance!



ROUTE

DE

ROME A NAPLES.

L'ancienne route de Rome à Naples était la célèbre Voie Appienne , construite, l'an 447 de la fondation, par le censeur Appius Claudius Cæcus, qui s'illustra aussi en bâtissant le premier aqueduc que les Romains aient vu s'élever. Cette voie commençait à la porte Capène, aujourd'hui Saint-Sébastien, et, traversant les marais Pontins, aboutissait à Capoue. Quatre cents ans après, Trajan la fit continuer jusques à Brindes, sur l'Adriatique. Sa solidité était telle, qu'en quelques endroits elle subsiste encore presque sans dégradations , et qu'elle n'a souffert que des attaques des paysans

qui en ont arraché des matériaux pour leur usage particulier : acte de vandalisme accusant l'incurie et le défaut de surveillance du gouvernement. Si le temps a épargné ce beau monument de l'industrie romaine, il faut dire cependant que la conservation et l'entretien des routes est facile dans un pays si étroit, où les transports se font presque tous par mer, et où, lorsqu'il faut employer la voie de terre, c'est à dos de cheval et de mulet, que les marchandises circulent. De Rome à Naples, je n'ai pas rencontré une voiture de roulage. Les chemins ne sont donc pressés que par les roues des diligences et des chaises de poste.

Voici comment on procéda pour mettre cette Voie Appienne à l'abri des atteintes du temps et de l'intempérie des saisons. On creusa un fossé de la largeur du chemin, et il fut rempli d'un massif de chaux et de pierres concassées, pareilles quoiqu'un peu plus grosses à celles brisées par la méthode de Mac-Adam. Sur ce massif, d'une dureté et d'une adhérence extrêmes, furent établies de larges pierres polygones s'enchevêtrant les unes dans les autres et de trente à quarante centimètres d'épaisseur. Pour plus de sûreté, pour empêcher les écartements, deux murs parallèles serraient les flancs de la route et consolidaient la totalité de l'ouvrage. Tantôt cette ancienne voie s'écarte du nouveau chemin et tantôt elle vient le

rejoindre et en faire partie. Elle était si magnifique, que Cicéron l'appelait *Regina viarum* : néanmoins, elle est assez étroite, et deux de nos voitures modernes ont de la peine à y passer de front. Les essieux des chariots romains avaient donc moins de longueur que les nôtres :

Actuellement pour se rendre à Naples, on sort par la porte du Mont-Cœlius ou Saint-Jean, et l'on suit quelque temps la vieille Voie Campanienne, décorée, sur ses deux côtés, de tombeaux antiques que la main de l'homme, plus que les siècles, a dépouillés de leurs ornemens. Près du chemin, la campagne est traversée par les débris de l'aqueduc de Claude, et de ceux qui amenaient les sources Tepula, Julia et Marcia. Cette campagne est encore plus triste, plus aride que celles que l'on parcourt pour se rendre à Tivoli et à Frascati. A cinq milles de Rome, on voit une grande quantité de vieilles murailles et de monuments en ruines, situés près d'une vaste ferme appartenant au duc Torlonia. Les ciceroni les appellent *Roma Vecchia*, et les antiquaires prétendent que c'est l'ancien pagus Lemonijs. D'heureuses fouilles faites sur cet emplacement, y ont fait découvrir des statues, des tombes et des marbres précieux.

A mesure que l'on approche d'Albano et qu'on s'élève au-dessus de la plaine, la végétation reparaît et devient graduellement magnifique. Là, plus

de paresse ; dès que la terre répond au travail, le cultivateur lui demande tout ce qu'elle peut produire. Le regard circule au milieu de puissants arbres, de vergers chargés de fruits, ou s'étend sur des vignobles et de riches cultures. La ville, peuplée de quatre mille cinq cents habitants et assise sur les ruines des villa de Pompée, de Clodius, de Domitien, est dans une situation charmante, sur le penchant d'une colline, à deux lieues environ de la mer et jouit d'une vue admirable. Traversée par la Voie Appia, elle possède de belles maisons, et sa grande rue est ornée des palais Doria et Corsini ; aussi, pendant la saison du mauvais air, qui ne pénètre jamais dans son enceinte, est-elle le rendez-vous des étrangers et de la bourgeoisie romaine, qui viennent y passer la villegiatura. Les habitans y louent des appartemens à la semaine ou au mois. Albano est alors animé par une nombreuse population ne songeant qu'au plaisir. Les jeunes Romaines parcourent les environs, montées sur les modestes coursiers d'Arcadie, et là se trouvent les joies méridionales dans toute leur expansion.

A l'entrée de la ville, on voit un petit monument que sans preuves les gens du pays nomment le sépulcre d'Ascagne ; car, en Italie, le peuple décore toujours d'un nom illustre toute vieille bâtisse dont on ignore l'origine, et le cicerone ne

manque jamais de répéter la menteuse tradition et de tromper les crédules voyageurs. Au sortir du côté de Naples , et à la naissance d'une rapide descente, les yeux sont frappés d'une singulière construction que les habitants appellent aussi , pour n'en pas perdre l'habitude, mausolée des Curriaces ; mais il paraît qu'il doit être attribué, avec plus de probabilité, à Pompée ou à quelque grand personnage de l'époque. Si Pompée le fit construire, peut-être était-ce un colombarium destiné à recevoir les cendres de ses affranchis ; sa forme, inusitée chez les Romains, pourrait cependant le faire attribuer à une plus haute antiquité ; c'est un quadrilatère avec des courtines en retrait, en sorte qu'il ressemble en petit à une citadelle à bastions. Son pourtour est de vingt mètres ; il était surmonté de cinq pyramides coniques , une à chaque angle et la cinquième beaucoup plus grande, au milieu. La hauteur totale du socle et de la grande pyramide devait être d'une dizaine de mètres. De ces pyramides, il n'en reste plus que deux placées sur la même face, et encore sont-elles tronquées ; l'indication des trois autres est sensible par des noyaux de maçonnerie tout ruinés , et c'est par eux aussi que l'on juge que celle du milieu était plus élevée, puisque sa base présente un diamètre plus considérable. Le fond du monument est en pierrailles et mortier, et le revêtement antique en

larges pierres taillées, se voit encore en quelques endroits. Au reste les deux tiers de la partie inférieure sont actuellement modernes ; en 1837, on a revêtu à neuf les quatre corps avancés pour soutenir la masse qui menaçait de s'écrouler.

Au-dessus de la ville, on voit les restes des thermes de Pompée, d'un camp prétorien, d'une vaste citerne, des débris d'aqueducs et des voûtes immenses ayant appartenu à la villa de Domitien. Un peu plus loin, les touristes doivent visiter les magnifiques jardins Barberini.

Cratère d'un ancien volcan et célèbre par la beauté de ses bords, à un mille d'Albano, s'étend le lac qui porte le même nom. Les peintres de paysage ont souvent étudié ses eaux transparentes et les ondulations des collines qui l'entourent : il a cinq milles de tour ; mais ce qu'il offre de plus remarquable est un canal de décharge ou plutôt un tunnel percé par les Romains, en 336 de Rome, pour obvier aux crues subites du lac, lorsqu'ils assiégeaient Veii sous le commandement de Camille. Ils crurent obéir à un ordre des Dieux, et probablement ils ne cédèrent qu'à la sage prévoyance de leur général qui sut dicter l'oracle. Cet émissaire maintient, depuis deux mille deux cents ans, le niveau du lac à trois cent soixante mètres au-dessus de la mer ; il a été taillé dans l'épaisseur de la montagne ; sa largeur est d'un peu plus d'un mètre ; sa

hauteur de deux et sa longueur de deux milles. Tite-Live prétend que cet ouvrage immense fut commencé et terminé dans l'espace d'une année, ce qui, lorsqu'on y réfléchit, semble impossible. La largeur du canal ne permettait le travail qu'à deux ouvriers à la fois. Comment ont-ils pu, par la simple sape au marteau, opérer un déblai si énorme et tiré d'une roche dure ? A peine, depuis l'invention de la poudre et des mines, pourrait-on accomplir une pareille œuvre en si peu de temps. Il faut beaucoup se défier de la crédulité ou de l'exagération des historiens latins, surtout en ce qui concerne les premiers siècles des Rois et de la République. Les eaux qui s'écoulent par ce tunnel vont rejoindre le Tibre à six milles au-dessous de Rome.

D'Albano on se rend par un plateau en plaine à Gensano, jolie ville de trois mille habitants, entourée d'une magnifique végétation, ornée de promenades bien plantées, et située près du lac Nemi, encadré, comme celui d'Albano, par des coulées de laves et des roches volcaniques. Il est à trois cent quarante mètres au-dessus de la Méditerranée. L'air qu'on respire à Gensano est sain ; les vignobles des environs sont en grande réputation en Italie seulement ; car les vins de cette contrée déplaissent, par leur douceur, aux étrangers, et ne sont pas un objet d'exploitation. En général, les vins italiens

se consomment tous dans le pays, excepté celui recueilli sur les flancs du Vésuve, et encore ce commerce est-il de bien peu d'importance.

A six milles de Gensano on aperçoit Velletri, ancienne capitale des Volsques et patrie de la famille d'Auguste. Tibère, Caligula, Othon, y élevèrent de splendides habitations. Les palais les plus remarquables de cette ville aux rues tortueuses, peuplée de dix mille âmes, et bâtie sur la lave, sont ceux de l'évêque, du cardinal Borgia et des comtes Lancellotti. Celui-ci, transformé maintenant en auberge, par les pertes de fortune de ses maîtres, possède un escalier de marbre, édifié sur les dessins de l'architecte Martino Lunghi; c'est un des plus beaux de l'Italie: il conduit à trois étages entourés d'élégants portiques. Aujourd'hui, les vastes jardins de ce palais, qui avaient six milles de tour, sont divisés en fermes et consacrés à la petite culture. Est-ce un mal, si à un luxe dispendieux ont succédé d'utiles produits? On a souvent découvert, à Velletri, de précieuses antiquités, et c'est des fouilles faites au commencement de ce siècle, que provient la magnifique Minerve colossale que notre Muséum possède. La collection du cardinal Borgia attirait autrefois les voyageurs instruits; elle se composait de tableaux de la renaissance, de statues, de médailles, d'ustensiles, de vases égyptiens, indiens

et mexicains, et de bas-reliefs volsques, en terre cuite, témoins presque uniques des progrès que fit dans les arts un peuple que l'histoire romaine ne nous représente que comme guerrier. Les vignes entourant la ville sont renommées pour la perfection de leur culture.

Au sortir de Velletri, la route suit, jusqu'à deux milles de Cisterna, le milieu d'un plateau conservant à peu près une égale hauteur. De beaux sites, une belle végétation, recréent la vue. La culture, riche et intelligente, consiste principalement en vignes et en oliviers. A côté des vignobles croissent toujours les roseaux qui, dans ce pays comme dans une partie de la Toscane, remplacent les échelas en bois; par leurs tiges sveltes, leurs longues feuilles retombant en courbes gracieuses, et les larges panaches de leurs épis balancés au gré des vents, ils donnent à la contrée un aspect exotique aux yeux d'un habitant du Nord. De cette élévation on aperçoit la plaine s'étendant vers la mer, et réservée aux blés et aux pâturages par la raison déjà donnée. Les limites des deux zones sont nettement tracées. L'une est dépeuplée, et l'autre, remplie de villes, de bourgs, d'habitations éparses sur les collines, atteste que son climat est favorable à l'espèce humaine.

La route était couverte de légers chariots char-

gés de vins nouveaux, contenus dans des tonneaux de très petite dimension ; ils sont ainsi fabriqués pour que des chevaux puissent en porter deux dans les montagnes au moyen de doubles bâts. Le même usage, nécessité par le même besoin, se retrouve dans plusieurs cantons de la Savoie, de l'Auvergne et des Pyrénées.

A quelques milles de Velletri, on descend rapidement les pentes du plateau, et bientôt on entre dans la plaine insalubre. La campagne redevient nue, aride, et reprend un aspect monotone. Au bout de cette plaine, et entre le terrain sec et celui inondé des Marais Pontins, est assis le bourg de Cisterna, appartenant, à titre honorifique, à un prince napolitain. Il y possède de grandes propriétés et un vaste magasin pour déposer ses grains. Ce bourg contient dix-huit cents habitans presque tous en proie à la fièvre pendant la moitié de l'année. On prétend que Cisterna est le lieu appelé, dans les Actes des apôtres, *tres tabernæ*, et que c'est là que saint Paul, se rendant à Rome, trouva les Chrétiens qui venaient à sa rencontre.

MARAIS PONTINS.

A peu de distance de Cisterna commencent les fameux Marais Pontins, si long-temps centre d'é-

manations perfides, de fièvres endémiques pour les riverains, et qui ont occupé les ingénieurs et les écrivains de toutes les époques. Depuis les travaux d'assainissement commencés par Pie VI, continués par les Français pendant leur domination sur Rome, et par Pie VII, lorsqu'il reprit possession de la chaire pontificale, ils ont perdu de leur insalubrité; mais cependant ils en conservent assez pour que l'on recommande aux voyageurs de ne pas s'endormir en les traversant. On sait que l'atonie procurée par le sommeil rend plus facile l'absorption des miasmes dangereux. C'est principalement dans les pâturages encore marécageux, où les buffles, espèce demi-aquatique, vivent en grands troupeaux abandonnés nuit et jour à eux-mêmes et presque à l'état sauvage, que le mauvais air a le plus d'intensité; quand on veut mettre ces buffles au labour ou les employer à remorquer des bateaux, on va les chercher dans ces prairies inondées, et c'est ordinairement à des enfants de dix à douze ans que ce soin est confié. L'animal, farouche pour tout autre, semble respecter la faiblesse de son conducteur.

D'abord golfe maritime, ensuite lagune séparée de la mer par une chaîne de petites dunes de quelques mètres de hauteur, et enfin devenus, par les attérissements d'alluvions et les débris descendant des montagnes, un réceptacle de tourbes

toujours humides, les Marais Pontins ont, en moyenne, quarante-deux milles de longueur et dix-huit de largeur; car ces dimensions varient selon que l'Apennin s'éloigne ou s'approche de la Méditerranée.

Les eaux tombant des flancs des monts Lepini, et séjournant dans une plaine presque sans pente sensible, dont quelques parties même passent pour être au niveau de la mer, entretenaient un foyer de malignes exhalaisons que les vents transportaient jusqu'à Rome, quoiqu'éloignée de trente milles. Pline s'en est plaint dès le premier siècle de l'ère chrétienne, et sans doute les Romains s'en plaignaient long-temps auparavant, puisque, l'an 442 de la fondation, le censeur Appius Claudius s'occupa d'assainir cette vaste surface, lorsqu'il la fit traverser par la voie qui porte son nom. Céthégus, César, Auguste, Trajan, reprirent ce projet, et parvinrent à faire écouler une notable portion des eaux stagnantes au moyen de canaux aboutissant à la mer. Théodoric poursuivit cette difficile opération et y obtint assez de succès, si on s'en rapporte à une inscription conservée à Terracine.

Il paraît certain cependant que des travaux de la plus haute antiquité avaient précédé, six ou sept siècles avant la fondation de Rome, toutes ces entreprises et permis à une nombreuse po-

pulation volsque de s'établir sur le sol de ces marais et d'y construire vingt-trois villes, parmi lesquelles on comptait Pometia , Longula , Volusca, Ninfa, Mugilla, qui ont laissé, après elles, des souvenirs historiques. Ces villes étaient puissantes puisqu'elles résistèrent long-temps aux Romains. Mais par quel art, en des temps si éloignés de nous, les eaux plus profondes alors, attendu qu'elles recélaient moins de dépôts limoneux, furent-elles abaissées? Comment ces amas de tourbes, qui surgissaient çà et là, devinrent-ils propres à la culture et se consolidèrent-ils assez pour supporter des cités? Quelle était la somme de science des ingénieurs qui produisirent de tels effets, quelle quantité de bras, quelle puissance financière étaient à leur disposition pour surmonter tant de difficultés? C'est ce que personne ne peut savoir ni même soupçonner, car les historiens grecs ou romains, dont les œuvres nous sont parvenues, gardent tous là-dessus un absolu silence. Seulement, on en peut conclure qu'à une époque plus reculée que celle du siège de Troie, déjà il existait, dans cette contrée, des moyens de calculer et de transmettre la pensée par des signes quelconques; car, sans eux, il eût été impossible de procéder aux opérations géodésiques et de nivellement qu'exigeaient les écoulemens; et pourtant on doute si alors les Grecs étaient parvenus

au même degré d'instruction. Probablement la salubrité de ces établissements volsques ne fut pas toujours complète ; la nature du terrain ne permet pas de le croire ; mais la fertilité des marécages desséchés, et peut-être un bon régime hygiénique, firent braver quelques inconvénients. Lorsque Céthégus, douze cents ans plus tard, parvint à rendre à la culture une partie des terres pontines, on vit également des colonies romaines occuper les mêmes places, réédifier des villes et résister au mauvais air atténué par les dessèchements. Sans doute aussi des soins constants, excités par l'amour de la propriété, suppléaient à la faiblesse du niveau primitif, qui n'est, à dix-huit milles du rivage, que d'un mètre trente centimètres au-dessus de la basse mer, et facilitaient le cours des eaux sur une pente si faible, que le savant ingénieur M. Scaccia, craignait, en 1810, qu'elle fût insuffisante pour achever l'évacuation de certaines parties de ces marais.

Après les malheurs et la décadence de Rome, après l'invasion des Lombards, qui négligèrent d'entretenir les travaux de Théodoric, ces terrains, à demi-conquis par une vigilante industrie, se dépeuplèrent de nouveau, et les eaux reprirent un empire que, malgré les efforts de quelques papes, elles gardèrent plus de treize cents ans.

Boniface VIII fut le premier qui, au commen-

cement du quatorzième siècle, s'occupa de nouveau des Marais Pontins, et, par un grand canal, assainit la partie supérieure ; mais les eaux, continuant à s'accumuler dans le bas, refluerent enfin vers l'amont, et l'inondation reprit le dessus. Martin V fit ouvrir une large et profonde saignée sans plus de succès. Sixte-Quint voulut, dans un troisième canal nommé *Fiume Sisto*, rassembler les sources dispersées et les faire écouler près du mont Circello ; il crut consolider son ouvrage par des digues latérales ; mais ces digues s'étant rompues, tout le travail devint inutile. Depuis et pendant deux siècles, on ne s'occupa que de vains projets, qui n'eurent même pas un commencement d'exécution ; aussi le mal augmentait sans cesse.

A Pie VI était donc réservée la gloire de rendre à ces marais, sinon la splendeur dont ils jouirent dans la plus haute antiquité, du moins un état satisfaisant, qui permit de cultiver en prairies, en froment, en fèves, en maïs, les quatre cinquièmes de leur surface, et dont le revenu fût augmenté de 800,000 francs. C'était une magnifique valeur agricole créée avec un faible capital comparatif de 6,323,000 francs, y compris les frais de construction de la route dont il sera parlé tout-à-l'heure ; estimation qui résulte des comptes de la chambre apostolique. Certes, il n'est

point de conquête plus noble et plus utile !
• Mais, avant de faire connaître succinctement par quels moyens les Marais Pontins furent restitués à la culture, il faut donner une idée des obstacles à vaincre sur un sol sans pente et sans solidité, en évaluant la masse des eaux stagnantes dans un récipient de 130,000 hectares, et qu'il fallait non seulement entraîner à la mer, mais empêcher encore, par un écoulement permanent, de s'accroître de nouveau.

Un grand nombre de petites rivières convergent des montagnes vers ces marais; ce sont la Pédicata, l'Amazeno, la Cavata et la Cavatella, l'Uffente, la Ninfa, la Tepia, et plusieurs torrents sans noms connus dans la géographie, mais qui grossissent énormément aux grandes pluies de la fin de l'automne et à la fonte des neiges; ces eaux de pluie, tombant sur la surface des marais, égalent 81 centimètres de hauteur, et donnent 1,046,601,614 mètres cubes à faire évacuer, indépendamment des eaux fluviales; de plus, d'abondantes sources souterraines surgissent du fond et proviennent des lacs supérieurs Celeno, Fuccino, et des hautes vallées du Sacco et de l'Anio. M. Prony a prouvé que leur masse est de 1,222,505,899 mètres. C'était donc, sans compter les courants que l'on espérait conduire directement à la mer, plusieurs milliards de mètres cubes

qu'il fallait faire écouler, en disposant d'une pente si faible, qu'elle ne pouvait, naturellement, que laisser échapper le trop-plein par un débouché, un goulet unique, appelé *Portatore*, ouvert moitié par l'effort des eaux, et moitié dans des temps anciens par la main des hommes; outre ce défaut de déclive, ces eaux étaient encore soutenues par un amas, un enchevêtrement inextricable de mousses, de roseaux, de plantes et d'arbrisseaux aquatiques qui s'opposaient à l'évaporation. A toutes ces difficultés ajoutez l'obligation d'opérer au milieu de vapeurs pestilentielles, et pour diminuer le danger de réduire le travail à la saison d'hiver.

Tels étaient les ennemis que Pie VI avait à surmonter, et qui, depuis la chute de l'empire romain et de la puissance des Goths, avaient résisté à toutes les attaques. Ce pape commença par s'éclairer des avis de Manfredi, de Boscowich et de Ximènes, mathématiciens célèbres, et donna, pour l'exécution, sa confiance à l'ingénieur bolonais Gaetano Rapini. Celui-ci proposa de réunir toutes les eaux dans un seul canal, tracé suivant l'axe principal d'écoulement; ce plan, sagement conçu, avait l'avantage de profiter des travaux anciens, et de favoriser le rétablissement de la voie Appia.

Aussitôt son adoption, le Pape acheta, par pré-

voyance, les droits des co-propriétaires des ma-
rais, et leur constitua une rente perpétuelle. On
procéda alors à un arpentage exact qui montra
que la portion submersible était de 30,329 hec-
tares, représentant 68,000 arpents, ancienne me-
sure de Paris, ou environ seize lieues carrées.
Cet espace se divisait en trois parts, suivant son
niveau ; la première, de 17,321 hectares, cons-
tamment envahie par les eaux ; la seconde, de
5,704, où la submersion ne s'opérait entièrement
que dans la saison des pluies, et la troisième de
7,251 formant une zone extérieure que les gran-
des inondations pouvaient seules atteindre.

Alors Rapini commença les travaux, en 1778,
par curer le canal appelé *Portatore di Badino*, et
suivit cette opération jusqu'à la rencontre de l'an-
cienne Voie Appia ; dès qu'il l'eut trouvée, enseve-
lie sous la vase et les herbes aquatiques, il chan-
gea de direction et ouvrit une large tranchée
parallèlement à cette chaussée, dont un des talus
lui sert de berge et de mur de soutènement ; l'opé-
ration eut un plein succès. Les eaux, en s'écou-
lant rapidement, laissèrent apparaître, dans toute
leur étendue, les débris de cette voie romaine.
On redoubla d'efforts. Huit mille hommes furent
attachés à l'entreprise, et malgré les obstacles
provenant de la liquidité du terrain, si l'on peut
s'exprimer ainsi, des sources jaillissantes et des

maladies qui attaquaient les ouvriers, on arriva, en 1781, à l'extrémité supérieure des marais. Le canal était achevé sur une longueur de 21,139 mètres, et reçut, par un juste hommage, le nom de *Linea pia* ; avec ses diverses flexions, son entier développement composait 26,789 mètres ; il a 12 mètres de largeur au fond, et 16 à 18 entre les deux arêtes des digues. Sa profondeur moyenne est de 2 mètres au-dessous du niveau de l'étiage. Les digues ont 6 mètres d'épaisseur à leur base, et 2 à leur sommet , avec un mètre trente-neuf millièmes de hauteur réduite au-dessus des basses eaux, et un d'élévation sur le plan de la campagne. Le plan de ce grand canal se divise en deux sections. Dans la première, qui a 17,677 mètres, elle est de 4 mètres 811 millièmes , et sur la deuxième, qui n'a que 9,112 mètres, compris le Portatore, de 619 millièmes. Mais cette faible déclivité suffit pour faire écouler les eaux, à cause de leur affluence et de la pression en raison de leur volume ; ce canal est la clé du système de dessèchement.

Cependant il fut bientôt encombré par les dépôts limoneux. Rapini, pour obvier à cet inconvénient, fit rétablir et curer le canal de ceinture, creusé par Sixte-Quint, et y introduisit la Ninfa après son passage sous le pont Tor-Tre-Ponti ; ce second débouché décrit, à partir du lac Ninfa,

une courbe irrégulière de 46,854 mètres, et sert de limite occidentale aux marais. Sa largeur variable est de 6 à 12 mètres, et sa pente totale de 24 mètres 191 centimètres à l'étiage; mais dans les hautes eaux elle devient de 29. On éloigna aussi de la Ligne Pie la rivière bourbeuse de la Tepia, et on la fit également entrer dans le *Fiume Sixto*.

Après avoir établi le système de la partie occidentale, il fallut s'occuper de celle placée à l'orient. Un nouveau lit fut ouvert pour recevoir les eaux pures de l'Uffente; ce petit fleuve, endigué jusqu'à sa réunion à l'Amazeno, alla se confondre avec lui près de Ponte-Maggiore. Le terrain vaseux, jusqu'à la profondeur de 21 mètres, rendit très difficile l'exécution des travaux. Ce canal, qui sert en même temps à la navigation, a 21,556 mètres sur 10 de largeur ordinairement, et quelquefois sur 40 et 50 en plusieurs endroits, à cause du reculement successif des digues que le peu de consistance du sol nécessite. La profondeur de cette tranchée est en moyenne d'un mètre et demi, et sa pente de 5 mètres 67 centièmes.

Le second courant, le rapide Amazeno, présentait d'autres difficultés; sa vitesse étant considérable, on devait se précautionner contre l'érosion de ses bords, et l'endiguer de manière à ce que

la force de résistance fût supérieure à celle d'impulsion. Les eaux de ce torrent contenues entre de puissants talus, furent introduites dans la partie la plus basse des marais, appelée *Pantano d'inferno*, et déposèrent, dans ce réceptacle, le limon qui les trouble. Cette alluvion artificielle exhaussa si promptement le terrain, qu'en vingt-quatre ans il s'éleva de 74 centimètres, ce qui donne, sur une surface de 315 hectares, un dépôt annuel de 68,000 mètres cubes. Après avoir traversé l'*Inferno*, l'*Amazeno* s'unit à l'*Uffente*, et tous deux se jettent dans la Ligne Pie au-delà de Ponte-Maggiore. De leur entrée dans les marais jusqu'à ce point, ces deux courants suivent une ligne de 12,880 mètres, dont presque toute la largeur est endiguée.

On s'occupa aussi du port de Terracina, et on le mit en communication avec la Ligne Pie au moyen d'un canal de 8,242 mètres, alimenté par des sources; il sert ainsi à la double fin d'épuisement et de transports par la navigation.

Cependant tous ces travaux de ceinture et ceux du centre n'auraient pas suffi pour arriver au but qu'on se proposait si on n'eût recueilli, dans deux canaux parallèles à la Ligne Pie, et communiquant avec lui par des traverses placées à un mille de distance l'une de l'autre, les eaux stagnantes qui s'étendaient de l'*Uffente* au Fiume Sisto. Cha-

cun de ces fossés a de 3 à 4 mètres de largeur et vient aboutir à l'angle droit de l'artère principale. Ainsi fut terminée cette grande entreprise, ainsi fut complété le réseau des voies d'écoulement, dont les mailles sont formées par la jonction des canaux secondaires et des courants naturels. C'est un immense travail qui fait le plus grand honneur aux talents, à la constance de Rappini et de son gendre Gaetano.

A mesure que les eaux s'écoulaient, la Voie Appienne apparaissait de plus en plus, et fut enfin totalement découverte; sa masse, si long-temps ensevelie sous la vase et les roseaux, était entièrement dégradée. Le pape ordonna de lui rendre son antique splendeur, et de la substituer au chemin plus long et montagneux qui suivait les flancs des monts Lepini et passait par Serra et Piperno. Mais au lieu de faire fléchir cette voie par un coude, à la rencontre du rocher Feronia, comme l'avait fait Appius pour éviter un marais profond, il ordonna, à partir de cet endroit, de la continuer en ligne directe; en sorte que c'est la plus longue ligne sans déviation qui existe; de son entrée dans les marais jusqu'à la sortie, l'œil suit un tracé horizontal de quarante milles d'étendue, et n'aperçoit aucune flexion. Par un temps serein, sous le berceau continu de verdure, que forme une double rangée d'ormes et de platanes, on

saisit le point lumineux apparaissant au bout de la route, lorsqu'elle débouche sur la brillante plage de Terracine : pour la restaurer, on dépouilla le massif de ciment et de pierres des dalles qui le reconvraient. Ces dalles brisées, formèrent un solide empierrement placé au-dessus de l'ancien, et chargé de sable et de graviers amenés par les canaux des bords de la Méditerranée. Cette opération éleva régulièrement la chaussée d'un mètre au-dessus des plus hautes eaux hivernales. Tels furent les travaux de Pie VI, et s'ils n'eurent pas toute la perfection, que sans doute une fin de règne moins agitée et moins malheureuse lui eût permis de leur donner, ils n'en sont pas moins l'œuvre la plus grande et la plus utile qui ait été entreprise dans le dix-huitième siècle, et avec de modiques ressources financières. Ses résultats furent, en assainissant le pays, ou du moins en diminuant la cause des maladies, d'augmenter la population de Terracine, de Piperno, de Serra et des contrées environnantes, de décupler les produits du sol, d'ouvrir entre Rome et Naples une magnifique et facile communication plus courte que l'ancienne de trois lieues, et de procurer une navigation intérieure de 120,000 mètres de développement : navigation vivifiant les entours de ces marais, les pentes de l'Apennin, et permettant de transporter sur le littoral, par des

voies économiques et commodes, l'excédent de leurs récoltes.

Lorsqu'en 1809, l'administration française succéda au gouvernement papal, un de ses premiers soins fut de contribuer à l'entretien des parties achevées, et de poursuivre ce qui restait à faire. Après une visite attentive des anciens travaux, et un rapport constatant leur situation, le célèbre ingénieur français M. Prony, reçut la mission de terminer l'œuvre de Pie VI. Deux cent mille francs furent accordés annuellement, et appliqués d'abord au nettoyage des canaux et à l'entier endiguement de l'Amazona; cette rivière fut enfermée entre des digues de trois mètres de hauteur, coulant sur un lit de douze mètres et demi de largeur; il ne lui fut plus permis de se répandre dans la campagne, et même de changer de cours comme précédemment elle l'avait fait plusieurs fois.

Une seconde entreprise succéda à celle-ci. Ce fut l'ouverture d'un canal intermédiaire entre la Ligne Pie et la base des montagnes, qui réunit et conduisit au Portatore les eaux de cette portion des marais; il eut son débouché dans la Ligne Pie, au moyen d'un pont, dont la fondation et la construction présentèrent d'extrêmes difficultés, et coûtèrent plus de deux cent mille francs. L'administration allait poursuivre ses travaux et jeter

dans le Rio-Martino, dans cette grande coupure, dont j'ai déjà parlé, la Tépia, qui de ses flots bourbeux obstrue le canal Sisto, lorsque les désastres de la guerre obligèrent les Français d'abandonner Rome et d'évacuer l'Italie.

Depuis ce moment, Pie VII et ses successeurs se bornèrent à quelques ouvrages de peu d'importance, et à l'entretien de ce qui était terminé. Cet entretien coûte à peu près trente-cinq mille francs par an, et consiste à curer les canaux, soit en y promenant un cylindre à dent qui déracine les herbes, soit en y introduisant des buffles qui les arrachent avec leurs pieds, soit en fauchant les plantes aquatiques.

Je dois ces détails à MM. de Tournon, Prony, aux mémoires publiés sur la matière, et à mes propres observations; car en traversant ces marais on peut saisir facilement le système des travaux, voir comment ils furent exécutés, et suivre les divers courants qui viennent se verser dans les deux grands canaux d'écoulement.

La route, de douze mètres de largeur, est bien entretenue et parfaitement horizontale, ou du moins en pente insensible, puisque sa surface est toujours à un mètre au-dessus des hautes eaux qui coulent parallèlement à son flanc droit. De cette chaussée, foulée jadis par les légions, où passèrent les notabilités romaines se rendant à

Baïa et dans l'heureuse Campanie, que suivirent César et Pompée allant se disputer l'empire du monde à Pharsale, les regards se répandent avec bonheur sur ces vastes campagnes, autrefois infects marécages livrés aux joncs, aux brillants mais stériles nénuphars, et maintenant converties en fertiles prairies nourrissant d'immenses troupeaux. Les endroits du sol un peu plus élevés reçoivent le labour, et portent trois ans de suite des céréales reproduisant douze à quinze fois la semence. Pendant deux autres années de jachères, la terre se couvre d'elle-même d'une végétation luxuriante qui sert à la nourriture des bœufs. A ce sujet, il est à remarquer que le mauvais air est beaucoup moins fatal aux quadrupèdes qu'à l'homme. Aussi la petite et moyenne culture n'ont pu s'établir encore dans les Marais Pontins; ils sont exploités par le même système en usage dans la campagne de Rome et sous la même constitution atmosphérique. Tous ces nombreux troupeaux dépendent de vastes manoirs communs placés à grandes distances; tous ces magnifiques champs de blés ne sont visités par le fermier que lorsqu'ils doivent tomber sous la faucille. Les prairies nourrissent une race de chevaux presque sauvages et d'une vigueur extrême. Pour le service de la poste on va souvent les chercher au pâturage; impatients du frein, ils s'élancent, dès

qu'ils sont attelés, avec une vitesse effrayante. S'ils trouvent, sur leur chemin, d'autres chevaux pâturent en liberté, leur furie augmente et n'est pas sans péril. Un autre animal que la nature semble avoir formé pour habiter ces marais, est le buffle, que l'on emploie également au labourage et à la remonte des bateaux. Plus fort, plus ramassé dans sa taille, quoique plus grand que le bœuf, d'un pelage plus sombre et la tête entièrement noire, il est dangereux pour l'homme qu'il n'a pas l'habitude de voir, et court sur lui. Son œil est farouche, son poil rude comme celui du sanglier, dont il se rapproche par les mœurs, et ses instincts sont grossiers. Il n'a ni dans l'habitude de sa vie, ni en amour, la noble gravité du taureau, ni l'impétueuse élégance du cheval. Il aime à se coucher dans la vase, à fouiller les racines des plantes aquatiques, et à passer les heures chaudes de la journée plongé jusqu'au cou dans les canaux. Sa voix est un mugissement grave et puissant qui a quelque chose de lugubre : sa vue mauvaise le sert mieux la nuit que le jour. On pourrait l'appeler le rhinocéros des contrées tempérées. Le soir, lorsque le pâtre veut le faire sortir des canaux, il frappe l'eau de sa lance et pousse de grands cris. A ce signal, le buffle s'agite pesamment, et sort enfin de sa retraite tout couvert de fange et d'herbes marécageuses. Pour le

rendre docile au joug, on est obligé de le soumettre à la castration à l'âge de quatre ans. A la même époque, ses narines percées reçoivent un anneau de fer, par lequel il sera saisi lorsqu'il s'agira de l'attacher à la charrue; de plus, on le marque d'un fer chaud pour le reconnaître lorsqu'il se mêle aux troupeaux d'un autre propriétaire. Ces trois opérations exigent le concours d'un grand nombre de personnes, et sont difficiles à exécuter, car alors l'animal déployant toute sa force se livre à des accès de fureur. Sa femelle fournit en abondance un lait qui a le goût musqué; pour la calmer, lorsqu'on veut la traire, il faut que le berger lui fasse entendre des tons cadencés, une espèce de chant auquel elle est accoutumée. La vigueur des buffles est telle, que deux équivalent pour la traction à quatre chevaux. Cette espèce, originaire des Indes Orientales, fut introduite en Europe par les Portugais, au milieu du seizième siècle, et ne prospère que dans un climat dont la température moyenne est de douze à treize degrés du thermomètre de Réaumur.

En approchant de Terracine et sur la lisière des terrains desséchés et voisins des bases des montagnes, on voit de riches cultures de maïs, de chanvre et de légumes. Ce sont les habitants des villages, placés sur la pente des monts, qui prennent à bail ces terres privilégiées et situées

près de leur domicile ; ils viennent les cultiver pendant le jour et retournent coucher chez eux pour éviter l'influence du mauvais air si pernicieux pendant la nuit. Dans ces terrains frais et profonds , les plantes favorisées par la chaleur , acquièrent un développement extraordinaire. Le maïs s'y élève jusqu'à la hauteur de trois et quatre mètres.

A l'extrémité du cap occidental des marais et à l'embouchure de l'Astura se trouvent la tour et le petit port du même nom. C'est là que Cicéron, fuyant la proscription des triumvirs , s'embarqua pour se rendre à sa maison de campagne , le jour même où il fut assassiné par le tribun Popilius Lénas, qui, jadis accusé d'un crime capital, avait dû la vie à son éloquence. C'est là aussi que le jeune Conradin fut trahi , arrêté et vendu par Frangipani , à son implacable rival Charles de France et roi de Naples. A l'autre extrémité, s'élève le Monte Circello où la Fable a placé la magicienne Circé et les imprudents compagnons d'Ulysse. Toute cette côte, depuis l'embouchure du Tibre jusqu'à la pointe de la Calabre , est pleine , ou de fabuleux ou d'historiques souvenirs.

L'Apennin qui, lorsqu'on entre dans les marais, et pendant presque toute leur longueur , se tient à une grande distance de la chaussée, se recourbe enfin et la touche lorsqu'on arrive à Terracine

assise sur un de ses contreforts; ce rocher ne laisse entre la ville et la mer qu'une plage étroite et la place du port.

Terracine, peuplée de cinq mille habitants, anciennement appelée Anxur, est la dernière ville des états pontificaux, et c'est dans son enceinte qu'Horace fit un si mauvais souper, dont, par parenthèse, il se plaint amèrement. Fondée par les Volsques, Terracine fut primitivement bâtie sur le sommet du rocher, et le poète, tout mal disposé qu'il était pour elle, l'a très bien dépeinte, lorsqu'il a dit : — *Impositum late saxis candentibus Anxur*. — Devenue, lorsqu'elle passa sous le joug romain, poste militaire et la clé de l'Italie méridionale, elle fut successivement embellie par Appius, Auguste, Galba né dans ses murs, Trajan et Antonin. Dans son état actuel, elle possède quelques ruines antiques. La principale, est le temple de Jupiter Anxurus, dont il subsiste encore un fragment de façade et des colonnes de forte proportion, puisqu'elles ont quatre mètres et demi de circonférence. Sur le point culminant de la ville, on voit aussi les débris du palais de Théodoric, qui consistent en une file d'arcades de cinquante mètres de développement. Ce prince affectionnait ce séjour, le magnifique panorama dont il est le centre, et la douceur du climat; car, à Terracine, la température est beaucoup plus

élevée qu'à Rome , quoique la distance, en ligne droite qui les sépare soit peu considérable; quarante milles environ. — Mais dans tous les pays , à mesure que l'on avance vers le Midi, il est de certaines lignes où en deçà et en delà les différences de chaleur et de végétation sont tranchées. Là, finissent et commencent des zones. — Déjà du milieu des maisons de Terracine, construites en amphithéâtre, s'élancent le palmier (1), l'oranger, le citronnier, le myrte, l'aloës et l'yucca. Les jardins fournissent tout l'hiver, aux gastronomes romains, des pois, des artichauts, des primeurs, et des essais heureux ont prouvé que le coton et l'indigo peuvent y réussir. Le port fut construit, ou plutôt agrandi, par Antonin. On aperçoit encore sa forme; mais il s'est tellement ensablé, qu'il est inutile aujourd'hui, et les petits bâtiments de cabotage, destinés principalement à l'approvisionnement de Rome par le Tibre, sont obligés de se servir du bassin actuel, étroit et peu profond; il serait nécessaire de l'augmenter, et telle était l'intention de Pie VI, qui fit commencer des travaux; car cette ville est, par les canaux qui y aboutissent, le débouché de toutes les productions des Marais Pontins. Ce pape, animé de grandes pensées, avait commencé plusieurs bâtiments pu-

(1) *Phœnix Dactylifera.*

blics nécessaires à la restauration de la cité; ils devaient entourer le port. La fin malheureuse de son règne interrompit ces utiles travaux.

En sortant de Terracine, et sur le rivage, on aperçoit un rocher isolé de cinquante-neuf mètres d'élévation. Sa face occidentale fut taillée à pic par Claudius Appius, pour ouvrir un passage à la voie qui porte son nom. Une échelle en chiffres, gravée sur cette roche, indique en mesures romaines la hauteur de la coupure. Elle a souvent occupé les antiquaires; ils s'en sont servis pour évaluer la longueur du pied romain, et de plus, elle présente un curieux problème de perspective. Les raies transversales qui alignent les chiffres ne sont point à même distance, mais en raison proportionnelle de l'éloignement de la vue. En sorte que, quoique plus séparées les unes des autres à mesure qu'elles s'élèvent, elles paraissent néanmoins toutes également espacées. Les chiffres semblent aussi de la même grosseur, bien qu'ils grandissent en montant. Est-ce par le tâtonnement ou par le calcul que ce problème a été résolu dès le temps d'Appius, l'an 442 de Rome? C'est ce que l'on ne peut savoir, car on ignore où en étaient alors les sciences mathématiques chez les Romains.

A six milles de Terracine, on trouve Torre de Confini, qui sert de limite aux Etats romains. Là,

pour entrer dans le royaume de Naples, il faut montrer son passeport et y faire mettre le visa : opération qui ne se passe pas sans l'émission de quelques monnaies, sans la *buona mancia*, seul moyen d'abréger des formalités interminables, si l'on n'a recours à ce talisman. Rien pour rien est la devise des employés inférieurs de l'Italie.

De Torre de Confini on se rend à Fondi, en s'éloignant et se rapprochant tour à tour du rivage. La route est belle, et la campagne tantôt bien cultivée, tantôt médiocrement, selon la qualité du sol, qui dans le court espace d'un relais varie singulièrement.

C'est à Fondi qu'est placée la douane napolitaine, où, comme de coutume, il faut subir l'impôt volontaire des étrennes. Cette petite ville, traversée par la Voie Appienne, est située, au pied des montagnes et à quelque distance de la mer, dans une jolie plaine, dont la végétation luxuriante a cette teinte forte qu'elle tient du climat; car le 23 octobre, de dix heures du matin à quatre heures du soir, elle jouissait de la température de notre mois de juillet à Paris. C'est le premier endroit où l'oranger soit cultivé en grand comme produit agricole, comme objet de commerce, et l'étranger y aperçoit enfin ces bosquets si vantés, mais dont la vue ne répond pas à l'idée qu'on s'en était faite. Cet arbre s'élève rarement à plus de

vingt-cinq à trente pieds. Son écorce est noire , ses rameaux sont grêles , ses feuilles sombres et peu nombreuses , et sa beauté ne consiste réellement que dans ses fleurs et son fruit , lorsqu'au mois de novembre il revet sa couleur dorée. Fondi est entouré de vieux murs , quelques-uns ont encore pour base des constructions qui m'ont paru cyclopéennes. Son enceinte contient le couvent des Dominicains , où saint Thomas d'Acquin demeura long-temps et enseigna sa théologie , dont la netteté , la puissance d'arguments , l'élévation , passèrent alors pour un prodige , et opérèrent une révolution dans l'art du raisonnement. Au seizième siècle , cette petite cité fut surprise la nuit par le fameux corsaire Barberousse , qui voulait enlever et conduire au sérail de Soliman II , Julie de Conzague , comtesse de Fondi , et la plus belle femme de l'Italie. Elle n'eut que le temps de s'échapper à cheval et presque nue. Si l'on en croit les poètes contemporains , cette princesse n'était pas moins remarquable par ses vertus et son esprit que par ses attraits. On ferait plusieurs volumes des sonnets et des vers grecs et latins composés à sa louange. Barberousse , pour se venger d'avoir manqué sa proie , et ne pas oublier son métier d'écumeur de mer , mit la ville au pillage.

Près de Fondi est un petit lac ; ses anguilles possèdent une grande renommée parmi les gour-

mands de Naples ; mais comme aucun bien n'est sans contre-partie en ce monde , ce lac , affermé une somme assez considérable , rend l'air malsain.

En sortant de Fondi on commence une longue et tortueuse montée qu'il faut péniblement gravir pendant deux heures. Serpenteant presque toujours entre des rochers , elle est célèbre par les exploits des brigands , qui cependant sont plus doux à présent , grâce aux mesures de police militaire , mais néanmoins sujets de temps en temps à des retours subits vers une profession pour eux si pleine de charmes ; le mot de profession n'est pas ici employé au hasard , c'est le terme propre , car , dans ces contrées , voler à force ouverte est un état qui attire la considération et le respect , lorsqu'on l'exerce habilement. Souvent la jeune fille préfère le bandit au cultivateur paisible , et lui donne son cœur et sa main ; c'est un brave , dit-elle , et la famille approuve son choix. Il a donc fallu , de cinq cents en cinq cents pas , poser des corps-de-garde occupés chacun par sept ou huit soldats , dont la vue rassure et attriste à la fois. On est peiné de penser que dans un si beau pays , que dans ces montagnes qu'ombragent les plus utiles végétaux , le figuier , l'olivier , la vigne , le lentisque , le pistachier , et où il est si facile de vivre heureusement avec un léger travail , l'homme

donne la préférence à la rapine et au meurtre. C'est dans ces gorges de Fondi que périt un homme de lettres qui a laissé quelque réputation, Es-ménard, auteur du poème de la navigation. Ce ne furent point les brigands qui abrégèrent ses jours ; il mourut entraîné dans un précipice par des chevaux fougueux.

Du point culminant, on descend rapidement à Itri, vieux bourg placé sur deux pentes de montagnes en regard, et couronné par un puissant château, dont les hautes et fortes tours devaient inspirer un orgueil féodal à ses barons. Le mélange de constructions, de rocs, de verdure, rend ce lieu le plus pittoresque de toute la route. Des murs antiques, bien évidemment cyclopéens, méritent de fixer l'attention des voyageurs ; ils remontent aux temps presque fabuleux, et l'on y admire la durée que l'on sut leur procurer, ainsi que cette patience qui put se résoudre à chercher tant de blocs de formes différentes, et à les assembler de manière à ce que toutes leurs faces se touchaient. Au reste, c'est l'enchevêtrement de leurs angles, qui contribue à leur solidité. Presque toute la population d'Itri a les yeux bleus et les cheveux blonds, espèce de phénomène sous cette latitude. Serait-ce une de ces colonies normandes successivement établies par les frères et les parents de Tancrede de Hauteville ? Dans les

pays de montagnes les races se croisent peu, et se conservent en s'alliant entre elles. Au sortir du bourg, on trouve une rectification de route, bel ouvrage qui présentait des difficultés, et fait honneur aux ingénieurs napolitains.

D'Itri on descend encore pour arriver aux bords de la mer, et arriver par une campagne ouverte à Mola di Gaeta. Les abords de cette petite ville sont ravissants par les mouvements pittoresques du terrain et par la richesse de la végétation. Avant d'entrer à Mola, on voit sur la droite de la route une ancienne tour, en partie ruinée, qui passe pour être le tombeau de Cicéron. On prétend qu'il fut érigé par ses affranchis, au lieu même où le prince des orateurs tomba sous les coups de ses assassins. Si le fait est vrai, le petit chemin conduisant à la mer, et que l'on voit prendre naissance à côté de ce monument, serait celui que Cicéron allait suivre pour rejoindre le vaisseau qui l'attendait au rivage, lorsqu'il fut arrêté et lâchement égorgé par Popilius. J'emploie la forme dubitative, car j'ai déjà fait remarquer combien les gens du pays, et même les antiquaires, sont prompts à décorer de noms illustres toutes les ruines. C'est donc avec une expression de doute que je citerai la fontaine surgissant près de là et sur le bord de la mer. On croit y reconnaître celle d'Artacie, vers laquelle Ulysse rencontra la ro-

buste fille du roi des Lestrigons (1). Depuis Fondi jusqu'à Mola, et sur les bords de la route, on voit des débris de constructions romaines presque tous à travail réticulaire, mais tellement informes, qu'on ne peut savoir quelle fut leur destination.

Mola, l'ancienne Formie, ne présente rien de curieux comme objet d'art ou d'antiquité; mais sa situation est admirable. Une des auberges de la ville mérite qu'on s'y arrête ou du moins qu'on la visite: c'est celle de Capucilla. De ses balcons on aperçoit la plage brillante où stationnent les pêcheurs, car malheureusement Mola est privée de port; plus loin, se développe le golfe; à sa gauche, s'élèvent les îles d'Ischia et de Procida; à sa droite, la montagne de Gaëta et la ville du même nom placée à ses pieds, presque île, s'allongeant dans la mer, et fameuse par les divers sièges qu'elle a soutenus avec gloire. Des balcons on peut descendre dans un jardin en terrasse et digne des Hespérides. Là, des quinconces d'orangers chargés de fruits, se marient aux grenadiers, aux myrtes, aux rosiers du Bengale, toujours fleuris sous le ciel napolitain, et aux treilles hautes et portées par d'élégantes colonnes. A la fin d'octobre, toute cette végétation avait la force et la verdure du milieu de l'été.

(1) C'est l'épithète que lui donne Homère.

En sortant de Mola le terrain semble peu productif; mais après que l'on a parcouru quelques milles, il reprend toute sa fertilité, et s'étend, de la mer aux montagnes, en vastes plaines parfaitement cultivées, jusqu'aux portes de Capoue. Elles ont l'aspect de forêts d'oliviers entremêlés de chênes blancs, car celui à feuilles persistantes, l'yeuse a totalement disparu, ce qui n'empêche pas que sous leur feuillage le sol ne soit ensemencé, et ne porte en abondance du blé, des fèves et des lupins. D'énormes figuiers, de la hauteur de nos plus grands arbres fruitiers, paraissent de toutes parts, et rappellent ce que dit la Bible en parlant des temps de paix d'Israël: *chacun pouvait s'asseoir à l'ombre de son figuier*. Cet arbre parvenu à cette dimension, donne effectivement une ombre épaisse, et semble se plaire à la réverbération et à la poussière des routes; aussi est-il planté le plus souvent sur le bord des chemins. La vigne, qui depuis Albano est presque toujours taillée basse et selon la méthode française, s'élève de nouveau en hautains, et suspend ses guirlandes au chêne et au peuplier. L'aloës commence, au sortir de Mola, à former des haies de clôture, et arrive à une forte proportion; ses feuilles charnues et de deux à trois pouces d'épaisseur à leur base, atteignent une longueur de cinq à six pieds, et par leur réunion autour d'un centre

commun et leur courbure gracieuse , ont quelque ressemblance avec un chapiteau corinthien ; cette plante, exempte ici des vases qui, en France , captivent ses racines , grandit sans obstacle , et donne au pays un air exotique. Si je m'occupe souvent des végétaux , c'est qu'ils sont l'indication la plus sûre de la température d'une contrée.

A trois ou quatre milles du village de Scavali , on voit épars dans la campagne , et près de la route , les restes d'un amphithéâtre , d'un aqueduc , et d'autres ruines qui ont appartenu à une ville considérable , dont la gloire est éteinte. Elle n'a pas même laissé un nom dont on soit certain ; il est probable cependant que c'est Minturnum.

A quatorze postes de Rome , on traverse sur un pont suspendu le Garigliano , anciennement Liris , et servant de limites au Latium et à la Campanie. Ce fleuve paisible , dont les eaux sont limpides et les bords ornés de beaux arbres , vit s'accomplir , dans l'antiquité et dans les temps modernes , de grands événements , les Carthaginois et les Romains manœuvrer sur ses rives , Marius chercher vainement un refuge parmi ses roseaux , Bayard y déployer sa loyale valeur , et Gonzalve de Cordoue , par un insigne manque de foi uni à de grands talents , expulser les Français du royaume de Naples , et en assurer la possession à l'Espagne.

A huit milles du Garigliano , on aperçoit Sesse, aujourd'hui petite ville située sur une hauteur que la route contourne , et jadis Suessa Auruncorum , une des importantes cités volsques. Le poète satirique Lucilius y avait pris naissance.

La nouvelle Capoue , sur le Volturne , n'est point à la même place que l'ancienne , bâtie à un mille et demi plus loin dans l'intérieur des terres. La ville actuelle , de moyenne grandeur et régulièrement fortifiée , contient une nombreuse garnison. Elle couvre la capitale du côté du nord-ouest , direction qu'ont suivie tous les conquérants du royaume ; aussi tous ont-ils voulu d'abord s'assurer la possession de cette place , soit comme centre d'attaque sur Naples , soit comme refuge en cas de revers. Successivement possédée , depuis le neuvième siècle de notre ère , par les Lombards , les Normands , les empereurs d'Allemagne , les princes de la maison de France et les Espagnols , elle a donc soutenu des sièges nombreux. Capoue possède peu de constructions remarquables ; cependant il faut visiter la cathédrale soutenue par des colonnes de granit de diverses proportions , arrachées à d'antiques édifices , barbare spoliation qui a précipité la ruine de ces monuments dont il ne reste aucune trace. Cette église possède quelques tableaux du meilleur temps de Solimène , peintre du second et même du troisième

ordre. Les guides veulent aussi faire admirer un Christ et une Vierge, statues du Bernin, ou plutôt de son élève Vaccaro; mais à côté de l'élégance du travail et de la souplesse que ce maître et son école surent donner au marbre, on retrouve leurs défauts habituels, l'afféterie et l'absence de pureté des formes. Plusieurs maisons de simples particuliers sont ornées d'inscriptions, de bas-reliefs incrustés dans les murs, et proviennent de l'ancienne ville.

En se rendant de la nouvelle Capoue à l'ancienne, on aperçoit quelques vestiges d'antiques constructions et deux arcades. Excepté l'amphithéâtre, voilà tout ce qui reste d'une cité si célèbre. Elevé plusieurs siècles avant ceux de Rome, cet amphithéâtre leur servit probablement de modèle, car la reine du monde reçut les arts de tous ses voisins, bien plus anciennement civilisés, et surtout des Étrusques et des Campaniens (1). Cet énorme monument, bâti avec une étonnante magnificence, ainsi que l'attestent les blocs de marbres précieux répandus sur le sol, a son périmètre plus grand que celui du Colisée; mais intérieurement l'arène est plus petite, parce qu'elle était entourée de quatre étages de gradins, tandis que le Colisée n'en a que trois. Ainsi l'épaisseur de la construc-

(1) Capoue était la ville la plus importante de la Campanie.

tion, depuis le mur extérieur jusqu'à celui qui soutenait intérieurement la première rangée de gradins, est plus considérable. Voici les proportions telles que j'ai pu les prendre, en comptant mes pas pour deux pieds et demi. L'ellipse de l'arène a, sur son grand diamètre, 84 mètres; sur son petit, 51. Les murs et maçonneries donnent ensemble une épaisseur de 44. Le total du grand diamètre de mur en mur extérieur, est donc de 132 mètres. Extérieurement quatre étages d'arcades et quatre rangs de colonnes superposées, répondent aux rangées de gradins et soutiennent les escaliers, les vomitoires (1) et les portiques, où les spectateurs se mettaient à l'abri en cas de mauvais temps. Au-dessus d'un des principaux arcs, servant d'entrée, on voit encore deux têtes colossales, l'une de Junon et l'autre de Diane, d'un beau caractère. L'arène était portée par des voûtes destinées au passage et au service des hommes employés aux jeux. Cette arène est si encombrée de débris, que l'on n'aperçoit plus le podium ou mur, de plusieurs mètres de hauteur, qui garantissait les spectateurs des attaques des animaux féroces, et au-dessus duquel commençaient les gradins. Ce magnifique amphithéâtre,

(1) On appelait vomitoires les larges issues par où le peuple sortait des théâtres.

aux jours de sa splendeur, est maintenant dans un cruel état de dégradation, qu'il doit aux successives atteintes que lui portèrent les Goths, les Lombards, les Normands, et aussi, assure-t-on, à l'incurie des gouvernements espagnol et autrichien, qui permirent d'employer une partie de ses pierres et de ses marbres à construire des palais et d'autres bâtiments. Lorsque l'on considère la qualité et la puissance de ses matériaux, on est persuadé que sans ces barbares dévastations, il serait encore presque intact. L'administration actuelle s'applique à conserver ce qui reste debout, et même les débris; car elle a fait numérotter les marbres, en blocs ou en plaques de revêtement, épars sur la terre, et les confie à la vigilance d'un gardien.

On conçoit que les Romains, devenus maîtres du plus vaste empire connu, aient pu, à l'apogée de leur grandeur et de leurs richesses, élever le Colisée; mais on reste confondu d'étonnement en considérant l'amphithéâtre de Capoue, en songeant qu'il fut l'œuvre d'une seule cité, ne possédant qu'un territoire assez borné dans la grande Grèce, également occupée par Tarente, Sybaris et d'autres villes considérables; quels étaient donc ses moyens d'exécution ou son excessif besoin de jeux et de spectacles, pour y sacrifier une si grande part de ses facultés? C'est un problème à

résoudre que présentent aussi un grand nombre d'anciennes républiques, bien moins opulentes que Capoue. On ne peut croire à l'immense population que quelques historiens leur attribuent ; les anciens manquaient de connaissances statistiques pour l'évaluer exactement. Mais depuis que la science a fait des progrès, on connaît quelle quantité d'habitants peut nourrir une surface de terre d'une fécondité appréciée. La nature et le travail ont des bornes qu'ils ne peuvent dépasser ; ainsi, j'en demande pardon à la vénérable antiquité, mais je ne crois point que Capoue, Tarente, Sybaris, situées si près les unes des autres, possédassent quatre à cinq cent mille citoyens, pussent lever des armées de cent mille soldats, et que le sol qu'elles cultivaient eût suffi à leur consommation, et à celle des villes intermédiaires et de la population rurale. Comme que l'on s'arrange dans ses calculs, il faut au moins deux arpents pour fournir à l'entretien de chaque individu, et des bestiaux nécessaires à la culture, et davantage lorsque les champs ne sont pas des terrains d'élite ; en France, qui certes n'est pas un pays stérile, la proportion est de quatre arpents ; or, le territoire de la grande Grèce est couvert en partie de montagnes, et sa fertilité dans les plaines ne surpasse pas celle de nos plus riches provinces. Reste toujours à savoir comment des états si

restreints ont pu entreprendre et achever tant de vastes constructions.

Aversa, placée à la dix-huitième poste, est à égale distance entre Naples et Capoue. Cette ville, petite, mais jolie, et bien bâtie, était autrefois une forteresse importante. Fondée et fortifiée en 1130 par les Normands, elle avait la double destination de contenir à la fois Capoue et la capitale; mais lorsqu'elle appartint à des feudataires infidèles, elle devint aussi une cause d'embarras pour le suzerain. Révoltée sous Charles d'Anjou, elle fut entièrement détruite après un long siège, et bientôt réédifiée, grâce à sa situation au milieu de belles prairies et de terres d'une rare fertilité. Aversa possède d'élégantes églises et quelques palais, mais surtout un hospice, celui des aliénés, qui mérite toute l'attention des voyageurs par les soins extrêmes qu'on y donne aux malheureux qu'il renferme, et les moyens ingénieux employés pour leur guérison. En général, on cherche à les appliquer à des travaux qui occupent l'esprit, et les détournent de leurs idées fixes. Les plus accessibles aux leçons qu'ils reçoivent, sont destinés à l'art typographique et même à la musique; ils exécutent des concerts avec un remarquable ensemble. On applique au jardinage et aux occupations manuelles les moins intelligents. Cet hospice fut long-temps dirigé par

l'abbé Linguiti, auteur des recherches sur l'aliénation de l'esprit humain. Ce digne ecclésiastique y opéra dans l'administration et le traitement des malades d'heureuses améliorations. Le nom de ce bienfaiteur de l'humanité devait être consigné dans cette relation.

De Capoue à Naples la campagne est une vaste plaine sans ondulations sensibles. L'olivier n'y est plus cultivé, quoique le climat lui soit favorable; la vigne, grimpant au sommet des ormes, le remplace, sans doute parce qu'aux approches d'une grande capitale, et sous la latitude de 40 degrés, elle offre un revenu plus considérable et plus assuré. L'olivier, au contraire, se repose et ne donne une bonne récolte que tous les deux ans. Sous ces pampres, balancés au gré des vents, la terre, après la coupe des céréales, porte une seconde récolte de raves et de lupins, tantôt semés séparément et tantôt ensemble comme en Toscane. La rave sert à la nourriture des hommes et des bestiaux, et le lupin de prairies artificielles ou d'engrais. Si on attend qu'il fleurisse et fructifie, sa graine peut remplacer l'avoine, après qu'on lui a fait perdre son amertume, en la laissant tremper dans l'eau chaude; ainsi préparée, et possédant alors les qualités et les défauts des lentilles, elle était une des substances alimentaires des Grecs

et des Romains. C'est à Sessi que commence la culture de ces deux plantes.

Enfin, nous voici au terme du voyage, et nous passons d'un extrême à l'autre. Autant les abords de Rome sont arides et silencieux, autant ceux de Naples en diffèrent par le bruit, leur fertilité, leur excessive population, les fermes éparses dans les champs, et les nombreux villages qui semblent se toucher. Les voitures, les cavaliers se multiplient. Le mouvement est partout. On sent le voisinage de la plus importante cité de l'Italie, d'une ville de 350,000 habitants.

Statistique du Royaume de Naples.

Avant d'entrer dans la capitale, je vais, comme je l'ai fait pour Florence, jeter un coup-d'œil sur le royaume de Naples, situé en deça du Phare, car la Sicile n'est point comprise dans cette description, et en présenter une statistique abrégée. L'importance de cet état, le plus considérable de la presqu'île italienne, les progrès qu'il a faits, depuis quelques années, surtout en ce qui concerne le commerce et les manufactures, méritent l'attention des observateurs.

En général, on a une fausse idée de ce pays,

que des voyageurs superficiels ont représenté comme arriéré presque en toutes choses, et peuplé d'une race d'hommes indolents et frivoles. Peut-être en ont-ils jugé la population par les *lazzaroni*, dont, au reste, le nombre diminue tous les jours, et qui prennent, peu à peu, des mœurs et des habitudes nouvelles; les temps sont changés, et d'ailleurs ce n'est point sur les portefaix d'un port de mer, sur les désœuvrés d'une grande ville que l'on peut asseoir un jugement, et attribuer à toute une nation les défauts de sa minorité. Les faits vont démentir des assertions erronées, et montrer le royaume de Naples sous un point de vue moins défavorable; au détriment des autres peuples qui commercent avec lui, il n'a que trop gagné en industrie.

A défaut d'ouvrages statistiques exacts et de documents officiels, publiés par le gouvernement, j'ai dû puiser à des sources particulières, recourir aux conversations des hommes instruits, et me servir des pièces diverses que possède notre ministère du commerce. C'est en comparant mes propres observations avec tous ces renseignements, que j'ai tâché d'arriver à la vérité. Si je n'y suis pas parvenu, le lecteur voudra bien se souvenir qu'en Italie, lorsqu'on veut s'occuper d'économie politique, il faut presque toujours travailler à dégager des inconnus.

SURFACE DU PAYS ET POPULATION.

Le royaume se divise en plaines et en montagnes calcaires et volcaniques, occupant une grande partie de la contrée. Les montagnes volcaniques, en général peu élevées, à pentes douces, à sommets coniques ou arrondis, reçoivent à peu près tous les genres de culture destinés aux plaines; il n'est guère que le chanvre qui en soit exclu. Les chaînes calcaires plus déchirées, plus aiguës, atteignent à une hauteur beaucoup plus grande, et quelques points culminants dépassent 2,400 à 2,600 mètres; partagées en quatre régions distinctes, dont trois donnent des produits variés en raison de l'élévation des plans, elles sont plus fertiles que les Alpes, quoique d'un aspect aussi sauvage. Immédiatement au-dessous des sommets, dont quelques-uns conservent de la neige pendant neuf à dix mois, commencent de riches pâturages où vivent, depuis la fin d'avril jusqu'à celle de septembre, de nombreux troupeaux, et surtout les moutons transumants.

Au-dessous de ces herbages s'étendent des forêts de châtaigniers d'une puissante végétation; quelques-uns arrivent à une grandeur colossale, et

sous un climat sujet à moins de variations atmosphériques que le nôtre, donnent presque toutes les années d'abondantes récoltes. Comme en Toscane et dans l'Etat romain, cet arbre est, par ses fruits, le principal nourricier des montagnards napolitains.

Les pentes inférieures sont couvertes de bois d'oliviers. Abandonnés à la nature, presque jamais greffés ni taillés, et par conséquent à l'état sauvage, ces bois se repeuplent par leurs semences, que les oiseaux se chargent de disperser çà et là (1). Les habitants n'ont que la peine d'aller ramasser les olives tombant d'elles-mêmes au moment de leur maturité.

La plaine est réservée aux céréales, aux fèves, au maïs, au chanvre, aux lupins, aux raves, aux orangers et citronniers, aux figuiers, et près des villes, surtout aux environs de Naples, aux melons et aux pastèques, dont il se fait une immense consommation. Bientôt, au chapitre de l'agriculture, je m'occuperai des assolements.

Le sol, un des plus fertiles du monde, contient, selon un mesurage exact, dit-on, 24,971 milles

(1) Il paraît que le noyau de l'olive germe difficilement dans son état naturel. La digestion des oiseaux le dépouille de l'huile qu'il contient, et qui, en se rancissant à l'air, détruit ses facultés germinatives. La nature se sert du même moyen, sous les tropiques, pour un grand nombre de fruits oléagineux.

carrés ou 856 myriamètres, dont la population était en 1833, époque d'un recensement, de 5,932,898 habitants, soit 238 par mille carré, et 6,812 par myriamètre. Cette population, successivement augmentée, se composait, au 1^{er} janvier 1840, de 6,113,259 individus, dont 3,009,008 hommes et 3,104,251 femmes. L'année précédente avait vu 226,087 naissances et 186,892 décès. L'accroissement était donc dans cette période annuelle de 39,194. A la même époque, on comptait dans le royaume 29,783 ecclésiastiques séculiers, 12,751 moines et 10,449 religieuses; 25,572 employés civils ou militaires, 5,981 fonctionnaires d'instruction publique, 7,920 hommes de loi, 15,906 médecins, 12,666 négociants et manufacturiers, 13,476 artistes, parmi lesquels on comprend les dessinateurs et peintres pour les étoffes et les porcelaines, les ciseleurs en métaux, les mécaniciens, protes d'imprimerie, et tous ceux qui ont besoin d'exercer leur intelligence dans les fabriques; 536,320 artisans, 1,823,080 agriculteurs, 70,970 bergers et 31,190 marins.

Voici le tableau officiel de la population pendant l'espace de cinq ans, tel qu'il a été publié par le gouvernement. Comme la progression est sensible, le pouvoir n'a aucun intérêt à dissimuler ce mouvement.

PROVINCES.	1833.	1834.	1835.	1836.	1837.
Naples.	358,256	355,586	337,283	551,719	336,302
Province de Naples.	389,570	389,806	388,325	590,377	579,552
Terre de Labour.	680,408	687,304	694,259	707,610	694,986
Principauté citérieure.	498,662	505,090	512,569	520,891	513,177
Basilicate.	465,875	474,482	479,690	487,273	486,270
Principauté ultérieure.	374,430	378,450	347,298	383,697	379,386
Capitanate.	302,604	307,303	510,138	312,455	502,666
Terre de Bari.	430,301	438,256	445,589	450,451	448,945
Terre d'Otrante.	362,918	371,317	337,869	344,150	385,984
Calabre citérieure.	592,154	396,035	402,505	407,454	402,757
Première Calabre ultérieure.	257,041	258,676	262,605	268,518	272,444
Deuxième Calabre ultérieure.	337,225	339,891	345,569	351,756	356,915
Molise.	337,944	344,750	348,935	355,318	342,778
Abruzzi citérieure.	271,274	275,610	279,866	285,665	287,052
Première Abruzzi ultérieure.	188,052	190,221	195,291	197,279	200,719
Deuxième Abruzzi ultérieure.	286,186	289,425	292,839	297,051	300,257
Totaux.	5,932,898	6,002,022	6,098,385	6,111,642	6,089,288

Dans cette dernière année 1837, la population diminua sur la précédente de 12,454. Le choléra en fut la cause, ainsi qu'en 1838, où la diminution arriva au chiffre de 68,004 ; mais partout où ce fléau ne put sévir le mouvement ascensionnel continua, et 1839 et 1840 ont plus que réparé les pertes des deux années précédentes. Naples seule, depuis vingt ans, ne participe point à l'accroissement, et même déchoit un peu. Le choléra, et précédemment le typhus, l'ont particulièrement frappée. Mais il est une autre cause permanente. Les propriétaires prennent davantage le goût de la résidence dans leurs terres, et les fabriques, réparties sur plusieurs points du royaume, y attirent des ouvriers, et empêchent ceux des provinces d'affluer dans la capitale.

AUGMENTATION DE LA POPULATION, DE 1820 A 1837,
PAR PROVINCE.

	0	moyenne d'année.
Naples.	47,380	2,787
Province de Naples.	94,652	5,567
Terre de Labour.	82,872	4,874
Principauté citérieure.	67,806	3,968
Basilicate.	41,560	2,444
Principauté ultérieure.	36,319	2,136
Capitanate.	88,304	5,194
Terre de Bari.	71,068	4,180
Terre d'Otrante.	74,274	4,369
Calabre citérieure.	54,248	3,191
Première Calabre ultérieure.	52,169	3,068
Deuxième Calabre ultérieure.	35,056	2,062
Molise.	34,400	2,023
Abruzzi citérieure.	41,159	2,421
Première Abruzzi ultérieure.	52,161	3,070
Deuxième Abruzzi ultérieure.		

En dix-sept ans, la population a augmenté de 881,917 individus, soit de 16 95 centièmes pour cent, et en moyenne par année de 51,877.

Les causes de ce constant accroissement sont les changements apportés à l'économie politique, pendant la domination française depuis 1806 jusqu'en 1815, leurs effets qui, d'année en année, se sont produits davantage, la paix générale et prolongée, et la vaccine. Quant à la première cause, ou plutôt quant à toutes celles qui ont réagi simultanément l'une sur l'autre, on doit principalement compter l'abolition de toutes les entraves gênant la circulation, le transport des marchandises, rendu libre et franc de tous droits dans l'intérieur et facilité par l'ouverture de routes nouvelles, et la division de la propriété territoriale.

La superficie du pays est divisée en 15 provinces, 53 districts, 577 arrondissements et 2,819 communes, sur lesquelles étaient dernièrement assises 1,338,997 cotes d'impositions foncières; mais comme les propriétaires riches ou aisés ont des terres dans plusieurs communes, il paraît que le vrai chiffre des contribuables est de 1,100,000, nombre très considérable proportionnellement au total de la population, puisqu'il donne un contribuable sur à peu près cinq habitants; ce qui, en admettant quatre et demi d'individus par famille, dont le chef paie seul ordinairement l'imposition,

annonce une grande division de la propriété, elle est très divisée en effet, mais inégalement : en parcelles pour les uns et en trop fortes masses pour les autres.

La surface du royaume se répartit ainsi par nature de terres et de cultures.

Terres ensemencées.	2,550,000 hectares.
Vignes et plantations d'orangers. . .	440,000
Plantations d'oliviers.	220,000
Plantations de châtaigniers.	190,000
Jardins.	60,000
Pâturages naturels.	1,440,000
Prairies artificielles.	85,000
Bois.	930,000
Terres stériles ou incultes.	2,655,000

Un relevé approximatif des bestiaux nécessaires à la culture et à la consommation donnait la répartition suivante :

Bœufs, vaches et veaux.	220,000
Buffles.	30,000
Chevaux et juments.	60,000
Mulets.	50,000
Anes.	160,000
Bêtes à laine.	2,000,000
Chèvres et chevreaux.	600,000
Porcs.	1,500,000

Le revenu moyen des terres était par province et par hectare.

Dans la Pouille, de.	13 francs.
Dans la province de Bari et autres de l'intérieur.	150

Dans la principauté citérieure, les environs de Salerne et la Campanie.	260 francs.
Aux environs de Naples.	460
Pour les jardins potagers près de la capitale.	1,300

Ainsi les pâturages naturels de la Pouille, province presque toute livrée à la dent des bêtes à laine, rendent vingt fois moins que les provinces de la Campanie et de Salerne, et cent fois moins que les jardins des environs de Naples. Cette différence dans le rendement ne provient point de celle du sol, mais bien d'un système vicieux de culture et du parcours destructeur des moutons.

La population, surtout celle des champs, est forte, nerveuse, intelligente et propre à supporter l'ardeur du climat et les plus grandes fatigues, toutes les fois qu'elles ont un but productif. Il n'en est pas de même pour les ouvriers des villes; ceux-ci se plient difficilement à la sédentarité et à la fixité des heures de travail exigées dans les ateliers. Le mouvement, l'air et le soleil sont les éléments de l'existence napolitaine. Lorsque j'en serai au commerce et aux manufactures du royaume, je reviendrai à cette inaptitude des citadins aux occupations pénibles ou régulières. L'espèce masculine est plus belle que la féminine. Dans leur premier âge, les jeunes filles de la campagne présentent quelquefois de beaux traits, un peu trop caractérisés cependant, et alliés à un teint olivâ-

tre; mais bientôt cette juvenile beauté disparaît, et il ne reste à sa place qu'une absence complète de grâces, qu'un regard sévère, qu'une physionomie dure, où l'on cherche vainement quelque empreinte de cette douceur qui fait le charme des femmes du Nord; celles de Naples sont encore moins favorisées par la nature.

ANCIENNE ADMINISTRATION.

Pour bien juger de ses progrès jusqu'en 1838, et de la révolution qui s'opère, depuis quelques années, dans l'économie intérieure de l'état, peut-être ne sera-t-il pas inutile, avant d'arriver aux détails sur les finances, l'agriculture, le commerce, les manufactures, la navigation, d'examiner, le plus brièvement possible, ce qu'était le royaume sous l'empire des anciens systèmes d'administration; on verra plus facilement par la comparaison, quelle fut sa situation passée et ce qu'il tend à devenir.

Sans remonter aux temps de l'antiquité, où l'on prétend que douze millions d'habitants vivaient sur la superficie actuelle du royaume, sans com-

prendre la Sicile, ce dont il est permis de douter, par les raisons déjà données au sujet de Capoue, le point de départ sera le moment où Charles III, prince de la branche des Bourbons espagnols, monta sur le trône des Deux-Siciles en 1734, à la suite du glorieux traité que procurèrent à la France ses succès contre la maison d'Autriche.

A cette époque, un si beau pays, entouré des trois mers Adriatique, Ionienne et Thyréniennne, placé sous un climat dont la température moyenne, de 15 à 16 degrés du thermomètre de Réaumur, permet tant de cultures variées et presque équinoxiales, ne comptait que trois millions de régnicoles ignorants, réduits à la misère, et gémissant sous la mauvaise administration autrichienne et la tyrannie des barons (1). Il faut cependant remarquer que cette contrée si mal gouvernée, surtout sous les vice-rois espagnols (2), trouvait assez de ressources dans la fertilité et le produit de ses

(1) Au commencement du XVIII^e siècle, la vieille connétable Colonna ne manquait jamais de demander aux voyageurs arrivant de Naples à Rome : *chè fanno questi tyranni baroni*, que font ces tyrans de barons ?

(2) Depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e, l'Espagne fut maîtresse du royaume de Naples comme succédant aux droits vrais ou prétendus des rois d'Aragon. L'Autriche s'en empara pendant la guerre de la succession, et, en conséquence du traité d'Utrecht, le garda jusqu'en 1734.

terres, pour subvenir aux sommes énormes qui chaque année passaient à Madrid. Un économiste napolitain a prétendu que depuis 1503 jusqu'en 1647, dans l'espace de 144 ans, outre les impôts ordinaires, 1,760,000,000 de francs, valeur actuelle, furent imposés extraordinairement, et envoyés, pour la plus grande partie, en Espagne.

Tout changea de face après l'avènement de Charles III. La population, si long-temps stationnaire et même décroissante, prit un rapide essor, et sous ce roi et son fils elle s'accrut de 60 pour cent, et monta à 4,800,000 âmes. Aujourd'hui elle est estimée à plus de 6,000,000.

Les soins du nouveau souverain se tournèrent surtout vers l'agriculture. La justice fut moins mal administrée que sous la domination des vice-rois, et garantit, autant qu'il se pouvait, la propriété contre les exactions des seigneurs; dès lors, la production agricole augmenta rapidement. Il n'existait point de routes dans les provinces intérieures. Les seules qui fussent à peu près en état de viabilité, longeaient le littoral de Rome à Naples et de Naples à Reggio. On en ouvrit plusieurs qui furent dirigées de la Méditerranée à l'Adriatique, et facilitèrent les communications avec la capitale et les ports les plus fréquentés. Des greniers d'abondance s'élevèrent à Naples, et servirent d'entrepôt aux céréales des pays environnants. Les plus ri-

ches campagnes, envahies par les eaux, étaient devenues insalubres et marécageuses. Des canaux d'écoulement creusés sur plusieurs points, assainirent les champs. Aux environs de Nola et d'Accera, dans le bassin du Volturno, 2,700 hectares de terres d'élite furent ainsi restitués à la culture, et augmentèrent de 150,000 ducats (660,000 fr.) le revenu des propriétaires, plus de 244 fr. par hectare : somme considérable pour le temps, et qui même à présent est au-dessus du rendement des plus fertiles terrains de la France. L'éducation des bestiaux, particulièrement celle des bêtes à laine et la plantation des mûriers, reçurent des encouragements. Une fabrique de soieries fut élevée à Caserte; cependant elle languit, ainsi que d'autres établies en diverses localités, et toutes n'ont pris de l'extension que depuis quelques années, par le fait d'une spéciale protection dont il sera parlé en traitant des manufactures du royaume. Charles III fonda aussi l'hôtel royal des pauvres, où des orphelins sont formés aux arts et aux métiers. Mais en général, tout en régénérant son pays, en y répandant l'instruction, il s'occupa plus de l'agriculture que de l'industrie manufacturière. Il voulut d'abord favoriser la population qui s'augmente davantage par la culture, et donne des hommes plus sains et plus robustes; il pensait qu'en multipliant les produits du sol, il trouverait facilement

le moyen de les échanger contre les marchandises étrangères, données à meilleur marché que celles fabriquées dans ses états, et il ne se trompait pas, car la sortie des matières premières dépassa de beaucoup, comme valeur, l'introduction des objets manufacturés. Il est donc probable que s'il protégea la fabrication des soieries, ce fut principalement dans le but d'encourager la culture du mûrier et la production de la soie, et en cela ses prévisions furent justes, car les soies grèges et moulinées sont devenues une des branches importantes de l'exportation napolitaine.

Ferdinand I^{er} suivit, en grande partie du moins, les traditions de son père. Cependant quelques actes de son règne, quelques encouragements accordés à plusieurs branches spéciales d'industrie, et sa persistance à restreindre les trop grands privilèges commerciaux de la France et de l'Angleterre, font présumer qu'il désirait créer une industrie nationale, et s'affranchir du tribut payé à l'étranger. Toutefois, malgré ses efforts, Naples resta puissance agricole, dans tout le cours du dix-huitième siècle, et y trouva de l'avantage. La balance de son commerce, pendant ce laps de temps, fut entièrement en sa faveur comme on le verra bientôt.

Des établissements d'un genre particulier excitaient la production et facilitaient la vente des

denrées. Dans la plupart des communes il s'était formé, sous la protection des magistrats et des notables habitants, des dépôts de céréales destinés à faire aux cultivateurs l'avance des blés nécessaires aux semailles, et à la consommation de leur famille. Ces blés étaient rendus après la récolte avec un faible intérêt, servant à l'augmentation du fonds commun. Sur les points littoraux d'exportation, et même dans quelques villes de l'intérieur, étaient placés des entrepôts publics de grains. On y conservait, dans des silos, moyennant une minime rétribution, tous ceux destinés à la vente. En échange, le propriétaire recevait une cédula indiquant la quantité et la qualité du dépôt; elle était négociable, et sur sa présentation, on délivrait au porteur les blés dont elle faisait mention. Ces utiles établissements n'existent plus; ils sont tombés sous les orages politiques, sous les révolutions qui ont éclaté depuis le commencement du siècle. Mais ce qui se pratiquait pour la vente des céréales, subsiste encore pour celle des huiles placées en dépôt de la même manière, quoique chez de simples particuliers, dont les reconnaissances sont aussi mises en circulation.

Sous le gouvernement des vice-rois espagnols, plusieurs branches du revenu public et de l'industrie agricole, étaient en régie ou plutôt cédées en monopole à des traitans, pour garanties d'avan-

ces faites au trésor. Charles III en prépara l'affranchissement par l'ordre qu'il sut mettre dans ses finances; son fils abolit successivement en 1778 les droits qui pesaient sur la main-d'œuvre des objets manufacturés; en 1780, le monopole du tabac; en 1785, celui de la manne; en 1786 et 1789, ceux des eaux-de-vie et du safran, et plusieurs autres libérations en faveur de l'agriculture et de l'industrie suivirent, à courts intervalles, les précédentes. On songeait aussi à supprimer la ferme de la soie, rendant au fisc 400,000 ducats (1,760,000 fr.), et aux fermiers 200,000 ducats (880,000 fr.); mais la difficulté de couvrir ce déficit et les agitations que le royaume éprouva bientôt empêchèrent d'adopter cette mesure.

Les marchandises étrangères n'étaient soumises qu'à des droits de douane bien faibles, en comparaison de ceux qu'elles supportent aujourd'hui; de plus celles de France et d'Angleterre, mais surtout les françaises, échappaient à l'impôt, à la faveur de la franchise du pavillon. D'autres droits pesaient sur l'exportation et le cabotage des produits nationaux; cette dernière partie du revenu, assise sur les douanes, était plus lucrative, et cependant elle ne produisait annuellement que 6,600,000 fr. Ce système, il faut en convenir, n'était pas favorable à l'établissement de fabriques qui n'auraient pu soutenir la concurrence manufactu-

rière des autres pays; mais il était utile à l'agriculture, en ce que les capitaux disponibles se reportaient sur elle. Aussi quelques économistes napolitains, qui passent pour instruits, soutiennent-ils qu'avant l'établissement des manufactures nationales, le pays, quoique moins peuplé d'un sixième, produisait plus de céréales, d'huile et de laine, qu'il n'en produit aujourd'hui. Cependant il faudrait s'entendre sur le sens réel de cette assertion. Relativement et proportionnellement au nombre des habitants d'alors, il paraît qu'elle est exacte; mais il y a lieu de croire qu'elle ne l'est plus, si on l'applique d'une manière absolue; car l'accroissement de la population a forcément augmenté la consommation intérieure, et néanmoins les vivres sont encore à bon marché. La production est donc restée, au moins, la même; seulement ce qui ne s'exporte pas sert à la nourriture du royaume. Il est effectivement vrai que les sorties ont diminué. Elles atteignaient, dans les dernières années du siècle passé, la valeur de 18,000,000 de ducats (79,000,000 de francs), c'est-à-dire, un tiers de plus qu'aujourd'hui. Les huiles seules et les blés s'élevaient alors ensemble à près de 12,000,000 de ducats. En attendant que je mette, sous les yeux du lecteur, un tableau plus étendu du mouvement commercial, quelques articles d'exportation placés en regard le prouveront.

EXPORTATION MOYENNE A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE.

Céréales.	6,000,000 de ducats,	26,400,000 francs.
Huiles.	5,000,000	22,000,000
Peaux brutes. . . .	500,000	2,200,000
Eaux-de-vie.	150,000	660,000
Vins.	180,000	792,000
Douves et merrains.	400,000	1,760,000

EXPORTATION MOYENNE ACTUELLE.

Céréales.	2,880,000 ducats	12,672,000 francs.
Huiles.	3,360,000	14,784,000
Peaux brutes. . . .	150,000	660,000
Eaux-de-vie.	72,000	316,800
Vins.	120,000	528,000
Douves et merrains.	300,000	1,320,000

L'exportation de la soie a seule augmenté ; de 5,280,000 fr. elle est montée à 8,096,000, non peut-être comme quantité, mais en valeur. Autrefois toutes les soies de Naples sortaient à l'état de grège, et maintenant une portion est moulinée; il faut donc y ajouter un prix de main-d'œuvre. Quant aux céréales, l'extrême diminution qui se fait remarquer doit être attribuée au coût quelquefois bien inférieur des blés d'Odessa, à la culture perfectionnée dans les autres contrées, et à l'usage de la pomme de terre, devenu universel en Europe. Ce qui le prouve, c'est que pendant les der-

nières années du dix-huitième siècle, la France tirait habituellement des Deux-Siciles des denrées pour une valeur double de celle des marchandises qu'elle y importait. La balance était également avantageuse aux états napolitains avec les pays du Nord, moins profitable avec l'Angleterre; mais au total la somme des exportations dépassait de beaucoup celle des importations.

Une rapide augmentation de numéraire suivit cet état de choses. D'après Galiani, le royaume n'avait en circulation en 1750 que 6,000,000 de ducats, et dès 1783, les seules banques publiques en comptaient davantage en caisse. Des calculs, réputés fidèles, portaient en 1790 au-delà de 20,000,000 de ducats les espèces d'or et d'argent répandues dans les états en deçà du phare (1). On estimait en outre à 40,000,000 de ducats (176,000,000 de francs), la valeur des métaux précieux existant en lingots, vaisselle, ornements d'églises et bijoux. Aujourd'hui on pense que la somme du numéraire est au moins égale; mais que la quantité de l'or et de l'argent non monétisés a beaucoup diminué.

Cependant ce numéraire se trouvant concentré dans un petit nombre de puissantes et nobles fa-

(1) Je répète que dans tout le cours de cette statistique il ne sera pas question de la Sicile.

milles, la circulation était peu active, surtout dans les villes où existait une population oisive, dont le sort ne s'est amélioré que depuis l'impulsion industrielle donnée par l'occupation française. Le peuple même des campagnes, qui aurait dû être riche, eu égard à la masse des produits qu'il fournissait au commerce intérieur et à l'exportation, supportait de trop pesants impôts, et trop inégalement répartis entre les classes nobles et roturières, pour qu'il pût arriver à un état satisfaisant de prospérité. La capitation et plusieurs autres impositions, formant la masse principale des rentrées au fisc, ne pesaient que sur lui, quoiqu'il ne possédât que le tiers des terres cultivables. D'après un rapport présenté en 1810, par la chambre des comptes, le revenu ordinaire du trésor s'élevait à 10,665,715 ducats (46,885,146 francs); mais il faut observer que dans cette somme n'étaient pas comprises différentes surtaxes qui portèrent le total, en 1805, à près du double, à 18,000,000 de ducats, somme bien considérable si l'on pense qu'elle était presque entièrement acquittée par les petits cultivateurs et les prolétaires; car la noblesse, le clergé, les fonctionnaires publics, les personnes professant les arts libéraux, les négociants et tous les gens sans profession étaient exempts de l'impôt direct ou capitation. C'était précisément le contraire de ce qu'on aurait

dû faire dans un pays où le principe du paiement par tous les citoyens n'était pas admis. En estimant la population d'alors à un peu plus de 5,000,000, et qu'au moins un tiers jouissait de privilèges, on trouve, la recette annuelle du fisc étant de 80,000,000 de francs, que les habitants des champs payaient, soit directement, soit indirectement, 22 à 23 francs par tête : imposition énorme si l'on considère la rareté des espèces et le bas prix des denrées.

Les négociants napolitains, peu nombreux, ne s'occupaient guère que du commerce intérieur ; celui des exportations et importations appartenait presque entièrement aux maisons étrangères, et principalement aux génoises. La navigation nationale, trop inquiétée par les Barbaresques, ne pouvait prendre une libre extension. Le commerce extérieur se faisait donc sous le pavillon des autres nations.

Au commencement du siècle actuel, les grands événements politiques de l'Europe, les changements qui se sont succédé dans le gouvernement, l'occupation française et l'état continuel de guerre avec l'empire britannique, amenèrent une perturbation complète dans l'économie et l'administration du royaume. La navigation étant interceptée par les croisières anglaises, la sortie des huiles devint à-peu-près impossible ; leur prix

baissa de plus de 50 pour cent, et souvent les propriétaires, sans se donner la peine de les cueillir, laissèrent périr leurs récoltes sur les oliviers. L'exportation des céréales souffrit également. Cependant une production nouvelle vint sauver l'agriculture de sa ruine. Les plantations de coton, introduites aux environs de Tarente avant 1790, se multiplièrent rapidement en plusieurs provinces, et cette laine végétale alimenta les fabriques françaises, qui, elles-mêmes, prirent, à cette époque, un vaste développement. Dans les dernières années du blocus continental, malgré les frais du transport par terre et le prix exorbitant de 200 ducats par balle, il en fut expédié pour 26,400,000 francs. Des transports aussi considérables eurent aussi une salubre influence sur l'augmentation des mules et des chevaux propres au roulage; ainsi, quoique la production agricole fût déplacée, en somme, elle n'éprouva pas une notable diminution de valeur.

Vers le même temps, des industriels vinrent établir à Naples et dans les environs, la première fabrique de draps de quelque importance, la première tannerie perfectionnée, des verreries, des papeteries, et jetèrent les fondements de manufactures dont l'accroissement a été fatal à notre commerce.

Après ce rapide examen des temps passés, nous

allons nous occuper plus en détail de la situation présente.

FINANCES.

La domination française, établie en 1806, changea tout-à-coup, et complètement, la situation intérieure du pays. L'égalité des charges fut établie. Les vieux abus s'écroulèrent; mais en même temps quelques institutions utiles se virent entraînées dans leur chute. La législation civile, commerciale et criminelle, le mode de transmission de la propriété, l'organisation des corps administratifs et judiciaires, le système financier, furent calqués sur les modèles offerts par la France, et l'on ne peut nier que ce fût à l'avantage du peuple. Vérité tellement incontestable, que malgré la haine bien naturelle des Bourbons contre les envahissements, lorsqu'ils vinrent reprendre leur trône, ils furent comme forcés par le vœu public et les bienfaits évidents de ces institutions d'en conserver la majeure partie.

A l'arrivée des Français, les finances n'existaient plus, pour ainsi dire, obérées par les dépenses exagérées de la cour et l'entretien d'une armée trop considérable pour les revenus du royaume;

le trésor, les banques qui en dépendaient et les caisses particulières étaient vides. Les impôts ordinaires ne suffisant plus, l'ancien gouvernement, dans l'espace de dix années, de 1795 à 1805, avait, par des moyens violents, augmenté ses recettes de 40,000,000 de ducats (176,000,000 de francs), représentant le double de tout le numéraire en circulation. Outre cette augmentation des impôts, une somme égale avait été prise, soit à titre d'emprunts, soit comme confiscations, dans les banques de l'état depositaires de la fortune d'un grand nombre de particuliers. De plus, lorsque le roi Ferdinand quitta Naples, toutes les espèces, toutes les valeurs précieuses qui se trouvaient encore dans les banques, furent transportées en Sicile. Une foule de familles tombèrent dans la plus affreuse misère, et le numéraire, réduit de près de moitié, disparut presque entièrement par l'effet de ces spoliations et de la crainte.

Cependant le nouveau gouvernement devait trouver les moyens de satisfaire à ses dépenses, et quelques-unes, comme celles nécessitées par la solde et la nourriture de l'armée, ne pouvaient être ajournées. Sa première opération fut l'établissement de la contribution foncière en remplacement de la capitation. Cet impôt, qui subsiste encore aujourd'hui sur les mêmes bases, rend 35,000,000 de francs et ne serait pas trop pesant,

s'il était justement réparti ; il porte sur 8,600,000 hectares, et ne s'élèverait, terme moyen, qu'à 4 francs par hectare ; mais le cadastre, fait à la hâte, commit un grand nombre d'injustices, et elles n'ont point été réparées. Une quantité de propriétés ne furent pas placées sur le tableau et beaucoup d'autres obtinrent des estimations trop au-dessous de leur valeur. Ce sont, en général, les meilleures terres, appartenant aux riches possesseurs, qui se sont ainsi soustraites à l'impôt : impôt odieux à la noblesse et lui rappelant sans cesse la perte de ses exemptions et de ses privilèges ; il en résulte que les petits propriétaires en paient la plus forte partie, comme autrefois ils supportaient seuls la capitation. Cette inégale répartition est un sujet de plaintes générales et continues.

Le droit de mouture, considéré comme imposition directe, n'est en vigueur que depuis 1826. Pesant spécialement sur la classe la plus pauvre, c'est de toutes les charges publiques celle dont le peuple désire le plus l'abolition. Le roi régnant l'a réduit de moitié ; tel qu'il est maintenant, il produit encore 600,000 ducats (2,640,000 francs).

L'enregistrement était proportionnel pendant l'occupation française ; des difficultés d'exécution, vraies ou supposées, et surtout les puissantes réclamations des grands propriétaires y ont fait ap-

porter, en 1816, une fatale modification. On ne perçoit plus aujourd'hui qu'un droit fixe, non pas établi par classes, mais toujours le même, quelle que soit l'importance du contrat. Il a facilité, il est vrai, la perception, mais, outre qu'il a diminué des deux tiers la quotité de la recette, il a le grave inconvénient d'être à-peu-près nul pour les transactions importantes, et de peser d'une manière accablante sur celles de peu de valeur.

Les taxes de douanes et celles de consommation sur tous les objets servant aux besoins de la capitale, se levaient par l'administration publique jusqu'au commencement de 1826. Alors, un spéculateur français offrit de les prendre en régie intéressée à des conditions avantageuses au trésor. Depuis lors, elles sont perçues par des compagnies que surveillent des agents du gouvernement; ceux-ci tiennent simultanément la comptabilité. La compagnie actuelle paie pour la douane et les droits de consommation, 5,326,146 ducats (25,685,046 francs); les bénéfices nets, en delà de cette somme, se partagent entre le fisc et les fermiers qui prennent chacun 40 pour cent: les 10 pour cent restant sont alloués aux employés comme gratification. La contrebande est mieux surveillée, quoique pourtant il soit des accommodements avec les douaniers; le service se fait plus régulièrement et plus promptement; néanmoins,

l'âpreté des chefs est vexatoire pour le commerce.

Les autres impôts indirects se composent du monopole du sel qui rend 3,000,000 de ducats (13,200,000 francs) ou 2 fr. 49 cent. par tête, tandis qu'en France, où l'on se plaint de cette imposition, chaque habitant n'en consomme que pour la valeur de 1 franc 62 cent.; du tabac, dont les fermiers paient 920,000 ducats (4,048,000 fr.); de la poudre à tirer, des cartes à jouer, et enfin de la neige, denrée, si on peut l'appeler ainsi, de toute nécessité sous ce climat ardent, à l'usage du peuple comme du riche, et qui, en grande partie, arrive par mer du Mont-Œthna. Toutes ces matières imposables sont affermées à des compagnies ou à des spéculateurs particuliers inspectés par des agents du trésor.

Les domaines de l'état, excepté les pâturages de la Pouille, peuvent à peine entrer en ligne de compte; divisés presque tous en parcelles éparpillées, leur administration est plus onéreuse que profitable. Aussi, le gouvernement a-t-il pris le parti de les mettre successivement en vente. Le réel domaine, les plaines immenses et presque désertes de la Pouille, réunies à la couronne par Alphonse-le-Sage, furent concédées à des propriétaires des Abruzzes, sous la condition expresse de ne pouvoir les défricher et moyennant un cens fixe,

pour y faire paître leurs troupeaux de moutons, obligés, pendant l'hiver, d'abandonner les montagnes. Ce roi, de race arragonnaise, voulut imiter ce qui se pratiquait en Espagne, et crut ainsi favoriser la production de la laine. C'est contre cette clause surannée, entretenant dans une vaste province la misère et le mauvais air, que les économistes napolitains réclament depuis long-temps. Ils demandent que les censitaires puissent affranchir, par des rachats successifs, les terres dont ils ont la jouissance. L'extension si grande des manufactures de draps dans le royaume de Naples, a soulevé de nouveau cette question vivement débattue et devenue d'une extrême importance. Le gouvernement, qui hésite à la résoudre, craint probablement de diminuer la production des laines nationales. Tels qu'ils sont maintenant, ces pâturages, d'une superficie de plus de 400,000 hectares, ne rendent au trésor qu'un revenu net de 500,000 ducats (2,200,000 francs), environ 4 francs par hectare. Il est difficile de croire que défrichés et mis en culture régulière, ils ne fussent pas plus profitables au pays. Cependant la question doit être mûrement examinée. La cessation de cette pâture hivernale réagirait sur les Abruzzes, dont les 8 à 900,000 moutons ne peuvent vivre dans leurs montagnes que pendant la belle saison.

Les bénéfices de la caisse d'escompte établie au profit du trésor, la loterie, les postes et les retenues sur la solde des employés forment le surplus des recettes.

Je joins ici le relevé du budget de 1829, et il a été choisi parce que son chiffre, en ce qui concerne ces différentes branches de revenu, a éprouvé peu de variations. D'ailleurs les budgets, sommairement publiés jusqu'à cette époque, n'ont plus été imprimés depuis 1830. Celui de 1829, le dernier porté à la connaissance, sinon du public, du moins de quelques personnes, est donc authentique. Il est maintenant difficile de connaître exactement l'état des finances d'un pays où la publicité a été supprimée. Avant 1830, le ministre, M. le chevalier Médicis, faisait imprimer un budget, et quoique souvent incomplet et tiré à un petit nombre d'exemplaires, uniquement destinés aux autres ministres et à la consulte d'état, il mettait néanmoins sur la trace de la vérité; cependant la dette flottante n'y était jamais mentionnée. Actuellement c'est avec une peine extrême que l'on peut se procurer des documents.

BUDGET DE 1829.

RECETTES.		DUCATS.	
Impôts directs.	Impôt foncier et centimes additionnels.	7,441,260	8,874,335
	5 pour cent levés sur les revenus des communes.	155,320	
	Sortaxe dans quelques districts pour travaux spéciaux.	33,785	
	Droit de mouture ; il a été réduit depuis.	1,253,970	
Impôts indirects.	Douanes.	3,678,000	10,841,861
	Droit de consommation à Naples.	2,058,143	
	Tabacs.	840,000	
	Sel.	3,009,602	
	Poudre à tirer.	100,000	
	Cartes à jouer.	18,690	
	Neige.	67,426	
	Enregistrement, amendes, papier timbré.	1,070,000	
	Loterie.	1,300,000	
	Postes.	303,982	
	Monnaies.	65,840	
Direction des eaux et forêts et des ponts-et-chaussées.	Impôt payé par les communes.	71,000	148,496
	Permis de chasse.	50,000	
	Vente de bois et locations diverses.	27,496	
Biens de la Caisse d'Amortissement.	Revenus des pâturages de la Pouille et autres biens affectés à cette caisse.	743,038	1,240,390
Rentrées diverses.	Retenues sur la solde des employés.	1,092,000	
	Droits du sceau, bénéfices sur l'escompte, etc.	148,390	
Quote-part versée par la Sicile, pour le quart, à sa charge, des dépenses de la liste civile, et de celles, comme centrales, des ministères et des pensions militaires.		3,139,094	
Total des recettes.		26,657,036	

Le chiffre si faible des recettes de la poste montre combien, excepté dans la capitale, la correspondance est peu active. Effectivement, c'est à Naples qu'est concentré à-peu-près le mouvement des affaires.

Voici maintenant l'état des dépenses correspondant à la même année :

DÉPENSES.		DUCATS.	
Président du Conseil.		12,380	
Ministère des Affaires étrangères.	{ Personnel.	229,946	358,546
	{ Frais de service et dépen- ses imprévues.	128,600	
De la Justice.		736,242	
Des Affaires ecclésiastiques.		46,476	
Des Finances confondu avec les Ponts-et- Chaussées.	Liste civile.	1,986,000	14,971,292
	Intérêts de la dette ins- crite.	4,890,850	
	Annuités de 100,000 liv. sterling remboursables par séries.	450,000	
	Amortissement.	1,038,170	
	Pensions.	1,897,680	
	Ponts-et-Chaussées.	751,653	
	Soldes et dépenses de tou- tes natures.	1,104,167	
	Entretien du gouverne- ment de Sicile.	110,299	
	Dépenses générales de l'administration finan- cière.	760,592	
	Administration de la lo- terie.	323,254	
	Administration des droits indirects.	1,453,038	
	Administration des postes	205,589	
A reporter.		16,124,936	

	Report.	16,124,936	
De l'Intérieur.	{ Dépenses générales d'ad- ministration.	1,402,532	2,032,385
	{ Beaux-Arts et instruction publique.	116,558	
	{ Théâtres.	73,621	
	{ Travaux publics, édifi- ces, etc.	73,765	
	{ Prisons.	250,000	
	{ Etablissements de bien- faisance.	115,909	
De la Guerre.	{ Personnel.	6,590,660	7,377,288
	{ Matériel.	559,340	
	{ Dépenses imprévues et compagnies en Sicile. .	227,288	
De la Marine.	{ Personnel.	955,040	1,557,431
	{ Matériel.	533,948	
	{ Dépenses imprévues et bagnes de Sicile. . . .	68,443	
De la Police.		250,566	
Total des dépenses.		27,342,606 ducats (1).	
Excédent de la dépense sur la recette.		685,570	

Il y a donc eu un déficit de 3,016,508 francs. En 1819, la recette fut de 19,380,734 ducats, et la dépense de 20,354,558. Déficit 4,284,725 francs. En 1832, autant du moins qu'on peut en juger depuis que l'on ne publie plus le budget, la recette a été de 26,451,835 ducats, et la dépense de 27,442,507. Déficit 4,358,956 francs.

On a choisi pour terme de comparaison ces an-

(1) Le ducat vaut 4 francs 40 centimes

nées 1819, 1829 et 1832, comme représentant chacune une époque distincte et exempte de dépenses extraordinaires. En 1819, sous Ferdinand I^{er}, le système de répulsion des marchandises étrangères n'avait pas prévalu d'une manière aussi absolue, les droits d'entrée étaient moins élevés, les régies intéressées n'existaient pas, et l'on ne songeait point encore à établir l'impôt sur la mouture. D'un autre côté, la dette publique était moins considérable, et l'économie plus grande dans les dépenses. A ce sujet, je ferai observer qu'en 1829, la liste civile de Naples absorba le 14^{me} de la recette, tandis qu'en France elle n'était, la même année, que le 44^{me}, et que maintenant elle n'est que le centième du budget.

La somme totale des recettes, pour 1829, portée à 26,657,036 ducats (117,290,967 francs), ne représente pas réellement le revenu du royaume, car, déduction faite de 3,139,094 ducats payés par la Sicile, pour sa quote-part des dépenses du gouvernement central, et de 1,092,000 ducats prélevés sur la solde des employés, il ne reste effectivement que 22,425,944 ducats (98,674,153 francs), et la même défalcation doit être faite sur les deux autres budgets de 1819 et 1832. Ainsi proportionnellement à la population et à la superficie des contrées en deçà du Phare, dont les terres sont plus fertiles que les autres, les revenus et les dé-

penses ne s'élèvent qu'à 18 francs par tête, à la moitié à peu près de ce qu'elles sont en France. La même proportion existe pour la dette publique.

On a vu que les années 1819, 1829 et 1832, ont chacune présenté un déficit. Ce n'est point un accident qui leur a été particulier; elles ont eu cela de commun avec celles qui les ont précédées et suivies. Le déficit était devenu un état financier normal pour le royaume de Naples.

La dette consolidée s'élevait en 1834 à 21,120,000 francs de rente; une autre non inscrite dépassait, en capital, 22,000,000. Elle était le reste d'un emprunt de 2,500,000 livres sterling, fourni par la maison Rotschild. De 2,500,000 livres sterling, 1,500,000 avaient été reportées sur la dette consolidée; le surplus se remboursait par annuités. La dette flottante équivalait à près d'une année du revenu de l'état; 2,000,000 de ducats employés en pensions, grevaient le trésor, et le peuple gémissait sous le poids d'impôts injustement répartis. Telle était la situation des finances à l'avènement du roi actuel.

Le premier soin de Ferdinand II fut de chercher à y porter remède. Il commença par réformer sa propre maison et les dépenses de la cour. Toutes les pensions, appelées de grâce, furent supprimées, et les traitements des fonctionnaires

civils et militaires soumis à une retenue proportionnelle. En introduisant dans toutes les branches du service une sévère économie, il arriva promptement, si non à combler le déficit, du moins à arrêter son accroissement progressif. En même temps, il soulageait les classes pauvres en supprimant la moitié de l'impôt établi sur la mouture; et cependant il trouvait le moyen, dès la première année de son règne et les suivantes, d'augmenter l'armée de plusieurs escadrons de cavalerie.

Bientôt le crédit public se raffermir. Récemment encore la dette publique se trouvait, presque exclusivement, entre les mains des capitalistes étrangers. Les Napolitains n'osaient se fier à leur gouvernement; ceux qui possédaient des rentes étrangères préféraient les conserver; d'autres, faute de placements sur le commerce ou la propriété foncière, laissaient même leurs capitaux improductifs. L'économie du roi fit naître la confiance, et l'on vit les régnicoles acheter avec empressement les rentes nationales au prix progressif de 55 à 75 pour cent. L'impulsion ne s'est pas ralentie, et l'on estime aujourd'hui que plus de la moitié de la dette napolitaine appartient aux habitants du pays.

Le numéraire en circulation dans le royaume est actuellement estimé de 20 à 22 millions de ducats (88 à 96,000,000 de francs). Si cette éva-

luation est juste, chaque année il serait entièrement absorbé par le fisc, et ne rentrerait en circulation que par les paiements de la trésorerie : situation extraordinaire, anomalie financière, car ordinairement dans les autres états européens, les impositions ne représentent que le tiers de la masse métallique monnayée que le pays possède. L'or et l'argent non monétisés sont évalués de 10 à 12,000,000 de ducats; quelques personnes qui s'occupent de finances pensent même qu'on peut les porter à 15 millions.

Ces évaluations sont incertaines, cependant par la difficulté de se procurer des documents officiels, surtout pour les métaux convertis en lingots, bijoux et vaisselle; mais un fait positif, et qui prouve combien les espèces métalliques sont rares, c'est qu'elles se trouvent à peu près toutes rassemblées dans la capitale, qui, du reste, est presque l'unique centre où aboutissent les transactions commerciales, presque le seul port par où se font les entrées et les sorties des marchandises étrangères et nationales. Naples semble absorber la vie active du royaume; les provinces ne possèdent que ce qui est strictement nécessaire au paiement de l'impôt. L'intérêt de l'argent y est énorme; les propriétaires ne peuvent se procurer les fonds dont ils ont besoin, même sur bonnes hypothèques, qu'au taux usuraire de 10 à 12 pour

cent. Les fabriques s'emparent du peu de numéraire restant en circulation. De là , en partie , l'état de langueur où est tombée l'agriculture.

Avant de terminer cet abrégé des finances napolitaines , il faut jeter un coup-d'œil sur un instrument puissant et compliqué qui est entièrement entre les mains du gouvernement , sur la banque des Deux-Sicules , opérant , ainsi que son titre l'indique , sur toutes les parties du royaume ; elle se partage en deux sections principales , connues sous les dénominations de banque de cour et de banque des particuliers , et qui se subdivisent en plusieurs autres. Elle est en même temps banque du trésor , caisse des dépôts et consignations , caisse d'escompte , et en quelque sorte caissier comptable des capitalistes et des simples particuliers qui lui confient leurs fonds. L'une de ses subdivisions fait des prêts sur dépôts de pierreries , de lingots , de bijoux et même de marchandises. Elle reçoit toutes les sommes , depuis les plus faibles jusqu'aux plus fortes , et délivre en échange , sous le nom de polices de banque , des billets à ordre remboursables à la volonté du porteur. Ces billets peuvent être mis en circulation avec des endossements circonstanciés , énonçant les motifs des paiements qui s'effectuent de particulier à particulier ; comme ils restent déposés aux archives de la banque , ils servent , dès lors , aux intéres-

sés de quittances régulières dans leurs transactions privées. Les capitalistes ont des comptes ouverts à la banque, et tirent sur elles des bons motivés et timbrés pour acceptation, et circulant comme effets publics. Les plus pauvres citoyens peuvent le faire également pour les petites sommes qu'ils y versent, dans la seule intention d'effectuer un paiement par police motivée, qui devient ainsi quittance définitive de la part de celui qui l'a reçue, et, dans certains cas, un véritable contrat. Ce mode de s'acquitter, prévenant les chicanes, est généralement adopté aujourd'hui. Il est peu de transactions privées dont le solde ne soit ainsi payé : les loyers même de logement se paient de cette manière. Ces facilités offertes à tous, expliquent la quantité si considérable de billets de banque en circulation à Naples, et cette masse reçoit et recevra encore un nouvel accroissement par la création de succursales dans plusieurs villes de provinces. La banque, d'ailleurs, ne payant aucun intérêt des sommes qu'on lui confie, la dette flottante est loin d'être onéreuse au trésor. On ne peut, toutefois, se dissimuler qu'il pourrait naître telles circonstances capables de compromettre le crédit public. C'est la nature même de cette dette, toujours exigible par les porteurs des polices, qui produirait le danger, si dans un moment de panique, on accourait au rem-

boursement : péril d'autant plus à craindre, que l'on s'exagère probablement le montant de la dette, par cela même qu'il n'est pas bien connu. Des évaluations approximatives portent à 25,000,000 de ducats (110,000,000 de francs), la quotité en circulation des reconnaissances de la banque des Deux-Siciles ; mais ce qui paraît certain, c'est qu'elle augmente rapidement, et que les billets échangés contre dépôt d'argent, se sont élevés, dans l'intervalle de deux années, de 19,124,362 francs à 36,616,452. Il faudrait, pour apprécier toute la dette flottante, connaître en outre l'émission des bons donnés en paiement par le trésor et mis en circulation ; c'est ce qu'il n'est pas possible de savoir, le gouvernement, même lorsqu'il publiait son budget pour les ministres et les hauts employés, n'ayant jamais révélé la situation de cette espèce de dette.

Tel est le tableau abrégé des finances napolitaines ; si quelques erreurs s'y sont glissées, s'il ne contient pas tous les détails qu'on aurait pu désirer, le lecteur voudra bien se souvenir des difficultés que l'on éprouve à se procurer des documents, sur l'exactitude desquels il soit permis de compter. J'ai lieu cependant de croire que les pièces qui m'ont été communiquées sont véridiques, et qu'il en est de même de celles qui ont fourni la matière des chapitres suivants.

AGRICULTURE.

On a déjà vu que pendant l'occupation française et le système continental, l'économie agricole du royaume avait éprouvé de notables changements. La culture de l'olivier, devenue ruineuse pour le propriétaire, par défaut d'exportation des huiles, fut remplacée par le coton. La même cause fit restreindre la production des céréales aux seuls besoins du pays, tandis que le soufre, l'alun, les jus de citron et d'autres produits naturels, tirés auparavant, pour la plus grande partie, de la Sicile, s'expédièrent alors des états situés en deçà du Phare (1). C'était un état de choses forcé, et qui devait cesser avec les circonstances qui le produisaient. Effectivement, il n'exista plus dès que la navigation fut devenue libre en 1814. Les manufacturiers français, suisses, allemands, abandonnèrent les cotons de Naples pour ceux d'Egypte et d'Amérique, plus longs, plus soyeux, et surtout qu'on obtenait à meilleur marché; il en fut de même d'autres articles secondaires. Des spécula-

(1) Les Anglais occupaient la Sicile comme alliés du roi Ferdinand.

tions agricoles s'écroulèrent, des sources de richesses tarirent tout-à-coup. Il est vrai que ces désastres furent balancés, dans les premiers temps, par les quantités considérables d'huiles amoncelées dans les entrepôts, et qui s'écoulèrent rapidement à des prix plus que doubles de leur valeur ordinaire; Marseille et l'Angleterre en firent des achats énormes, et se hâtèrent, pour les savons, de substituer l'huile d'olive à celle de graines, dont elles avaient été forcées de faire usage. Au lieu de 25 ducats par salme (environ 70 francs l'hectolitre), ce liquide se vendit en 1815 et 1817 jusqu'à 60 ducats. Par un effet de réaction, il tomba à 14 ou 15 et se fixa enfin à 24 en terme moyen. Les prix exagérés des premières ventes ne furent donc pour l'agriculture qu'une ressource momentanée. Un grand nombre d'oliviers avaient été arrachés, et les huiles de graines, auxquelles on s'était accoutumé pendant le blocus, reprenaient faveur, et faisaient une redoutable concurrence au suc extrait de l'olive. Les blés d'Odessa, inondant les marchés de l'Europe, en firent naître une plus dangereuse encore pour les céréales des Deux-Siciles, et le royaume de Naples en souffrit tellement, que pendant plusieurs années la valeur de ses exportations fut inférieure à celle de ses importations. Jadis, avant l'occupation française, il n'établissait la balance

commerciale à son profit que par la vente de ses huiles et de ses grains.

Il fallait donc, ou trouver les moyens de produire davantage et à plus bas prix pour s'ouvrir des débouchés, ou diminuer les importations en créant une industrie nationale, protégée par des droits excessifs sur les marchandises étrangères; mais en même temps industrie artificielle et préjudiciable au consommateur. Il fallait, enfin, créer une richesse factice, et négliger celle que présentaient naturellement le sol et le climat. Le gouvernement s'arrêta à ce dernier parti qui lui souriait, puisqu'il promettait des ressources au trésor, et l'agriculture fut en quelque sorte abandonnée à elle-même; on crut l'avoir suffisamment encouragée en supprimant ou diminuant plusieurs droits de sortie qui pesaient auparavant, d'une manière onéreuse, sur l'exportation de ses produits; on se trompa, et les suites le firent voir; car sur 5,932,898 habitants qui, en 1833 peuplaient le royaume, la Sicile non comprise, la moitié seulement s'adonnait aux travaux agricoles, tandis qu'en France, on estime que les quatre cinquièmes, à peu près, de la population embrassent cette première des professions; il y a donc à Naples découragement parini le peuple de la campagne.

Mais il est temps d'arriver à l'état actuel de

l'agriculture, et d'en offrir un tableau aussi fidèle qu'il m'a été possible de le faire avec des documents souvent incomplets. Il a fallu les comparer les uns aux autres, et tâcher d'en extraire la vérité.

Des 8,600,000 hectares que contient la superficie du royaume, 4,900,000 sont en cultures régulières, plantations et pâturages; 900,000 en bois, et 2,800,000, environ le tiers de la totalité, en terrains en friche, rochers, marais, lacs, rivières, routes et constructions. Sur ce nombre, on compte un million d'hectares naturellement fertiles qui sont presque entièrement abandonnés à cause du mauvais air. Une grande partie de la Capitanate, de la Basilicate, de la province d'Otrante, et même de la riche Campanie, sur les bords du Volturno et du Garigliano, est déserte. Des marais pestilentiels croupissent à la place où florissaient, dans l'antiquité, Sybaris, Héraclée, Pestum, Métaponte, et pourraient être rendus à leur état primitif de culture. Mais il est malheureusement probable que ce travail si utile, et que réclame la santé des habitants, ne pourra être exécuté de long-temps. Il faudrait pour l'entreprendre et l'achever, des dépenses auxquelles ni les particuliers, ni l'état ne sont en mesure de faire face. D'ailleurs, les terres cultivées étant plus que suffisantes pour satisfaire à tous les besoins

de la population actuelle, on ne sent pas autant la nécessité de conquérir celles qui sont envahies par les eaux ou par des miasmes dangereux; sans chercher à les combattre, les habitants reculent devant eux. Cependant quelques économistes ont traité cette question importante, et des compagnies de capitalistes se sont occupées, mais en projet seulement, de plans de dessèchements. Le gouvernement a même ordonné, à la direction des ponts-et-chaussées et des forêts, de lui présenter un préavis sur les moyens d'exécution. Avant de rien entreprendre, l'essentiel serait de savoir à quel prix reviendraient les récoltes de ces champs défrichés, et surtout les céréales; car s'il doit dépasser celui des blés d'Odessa, il ne peut y avoir maintenant espérance d'exportation. Il faudra donc attendre qu'une forte augmentation de population réclame un accroissement de culture. Il en serait de même du chanvre et du coton qui ne doivent que suffire aux demandes des manufactures nationales. L'olivier est si long-temps à donner ses fruits, qu'il ne peut entrer dans les vues des compagnies, toujours pressées de toucher l'intérêt de leurs mises de fonds, de se livrer à ce genre de spéculation. Celles que l'on pourrait tenter sur le mûrier seraient moins attendre les actionnaires, puisqu'au bout de dix ans, cet arbre est en plein rapport; peut-être l'introduction du

•

multicaule, beaucoup plus hâtif, et qui réussirait si bien sous le ciel de Naples, donnera-t-elle naissance à quelques entreprises.

La nature des terres est très variée dans un sol alternativement volcanique et calcaire; cependant leur revenu est moins en proportion de leur fécondité que de leur degré de salubrité, ou de la distance qui les sépare des centres de population; ainsi, pour prendre les deux extrêmes, dans la Pouille, province malsaine, l'hectare ne rend que 13 francs, et près de Naples, les récoltes de cette même contenance sont évaluées à 460. Néanmoins, on peut estimer de 120 à 130 francs le rendement annuel en moyenne culture. Sans doute c'est un beau produit, et pourtant telles sont les charges, que le cultivateur est pauvre et hors d'état d'entreprendre des améliorations.

Si l'on excepte les environs de la capitale, de Reggio, de Sorrente et quelques points de la terre de Labour, sur lesquels je reviendrai à la fin de ce chapitre, dans les localités, même les mieux cultivées, l'assolement est en général inconnu, quoique des écoles pratiques aient été fondées par le gouvernement. Les paysans ne savent pas alterner les cultures, et l'usage des jachères prévaut encore dans des campagnes qui n'ont pas besoin de repos. Il est des terres à blé qui de temps immémorial n'ont jamais porté que cette espèce

de grain. Les instruments aratoires sont partout imparfaits, et tels que de siècle en siècle l'antiquité les a transmis aux cultivateurs modernes. La luzerne, le sainfoin sont ignorés, et comme les prairies naturelles doivent être rares et peu productives sous un climat aussi ardent et aussi pur, pendant une grande partie de l'année, le gros bétail est si peu nombreux, qu'on est obligé de tirer de l'étranger presque tous les fromages nécessaires à la consommation du pays, et surtout du littoral; cependant la population fait bien peu usage de lait et de beurre; tout ce que rendraient les bestiaux en ce genre de nourriture, pourrait être converti en substance caséuse, et alimenter suffisamment le royaume si l'espèce bovine était multipliée. Toutefois, il faut dire que l'on a fait quelques essais heureux, et que depuis une dizaine d'années le nombre des bœufs et des vaches augmente.

Ces bœufs sont de deux races; l'une de Hongrie, de couleur grise, à vastes cornes, grande, forte, dont les membres sont un peu effilés, et renommée pour sa résistance à la fatigue; l'autre, appelée africaine et moins puissante, a le pelage clair; elle descend probablement de la race antique. Ces animaux servent tous au labour; celui opéré avec des chevaux est presque inconnu en Italie. Outre que le travail du bœuf est plus pro-

fond et plus régulier, ce quadrupède offre deux avantages incontestables; destiné tôt ou tard à la nourriture de l'homme, non seulement le capital qu'il représente ne diminue pas avec l'âge, mais souvent même son prix augmente; de plus, il n'a besoin ni de ferrure ni de harnais. Il faut dire cependant que les bénéfices résultant de son emploi proviennent des qualités du bœuf méridional, sobre, agile et vigoureux. On a calculé que dans le même espace de temps, il pouvait faire d'un quart à un tiers de travail de plus que celui du Nord.

Les chevaux napolitains sont petits, vifs et quinquex. Avant ces dernières années, on avait peu cherché à les améliorer. Les chars auxquels on les attelle sont également légers et proportionnés à leurs forces. J'ai déjà fait observer que vu sa constitution géographique et la facilité des apports par mer, le roulage est bien peu usité dans l'Italie méridionale. Aussi, n'y voit-on point de ces chevaux géants tels que ceux provenant d'Allemagne, du Boulonnais et de la Franche-Comté. On tirait jadis presque tous les beaux attelages de voiture de France ou d'Angleterre, et ils étaient rares à Naples. Ferdinand II a introduit dans ses états, en 1831, plusieurs étalons anglais, et prohibé l'entrée des chevaux étrangers pour donner une prime d'encouragement aux propriétaires du

royaume. Jusqu'à présent l'amélioration de la race n'a pas été appréciable.

Les bergeries, qui ont toujours attiré l'attention des souverains du pays et pour lesquelles une province, la Pouille, était laissée presque entièrement en vaine pâture, sont cependant dirigées avec incurie et restent dans un état d'infériorité, si on les compare à celles de beaucoup d'autres contrées. Les croisements ont été négligés ou ont cessé après avoir été entrepris. Les troupeaux vivent constamment en plein air et comme à l'abandon. Les laines de Naples, formant autrefois une branche importante d'exportation, avant l'introduction des manufactures de draps, sont d'une qualité médiocre et suffisent à peine à la consommation des fabriques nationales. Depuis peu, de nouveaux essais de perfectionnement ont été tentés par de riches agriculteurs ; ils ont fait venir d'Espagne et d'Angleterre des béliers pour améliorer les races ; mais leur exemple, resté stérile, n'a pas été suivi : négligence d'autant plus étonnante que le succès était assuré, puisque le climat est analogue à celui de l'Andalousie, patrie originaire des mérinos.

La division des propriétés, que le nouveau code favorise, n'a pas, jusqu'à présent, produit les avantages qu'on en pouvait attendre. Les fermiers et les petits cultivateurs recevaient autrefois

du dépôt communal les avances nécessaires pour les semailles. Ainsi, leur pauvreté était rarement un obstacle à la culture ; aujourd'hui, ces dépôts de céréales, dont on avait cependant reconnu l'utilité par une longue expérience , n'existent plus, et les grands propriétaires eux-mêmes manquent de capitaux, non seulement pour les améliorations, mais aussi pour les dépenses courantes que leurs terres sollicitent. Pauvres et riches mal aisés sont donc tous obligés d'emprunter à un taux usuraire ou de vendre à l'avance, et à vil prix, des récoltes encore sur pied. La perte est ordinairement de 20 à 25 pour cent, et même plus considérable sur les transactions de peu de valeur ; de plus, elle augmente en raison de la pénurie des vendeurs et des accidents qui nuisent aux moissons ; aussi , le cultivateur préfère-t-il souvent laisser en friche des champs dont en ce cas il ne paie pas l'impôt. Un état de chose si vicieux doit nécessairement ruiner l'agriculture, et c'est en effet ce qui arrive ; car elle ne peut produire à des prix assez bas pour soutenir, sur les marchés étrangers, la concurrence avec les blés de Crimée. Il en résulte que la production des céréales , quoique encore suffisante pour la consommation intérieure, a diminué de beaucoup , comparativement à ce qu'elle était au commencement de ce siècle ; celle du maïs est la seule qui augmente depuis quelques années , et

il s'en fait des exportations d'une médiocre importance.

On estime de 15 à 16,000,000 d'hectolitres la récolte moyenne du royaume. 10,000,000 servent à la panification, 3,000,000 aux semences, 500,000 environ à la fabrication des pâtes, 1,000,000 à la sortie lorsque l'étranger fait des demandes, et le surplus doit être considéré comme réserve pour les mauvaises années. Sur ces 15 à 16,000,000 d'hectolitres, on voit que 3,000,000 sont appliqués aux semailles; il en résulte que dans ce pays si fertile, mais faute d'engrais et de bonnes méthodes de culture, les blés ne rendent, sur la totalité des récoltes, que cinq et demi pour un.

Un décret de Ferdinand I^{er}, publié vers la fin du siècle dernier et remis en vigueur depuis son retour de Sicile, a prohibé la culture du riz à moins d'un myriamètre des lieux habités, ce qui équivaut à-peu-près à une interdiction totale; aussi le riz n'est pas compté parmi les produits agricoles et les exportations du pays. On sait que cette plante ne peut croître que dans les eaux stagnantes. L'ordonnance qui l'a proscrite était donc sage, fondée sur des motifs de salubrité, et a contribué, en de certaines localités, à augmenter la population.

Les forêts ont été long-temps mal entretenues

et aménagées sans règles. Les bois de construction sont devenus plus rares, même dans les Calabres. Le gouvernement, cherchant à arrêter leur dévastation, a rendu, pour les faire repeupler, des ordonnances sévères, mais restées sans exécution ou que du moins on n'observe qu'avec négligence. D'un autre côté, tandis que l'on veut empêcher la destruction par des défenses de sortie, les propriétaires réclament une liberté absolue à cet égard; peut-être auraient-ils raison si les montagnes qui nourrissent ces forêts étaient susceptibles de culture; mais presque toutes calcaires et de formes abruptes, elles verraient bientôt l'humus qui les recouvre emporté par les orages. Dans l'état présent, les douves et les merrains forment encore une branche lucrative de commerce extérieur; sa valeur, en moyenne actuelle, s'élève à la somme de 1,380,000 francs; à la fin du dix-huitième siècle, elle atteignait au chiffre de 1,760,000.

La culture de la vigne n'est pas mieux entendue que celle des céréales et l'entretien des bois. Dans la Terre de Labour, les ceps, d'une hauteur prodigieuse, grimpent jusqu'au sommet des plus grands peupliers, et produisent énormément; mais le vin, dont la fabrication est vicieuse, est mauvais et ne peut se conserver. Sur d'autres points du royaume, les vigneron ont des méthodes moins

défectueuses ; cependant, comme dans toute l'Italie méridionale, les hautains dominent trop : c'est une tenace tradition de la culture antique. Les vins du Vésuve, de Capri, de Pouzzoles, de Procida, de Gragnano et de la Calabre, quoique capiteux, seraient d'une qualité supérieure, si l'œnification était mieux conduite. Leur production a considérablement augmenté depuis une trentaine d'années, et l'on a remarqué que le goût des liqueurs fermentées s'est développé, parmi le peuple napolitain, pendant le séjour des troupes françaises, qui malheureusement prêchaient d'exemple dans un pays où le vin est à vil prix. Son exportation est à peu près nulle, et ne dépasse pas 5 à 600,000 francs.

L'olivier reprend faveur. Les principaux propriétaires de ce genre de plantation, ayant réalisé des bénéfices depuis quelque temps, ne sont plus dans la dépendance des usuriers et des accapareurs. Les arbres se multiplient sur les héritages, et plusieurs spéculateurs ont formé des établissements, et construit des moulins pour la fabrication d'huiles comestibles ; celles fournies auparavant au commerce n'étaient destinées qu'aux manufactures, et principalement aux savonneries, moins à cause de la qualité des olives, que par suite de la négligence apportée à la fabrication. Placés en tas et laissés long-temps en fermenta-

tion, les fruits rendaient davantage, mais contractaient une odeur infecte. On a enfin compris que pour obtenir des huiles bonnes et d'un prix plus élevé, il fallait promptitude et propreté, et l'on a suivi la méthode provençale. La récolte peut être maintenant évaluée, année commune, à 400,000 salmes (624,000 hectolitres). Les deux tiers sont consommés dans les états de Naples, et le reste s'expédie en France, en Angleterre, en Allemagne et dans le nord de l'Europe. Quoique l'olive soit un fruit biennal, cependant le royaume récolte chaque année; les provinces de la Pouille et celles des Calabres produisent alternativement, aussi l'exportation est continue.

Les plantations de mûriers, encouragées par les demandes des fabricants nationaux de soieries et par celles de l'étranger, prennent de jour en jour plus de développement sur les propriétés de quelque importance; mais aucune entreprise commerciale n'a été conçue, à ce sujet, dans un pays qui en a vu naître un si grand nombre depuis une vingtaine d'années. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, que, par le seul fait des colons qui peuplent leurs champs de mûriers, la production des soies a plus que doublé dans une courte période de vingt-cinq ans. Avant le séjour des Français à Naples, la récolte annuelle pouvait être estimée de 140 à 160,000 kilogrammes. Actuelle-

ment elle doit arriver à près de 500,000 , dont la moitié est employée par les fabriques intérieures. Le surplus sert à l'exportation.

Le coton , abandonné après 1815, se multiplie de nouveau, et procure déjà plus de 20,000 balles aux nombreuses filatures et au tissage du royaume. C'est surtout à Sorrente qu'il est cultivé avec succès et qu'il a obligé de faire à l'assolement un changement dont il sera bientôt parlé. Cette culture exige un défoncement à la bêche, et le coton se sème sur des lignes distantes d'un mètre. Les plantes, car c'est l'espèce herbacée, sont placées à 66 centimètres l'une de l'autre et demandent de fréquents sarclages exécutés par les femmes et les enfants. Dès que les capsules sont formées, on brise l'extrémité des rameaux pour attirer la sève vers les fruits : leur maturité est successive et la cueillette dure long-temps. Cette opération exige beaucoup de soins et de vigilance; car sitôt que la capsule est parfaitement mûre, elle s'ouvre d'elle-même et laisse échapper les filaments qu'elle contient.

Les orangers et les citronniers ont formé, de tous temps, une partie importante de l'industrie agricole du pays. Les Calabres surtout envoient ces fruits et leurs écorces en Allemagne , en France, en Angleterre et dans les états du Nord. Le jus de citron s'expédie en moindre quantité et

appartient plus particulièrement à la Sicile. Son exportation a diminué depuis que dans les arts chimiques on a remplacé cet acide végétal par d'autres moins coûteux.

On prépare annuellement de 6 à 7,000 cantares (530 à 620,000 kilogrammes) d'extrait de réglisse. Les racines de cette plante légumineuse se recueillent presque toutes dans les Calabres et les Abruzzes. Le suc est épaissi par ébullition et les meilleures fabriques sont en Calabre à Corigliano, Solazzi et Cassano; elles livrent à elles seules, au commerce, plus de 250,000 kilogrammes; leurs produits passent en France, en Angleterre et à Gênes; ceux des Abruzzes, moins estimés, s'expédient pour l'Allemagne.

300,000 Kilogrammes de noix de galle sont récoltés dans les forêts des Abruzzes, de la Capitanate et de la principauté citérieure; les plus renommées, celles appelées crespes, sont retenues par les teinturiers de Naples; les autres, montant à 250,000 kilogrammes, se vendent en France, en Angleterre, en Hollande, à Venise et à Trieste.

La culture du chanvre et du lin n'a fait aucun progrès, quoique les manufactures napolitaines en emploient une grande quantité depuis quelques années. L'exportation moyenne en était encore évaluée, il y a vingt ans, à plus de 600,000 kilogrammes; à peine en sort-il aujourd'hui 150,000.

Le chanvre de Casali, dans la Terre de Labour, est long, plein de force et très estimé pour l'usage de la marine ; mais sa préparation est vicieuse.

La manne et le safran, qui formaient autrefois, avec l'étranger, un article de commerce important, ne se récoltent plus qu'en petite quantité ; cependant ils semblent reprendre faveur. La manne provient principalement des Calabres et du promontoire du Mont-Gargano où on la cueille sur le feuillage du frêne.

Dans ce rapide exposé de l'agriculture napolitaine, on a pu remarquer que si plusieurs des branches les plus importantes de l'économie agricole, sont en état de souffrance ; d'autres, favorisées par les progrès de l'industrie manufacturière sont, au contraire, en prospérité, et acquièrent un développement considérable. Ainsi, le coton et la soie ont un mouvement ascensionnel, tandis que les céréales, le chanvre, le lin et les bois rétrogradent ou restent stationnaires. De nouvelles cultures, inconnues jusqu'à présent, commencent à donner des produits qui peuvent devenir avantageux. La garance est le but d'essais suivis avec constance ; s'ils réussissent, ils menaceront la France d'une préjudiciable rivalité. Une espèce d'apocyn, appelée soie végétale, contient dans sa coque des fils d'une finesse extrême. Jusqu'à ce jour, elle avait été négligée ; mais elle attire

maintenant l'attention des industriels et par conséquent des cultivateurs. On ne peut, au reste, assigner, dès à présent, le rang qu'elle pourra prendre parmi les matières propres au tissage; il y a trop peu de temps qu'elle est cultivée pour pouvoir émettre une opinion à cet égard. Il paraît cependant qu'autrefois on avait cherché à l'employer et qu'elle fut ensuite abandonnée; mais j'ignore par quels motifs. Une compagnie de capitalistes avait aussi entrepris, en 1838, des semis de betteraves et voulait lier cet établissement à une raffinerie de sucre. A cette occasion, je ferai observer que tel a été à Naples le seul stimulant de toutes les améliorations en agriculture; une industrie agricole n'y reçoit aujourd'hui d'encouragements réels que lorsqu'elle se rattache par sa production à quelques manufactures: et il ne peut en être autrement. Les propriétaires sont, en général, trop pauvres, trop peu instruits, pour rien entreprendre par eux-mêmes, pour tenter des expériences qui achèveraient leur ruine si elles étaient infructueuses, et se contentent de planter des mûriers, des oliviers, sur leur modeste héritage. Le gouvernement accorde sa principale attention aux fabriques par les raisons fiscales déjà déduites; il faut donc que l'impulsion vienne du commerce, et il ne favorise que ce qui peut directement lui profiter.

Parmi les causes contribuant à diminuer les produits de l'agriculture et à décourager les cultivateurs, se trouve le mauvais air qui envahit de vastes localités ; mais, tandis que dans la campagne de Rome, sèche et aride à l'époque où il sévit avec le plus de force, on ignore d'où il provient, et que par conséquent on ne peut le détruire, ici, au contraire, il serait facile de l'arrêter à sa source, puisqu'il s'échappe des lieux humides, des marais et des rives bourbeuses des fleuves, lorsque le volume de leurs eaux diminue. Ces miasmes fiévreux sont de la même nature que ceux de la Bresse, provenant des basses prairies et des étangs destinés au poisson ; mais dans la Bresse, leurs propriétaires, en majorité du moins, s'opposent au dessèchement, au lieu que dans le royaume de Naples, les vœux des habitants l'appellent sans cesse. Les terrains infectés sont abandonnés et improductifs depuis si long-temps, que l'assainissement profiterait également à l'état et aux particuliers.

Avant de terminer ce chapitre sur l'agriculture, il faut conduire un moment le lecteur au milieu des champs, où elle exerce son industrie, décrire leur aspect et parler de l'assolement spécial de quelques localités où l'intelligence des colons est plus développée. Par le morcellement des propriétés ou plutôt des fermages, la campagne, sur-

tout aux environs de Naples, ressemble beaucoup à celle de France. Ce qui frappe d'abord les regards du voyageur, c'est la dissemblance des constructions rurales avec celles des Etats Romains et d'une partie de la Toscane. On ne voit plus ces vastes fermes qui, presque à leur insu, ont participé au grandiose et au bon goût de l'architecture de la renaissance. A la place de ces longues lignes, de ces puissantes tours décorant l'habitation du cultivateur, on n'aperçoit que d'humbles maisons qui semblent pouvoir contenir à peine une petite famille. Souvent l'indigence paraît y résider, du moins par les signes extérieurs et le désordre qui les environne. La place manque pour s'emménager convenablement. Sans doute dans plusieurs fermes de la Campagne romaine, il n'y a pas plus d'aisance ; mais la misère peut s'y cacher sous l'étendue des bâtiments. Au reste, l'insouciance née de la beauté du climat et de la facilité de satisfaire aux besoins de la vie, contribue beaucoup à donner aux habitants et à leurs domiciles cet air misérable. Là où les vêtements sont à peine nécessaires, où la nourriture végétale est préférée, où la pastèque, le melon, la figue, l'aubergine, le concombre naissent d'eux-mêmes, où la température permet de laisser les ouvertures des fenêtres sans vitres et presque sans fermetures, on est peu tenté de donner des

soins à un confortable inutile ; il se trouve naturellement, l'hiver aux rayons du soleil, et l'été à l'ombre et à la fraîcheur des brises de mer. Le paysan napolitain n'entre donc chez lui que le moins qu'il peut, et ne considère sa maison que comme un lieu où son lit est placé et ses récoltes sont mises en sûreté. Ce qui a contribué aussi à interdire l'entrée du bon goût architectural dans le royaume de Naples, ce sont les formes de gouvernement qu'il a subies pendant une longue suite de siècles. Tandis que le reste de l'Italie s'occupait des arts, mettait au concours les plus nobles monuments et que de faibles républiques s'illustraient ainsi, Naples, sous le régime militaire des conquérants normands, sous le sceptre de fer de Charles de France, et l'usurpation des princes de race hongroise, agitée ensuite par les sanglantes discordes des rois arragonnais ou angevins, et toujours en proie, quels que fussent les vainqueurs, à la tyrannie des barons, ne put recevoir le mouvement imprimé aux autres peuples italiens.

Il est encore une autre cause de cette misère, vraie ou apparente, principalement autour de Naples et des cités de quelque importance. C'est l'extrême division et subdivision des fermages qui ne sont ordinairement que de deux à trois hectares. La culture se fait en famille et à la bêche ; c'est la plus productive, et d'ailleurs les fermes

sont trop petites pour entretenir des animaux de labour ; à peine peut-on y nourrir l'âne ou le cheval qui doit porter les provisions au marché. Dans un pays où les femmes sont fécondes, il faut que cinq ou six personnes vivent sur cet étroit espace, et cependant le tiers seulement de la récolte leur appartient ; les deux autres sont la part du propriétaire. Je ne crois pas qu'il y ait en d'autres contrées une espèce de bail plus désavantageuse aux fermiers, si ce n'est en Irlande où l'élévation monstrueuse des baux ne laisse aux malheureux paysans que des dettes et la faim en partage. Il est vrai cependant que le sol des environs de Naples, sans cesse renouvelé par les cendres du Vésuve, est un des plus riches qui existent et ne connaît point de repos ; cette fertilité a permis aux cultivateurs, que stimulent la modicité de leurs gains et la certitude de faciles débouchés, d'adopter un habile assolement qui fait rendre à la terre tout ce qu'il est possible d'en obtenir. Ainsi qu'en Toscane les arbres, servant de supports à la vigne, donnent, par leurs feuilles, un fourrage pour les vaches laitières pendant la mauvaise saison, ou pour la femelle du buffle dont le lait est plus abondant. Entre les rangs d'ormes ou de peupliers, on sème des pastèques et des melons auxquels succède le froment ; ensuite germent les fèves ou le trèfle à fleurs pourpres. Cette dernière

légumineuse n'est point fauchée en masse et desséchée comme en France, mais chaque jour coupée partiellement à la faucille et distribuée aux bestiaux. Après les fèves, le trèfle ou les lupins, vient le maïs cultivé avec prédilection, et pour lequel on réserve les engrais, attendu qu'il compose la principale nourriture des métayers; le maïs est de nouveau remplacé par le blé qui profite encore de la fumure que le maïs a reçue. C'est donc en cinq ans, six récoltes, et quelquefois sept.

Dans la Piave de Sorrente et dans quelques localités, les semis de coton ont encore perfectionné cette rotation de culture, et l'on est parvenu à recueillir huit fois sur le même fermage, et dans le même cours de cinq années. Comme les cultivateurs ne pouvaient se passer de plantes nutritives, et spécialement de maïs, ces terres d'élite ont répondu à leurs vœux. Toujours excité par les engrais, le maïs est semé le premier et précède le blé; puis, immédiatement après la moisson, on confie au sol des fèves, nourriture hivernale des animaux. Au printemps, si hâtif dans ce pays, on trace les sillons et l'on y jete les semences du coton; après sa cueillette, le froment repa-rait encore. Il est suivi du trèfle et des lupins qui précèdent les melons et les cucurbitacées. Enfin, dès que ceux-ci sont parvenus à maturité, on

voit naître à leur place des légumes, que l'hiver n'empêche pas de végéter jusqu'à la belle saison. On ne comprend pas dans cette abondance de produits, ceux que le même champ accorde encore, et qui proviennent du mûrier, de l'olivier, de la vigne en hautain et des orangers; dont les fruits, revenant avec régularité dans leurs saisons, sont hors d'assolement.

A mesure qu'on s'éloigne de la capitale, cet assolement se modifie par la température, l'élévation du terrain, aussi par l'inutilité de produire plus qu'on ne peut vendre, et, se détériorant en raison de la distance, finit par s'annuler.

Ces belles cultures des alentours de Naples prouvent que si l'industrie agricole languit dans la plupart des provinces, ce n'est point faute d'intelligence et d'amour du travail, qui se réveillent toujours lorsqu'on a l'espoir d'un légitime profit; mais à cause du manque d'encouragements, de la mauvaise assiette de l'impôt, et du système de douane que le gouvernement adopta, et maintient dans un intérêt fiscal, quoiqu'il paraisse évidemment, par ses résultats, contraire au réel bien-être du royaume. En effet, un pays méridional auquel la nature a donné tant de matières premières qu'elle a refusées à ceux du Nord, un pays qui a vu, en vingt années, ses exportations de denrées tomber de 75 millions de francs à 51, et

sans que la sortie des objets manufacturés ait compensé cette perte, est sous un triste régime agricole.

MANUFACTURES.

C'est la corrélation qui existe entre elles et l'agriculture, et l'action que réciproquement elles exercent l'une sur l'autre, qui m'engage à m'occuper d'abord de l'industrie napolitaine au lieu de commencer par le mouvement général du commerce, ainsi qu'il semblerait plus rationnel.

Le royaume de Naples demeura purement agricole jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, et ne possédait que quelques fabriques grossières pour les besoins du peuple. La seule qui eût de l'importance, non par la quantité de ses produits, mais par leur beauté, était celle des soieries que Charles III avait fondée à Caserte, et destinée principalement à la confection des étoffes pour ameublements; mais leur prix de revient était trop élevé pour qu'elles pussent être un article de commerce. Aussi cet établissement royal ne travaillait-il que pour les appartements de la cour, et les palais de grands seigneurs qui voulaient plaire à leur souverain.

Pendant l'occupation par nos armées, plusieurs industriels français, et certes peu patriotes ! essayèrent de naturaliser à Naples divers genres de manufactures qui devaient enlever des débouchés à notre commerce. Ces essais renouvelés et continués, après la restauration de la dynastie des Bourbons, ne furent que trop encouragés par le gouvernement, qui s'empessa d'accorder des privilèges, de faire des avances de fonds, et de prêter des bâtimens de l'état aux entrepreneurs ; cependant leurs efforts demeurèrent à peu près infructueux. La difficulté de se procurer des ouvriers habiles, et des traités de commerce encore en vigueur, furent cause de ce peu de succès ; mais lorsqu'une convention signée en 1817, et commune à la France, à l'Angleterre et à l'Espagne, eut aboli la franchise du pavillon, dont jouissaient ces trois puissances, lorsque les droits d'entrée, sur les marchandises étrangères, furent successivement augmentés, et enfin, pour certains objets manufacturés, portés à un taux équivalant à la prohibition, l'industrie napolitaine prit un essor si rapide, que les importations diminuèrent d'année en année, et se trouvent réduites maintenant à une valeur n'excédant guère la moitié de ce qu'elle était il y a vingt ans.

De nombreuses fabriques de draps se sont éle-

vées , en peu d'années , à Naples , à Isola di Sora , Carnello , Arpino , Palena , Tarente , etc. Celles de Tarente , de Palena et un grand nombre d'établissements secondaires , formés dans les Abruzzes , produisent 70 à 80,000 pièces de draps communs achetés par la basse classe des villes et par les gens de la campagne. Les manufactures de Naples , d'Isola , d'Arpino et de Carnello , au nombre de huit à neuf , sont mieux organisées , quoique établies sur une plus petite échelle , et s'adonnent exclusivement à la confection des étoffes moyennes ; elles en livrent plus de 6,000 pièces à la consommation du royaume. Ces draps sont en général de médiocre qualité , et remplacent ceux de Limoux et de Chalabre , dont l'entrée a presque totalement cessé , depuis qu'ils sont frappés du droit exorbitant de quatre ducats soixante-deux grains par canne , près de cent pour cent de leur valeur. Quelques essais tentés à Isola pour établir une manufacture de draps fins , ont mal réussi et constitué en perte l'entreprise. On fabrique aussi des flanelles , mais d'une qualité si inférieure , qu'elles trouvent difficilement du débit. Un tissage mélangé de laine et de soie existe également , et reste dans la médiocrité ; mais celui des casimirs , des cuirs de laine et des mérinos n'a pu s'établir encore. En général , les manufactures de lainages , en activité , ne peuvent se soutenir qu'à la faveur

de l'énormité des droits protecteurs, quoique trouvant dans le pays, et à bon marché, la matière qui convient à leur genre de fabrication. Elles n'en ont pas moins chassé, à peu près, du royaume, tous les articles analogues qui venaient de l'étranger; et, pour sa part, la France a vu diminuer de plus de moitié ses exportations en tissus de laine, destinés aux états des Deux-Siciles; en 1838, elles ont été réduites à la somme de 3,026,000 fr., et encore est-il douteux, ainsi qu'il sera expliqué au chapitre du commerce spécial de la France avec Naples, qu'elles soient toutes provenues réellement de notre sol.

Les fabriques de soieries, qui méritent une attention particulière, se sont multipliées dans la même proportion que celles de draps. Les plus considérables sont établies en Sicile, à Catane et à Messine. Dans cette seconde ville on comptait, en 1834, douze cents métiers, qui fournissaient aux deux tiers de la consommation intérieure. Dans les états en deçà du Phare, la manufacture de San-Leuccio tient le premier rang. Cet établissement, de fondation royale, et d'abord placé à Caserte, recevait, jusqu'à ces derniers temps, des subsides du gouvernement qui l'exploitait à son compte. Ferdinand I^{er} et François I^{er} y versaient encore au-delà de 30,000 ducats (plus de 132,000 francs) par année. On y fabriquait souvent de ri-

ches étoffes , mais revenant à des prix excessifs. Le roi actuel trouvant , sans doute , que l'industrie des soieries n'avait plus besoin d'encouragements de cette nature , n'a pas voulu que San-Leuccio restât à la charge du trésor , et a retiré les sommes qu'il lui payait. De 1830 à 1832 , cette manufacture n'a présenté que de faibles bénéfices , et a cessé d'en donner en 1833. Elle emploie cependant encore 100 métiers et 800 ouvriers fileurs , teinturiers , monteurs en œuvre et tisserands , parmi lesquels il en est plusieurs de Lyon , de Nîmes et d'Avignon ; on y produit annuellement 2,000 pièces de florentines , de marcelines , de gros de Naples , de lévantine et de taffetas moins bons que ceux de France , surtout sous le rapport des teintures ; mais qui , sous la protection d'un droit d'entrée de 41 francs 15 centimes par kilogramme , peuvent se donner à plus bas prix. Il sort aussi de ces métiers quelques pièces de velours et de façonnés qui réussissent encore moins , et ne peuvent soutenir la concurrence de celles de Lyon. D'autres établissements nombreux , mais d'une bien faible importance , existent aussi à Naples ; à Caserte et sur plusieurs points de la Calabre ; à eux tous , ils n'occupent pas plus de mille à douze cents ouvriers. Quelques exportations de soieries napolitaines ont eu lieu dans ces derniers temps pour Tunis et le Levant. Des échantillons d'étof-

ses supérieures de San-Léuccio ont même été expédiées pour Londres et pour le Nord. Les premiers envois se sont facilement écoulés parce qu'ils avaient une apparence de solidité, à laquelle les Orientaux tiennent beaucoup; mais on a bientôt reconnu que cet aspect était trompeur, et que leur force réelle ne répondait pas à leur pesanteur; de plus, les couleurs n'en étaient ni belles ni durables. Plusieurs petites fabriques de bas de soie de qualité ordinaire suffisent aux besoins de la population. Une industrie de beaucoup plus importante, est celle des soies à coudre qui a pris de grands développements. Des établissements de ce genre, créés à Naples, à la Barra, à Portici, à Caserte, et pourvus de mécaniques, dirigées par des Français, donnent maintenant des fils d'une qualité supérieure, et due à la matière première fournie par les Calabres. La soie de Reggio, forte, pesante, d'une égalité parfaite et propre à cette fabrication, y est principalement employée. On évaluait, en 1834, à plus de 200,000 livres de Naples (65,000 kilogrammes), les soies à coudre préparées dans ces manufactures, et dont les deux tiers passaient à l'étranger; depuis l'exportation a augmenté. La filature et le moulinage des soies, long-temps négligés, se perfectionnent tous les jours, et les grèges et les organsins de Leuccio, de la Barra et de Reggio sont actuelle-

ment fort estimés et recherchés par le commerce. De tout ceci, il résulte que l'entrée régulière et en douane de nos soieries à Naples, qui était jadis si considérable, est tombée, en 1838, à 1,991,000 francs, tandis que la Toscane, peuplée seulement de 1,400,000 âmes, en a consommé, dans la même année, pour une valeur de quatre millions. Le royaume des Deux-Siciles, eu égard à sa population, est le pays où nous introduisons le moins de nos étoffes de soie. L'Angleterre, où ce genre de fabrication est si étendu, et qui possède 75 à 80,000 métiers, en reçoit proportionnellement trois fois davantage.

Plusieurs grandes filatures de coton et de nombreuses fabriques de tissus se sont établies depuis une quinzaine d'années. Les premières furent fondées à Piedemonte, Scafati, Aldifredi et Ponte della Frata, près de Salerne; les autres se trouvent à la Cava, Castellamare, Nocera, Monopoli, Giovinazzo et Carignola. On évaluait déjà, en 1834 et 1835, à plus de 6,000 le nombre des métiers occupés au tissage, et il a augmenté depuis cette époque. Il en est résulté que les toiles blanches de coton, fournies autrefois par la Suisse et l'empire britannique, ont été, à-peu-près, exclues du marché national, et il n'y a pas d'apparence qu'elles puissent y pénétrer de nouveau; la matière qui les compose se trouve sur les lieux, est à bon

prix et ne paie aucuns frais de transport maritime. L'Angleterre envoie maintenant à Naples des fils de numéros élevés que les filatures du pays, dirigées par des industriels suisses, ne peuvent encore produire. Cependant, elles font de rapides progrès, et bientôt, peut-être, elles s'affranchiront du tribut payé à l'étranger. Les cotons indigènes, très blancs, soyeux, mais à laine courte, sont ceux dont on se sert exclusivement. Les mécaniques, comme celles de toutes les autres manufactures napolitaines, sont, pour la plus grande partie, venues de France, et fonctionnent bien ; cependant, on commence à en fabriquer sous la direction de mécaniciens français qu'on s'est empressé d'attirer par l'appât du gain. En général, quiconque apporte une nouvelle industrie ou perfectionne une ancienne, est généreusement récompensé, ou par les chefs d'entreprises, ou par la munificence royale. Quelques tentatives ont été faites pour acclimater la fabrication des indiennes et des tissus imprimés ; mais elles ont eu peu de succès, soit que l'on manque de bons coloristes, soit que la qualité des eaux ne convienne pas à ce genre d'industrie. On ne peut prévoir toutefois jusqu'à quel point on parviendra à surmonter les obstacles, et quels progrès fera une nation vive et intelligente qui marche rapidement dans la carrière industrielle. Des Français fixés

à Naples y ont également introduit la fabrication des couvertures de coton; elles sont de bonne qualité et se vendent à des prix assez modiques; ce n'est là néanmoins qu'un article d'une importance secondaire.

De temps immémorial on a confectionné dans le royaume des toiles de chanvre et de lin; celles à l'usage de la marine, jouissaient surtout d'une grande réputation; le fil servant à les tisser était connu comme fort et durable. Cette industrie prend une grande extension et a son siège principal à la Casa, dans la principauté citérieure; on y fabrique également toutes les toiles communes nécessaires à la consommation du pays et du linge de table assez beau et d'un usage général; aussi ne tire-t-on plus de l'étranger que des articles d'élite, tels que les batistes françaises et quelques tissus de lin de Saxe et de Silésie, dont l'importation diminue tous les jours. En 1838, la France n'a introduit dans le royaume des toiles de lin que pour une valeur de 228,000 francs, sur lesquels les batistes et les linons en ont représenté 160,000.

Avant l'occupation française, il n'existait dans les états, en deçà du Phare, qu'un petit nombre de tanneries mal dirigées et ne produisant que des cuirs de qualités inférieures à l'usage du bas peuple. La feuille de myrte était employée pour le

tannage de préférence à l'écorce de chêne ; ce procédé donnait une économie de temps et d'argent, mais les peaux prenaient une couleur verdâtre et restaient constamment spongieuses et sans élasticité. On continue encore cette manière défectueuse de fabriquer à Sainte-Marie de Capoue et Avellino, pour la classe la plus pauvre des campagnes qui recherche le bon marché. En 1812, un Français établit à Castellamare une vaste tannerie dans laquelle il plaça des ouvriers qu'il fit venir de France ; aujourd'hui, les gens du pays, instruits par eux, leur ont succédé. Plus tard, des établissements semblables furent fondés à Messine, à Palerme, à Tropea, dans la Calabre ultérieure, et à Naples. L'écorce de chêne de la Calabre, chargée de tannin d'une qualité supérieure, le bas prix de la main-d'œuvre, et plus que tout cela l'élévation des droits de douane portés à 20 ducats par cantare (98 francs 76 centimes les 100 kilogrammes), contribuèrent puissamment à la prospérité de ces manufactures, qui livrent aujourd'hui à la consommation intérieure de 6 à 7,000 balles de cuirs par année, et ont fait cesser presque entièrement la concurrence étrangère. Plusieurs ateliers de corroyerie formés à Naples et à Castellamare, donnent la dernière préparation aux veaux tannés et préparent aussi des maroquins d'une belle apparence. L'excédent

des besoins locaux a déjà fait naître une branche d'exportation.

Une multitude de petits ateliers, pour la fabrication des gants de peau, s'est établie à Naples depuis 1824, époque à laquelle l'importation fut frappée d'un droit de 3 ducats (13 francs 20 centimes) par douzaine. L'exportation des peaux de moutons et d'agneaux ayant été grevée, à son tour, en 1825, d'un droit de sortie de 10 ducats (49 francs 38 centimes) les cent kilogrammes, ces fabriques se multiplièrent encore; de sorte qu'en 1834, elles suffisaient non seulement à toutes les demandes du royaume, mais répondaient aussi à celles du dehors en lui vendant 60,000 douzaines de paires de gants; cette quantité est aujourd'hui plus considérable. La matière se trouvant concentrée dans le pays, à cause du droit qui en prohibe à peu près la sortie, et la main-d'œuvre étant à vil prix, les fabricants peuvent donner pour 8 francs 80 centimes la douzaine de paires de gants d'une qualité égale à la seconde de Grenoble. Les gants sont cousus à domicile, et la façon de chacun, en y comprenant la fourniture de la soie à coudre, ne coûte que de deux et demi à trois grains (11 à 13 centimes).

Le commerce de Paris, et surtout celui de Lyon, fournissaient encore, presque exclusivement, en 1820, les chapeaux fins nécessaires à la consom-

mation des Deux-Siciles , et en exportaient alors 3,000 douzaines par an. Un chapelier français , car on trouve toujours les Français promoteurs des entreprises commerciales fondées à Naples , vint perfectionner cette industrie. Il amena avec lui des ouvriers et en forma de régnicoles. Il eut bientôt des compétiteurs, et maintenant, les Napolitains, instruits par l'expérience, sont devenus de bons fabricants. Leurs produits ont de l'apparence, et s'ils sont à l'usage moins durables que ceux de France , par compensation, ils se vendent à moitié prix , et font repousser ainsi tous les feutres étrangers. En 1836, le général Nunsianti établit, à la faveur d'un privilège exclusif , une manufacture de chapeaux de soie végétale (filaments d'apocin). J'ignore quel succès il a obtenu. Une fabrique de chapeaux de paille, créée depuis sept à huit ans, lutte, au moyen d'un droit protecteur de 4 francs 40 centimes par pièce, contre ceux de Florence et d'Allemagne de qualité commune ; mais elle ne peut exporter et se contente des achats que lui fait le pays.

Il existe à Naples une manufacture de porcelaines appartenant au gouvernement ; mal dirigée, livrant peu d'articles au commerce, elle est onéreuse au trésor et a presque entièrement cessé ses travaux depuis long-temps ; mais trois établis-

sements particuliers ont relevé cette industrie; plus spécialement destinés à la fabrication des faïences et à l'imitation des vases étrusques, ils s'occupent aussi des porcelaines peintes et dorées. Toutefois ces derniers produits, fort inférieurs à ceux des fabriques françaises, ne peuvent soutenir la comparaison, et malgré les droits qui les protègent, nous avons encore, en 1838, introduit dans le royaume 40,000 kilogrammes de porcelaines fines. Quant aux imitations des vases antiques de l'Italie et de la grande Grèce, c'est une industrie toute spéciale et propre à ces trois manufactures. Elles font, en ce genre, des services de table qui s'expédient dans toutes les parties de l'Europe et de l'Amérique. En ce qui concerne les vases, les urnes, les emphores, le degré de perfection auquel sont parvenus MM. Justiniani et Del Vecchio, est tel que leurs contrefaçons étrusques égalent souvent pour la beauté de la matière et du dessin, les plus précieux antiques. Il n'est pas rare de voir des revendeurs, dont l'espèce abonde en Italie, abuser de la crédulité de certains amateurs et leur vendre ces œuvres modernes comme trouvées dans les tombeaux de Nola et les cendres de Pompéïa. Ces fabriques emploient près de 120 peintres et chefs d'ateliers, et plus de 250 ouvriers.

Le royaume a cessé, depuis plusieurs années,

de payer un tribut à l'étranger pour les verres à vitres et les bouteilles. Des creusets à verre noir avaient été établis dès 1816, à Vietri de Salerne; ils ont languì quelque temps; mais à la faveur d'un droit protecteur, porté en 1824 à 29 francs 66 centimes par cantare, ils prirent un rapide accroissement. Maintenant, ils suffisent à toute la consommation, qui du reste est peu considérable et n'excède pas 600,000 bouteilles par année. En 1822, quelques spéculateurs créèrent, près de Naples, une verrerie plus importante pour la fabrication des vitres. Un privilège exclusif de 15 ans et une imposition sur les vitres étrangères élevée en 1825 au taux monstrueux de 14 ducats par cantare (69 francs les 100 kilogrammes), ont permis aux entrepreneurs de tuer la concurrence des verreries françaises et allemandes, quoique leur fabrication soit fort médiocre et qu'ils ne fassent aucun effort pour la perfectionner, attendu qu'ils se reposent sur l'espèce de prohibition qui les protège. Cet établissement est desservi par un directeur et des ouvriers français, et fournit annuellement pour 3 à 400,000 francs de marchandises. Quelques essais pour fabriquer des glaces y ont mal réussi. Obligée de tirer de France les terres réfractaires pour la construction des creusets, de faire venir d'Egypte et de Barbarie le sel natron, manquant de houille et n'obtenant les bois qui doi-

vent la remplacer qu'avec difficulté et à grand prix ; cette manufacture ne peut se soutenir que par l'énormité de la protection. On a aussi établi, sous les mêmes conditions, quelques fours pour la fonte du verre blanc et des cristaux ; mais ce sont des industries factices qui ne naissent pas du sol, à qui manquent les matières premières, qui ne trouvent point dans un pays tout calcaire ou volcanique la silice dont elles ont besoin et qui tomberont dès que les droits d'importation seront diminués.

C'est encore un Français qui, le premier, établit, en 1812, une grande papeterie à Santa-Maria, sur la rivière de Fibrène. 26 pour cent, *ad valorem*, dont furent grevés, en 1816, les papiers étrangers, et portés, en 1828, jusqu'à 79 francs par cent kilogrammes, ont fait prendre un développement extraordinaire à cette manufacture et à celles qui se sont formées plus tard à Isola di Sora, à Picinisco, Amalfi et Carnello. La papeterie de cette dernière localité est pourvue d'une machine sans fin, pour laquelle le propriétaire a obtenu un privilège ; mais j'ignore combien de temps il doit durer. Le royaume, qui s'approvisionnait autrefois en France et dans la haute Italie de tout le papier à écrire et même de celui pour l'impression, a cessé de faire des demandes et se suffit maintenant à lui-même. Les cartons lustrés, destinés à

presser les draps et les papiers peints pour tentures, sont encore tirés, en partie, de la France, qui, en 1838, en a importé 31,000 kilogrammes. Sans doute c'est bien peu ; mais dans l'Italie méridionale les tentures en papier ne sont guère d'usage à cause des insectes, et on y préfère la peinture à fresque ; d'ailleurs, cette manière de décorer les appartements est une antique habitude fidèlement conservée par la classe moyenne.

Plusieurs fonderies de caractères se sont établies successivement à Naples depuis quelques années ; on en compte trois arrivées à un degré de perfection étonnant et suffisant déjà à toutes les demandes des imprimeurs. L'imprimerie elle-même a pris une grande extension par suite des droits pesant sur les livres étrangers et des empêchements prohibitifs que met souvent à leur entrée une commission de censure, qui toutefois n'est rigoureuse qu'en apparence, ainsi que je vais l'expliquer. La capitale possède actuellement 120 presses d'imprimerie, tandis qu'il n'y en avait que 10 au commencement du siècle, et toutes ont de l'occupation. Il est vrai, qu'indépendamment des droits protecteurs, le mouvement spirituel, le désir de l'instruction, se développant dans les Deux-Siciles comme dans tout le reste de l'Italie, favorisent cette noble industrie. Un grand nombre d'ouvrages italiens et français sont journalle-

ment réimprimés par les presses de Naples et de Palerme ; ceux même proscrits par la censure , se reproduisent à Palerme , où il suffit , pour ne rencontrer aucun obstacle , d'y mettre un faux titre que l'on change au moment de brocher ou de relier les exemplaires. Il semble donc que cette censure est un moyen d'aider aux contrefaçons , et que le désir d'empêcher l'introduction des livres et des idées nouvelles , n'est qu'un prétexte. La littérature française , et surtout nos livres de sciences et d'économie politique , sont très recherchés à Naples et en Sicile. Cette faveur , dont ils jouissent , est due à l'enchaînement de leurs idées , à leur méthode , à leur précision , à leur parfaite clarté ; qualités qui ne sont pas toujours le partage de ceux des autres nations.

L'Angleterre et la Suède ont fourni de tous temps aux Deux-Siciles , le fer qu'elles consomment. Quelques propriétaires cherchent cependant à délivrer le pays de ce tribut annuellement évalué de 8 à 10,000,000 de francs. Le prince de Satriano , entre autres , a établi à Cardinale , en Calabre , des usines qui donnent un métal , que l'enthousiasme des écrivains nationaux a placé au-dessus des fers anglais ; mais que le commerce , plus juste appréciateur de leur mérite , regarde encore comme fort inférieur et paie en conséquence. Néanmoins les fers de Cardinale ont été

employés avec succès à la construction des ponts suspendus sur le Garigliano et le Calore. Une augmentation de droit sur les fontes et les fers étrangers, a permis à cet établissement de subsister, malgré la pénurie du minerai, fort rare dans le pays, et dont le prince est obligé de tirer, tous les ans, 15 à 20 chargements de l'île d'Elbe. Il existe aussi à Mongiano une fabrique d'acier de création récente; elle donne, dit-on, des produits estimés, mais encore peu considérables.

Les manufactures d'armes de Naples, de Torre della Annunziata, de Mazza, d'Oliva et de Foggia, pourvoient à toute la consommation du royaume, et quelques-unes fournissent des pièces d'un fort bon travail. Au seizième et au dix-septième siècle, elles jouissaient d'une grande réputation, surtout pour les armes à feu.

De nombreux ateliers, établis à Campobasso, fabriquent de la coutellerie commune; d'autres, formés dans le même lieu et à Naples, s'adonnent à faire des instruments de chirurgie d'assez bonne qualité, mais qui ne peuvent suffire aux demandes de l'intérieur.

Depuis une douzaine d'années, on a commencé, principalement à l'hospice des orphelins des deux sexes, à confectionner des ouvrages en bronze et en cuivre doré. Cette branche d'industrie n'est pas en voie de progrès; elle languit, et s'il m'est per-

mis d'exprimer mon opinion sur son compte, je dirai que le bon goût ne m'a pas paru présider à ses œuvres.

Une fabrique d'épingles a obtenu, en 1826, un privilège, et, grâce à la prohibition des épingles étrangères, elle ne livre au pays que de la marchandise mauvaise et fort chère. Cependant les épingles anglaises trouvent le moyen de se glisser en contrebande.

Les ouvrages d'écaille de tortue, d'os et de corne se nationalisent dans le royaume : un Français, toujours un Français, y a créé une manufacture de peignes fabriqués avec ces matières, et qui produit, par an, pour une valeur de 400,000 fr.

Les essences, les eaux de senteur, les cosmétiques, que l'on recevait autrefois de Paris, sortent maintenant des laboratoires napolitains, et remplacent la parfumerie française; il s'en exporte même une certaine quantité.

Les manufactures de coraux, de pierres gemmes et de laves du Vésuve sont une partie importante de l'industrie nationale, et prennent un grand accroissement. Elles occupent, peut-être, plusieurs milliers d'ouvriers, d'artistes et d'orfèvres, et luttent cependant avec peine contre les coraux de Livourne; mais les ouvrages en gemme et en laves sont devenus des objets considérables d'exportation, et dont la valeur arrive à près d'un

million. Il est bien peu de voyageurs qui n'en rapportent dans leur pays. Les chapelets surtout s'exportent en nombre immense; ordinairement donnés à bon marché, ils ne coûtent que d'un à deux francs, quelques-uns cependant sont d'un prix élevé. Les gravures coloriées ou les dessins à l'aquarelle, représentant les monuments de la capitale, ses environs, les vues de la baie de Naples, et les divers aspects du Vésuve pendant ses éruptions nocturnes, donnent lieu également à un commerce assez étendu. Les touristes en font d'amples provisions.

Naples était en possession, depuis des siècles, de fabriquer des savons parfumés qui avaient de la réputation dans le commerce, et s'exportaient, soit secs, soit liquides. Des spéculateurs ont voulu entreprendre d'y produire aussi des savons ordinaires, semblables à ceux de Marseille. Une savonnerie, établie à Pouzzole, n'a donné que des qualités secondaires. Les procédés cependant y sont les mêmes que ceux des établissements français, à la seule différence, qu'on ne se sert que de sodes naturelles. Néanmoins, quoique l'on recueille en abondance dans le royaume les matières premières, l'huile et la soude, et que l'on ait appelé des ouvriers marseillais, cette manufacture a été long-temps languissante. Il est probable pourtant qu'elle prospère aujourd'hui, car

la France n'a importé à Naples, en 1839, que 6,000 kilogrammes de savon.

Les produits chimiques ont aussi, depuis 1825, pris leur rang dans la nomenclature industrielle du royaume. L'alun, que l'on recevait autrefois de France et d'Angleterre, est repoussé par un droit de 49 francs 50 centimes, équivalant à une interdiction d'entrée. Il est extrait maintenant des alunières du pays, et il est étonnant que l'on n'ait pas songé plus tôt à tirer parti d'une substance minérale si abondante dans une contrée toute remplie d'anciens volcans, et où trois, l'Etna, le Vésuve et la Solfatarra sont encore en incandescence. Les acides sulfuriques, nitriques et chloriques font également partie de la fabrication. Le sieur Michel Ferraro a substitué au plomb laminé, dont on revêt habituellement la chambre destinée à convertir, par la combustion, le soufre en acide sulfurique, un enduit composé de ce même soufre et de sable quartzeux. Cette espèce de ciment présente une grande économie, et ne nuit pas à la formation et à la qualité du produit. D'autres recherches ont été faites pour utiliser les minéraux; celles du général Nunziante, ayant procuré la découverte de grandes masses d'alun naturel et d'acide borique, dans le cratère de Vulcano, l'une des îles Eoliennes, on y a établi des ouvriers et conduit avec activité cette exploitation.

Pour achever ce tableau abrégé des fabriques et manufactures napolitaines, il ne reste plus qu'à parler d'une industrie semi-agricole, et déjà ancienne dans les Deux-Siciles, des distilleries qui se multiplient et se perfectionnent aux environs de Naples. En 1836, on en comptait 58, ayant, entre elles, 123 alambics. Par un travail constant, elles auraient pu fournir annuellement à la consommation et au commerce plus de 52,000 hectolitres d'eau-de-vie, et 13 à 14,000 d'alcool trois-six. Mais les demandes de l'étranger étant peu considérables, leurs travaux restaient quelquefois en suspens. Cependant la somme de leurs opérations était beaucoup plus considérable qu'aux temps passés. Le goût des liqueurs fortes, introduit dans la basse classe et dans la marine nationale, qui s'est beaucoup augmentée, compensait, en partie, le défaut d'exportation. A la même époque, un appareil pour la distillation à la vapeur, inventé par le commandeur Petrinelli, avait obtenu un privilège exclusif de seize ans. On ne pouvait pas encore, en 1838, juger les bénéfices que donnerait ce procédé, qui paraissait n'avoir été mis en œuvre, jusqu'à ce moment, que pour de simples essais.

En récapitulant les différentes branches d'industrie que je viens d'indiquer, on n'en trouve que deux, la distillation et la fabrication des savons par-

fumés, qui pussent procurer, au commencement du dix-neuvième siècle, un aliment, et encore de bien peu d'importance, au commerce d'exportation. Les objets manufacturés se tiraient alors de l'étranger. Aujourd'hui, au contraire, tout a changé de face. Les ateliers de tannerie, de mégisserie, de chapellerie, les ouvrages de lave, l'imitation des vases antiques, les verreries, les papeteries, suffisent, non seulement à la consommation intérieure, mais envoient au dehors l'excédant de leurs productions. Les fonderies de caractères d'imprimerie, les fabriques d'armes, de peignes, d'épingles, de coutellerie commune, etc., fournissent presque exclusivement aux besoins de cette même consommation. La fabrication des soieries produit en surabondance les articles ordinaires, les étoffes riches ou façonnées étant les seules que l'on importe encore. Il en est de même pour les draps, les cotonnades et les toiles de chanvre et de lin. Si l'on considère que ce sont les résultats d'efforts naissants, et qui ne datent que de vingt à vingt-cinq années au plus, on ne peut se dissimuler que les manufactures ont fait, à Naples, des pas immenses dans ce court espace temps, et qu'elles attirent la balance commerciale du côté de ce royaume ; car en achetant peu aux autres contrées, il leur vend ses marchandises naturelles, dont elles ne peuvent se passer, et

quelques-unes fabriquées, sur lesquelles il obtient le bénéfice de la main-d'œuvre.

Ces progrès, qui ne sont dus cependant qu'à l'excès de droits protecteurs, variant de 40 à 80 pour cent, et non à un ordre de choses fondé sur les éléments ordinaires de la prospérité manufacturière, savoir l'aptitude naturelle d'un peuple aux travaux mécaniques, et de faciles débouchés, ces progrès, dis-je, sont-ils aussi avantageux au pays qu'on pourrait le croire au premier aperçu ? L'industrie napolitaine, qui a marché d'une manière si rapide jusqu'à présent, pourrait-elle avancer encore et soutenir cet élan ? Quant à la première question, on peut y répondre, en partie du moins, en doutant que le profit soit réel si ce n'est pour le fisc. En effet, le royaume a souffert dans son agriculture, base de toute fortune solide, de cette prédilection exagérée accordée à l'industrie ; mais certainement il y a eu aussi perte morale par le découragement qu'ont éprouvé les possesseurs de terres, qui partout nourrissent des familles robustes, nombreuses, accoutumées à une sage économie, et sont les fidèles soutiens de l'ordre public et des bonnes mœurs. Dans une contrée, si souvent agitée par des révolutions, par des changements de dynasties, il y aurait prudence à procurer le bien-être aux cultivateurs, composant toujours la portion la plus nombreuse des nations.

La seconde question est moins facile à résoudre, puisque la durée de cette prospérité industrielle de Naples tient à des événements extérieurs, qui sont encore dans les contingents futurs. Ainsi une diminution dans les prix de fabrication des autres pays, ou des événements de guerre, auxquels un état de second ordre résisterait difficilement, et imposant, pour conditions de la paix, l'abaissement des droits d'importation, porteraient peut-être un coup mortel aux manufactures des Deux-Siciles. N'eût-il pas mieux valu s'appliquer à augmenter les richesses du sol, fondées sur des produits que les autres peuples rechercheront toujours, et que la nature a refusés à leurs climats ? Néanmoins si l'on a trop négligé le labourage et le pâturage, ces deux mamelles de l'état, comme disait Sully, pour favoriser les manufactures, il est vrai cependant qu'à côté de ce mal, et par compensation actuelle du moins, il s'est trouvé un bien. L'incurie, le vagabondage du bas peuple ont diminué dans les villes. Une foule de désœuvrés, de lazzaroni, attirée peu à peu par l'appât du gain, a obtenu de l'occupation et acquis l'habitude d'un travail modéré ; car il ne faut pas exiger du Napolitain une longue application, ou des pénibles efforts, et ce serait encore une cause d'infériorité pour les fabriques nationales, si elles avaient à lutter contre celles de l'étranger. On estime ac-

tuellement à 200,000 le nombre des ouvriers employés aux manufactures du royaume.

Après avoir essayé de donner une idée générale de l'industrie agricole et manufacturière du pays, je crois devoir présenter un tableau abrégé de ses exportations en 1800 et en 1838. On y verra combien la sortie des productions de son agriculture, et principalement de ses céréales, a diminué dans un tiers de siècle; et cependant la balance commerciale penche tout-à-fait en sa faveur, attendu que l'introduction des objets manufacturés a aussi éprouvé une considérable réduction; elle s'est amoindrie pour tous, et a presque cessé pour quelques-uns; mais ce solde en numéraire ne tourne pas au profit des campagnes; il reste dans les villes, et surtout dans la capitale. Les champs sont obligés d'emprunter à un taux usuraire pour acquitter l'impôt.

**ÉVALUATION APPROXIMATIVE DE L'EXPORTATION
ANNUELLE A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE.**

	EN DUCATS	EN FRANCS
Céréales. — 4,000,000 de tomoli à 1 ducat 50 grains.	6,000,000	26,000,000
Huiles. — 200,000 salmes à 25 ducats.	5,000,000	22,000,000
Soies grèges.	1,200,000	5,280,000
Vins. — 15,000 bottes à 12 ducats.	180,000	792,000
Eaux-de-vie et alcools. — 5,000 bottes à 30 ducats.	150,000	660,000
Jus de réglisse. — 6,000 cantares à 25 ducats.	150,000	660,000
Douves et bois merrains.	400,000	1,760,000
Fruits secs et oléagineux.	500,000	1,320,000
Oranges, citrons et jus de citron.	200,000	880,000
Noix de Galles. — 3,000 cantares à 30 ducats.	90,000	396,000
Peaux brutes de toutes espèces.	500,000	2,200,000
Pâtes d'Italie.	150,000	660,000
Sel.	300,000	1,320,000
Laines. — 10,000 cantares à 30 ducats.	300,000	1,320,000
Chanvre. — 12,000 cantares à 30 ducats.	360,000	1,584,000
Manne et safran.	200,000	880,000
Articles divers tels que soude, sumac, tartrate de potasse, suif, os et cornes de bétail, chiffons, etc.	1,800,000	7,920,000
Totaux.	17,280,000	76,032,000

**ÉVALUATION ÉGALEMENT APPROXIMATIVE DE
L'EXPORTATION ACTUELLE.**

	EN DUCATS	EN FRANCS
Céréales.— 1,800,000 tomoli à 1 ducat 60 grains.	2,880,000	12,672,000
Huiles.— 140,000 salmes à 24 ducats.	3,360,000	14,784,000
Soies grèges et ouvrées.	1,840,000	8,096,000
Vins.— 8,000 bottes à 15 ducats.	120,000	528,000
Eaux-de-vie et alcools.— 2,000 bottes à 36 ducats.	72,000	316,800
Jus de réglisse.— 6,000 cantares à 25 ducats.	150,000	660,000
Douves et bois merrains.	300,000	1,320,000
Fruits secs et oléagineux.	250,000	1,100,000
Oranges, citrons et jus de citron.	200,000	880,000
Noix de Galle.	90,000	396,000
Peaux brutes d'agneaux et de che- vreaux.	150,000	660,000
Pâtes d'Italie.	150,000	660,000
Sel.	300,000	1,320,000
Gants de peaux.	125,000	550,000
Imitations d'antiques et bijouterie en lave.	200,000	880,000
Articles divers déjà cités.	1,500,000	6,600,000
Totaux.	11,687,000	51,422,800

A ces deux états d'exportation, je joindrai celui particulier de la sortie des soies opérée par le port de Naples, et présenterai d'abord celui de 1828 et 1832, dans l'ordre de destination pour les diverses contrées qui s'approvisionnent dans le royaume.

DESTINATIONS.	SOIES GRÈGES.		SOIES OUVRÉES.		SOIES A COUDRE.	
	En 1828.	En 1832.	En 1828.	En 1832.	En 1828.	En 1832.
	kil.	kil.	kil.	kil.	kil.	kil.
Angleterre.	45,982	23,018	875	329	520	667
France compris le transit.	10,698	52,013	1,110	5,473	15,354	9,128
Gènes et Livourne. Transit.	3,027	21,914	"	6,585	9,244	29,452
Rome et Milan. Transit.	1,687	"	15,476	"	5,802	10
Autres contrées.	1,638	6,600	73	345	795	3,508
Totaux.	63,032	105,545	15,534	10,732	32,217	42,625

Dans les cinq années écoulées de la fin de 1832 à celle de 1837, l'extension des fabriques de soieries en Europe, a beaucoup augmenté l'exportation, ainsi que le prouvent les chiffres suivants. Elle a surtout porté d'une manière extraordinaire sur les soies à coudre.

	SOIES		
	GRÈGES.	MOULINÉES	A COUDRE
	à 40 f. le kil.	à 70 fr.	à 90 fr.
	kil.	kil.	kil.
Angleterre.	139,228	2,113	1,287
France.	144,048	10,730	87,897
Gènes et Livourne. . . .	65,474	13,439	111,739
Rome et Milan.	4,173	29,049	16,257
Autres contrées.	14,295	2,176	10,309
Totaux.	367,308	57,507	227,489

Il résulte de ce dernier document, qu'en tenant compte de la valeur de chaque espèce de soie, valeur de douane, qui est très basse, et qu'on pourrait augmenter d'un cinquième, et même d'un quart, Naples a reçu en cinq ans, pour l'exportation de ses soies, 39,191,820 francs, c'est-à-dire, 8,000,000 à peu près par année, comme le porte le tableau des sorties actuelles. Ces deux états de situation se confirment ainsi l'un par l'autre. Un fait remarquable, c'est que dans la somme de cette exportation, la soie à coudre entre pour 20,474,010 francs. En 1838, ces quantités se sont encore accrues; mais je ne pourrai

donner l'augmentation que relativement à la France, lorsque je m'occuperai de son commerce spécial avec les Deux-Siciles.

Par ces tableaux comparatifs, en voit que, de 1800 au temps actuel, la sortie des céréales est tombée de 4,000,000 de tomoli à 1,880,000, et en valeur de 26,000,000 de francs à 12,672,000, différence en moins 13,328,000; que celle des huiles qui était, à la même époque, de 22,000,000, n'a plus été que de 14,784,000, et présente une diminution de 7,216,000. Les fruits secs ont perdu 220,000 francs, les vins et eaux-de-vie, 608,000; les douves et merrains, 440,000; les peaux brutes, 1,540,000; et les articles divers, 1,320,000; quant aux laines, chanvres et lins, qui représentaient ensemble une somme de 2,640,000, ils ont entièrement disparu de la colonne des exportations, ou du moins, ne peuvent-ils être compris que dans la multitude des articles de trop peu d'importance pour avoir un compte à part. La soie seule offre une augmentation de 2,816,000 francs. En totalité, l'exportation napolitaine de 1838, a donné, en comparaison de 1800, une décroissance de 24,609,200.

En regard de ces documents sur l'exportation, je place une évaluation comparative des importations de quelques matières, servant aux manufactures établies à Naples, faites avant la convention de

1817, et postérieurement en 1825 et 1832, elle montrera, par son augmentation successive, celle de la fabrication. Ces renseignements sont déjà anciens, et les plus nouveaux datent de huit ans. Mais il faut rappeler encore au lecteur, qu'il n'en est pas en Italie comme en France, où chaque année la direction des douanes met le mouvement général de notre commerce sous les yeux des chambres et du public.

	AVANT 1817.	EN 1825.	EN 1832.
	fr.	fr.	fr.
Indigo et Cochenille. . .	200,000	786,000	1,522,000
Bois de teinture. . .	30,000	85,000	205,000
Coton filé.	"	1,860,000	3,392,000
Laine filée et teinte. .	"	"	133,500
Laine brute, qualité supérieure à celle de Naples.	"	100,000	379,000
Peaux et poils de lièvre pour chapellerie. .	"	"	200,000
Cuir secs et en poil. .	"	1,300,000	1,258,000
Totaux. . . .	230,000	4,131,000	6,889,000

L'année 1825 présente donc sur 1817, un excédant de 3,901,000 francs, et 1832 sur 1825, de 2,758,000 francs.

De cette nomenclature, malheureusement bien

incomplète, des matières importées à diverses époques, pour les fabriques, il résulte que l'entrée du coton filé était nulle avant la convention de 1817, qui a été si favorable aux établissements industriels du royaume; qu'il en était de même pour les fils de laines, dont les demandes commencèrent en 1822 ou 1823, et allèrent toujours en augmentant jusqu'en 1832, année où la consommation de ces produits étrangers fut portée au maximum. L'indigo et la cochenille, nécessaires à la teinture des tissus, les poils pour la chapperie, les cuirs secs destinés aux tanneries, qui comptaient pour zéro auparavant dans la recette des douanes, suivirent la même progression. Actuellement ces importations se sont un peu amoindries, en apparence du moins, par suite de l'augmentation des droits. Mais le besoin de se procurer ces marchandises subsiste, et la contrebande est devenue très active. Les chiffres présentés ne comprennent que les affaires régulières, il est probable qu'en réalité l'introduction est toujours aussi considérable.

Il est encore d'autres articles d'importation, tels que les machines à vapeur, les mécaniques, la droguerie, les produits chimiques et d'autres substances recherchées par l'industrie, dont l'emploi s'est beaucoup accru; mais je n'ai pas eu des données suffisamment exactes sur les quantités

que Naples en tire du dehors pour les produire ici.

COMMERCE DE NAPLES.

Il reste à examiner en général la situation commerciale du pays , et à présenter auparavant quelques détails sur les rapports avec les diverses contrées, dont le pavillon est reçu dans ses ports.

Ce sont ses relations avec la France qui lui offrent le plus d'avantage, puisque l'excédent des produits que Naples nous envoie, sur la valeur des marchandises tirées de notre sol et de nos manufactures, équivaut à lui seul aux bénéfices que présente sa balance ; c'est nous qui la faisons pencher en sa faveur ; mais comme les questions relatives à la France seront traitées à part et avec plus de développement, je passe immédiatement à ce qui concerne les autres puissances.

L'Angleterre a toujours la première et la plus forte part dans les importations, quoique son commerce ait aussi diminué à peu près proportionnellement à celui des autres nations ; ainsi, en 1825, la valeur de ses versements, dans le seul port de Naples, s'élevait à 18,000,000 de francs, tandis que l'année suivante, et surtout depuis 1827, elle

n'est plus arrivée qu'à une somme moyenne de 12,000,000. Dans ces évaluations, ne sont pas comprises les denrées coloniales, les tissus de coton, et autres objets manufacturés jetés en fraude sur le littoral des mers Adriatique et Ionienne, par les barques de Malte et de Corfou, et qui peuvent être portés au quart de l'introduction régulière. Mais cette contrebande a dû progressivement diminuer, attendu que les manufactures napolitaines, quoique travaillant, il est vrai, plus mal que les anglaises, donnent leurs produits à meilleur marché. Les classes riches achètent seules aujourd'hui les fabrications britanniques; le peuple des villes, les cultivateurs se contentent des nationales. Le commerce anglais a donc éprouvé une considérable diminution à dater de 1825, époque où il montait, pour l'ensemble des états en deçà du Phare et de ses opérations avouables, à une somme de plus de 21,000,000; actuellement leur total ne dépasse pas 14 à 15,000,000. Cette décroissance a porté principalement sur les toiles de coton et les cuirs tannés, qui se fabriquent aujourd'hui dans le royaume, sur les sucres, la cire, la quincaillerie, les cristaux et quelques articles moins importants. La masse de ces importations se compose maintenant de fer, de morues, de poissons secs et salés, d'indigo, cochenille et autres denrées coloniales; de coton filé, de quel-

ques mousselines et cotonnades, de tissus de laine, de tôles vernies et d'acier travaillé et poli. En échange, l'Angleterre obtient des huiles des ports de Tarente et de Gallipoli, et de Naples des soies grèges et ouvrées, des blés, quand ils sont rares chez elle, des fruits secs, des oranges et des citrons, du tartrate de potasse, des noix de galle, du suc de réglisse, un peu de garance et d'eau-de-vie et des pâtes d'Italie. Quelquefois ses apports compensent ses retours, mais ordinairement elle est débitrice, et sur dix années la balance lui est défavorable.

L'Autriche n'importe à Naples même, par la voie de Trieste et de Venise, que pour une valeur de 1,500,000 francs environ; mais elle introduit par les rivages de l'Adriatique, soit régulièrement, soit en fraude, des marchandises pour une somme beaucoup plus considérable, et qu'on peut estimer à près de 4,000,000. En 1837, lorsque les introductions autrichiennes étaient frappées, dans le royaume des Deux-Siciles, d'un double droit, en représailles d'une augmentation fiscale perçue à Trieste sur le tonnage des vaisseaux napolitains, le commerce interlope n'en devint que plus actif, et l'on prétendait alors qu'une seule opération de contrebande avait trouvé le moyen de faire entrer, près de Tarente, pour 3,000,000 de sucres, de fils et de tissus suisses et allemands.

Les importations régulières de l'Autriche consistent principalement en toiles de lin d'Allemagne et cotonnades de Glaris et de Saint-Gal, en quincaillerie commune, droguerie, produits chimiques, cristaux, cuivre, acier, et surtout en planches et madriers de sapins, provenant d'Illyrie et de la Carinthie. Ce qu'elle tire de Naples est d'une valeur supérieure à ses importations; ce sont des huiles, des céréales, des douves et merrains de chêne, et en général les mêmes marchandises extraites par l'Angleterre.

Celles que Gênes et le Piémont introduisent annuellement, peuvent être évaluées à 5,000,000; mais une faible partie provient de leur sol, et la plus grande appartient au commerce de transit et d'entrepôt; ils ne livrent en produits sardes que des marbres, des poissons salés, des peaux et cuirs tannés et apprêtés, et un peu de papier, le tout ne s'élevant qu'à 4 ou 500,000 francs. Gênes fait sortir de ses entrepôts, et entrer à Naples, les draps et lainages de la Prusse Rhénane et de la Belgique, des étoffes de coton imprimées, des mouselines, des soieries de Zurich et d'Elberfeld, des cuirs secs et salés de Buénos-Ayres, et de l'horlogerie de Genève qui passe toujours en contrebande. Naples divise ses échanges de retour entre Gênes et Nice; ceux que doivent principalement acheter l'Amérique, les états du Nord, les con-

trées allemandes, situées sur la Baltique, sont apportés à Gênes; et Nice reçoit les huiles destinées à Marseille. Il est étonnant que la France ne les fasse pas venir directement, et consente à payer les frais de l'entrepôt.

La Toscane fait avec les Deux-Siciles le même genre d'affaires que Gênes, mais sur une moindre échelle. La somme de ses importations n'y dépasse pas, en moyenne, 1,800,000 francs à 2,000,000. Sur cette somme, ce qui appartient à son commerce spécial, se réduit à des minerais de fer de l'île d'Elbe, à des cuirs et peaux tannées, du riz, des soieries de Florence, en bien petite quantité, et à quelques articles de librairie se rattachant aux arts et à l'archéologie. Le tout peut valoir 7 à 800,000 francs. Naples dépose à Livourne des grains, de l'huile, un peu d'eau-de-vie, de la noix de Galle, du sel, et en objets manufacturés des soies grèges et moulinées, des gants de peaux, des bijoux de l'ivoire et des métaux précieux, des antiquités.

Les états Romains n'expédient que des fromages du pays, du bois, du charbon, quelques marchandises étrangères réexportées de Livourne. Au reste, il est difficile d'évaluer le commerce de Rome avec Naples, à cause des importations faites par la frontière de terre, et qui s'exécutent presque toutes au moyen d'une fraude,

que la constitution montagnaise du pays favorise ; c'est aussi la voie que prennent ordinairement les produits français manufacturés, tels que nos fils de laine et de coton et nos soieries. S'affranchir de droits de 50 et 60 pour cent est un puissant excitatif. Naples rend en échange du vin, de l'alcool, de la soie, des gants de peaux, du jus de réglisse, etc. Ces marchandises se transportent également par terre, et il y a entre les deux contrées réciprocité de contrebande ; mais Naples a du désavantage dans cette lutte d'adresse et de ruses, car ses exportations sont, en grande partie, des produits naturels et de nature encombrante.

L'Espagne fournit des sardines salées, du plomb, du mercure, de la cire, des denrées coloniales et des vins liquoreux ; tout cela n'équivaut qu'à 6 à 700,000 francs, elle remporte pour une somme bien plus considérable du blé, du sucre, des haricots, des douves et merrains, et des pâtes d'Italie.

Les envois pour les deux Amériques se font ordinairement par l'intermédiaire de Gênes, de Livourne et de Marseille. Cependant quelques bâtimens napolitains portent directement au Brésil des chargements de vins et d'eaux-de-vie, et complètent leur cargaison en y joignant des pâtes, des gants et des soieries. Pour le retour, ils prennent du sucre, du café, de l'indigo, des bois de teinture, de

la cochenille, de la salsepareille et des cuirs bruts. Les soies à coudre de Naples, qui sont devenues une branche importante de commerce, vont aux Etats-Unis par la voie de Gênes, où les vaisseaux américains viennent les embarquer.

Les états du Nord ne font arriver que du poisson salé, du goudron, de la poix, des bois de mâture et rarement un peu de fer. Ces importations ne dépassent guère une valeur annuelle de 4 à 500,000 francs. Au retour, ils prennent des huiles, du tartrate de potasse, tous les produits naturels du pays et des pâtes, des soies et des gants. La balance avec ces états est généralement, et proportion gardée, plus favorable au royaume en deçà du Phare, qu'avec tous les autres pays, sans même en excepter la France.

Le commerce direct et réciproque de Naples et du Portugal est à peu près nul. Celui avec Tunis, Alger, la Grèce et les échelles du Levant, prend de jour en jour plus d'extension. On envoie surtout à Tunis et dans l'Orient, des articles de fabrication napolitaine, tels que soieries, tissus de coton, maroquins, porcelaines, faïences et verres à vitres.

IMPORTATIONS A NAPLES ET EXPORTATIONS DU ROYAUME.

L'importation moyenne des marchandises étrangères introduites par le port de Naples, grand centre des opérations commerciales du pays, et calculée sur les huit dernières années, monte à environ 30,000,000 de francs, en prenant pour base, non le prix de la place, mais la valeur réelle de l'achat sur les marchés qui les expédient, et déduction faite des frais de transport et des droits de douane et autres payés au trésor. Il est nécessaire de faire cette défalcation, pour pouvoir établir la comparaison avec la somme que représentent les exportations exemptes de toutes dépenses, excepté celle du magasinage, qui est due aux négociants entreposeurs, en attendant l'embarquement. Des calculs approximatifs élèvent à un cinquième de cette somme le prix des introductions faites par les autres ports du royaume de Terre-Ferme; car, je répète que ce travail ne concerne point la Sicile, pour laquelle il est encore plus difficile d'avoir des données exactes. Ces importations, soit régulières, soit en fraude, représentent donc en moyenne annuelle 36,000,000

de francs , ce qui , pour 6,000,000 d'habitants , donne une consommation de produits exotiques de 6 francs par tête , tandis qu'en France elle est de plus du double. Depuis quelques années ces rapports ont éprouvé peu de variations , les demandes restant les mêmes , et les négociants napolitains , qui ont rarement en magasin des approvisionnements considérables , ayant l'habitude de tirer leurs marchandises de l'étranger au fur et mesure des besoins du pays. J'aurais voulu être en position de donner un état détaillé des importations , mais je n'ai pu me procurer qu'une estimation en masse , et encore sur la foi de négociants habiles et de nos consuls. Les douanes étant adjugées à des compagnies , celles-ci n'ont aucun intérêt à livrer au public la connaissance de leurs opérations , et ne rendent compte qu'au gouvernement qui garde aussi le silence.

La valeur des exportations est plus variable , puisqu'elle dépend , surtout pour les articles les plus importants , qui consistent en produits du sol , du plus ou moins d'abondance des récoltes , soit dans le royaume , soit dans les contrées habituées à s'approvisionner à Naples ; ainsi , en 1832 , on exporta plus d'un million d'hectolitres de blé , tandis qu'en 1833 , la sortie de la même denrée diminua de moitié. En 1837 et en 1838 , l'exportation des céréales redevint très considérable par

suite des demandes de la Toscane qui éprouvait presque une famine ; celle des huiles , portée dans certaines années à 400,000 hectolitres , n'est arrivée en d'autres temps qu'à 75,000. Ce qui augmente ou diminue les quantités , influe également sur les prix , principalement pour ce liquide , dont la valeur varie souvent de 60 à 90 francs , et qu'on a vu tomber, en de certains moments , à 40 , tandis que plusieurs fois elle s'est élevée à 160. La différence est en général moins sensible sur la plupart des autres produits agricoles , mais néanmoins elle dépend des mêmes causes. Si les manufactures européennes languissent, les soies, la garance, la noix de Galle, les peaux brutes et d'agneaux, éprouvent une dépréciation.

Le tableau des sorties actuelles, déjà inséré au chapitre des manufactures, donne un total de 51,422,800 francs, et celui des entrées ne montant qu'à 36,000,000, il en résulte qu'il y a un excédant de 15,000,000 en faveur du royaume de Naples, si toutefois les renseignements particuliers, auxquels il a fallu recourir quand les documents officiels ont fait défaut, sont véridiques ; mais il est probable qu'ils ne manquent pas de fidélité, vu les sources dont ils sortent. Cet excédant présente une valeur plus que suffisante pour servir les intérêts de la dette publique, qui doivent être perçus par les capitalistes étrangers ;

aussi a-t-on remarqué que depuis plusieurs années l'importation et l'exportation du numéraire se sont à peu près compensées ; cependant en 1833, et par circonstance accidentelle, la balance pencha fortement du côté de l'importation , qui fut, dans les six derniers mois , de 10,000,000 de francs en piastres , en monnaies de France et en lingots. Cette anomalie tint à deux causes. D'abord aux besoins de l'administration , qui avait conclu un marché avec un grand capitaliste pour faire venir l'or et l'argent qu'elle voulait monétiser, et ensuite aux sorties considérables d'huiles, de soies et de grains qui avaient eu lieu en 1832, et qu'il fallait solder aux échéances. L'état du change, qui était moins favorable que de coutume , au papier sur Paris et sur Marseille, porta aussi les négociants napolitains à faire venir des métaux précieux , plutôt que de recourir à des traites qui les auraient constitués en perte.

En comparant la situation financière de 1817 à 1825 avec celle de 1826 et des années suivantes , on remarque une grande différence à l'avantage de cette dernière période ; en effet , pendant la première , le montant des exportations égalait rarement la somme des importations , et dès lors le paiement des intérêts de la dette publique , dont la majeure partie était placée à l'étranger, nécessitait, outre le solde de la balance commerciale,

une sortie annuelle de numéraire, qui appauvris-
sait le pays. Aujourd'hui, au contraire, les expor-
tations de denrées et de marchandises indigènes
sont au moins égales aux valeurs réunies des im-
portations, et des intérêts de la dette payée hors
du territoire.

Ces résultats sont dus, sans aucun doute, aux
rapides progrès de l'industrie nationale, qui livre
annuellement à la consommation intérieure, au
moins, pour 40,000,000 de fr., et qui amoindrit
par conséquent l'introduction des objets fabriqués.
En effet, en 1818, les entrées furent de 60,000,000.
En 1825, elles tombèrent à 45,000,000, et de
1828 à 1833 et les années suivantes, elles attei-
gnaient à peine au chiffre de 36,000,000; mais
si d'un côté les importations des marchandises
manufacturées ont considérablement diminué,
malgré l'accroissement du luxe et les recherches
plus grandes des aisances de la vie, qui pénètrent
dans toutes les classes de la société; de l'autre,
les exportations de l'agriculture se sont affaiblies
dans une proportion plus forte encore, si on les
compare à ce qu'elles étaient à la fin du siècle
passé, et en définitive cet ordre de choses, a
fait naître un état de souffrance réelle pour la ma-
jorité de la nation.

On a dit, et c'est vrai en partie, que cette dimi-
nution des exportations du sol provenait de la

concurrence des blés d'Odessa, de l'usage plus répandu des huiles de graines et de l'éclairage au gaz ; mais il est une autre cause qu'on ne peut méconnaître , c'est la misère des cultivateurs. Si les propriétaires n'étaient pas, le plus souvent, obligés de vendre d'avance leurs récoltes et à vil prix, à des spéculateurs, s'ils ne se trouvaient pas sans cesse accablés sous le poids d'emprunts, qu'ils parviennent à peine à se procurer aux intérêts de 10 et 12 pour cent, ils laisseraient moins de terres en friches, les récoltes seraient plus abondantes, produites à plus bas prix, et soutiendraient la rivalité d'Odessa ; car les blés de Naples sont de meilleure qualité que ceux de Russie, et à quantité égale, rendent plus de farine. Il en est de même pour l'huile, la laine, la soie et les autres productions naturelles du royaume. Ce sont moins les débouchés qui manquent que les denrées à bon marché, et permettant aux acheteurs étrangers de se les procurer. Si en 1838, la Toscane n'eût pas été pressée d'importer des grains, au lieu d'en faire venir une partie de Naples, elle les aurait tous tirés de Crimée ; mais elle fut obligée d'aller d'abord au plus près. Les achats n'ont point d'époques régulières ; ils dépendent, principalement pour les céréales, des disettes qui se font sentir dans les autres pays. Comment alors ensemercer beaucoup, et conserver deux ou trois

années, quelquefois même plus long-temps, les blés dans des silos ou des citernes, et attendre une circonstance favorable à la vente, lorsqu'on est forcé, pour payer les impositions et servir l'intérêt de ses dettes, de se défaire avec perte des moissons encore sur pied ? C'est cependant ce qui n'arrivait pas jadis, et avant la prédominance du système actuel. Alors l'agriculture était au premier rang des sollicitudes du gouvernement ; alors les propriétaires pouvaient attendre, et si le besoin d'argent se faisait sentir, emprunter à un taux minime à ces dépôts communaux, qu'une prudence éclairée avait fondés et qu'on a laissé détruire.

Si avant 1790 on exportait pour 60 à 80,000,000 de francs de produits agricoles, et si cette exportation est réduite maintenant à 45 ou 50,000,000, la pénurie du numéraire dans les provinces et de moyens d'exploitation, en est la principale cause, ainsi que cela vient d'être démontré, et tous les hommes instruits et s'adonnant à l'agriculture, en conviennent. Des ouvrages remarquables, de nombreuses brochures ont été publiés sur ce sujet important. Sous ce rapport, la multiplicité des fabriques et des compagnies, soi-disant commerciales, dont il sera question tout-à-l'heure, a été plus nuisible qu'avantageuse au royaume, en absorbant à-la-fois les capitaux nécessaires à la cul-

ture. Aux jours où le pays était presque entièrement agricole, il croissait, en richesses et surtout en aisance et en bien-être des populations, dans une proportion beaucoup plus rapide que depuis l'établissement des manufactures, que les vœux et l'instinct des Napolitains n'appelaient pas ; manufactures qui n'ont qu'une vie artificielle et qu'il faut protéger par des privilèges exorbitants. Cette prospérité était donc fondée sur des bases solides et naturelles, puisqu'elle augmentait sans cesse, malgré l'imperfection de la législation, l'inégale répartition de l'impôt, les droits assis sur la sortie des denrées et ceux que les barons levaient souvent pour leur propre compte.

J'ai déjà fait observer que toutes les branches d'industrie étrangères nationalisées à Naples, et elles sont nombreuses, ont été, à la seule exception des filatures et du tissage des toiles de coton, apportées par des Français, et encore à présent la même émigration continue. En 1838 et 1839, des fabriques de fonte et de tôles venaient de s'établir sous la tutelle et avec les fonds de deux de nos compatriotes. C'est au lecteur à blâmer ou à excuser le tort que font à la France ces importeurs de nos manufactures. Partout, même dans les entreprises fondées par des capitalistes régnicoles, dans les ateliers secondaires, j'ai trouvé des gérants, des contre-maîtres, des mécaniciens ve-

nus de France ; car , jusqu'à présent, les indigènes ne paraissent pas aptes à la fabrication ou du moins à la diriger. L'ouvrier arrive promptement à la médiocrité, et plutôt peut-être que celui d'une autre nation ; mais quoique rempli d'intelligence, il ne s'élève pas plus haut. Il semble qu'une barrière secrète l'empêche d'avancer. Voilà, au dire même des habitants, ce qu'une expérience de près de vingt ans a démontré. Cela tient en effet à des causes naturelles, au climat, aux habitudes qu'il a fait contracter et au caractère national. Tandis que l'artisan des pays du Nord passe 12 à 15 heures dans l'enceinte des manufactures , à peine peut-on en obtenir du Napolitain 8 à 9, et son travail n'est ordinairement ni suivi, ni bien soigné ; ce qui prouve que ce défaut d'assiduité provient d'un climat débilitant par sa chaleur, et où l'oisiveté et la vie en plein air sont considérées comme le bien suprême, c'est que les ouvriers des Abruzzes, contrées plus froides et plus montagneuses, sont plus actifs, plus soigneux, plus économes que ceux des autres parties du royaume. Ce que l'on dit ici de l'ouvrier est, quoique avec des modifications, applicable à toutes les classes de la société. Le *Dolce far niente* y est en grande considération. Depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de septembre, faire la sieste, dormir pendant le milieu du jour est un besoin, et les

boutiques se ferment à ce moment. Veiller la nuit sous un ciel si beau et à la brise de la mer, est un plaisir qu'on ne se refuse pas. Il en résulte que ce climat présente des obstacles au perfectionnement de certaines industries et à la capacité des travailleurs; on prétend qu'il en existe d'autres qui, à cause de la qualité des eaux, proviennent, pour la confection des étoffes, de la difficulté d'obtenir de solides et belles couleurs; ainsi, les soieries les mieux tissées pèchent toujours par la coloration; mais je pense que les connaissances chimiques plus répandues dans les ateliers, pourraient y obvier. Cependant, il est un fait constant; c'est que les fabriques napolitaines qui firent, à leur origine, de rapides progrès et arrivèrent en peu de temps à une utile médiocrité, se sont arrêtées tout-à-coup dans leur marche et restent stationnaires; elles sont incapables de lutter contre la concurrence étrangère, si le droit protecteur ne monte pas à 40 ou 50 pour cent, et de plus, toutes celles qui ont voulu s'occuper d'articles d'élite ont mal réussi et ont dû y renoncer.

Quoi qu'il en soit du plus ou moins de justesse de ces observations, il n'en est pas moins vrai que l'industrie manufacturière, qui entretient 200,000 ouvriers dans les états en deçà du Phare, y a jeté de profondes racines, qu'elle a écarté du marché de Naples la plupart des objets communs,

venant autrefois de l'étranger, et que si elle ne se soutient qu'à la faveur des droits d'importation, tellement considérables que quelques-uns équivalent à une prohibition, ces droits lui sont à peu près assurés pour une longue série d'années et lui donnent pleine sécurité; ils forment une trop grande partie du revenu public et trop nécessaire au gouvernement pour que l'on puisse en prévoir la réduction.

NAVIGATION.

La navigation s'est accrue dans la même proportion que les manufactures et par la même cause, par la spéciale protection qui lui fut accordée à dater de 1815. Jusqu'à la fin du dernier siècle le pavillon napolitain était presque inconnu à l'étranger. Dans un pays entouré de trois mers, possédant de bonnes rades, d'excellents ports et si riche en bois de construction, on aurait peine à se rendre compte de l'abandon où se trouvait la marine marchande, si on ne se rappelait que par sa position même, le royaume, dépourvu de marine militaire, offrait une grande facilité aux attaques des puissances barbaresques, dont les croiseurs inquiétaient constamment ses vaisseaux, qui ne pouvaient s'éloigner des côtes sans péril; ceux-ci, toujours prêts à chercher un refuge, devaient donc se borner au cabotage.

Les événemens politiques des quinze premières années du siècle actuel n'étaient pas, non plus, de nature à exciter les entreprises maritimes ; aux attaques des pirates de Tunis et d'Alger se joignaient celles des corsaires anglais, russes et autrichiens. Aussi, à l'époque de la paix générale ne comptait-on, dans les ports des états de Terre-Ferme, qu'un très petit nombre de bâtimens. presque tous d'une faible capacité et destinés à se glisser timidement le long des rivages. La Sicile, hors de la domination française et garantie de toute attaque par les armes de l'Angleterre, était beaucoup mieux partagée sous ce rapport.

Au retour de Ferdinand I^{er}, l'attention du gouvernement se porta sur l'état d'avilissement où se trouvait la navigation commerciale, et chercha les moyens de l'encourager. Le premier de tous était de lui offrir protection et sûreté pour les courses lointaines. En 1816, il conclut avec l'empire de Maroc et les régences barbaresques, un traité acheté par des sacrifices pécuniaires, mais rendant la confiance au commerce ; on accorda en même temps, pour favoriser la construction navale, une franchise de 12 ducats (52 francs 50 centimes) par tonneau sur les droits de sortie du premier chargement que feraient les navires napolitains au-dessus de 200 tonnes. Les droits de tonnage que les vaisseaux étrangers acquittaient à

raison de 40 grains (1 franc 76 centimes) les mille kilogrammes, furent fixés seulement à 4 grains pour ceux du royaume. La convention de 1817, qui a privé la France, l'Espagne et l'Angleterre de la franchise du pavillon, fut un nouvel encouragement pour la marine. Cependant, une bonification de 10 pour cent sur les droits qu'auraient dus les marchandises de ces trois pays, leur laissait encore quelque avantage; mais le gouvernement ayant, sans distinction d'origine, quels que fussent leurs rapports, et tant à l'entrée qu'à la sortie, appliqué, en 1833, cette diminution aux bâtiments nationaux, la marine marchande prit aussitôt une rapide extension. De plus, dans l'intention de lui faire entreprendre des voyages de long cours, un décret, outre la première remise de 10 pour cent, en promit une autre de 20 sur les importations de tout vaisseau napolitain ou sicilien revenant de sa navigation au-delà de l'équateur; enfin, une ordonnance d'octobre 1833 étendit cette faveur à la seconde exécutée sous les mêmes latitudes.

Ces encouragements devaient produire et produisirent effectivement de grands et prompts résultats dans une contrée possédant tous les éléments d'une véritable prospérité navale, où les armateurs peuvent équiper leurs navires plus économiquement que partout ailleurs, et les Calabres

et les Abruzzes fournir en abondance du bois de construction d'une qualité supérieure. Les chanvres, formant alors une branche considérable des exportations du royaume, y étaient cependant à meilleur marché que chez la plupart des puissances maritimes. La main d'œuvre est encore à bas prix, et les constructeurs, qui ne sont en général que d'habiles charpentiers, se contentent d'un modique salaire en comparaison de celui de nos ingénieurs de la marine. Toutes dépenses soldées, un vaisseau marchand de 200 tonneaux ne coûtait, en 1835 et 1836, que 31,000 francs. En voici le compte tel qu'il a été dressé par un entrepreneur de cette espèce de construction.

	DUCATS.	FRANCS.
Bois de chêne. — 150 chars à 9 ducats chacun.	1,350	5,940
Bois de pin. — 50 chars à 14 ducats.	700	3,080
Clous et ferrements.	1,000	4,400
Etoupe, poix, goudron et suif.	400	1,760
Peinture.	55	154
Main-d'œuvre.	900	3,960
Mâture en bois du pays.	300	1,520
Voilure en toile de coton.	500	2,200
Trois câbles de 33 mètres et deux gré-lins.	640	2,816
Cordages pour la manœuvre.	500	2,200
Quatre ancres.	240	1,056
Dépenses diverses d'armement.	250	1,100
Gratification au constructeur.	250	1,100
Total de la dépense approximative. .	7,065	31,086

Les évaluations sont basées sur le terme moyen des frais de construction et d'armement des navires napolitains qui sont, en général, établis avec moins de soins que les nôtres. Il est des armateurs qui sont parvenus à obtenir un brick de 200 tonneaux pour 26,600 francs; mais un vaisseau de même capacité, solidement construit, muni d'agrès et d'appareux de rechange suffisants pour un voyage de long cours, ayant de bons emménagements et la voilure en toile de chanvre au lieu de toile de coton, revient à 35,000 francs; à Marseille il coûterait de 40 à 42,000 francs.

A ces économies que présente le matériel, il faut ajouter celle que l'on trouve sur le matelot qui ne coûte que la moitié de ce qu'exige le marin anglais ou français habitué à une solde plus élevée et à une meilleure nourriture. Ordinairement le Napolitain ne reçoit point de paiement régulier; presque toujours il s'engage comme intéressé et se contente d'une modique part dans les bénéfices; ainsi, la marine nationale, favorisée par des primes d'encouragement, moins dispendieuse pour la construction, l'armement des vaisseaux et l'entretien de leurs équipages, peut naviguer sous de plus favorables conditions que toutes les autres. La différence de son frèt, comparative-ment à celui des bâtiments français, est souvent du tiers et quelquefois de la moitié; il n'est donc

pas étonnant qu'elle ait presque écarté la concurrence étrangère. La Hollande seule pourrait lutter en ce qui concerne la sobriété du matelot ; mais non pour ce qui regarde le bas prix du bâtiment et la modicité des gages.

Les pavillons français et génois étaient jadis presque en possession exclusive du double commerce d'importation et d'exportation du royaume de Naples ; aujourd'hui, ils paraissent bien moins souvent dans ses ports. La marine napolitaine est même parvenue à s'emparer , à leur détriment, d'une partie considérable du cabotage de la Méditerranée. Aussi, les chantiers de construction des environs de la capitale , spécialement ceux de Castellamare, de Procida, et surtout de Meta, jouissant d'une réputation méritée, sont-ils constamment en activité, et le tonnage général pour la navigation de côte en côte et les voyages de plus long cours, qui ne s'élevait, il y a vingt-cinq ans , qu'à 18,000 tonneaux, est-il maintenant au moins de 120,000.

Le pavillon des Deux-Siciles s'écartait peu du littoral pendant le siècle dernier , et dépassait à peine le détroit de Gibraltar ; il se bornait encore en 1820 à visiter les ports de l'Italie, de Malte, de Corfou , et quelquefois ceux de la Corse, de Marseille et de Barcelonne. Maintenant, il se montre sur les rivages de l'Afrique, et porte des charge-

ments à Constantinople , à Smyrne , à Odessa , en Egypte , et même , chaque année , plusieurs bâtimens partent pour l'Angleterre , les états du Nord et le Brésil ; leur nombre , d'abord fort limité , s'est graduellement accru , et tout fait présager qu'il doit augmenter encore. Les Napolitains manquent cependant , sauf des exceptions comme il en est partout , de deux qualités essentielles , l'instruction et l'intrépidité. Le gouvernement qui s'est beaucoup appliqué , et avec succès , à encourager la construction et la navigation , s'occupe trop peu du personnel. La plupart des patrons ou maîtres au cabotage , savent à peine lire et écrire , et les capitaines au long cours n'ont pas toute l'instruction désirable. On prétend qu'il s'est commis de notables erreurs sur l'estime de leurs routes ; toutefois ils arrivent à leur destination , et l'habitude de la mer et l'intelligence naturelle des Italiens suppléent , en partie , à ces défauts ; on dit aussi que leur probité n'est pas égale à celle des Toscans , des Génois , des marins de Trieste , et que surtout ceux de la capitale rentrent fréquemment dans le port avec des avaries dont ils trouvent le moyen de profiter aux dépens de l'armateur ; mais je ne sais jusqu'à quel point cette accusation est fondée et si elle ne provient pas de la jalousie des autres navigateurs. Quoiqu'il en soit , la différence du frêt est si forte , qu'à moins du rabaissement de celui

des autres nations, occasionné par quelques causes accidentelles et momentanées, le commerce lui donne la préférence; néanmoins, il se forme une rivalité qui grandit tous les jours et peut devenir dangereuse pour la marine napolitaine; c'est celle du nouveau royaume de la Grèce possédant les mêmes avantages matériels, naviguant avec autant d'économie, et qui commence à lui disputer le cabotage de la Méditerranée. Le matelot grec a, dans sa longue lutte avec l'empire ottoman et le métier de corsaire, acquis autant d'expérience que le Napolitain, et montre plus de sang froid et de courage lorsque vient le péril.

Quant à la navigation à vapeur, elle se borne à un petit nombre de paquebots exploités par des compagnies, qui font d'un côté le service de la Sicile; et de l'autre, celui de Civita Vecchia, Livourne, Gênes et Marseille. Je crois que la puissance des machines, qu'elles annoncent être de 80 et de 120 chevaux, n'est pas aussi considérable qu'elles le prétendent; leurs équipages sont moins bien tenus et moins dociles que ceux des bâtiments toscans et français: le matelot sicilien passe surtout pour indiscipliné.

Je regrette de ne pouvoir donner ici, comme je l'ai fait pour la Toscane, le nombre des voyageurs arrivant par mer à Naples; mais les documents

m'ont manqué , et à défaut de talent , je tâche au moins de ne rien avancer d'inexact.

COMPAGNIES ANONYMES COMMERCIALES.

Les sociétés anonymes ayant contribué à répandre le goût des affaires , et à développer l'industrie , sinon par leurs propres œuvres , car beaucoup ont eu d'assez tristes succès , du moins par le mouvement qu'elles ont imprimé , je crois devoir m'en occuper ici , comme complément de la statistique commerciale qui vient d'être présentée en abrégé au lecteur.

Il n'existait à Naples , avant 1818 , aucune de ces compagnies établies par actions , et réunissant , pour un but commun , des capitaux , dont la faiblesse isolée demeurerait improductive. Les premières sociétés de cette espèce se formèrent aussitôt que la navigation prit un nouvel essor. Il s'établit d'abord des compagnies pour les assurances maritimes , qui étaient auparavant de peu d'importance , et abandonnées aux spéculations particulières. Les bénéfices que ces essais offrirent , dans le principe , engagèrent des capitalistes

à présenter d'autres plans d'associations , à l'imitation des diverses agrégations industrielles de France et d'Angleterre. Plusieurs tentatives furent faites pour l'établissement de caisses d'épargne , de sociétés d'encouragement relatives à quelques genres de fabrication , d'assurances réciproques , de comptoirs destinés à faire des avances de fonds aux cultivateurs , etc. ; mais de tous ces établissements , prétendant servir le commerce , l'industrie , l'agriculture , et dont quelques-uns paraissaient avoir réellement cette louable intention , les seuls qui purent se soutenir furent ceux adonnés exclusivement aux assurances maritimes ou à des prêts usuraires.

L'esprit d'association , affaibli par ce triste succès , semblait s'éteindre , lorsqu'il se ranima en 1833 ; six compagnies se formèrent dans l'espace de quelques mois ; cinq d'entre elles annonçaient principalement des vues d'utilité publique.

La première se proposait l'amélioration , le commerce et l'exportation des vins du pays ; ses actions haussèrent rapidement , grâce sans doute à un peu d'agiotage ; mais mal administrée , elle tomba en décadence. Il n'était pas probable qu'elle atteignît son but , et parvint à bonifier les vignobles du royaume , et à relever leur réputation ; ce sont des opérations qui réussissent mieux par les tentatives particulières suivies avec intelligence et

pendant une longue suite d'années , que par celles de compagnies qui ne peuvent entrer dans tous les minutieux détails de l'œnification. Une seconde compagnie entreprit le perfectionnement de la filature des soies. D'autres, telle que la société Parthénopéenne Industrielle, la Sébétienne, promotrice de fabriques nationales; l'Economique et Commerciale, furent fondées sur de vastes bases. Le motif de leur institution était l'encouragement et l'exploitation de toutes les industries agricoles et manufacturières; elles devaient aussi s'occuper du dessèchement des marais et de la construction des routes. La première n'avait pu parvenir encore, en 1835, à se constituer définitivement; mais les deux autres, soutenues par les principaux personnages du royaume et par le roi lui-même, qui prit un grand nombre d'actions de la Parthénopéenne, s'établirent plus solidement; cette dernière demanda la concession du lac de Salpi, dont les exhalaisons méphitiques répandaient la fièvre dans une partie de la Pouille; elle voulait l'assainir par des travaux hydrauliques, et rechercha également les moyens de rendre à l'agriculture les terres malsaines des bassins inférieurs du Volturno et du Garigliano; elle sollicita aussi un privilège exclusif de vingt ans pour l'introduction et l'emploi des machines à filer le chanvre et le lin.

Il semblait que tant d'opérations diverses, et

difficiles à conduire , devaient suffire à l'ambition d'une compagnie. La Sébétienne, embrassant encore de plus nombreux et de plus vastes projets , aspirait à établir plusieurs fabriques à la fois ; elle négocia avec le gouvernement pour obtenir les bâtimens de l'ancienne abbaye de Sulmona, aux mêmes conditions auxquelles ils avaient été précédemment cédés à M. Ternaux , qui , lorsqu'il se livrait à tant d'infructueuses entreprises , voulut y placer de grandes manufactures de draperie ; elle traita avec le commandeur Petrinelli pour lui acheter son privilège de distillation de l'eau-de-vie par la vapeur et son établissement ; elle projetait de rétablir les entrepôts de céréales , de travailler à l'amélioration de la race ovine , d'introduire à Naples l'éclairage au gaz , de rechercher et d'exploiter des mines de houille , dont on avait trouvé quelques traces dans les Calabres , d'élever des fourneaux de cristallerie, de construire des machines de tous genres et des pyroscaphes pour le cabotage de la Méditerranée , et le service maritime de l'Egypte et du Levant. Si la plupart de ces desseins gigantesques n'ont pas reçu d'exécution , leur seule conception est un fait extraordinaire , et prouve l'entraînement inaccoutumé vers les opérations industrielles , qui s'emparait alors de tous les esprits ; fait d'autant plus remarquable , qu'ordinairement l'Italien n'est point aven-

tureux en affaires. Enthousiaste des arts, de la musique, souvent léger en apparence, et facilement impressionnable, il sait néanmoins calculer froidement lorsqu'il s'agit de ses intérêts.

Bien dirigées et fidèles à leurs programmes, nul doute que ces associations n'eussent été éminemment utiles, surtout si elles avaient répudié un genre de spéculation, auquel la majeure partie de leurs capitaux fut employée; elles auraient contribué à l'augmentation des richesses agricoles, à nationaliser de nouvelles industries et à perfectionner celles déjà établies; mais, à l'exception de quelques compagnies d'assurance pour les risques de mer, et de celle qui s'occupait de l'amélioration et du commerce des vins, aucune autre ne suivit la ligne qu'elle s'était tracée; toutes firent servir leurs fonds à des opérations presque illicites, et principalement à des avances sur la solde des militaires et des employés. Il n'y avait presque plus, à Naples, de fonctionnaire public qui n'eût engagé, pour plusieurs années, le tiers de son traitement à quelques-unes de ces compagnies; d'abord elles prêtaient à 12 pour cent, plus tard, disent-elles, à 9, et même à 6; mais c'était un leurre, car l'intérêt se prélevait d'avance sur la somme prêtée; de plus, on en déduisait une prime d'assurance sur la vie de l'emprunteur, et d'autres frais qui, en réalité, portaient l'intérêt à 15

et même à 20 pour cent. Ce genre de spéculation , si peu honorable , absorba presque tous les capitaux disponibles , en sorte que ces entreprises , qui s'étaient annoncées comme devant favoriser toutes les industries , ne tinrent point leurs promesses , et furent une source de ruine pour les salariés de l'état , et d'appauvrissement pour les provinces , dont elles attirèrent le numéraire sans y rien verser en retour. L'abus devint tellement criant , que le roi Ferdinand fut enfin obligé de rendre une ordonnance qui défendait aux administrateurs des sociétés de faire aux magistrats , officiers et employés , des prêts hypothéqués sur la solde. Le même rescrit annula tous les engagements de cette espèce contractés précédemment pour plus de six mois. Cette ordonnance fit tomber aussitôt d'un tiers les actions de ces compagnies.

Trois autres d'assurances maritimes , sont établies à Meta , petite ville aux environs de Naples , où se trouvent les principaux chantiers de construction pour la marine marchande. Une autre encore , à la tête de laquelle se plaçaient le prince de Butera et plusieurs grands propriétaires siciliens , sollicitait , en 1836 , l'approbation du gouvernement. La Sicile devait être le champ de ses travaux , qui se seraient bornés au perfectionnement de l'agriculture , à la construction des rou-

presque pas de feu , les incendies paraissent peu redoutables , dans une contrée où la plus grande partie de la nation ne songe qu'à jouir au jour le jour , et le lendemain est un avenir éloigné , à quoi servent , se dit-on , les caisses d'épargnes ? Cette incurie existe même chez la petite bourgeoisie , qui , en France , en Angleterre et en Allemagne , est si prévoyante.

COMMERCE ET NAVIGATION DE LA FRANCE AVEC LE ROYAUME DE NAPLES.

Le commerce particulier de notre patrie avec Naples , devant intéresser des lecteurs français , j'ai cru devoir m'en occuper spécialement , et lui consacrer un chapitre d'une certaine étendue ; malheureusement il ne présentera pas de favorables résultats.

Tandis qu'avec la plupart des autres pays nos exportations ont pris , depuis le commencement du siècle et d'année en année , une extension progressive , on a vu , au contraire , et par les raisons déjà données , en parlant des manufactures , diminuer l'introduction de nos produits dans le

royaume des Deux-Siciles. Il est digne de remarque, en même temps, que le chiffre des marchandises qu'il nous fournit s'est encore élevé, de sorte que les avantages en faveur de son commerce, qui, avant 1790, étaient comme 2 à 1, et comme 4 à 3 lors du système continental, se trouvent être aujourd'hui à peu près comme 3 à 1.

De 1780 à 1790, on estimait à environ 20,000,000 de francs la valeur annuelle des matières premières que nous tirions des Deux-Siciles, et à 10,000,000 celle des objets manufacturés, et des denrées coloniales qu'elles recevaient de nos ports. D'après des données approximatives, la partie du royaume, en deçà du Phare, pouvait y être comprise pour les trois quarts, c'est-à-dire, pour 7,500,000 fr., et la Sicile pour le reste.

Pendant la durée du système continental, la moyenne annuelle des exportations en France des états de Terre-Ferme, les seuls qui fussent sous notre domination, pouvait être évaluée à plus de 25 à 26,000,000 de francs, quoiqu'on n'ait pas des renseignements assez fidèles pour établir ce chiffre avec exactitude; mais on sait que de 1810 à 1813, les envois de cotons en laine, pour nos manufactures, montaient à eux seuls à 21 millions par année; d'un autre côté, l'entrée de tout ce que nous faisions parvenir à Naples, à la même époque, dépassait 20 millions; car alors

nous lui fournissions la plus grande partie des objets manufacturés régulièrement importés. Le surplus était introduit en fraude par les Anglais qui , sous la protection de leur armée , avaient établi , en Sicile , un dépôt de marchandises fabriquées et coloniales ; mais lorsque la paix générale vint mettre un terme à vingt ans de combats, tout changea de face , et l'Angleterre s'empara de la vente exclusive de ces mêmes denrées tropicales , dont nous avions été autrefois en possession ; elle y joignit celle des fers , des poissons secs et salés , des fils de coton, et versa, de plus, une énorme quantité de draps , de tissus légers de laine, de cotonnades et de quincaillerie. Cependant l'accroissement du luxe , devenu plus général depuis l'occupation française , la supériorité de nos soieries , de nos indiennes et mousselines imprimées , de nos batistes , de notre draperie , de nos cuirs tannés , et d'autres articles de goût pour lesquels nous étions sans rivaux , tels que la bijouterie , les bronzes , les métaux dorés , la porcelaine , nous conservèrent une belle part dans le commerce avec Naples , et nous livrions encore à sa consommation pour 15 millions.

Mais, depuis 1819 et 1820, l'établissement, dans ce royaume , d'un grand nombre de fabriques de draps , de tanneries , de mégisseries , de verreries et de papeteries , les progrès des manufactures de

tissus de soie, de coton, de chanvre et de lin, le taux énorme des droits d'entrée sur toutes les marchandises étrangères, et la supériorité acquise, sous le rapport surtout du bon marché, par la Belgique et la Prusse Rhénane, pour la fabrication des draps légers, des casimirs et des circassiennes, ont progressivement réduit à une valeur de 6 à 7 millions les introductions françaises. Cependant il faut dire que c'est la valeur officielle, et qu'il est impossible d'estimer celle de la contrebande, principalement par la voie de terre; mais cet élément inconnu existait également, et pour nous et pour les Belges et les Prussiens, alors que l'apport français s'élevait au triple. Toutefois la fraude devait être moins considérable de la part de la France et des autres nations, puisque les droits étaient moins forts. Ainsi en écartant cette faculté d'introductions frauduleuses que les étrangers possédaient et possèdent comme nous, ce qui rétablit la proportionnalité, il n'est que trop vrai que les entrées de nos marchandises ont diminué de près des deux tiers, et que cette diminution porte spécialement sur les objets manufacturés.

Les exportations napolitaines en France, sont loin d'avoir éprouvé une semblable diminution, et quoique les états de Terre-Ferme nous expédiaient moins de blé, de laine et de chanvre qu'avant 1790, quoiqu'ils ne nous envoient maintenant que

peu de peaux de moutons et de chevreaux, articles forts importants autrefois, et qu'ils ne nous fournissent plus, comme pendant le système continental, une grande partie du coton que nos fabriques consomment, cependant la valeur moyenne des matières premières, que nous tirons annuellement de ses ports, monte encore à environ 18,000,000 de francs. Naples introduit donc chez nous presque trois fois plus qu'il n'en reçoit. Quoique je ne m'occupe pas de la Sicile, j'ai tout lieu de croire que le résultat de nos relations avec cette île ne nous est pas plus favorable.

Quant à nos principales importations à Naples, elles se composent maintenant de sucre, de café, de bois de teinture et autres marchandises coloniales équivalant à près de 2,000,000 de francs; mais pour compléter cette somme, il faut, par approximation, tenir compte de ce qui est présumé entrer par contrebande, car les entrées régulières qu'expriment les chiffres du tableau général des douanes françaises en 1838, sont loin de présenter cette valeur; on ne peut donc, à cet égard, que reproduire l'opinion des négociants napolitains. A l'introduction de ces denrées tropicales, on doit joindre celle de nos étoffes, rubans, crêpes et dentelles de soie, de nos cotonnades de toutes espèces, de la quincaillerie et bimbeloterie, du plaqué, des nombreux objets nommés articles

de l'industrie parisienne, des toiles de chanvre et de lin, de la mercerie, etc., et enfin des tissus de laines qui montent à 3,107,000 francs ; les valeurs réunies de toutes ces introductions françaises composent un total qui approche de 12 millions et dépasse de 5 la somme de 7 millions qui a été assignée comme représentant les exportations de notre industrie nationale. Cette différence provient du transit qui se confond avec nos réelles sorties, en apparence du moins, car on peut, avec quelque soin, retrouver les origines ; ainsi, une partie considérable des lainages appartient, non à nos manufactures, mais à celles de la Belgique et de la Prusse Rhénane ; et sur 95,000 kilogrammes de draperie légère, ce transit en comprend 76,000. Si des 555,650 francs d'aiguilles et de merceries, on en distrait ce qui appartient à l'étranger, il ne reste pour la France que 98,640. Il en est de même en ce qui concerne les soieries. Sortant par le port de Marseille, ces marchandises, soit qu'elles s'exportent séparément, soit qu'elles se mêlent aux assortiments de pacotilles, se confondent avec les nôtres.

Quelques détails sur les produits manufacturés véritablement français, que nous introduisons dans les états en deçà du Phare, doivent ici trouver leur place ; ils paraîtront arides peut-être, mais j'espère qu'on voudra bien les excuser en

faveur de l'utilité. Je crois devoir , pour plus de clarté , diviser ces produits en trois catégories. Premièrement, les articles dont le débit a augmenté; deuxièmement , ceux qui restent stationnaires et qui n'éprouvent d'autres variations que celles provenant du vide ou du trop plein des magasins de Naples ; troisièmement , ceux qu'on tirait autrefois presque exclusivement de nos fabriques et dont la vente est arrêtée ou diminuée par des causes permanentes.

PREMIÈRE CATÉGORIE.

Les guingans et les printannières sont à peu près tous fournis par la France, qui envoie aussi à Naples la majeure partie des toiles de coton imprimées , et nous n'avons , sous ce rapport, d'autre concurrence à craindre que celle des manufactures suisses. Néanmoins, notre exportation réelle augmente; estimée en 1834 à 800,000 francs, en 1838 elle s'est élevée à 1,361,000; ce succès est dû à l'élégance de nos dessins et au solide éclat des couleurs. Les Anglais ont fait d'inutiles efforts pour nous supplanter ; ils ne peuvent parvenir à cette variété continuelle, à ces féconds caprices qui font naître sans cesse une

mode nouvelle et multiplient le débit; vainement, de 1816 à 1820, avaient-ils envoyé d'énormes quantités d'impressions offertes à vil prix; elles ne purent être vendues; la grâce et le bon goût leur manquaient. Les fabriques d'indiennes napolitaines ne sont pas, non plus, des rivales redoutables; ne travaillant que pour le peuple et les femmes de la campagne, elles nous laissent la fourniture des classes riches et moyennes.

Les envois de nos laines filées obtinrent quelque importance à dater de 1828, lorsque le droit d'entrée sur les draps étrangers eut été porté au taux exorbitant de 9 francs 64 centimes par mètre; alors les manufactures nationales essayèrent de fabriquer des lainages au-dessus du commun, et, dans l'espace de quelques mois, tirèrent de France pour 600,000 francs, au moins, de ces fils, dont elles ne pouvaient se passer, puisque le pays ne les produisait pas. Ces expéditions promettaient de remplacer la vente de nos draps, attaqués; à la fois, par la concurrence belge et rhénane, et par la production napolitaine pour les tissus de qualités inférieures; mais le gouvernement les ayant aussi frappées, en 1829, d'une imposition de 5 francs 92 centimes par kilogramme, les importations régulières diminuèrent d'abord des trois quarts, et finirent par disparaître du tableau de nos douanes; cependant il y a lieu

de croire que la fraude supplée à cette absence, puisque les fabricants regardent ces produits de nos filatures comme indispensables pour compléter leurs assortiments. Si le fait est vrai, et il est au moins très probable, notre commerce en ce genre n'aurait donc pas diminué.

L'introduction des cuirs bruts que nous apportons de l'Amérique Méridionale et des côtes de Barbarie, a beaucoup augmenté depuis quelques années ; mais cette augmentation, favorable en apparence, est en réalité fâcheuse, puisque autrefois, et avant l'établissement des tanneries indigènes, nous fournissions au royaume de Naples pour une somme quintuple de peaux tannées et apprêtées dans les ateliers français.

Les machines mécaniques à l'usage des manufactures sont une nouvelle branche de l'industrie française, de peu d'importance encore ; mais, si on juge de l'avenir par le passé, elle doit augmenter, en raison des progrès de nos fabricants, et de ceux des manufacturiers napolitains. D'année en année, le nombre des machines que nous introduisons est plus considérable.

Le débit des articles, connus sous le nom d'industrie parisienne, pour lesquels nous n'avons aucune rivalité à craindre, s'accroît sensiblement. En 1838, il atteignait au chiffre de 1,194,000 francs ; mais les deux années suivantes ont été encore

plus avantageuses. Ces brillantes productions de notre capitale, dont la main-d'œuvre est presque tout, et la matière peu de chose, sont recherchées par la noblesse et la riche bourgeoisie; elles se composent en général d'objets de luxe ou de fantaisie, tels que pendules, bronzes dorés, éventails, fleurs artificielles, bijouterie d'acier, tabatières, jaseron et même de corbeilles en paille tressée et de cartonnages. Cette progressive augmentation est une conquête pacifique due aux goûts et aux besoins modernes qu'ont fait naître des mœurs plus élégantes et de fréquentes communications avec les grands centres de population.

DEUXIÈME CATÉGORIE.

Nous fournissions exclusivement autrefois au royaume toutes les espèces de soieries qui lui étaient nécessaires; aujourd'hui nous ne lui envoyons plus les étoffes ordinaires que l'on fabrique à Naples assez bien, et à des prix suffisamment bas, pour écarter, à la faveur d'un droit de 41 francs par kilogramme, l'entrée des tissus étrangers de pareille nature; mais les soieries sont devenues d'un usage plus général, et descendent maintenant jusqu'aux dernières classes sociales;

leur emploi pour meubles et vêtements a décuplé, et les riches façonnés étant tous tirés de Lyon, il en résulte que la valeur annuelle de nos exportations reste à peu près la même. Nous possédons aussi, presque en totalité, la fourniture des satins, du petit façonné, des tulles, des gazes et des crêpes; la France expédie également des gros de Naples, des taffetas et des levantines en couleurs, et qualités supérieures, auxquels même il faut ajouter quelques florences et marcelines, des châles de soie pure ou mélangés de laine, des foulards et des bas à jour. La concurrence de la Toscane et de la Haute-Italie pour les taffetas et les marcelines, celle de Bologne pour les crêpes, et de l'Angleterre pour les châles de soie, nous est peu redoutable : il n'en est pas ainsi de la Suisse et de la Prusse Rhénane; depuis une quinzaine d'années, elles font pénétrer, dans les états des Deux-Siciles, d'assez fortes quantités de velours, de mouchoirs et de rubans, dont la valeur peut être estimée au tiers, au moins, de celle de toutes nos introductions en soieries. La rivalité la plus dangereuse pour nous, provient cependant des manufactures du pays, qui ne produisent, il est vrai, que des qualités inférieures, mais d'un usage plus étendu, et que l'on doit évaluer en poids aux neuf dixièmes, et en numéraire aux cinq sixièmes de la consommation totale. Cependant

il faut répéter que les entrées en fraude dérangeant peut-être ces proportions.

Nos fabriques du Languedoc, de Limoux, Chablais, Castre, Carcassonne, et celles de Vienne, du département de l'Isère, envoient des cuirs de laine. Comme cette espèce d'étoffe ne se manufacturait pas encore dans le royaume, elle n'était soumise qu'à un droit de 2 francs 20 centimes par mètre; mais lors de mon séjour à Naples, un fabricant ayant promis de se livrer à ce genre d'industrie, il était question de doubler ce droit. J'ignore ce qui a été résolu. Si cette mesure est maintenant en vigueur, et c'est probable, vu la propension fiscalement protectrice du gouvernement, elle finira par nous enlever un débit annuel de 3 ou 400,000 francs.

Nous éprouvons pour la vente des tissus de chanvre et de lin, des concurrences actives de la part de l'Angleterre, de la Suisse, de la Saxe et de la Silésie. Les batistes et les linons sont généralement tirés de France, qui expédie aussi des coutils et des toiles écruës, mais en minime quantité; car sur 255,457 francs, représentant ce qu'elle a fourni en 1838, les batistes et linons sont entrés pour 161,600, selon nos états de douanes; toutefois il est bien entendu qu'on doit, comme pour les soieries, y ajouter la part de la contrebande, et d'autant plus que ces tissus ont

une valeur moyenne de 160 francs par kilogramme, et que le droit, qui est proportionnel, excite sans doute les fraudeurs. Ce sont principalement la Suisse et l'Allemagne qui introduisent, par la voie de Gênes, les toiles fines qu'elles donnent à meilleur marché que nous; celles d'un usage commun sont tissées dans le pays. Nos exportations de toutes ces espèces de toiles équivalent au quart de la totalité des marchandises, provenant du chanvre et du lin, que le royaume de Naples tire du dehors. Elles ont peut-être augmenté depuis quelques années, mais il est certain qu'elles n'ont pas diminué.

Le commerce des drogueries et produits chimiques employés par l'industrie manufacturière, a pris une grande extension; et suivi les progrès de la fabrication napolitaine; nous introduisons ces substances concurremment avec Gênes, Trieste et l'Angleterre; mais notre part reste stationnaire, et n'est pas la plus forte, puisqu'elle ne s'élève qu'à une valeur de 100,000 francs. La main-d'œuvre et le combustible, plus chers en France, sont cause de cette infériorité. Au reste, les autres nations rencontrent, comme nous, un obstacle qui finira peut-être par les expulser du marché. Il provient des laboratoires chimiques établis dans l'enceinte de la capitale et dans ses environs. Ainsi, les aluns que la France et l'Angleterre ven-

daient encore, il y a quelques années, sont actuellement comme prohibés par une imposition de 49 francs, les 100 kilogrammes, dont leur entrée est frappée. On a mis en exploitation des alunières naturelles, et le cratère de la Solfatarra peut, à lui seul, produire tout l'alun dont la contrée a besoin. On doit même s'étonner qu'on ait si longtemps négligé ce qu'un sol volcanique offrait en abondance et si facilement. Les acides nitrique, sulfurique, chlorique et les chlorures se confectioonnent aussi à Naples. Les seuls articles, dont l'introduction augmente, sont ceux des médicaments composés. Le talent des fabricants italiens ne peut encore lutter avec l'habileté et la précision des chimistes français et allemands.

Nous partageons avec l'Angleterre et l'Allemagne la fourniture des quincailleries fines, et notre part est la plus considérable; mais l'Allemagne fait arriver par Trieste tous les articles communs tels que les ouvrages en os, en bois et en acier. A l'Angleterre sont réservés les envois en fonte moulée, en tôles vernies, en aiguilles et coutellerie à bon marché. La France, outre les objets d'industrie parisienne, dont il a été déjà parlé, fait entrer la plupart de ceux en nacre, en écaille, en ivoire et les boutons de passementerie et de métal. On peut affirmer que l'introduction de nos quincailleries équivaut en poids à l'ensemble de

celles des autres pays, et que sous le rapport de la valeur, elle doit être estimée à plus des deux tiers de la totalité; mais si dans ce genre de commerce nous conservons notre position, rien ne fait prévoir qu'elle tende à s'améliorer.

Il en est de même des plumes à écrire, du plomb en saumon, de la poix, du goudron, de la cire, de nos vins; articles d'une importance secondaire, dont Naples s'approvisionne en France et qui subissent peu de variations.

Quant à nos porcelaines blanches et peintes, elles n'éprouvent d'autre concurrence que celles des manufactures nationales, qui ne sont pas redoutables; mais l'usage de ces brillantes productions de la chimie et du dessin, n'étant encore adopté que dans les grandes maisons, est fort restreint, et, en 1838, Naples n'en a reçu que pour une somme de 157,000 francs.

TROISIÈME CATÉGORIE.

Cette catégorie, et malheureusement elle est la plus étendue, comprend les articles exportés autrefois par la France, soit en totalité, soit en majeure partie, et dont le commerce est aujourd'hui perdu pour nous ou du moins fort diminué; ce

sont les draps, les circassiennes, les casimirs, et en général tous les tissus de laine, les livres, les papiers à écrire, les caractères d'imprimerie, la parfumerie, la verrerie, les peaux et cuirs tannés et apprêtés, la chapellerie, la mégisserie, les meubles et quelques autres objets trop peu considérables pour être énumérés. On peut ranger encore dans la même classe les étoffes blanches de coton, les piqués, les basins et nankins et les poissons secs et salés, à la vente desquels nous avons fructueusement concouru à certaines époques, et qui comptent à peine maintenant dans la masse de nos exportations. Parmi leurs différentes branches les plus considérables, au commencement de ce siècle, étaient celles de la draperie, de la librairie et des peaux et cuirs tannés; ce sont aussi les seules qui, malgré leur diminution, présentent encore de l'intérêt et des débris appréciables de leur ancienne splendeur.

Nos manufactures expédiaient à Naples, il y a une vingtaine d'années, pour plus de 6,000,000 de francs de draps et autres étoffes de laine, et depuis le commencement de l'occupation française, nous étions presque uniquement en possession de ce commerce. Expéditions réelles, non mêlées à du transit comme elles le sont aujourd'hui et représentant une véritable somme de travail national. Un rapide déclin suivit cette prospérité.

Maintenant, à l'exception des draps fins et superfins, des cuirs de laine, qui même sont menacés, des beaux mérinos, des châles, de quelques flanelles et tissus mélangés avec de la soie, tous articles d'une consommation restreinte et qui viennent aussi de chez nos rivaux, nous n'avons presque rien conservé de notre ancienne supériorité. L'Angleterre approvisionne le royaume, principalement d'étoffes légères et d'un usage commun. La Prusse et l'Allemagne envoient des flanelles, des mérinos et ont à peu près accaparé le débit très considérable des circassiennes; celles de France, quoique supérieures par la fabrication, ne peuvent lutter avec elles à cause de la différence de prix. La Belgique et les bords du Rhin apportent la majeure partie des casimirs, tantôt par la voie de Gênes et tantôt par le port de Marseille; en sorte que notre part dans la vente de ces tissus légers, qui sont les plus usuels sous un climat aussi ardent, n'équivaut qu'à un vingtième des marchandises de cette espèce que les états en deçà du Phare tirent du dehors; mais la perte est peut-être, en réalité, encore plus sensible sur les draps et surtout sur ceux de belles qualités que nous vendions à l'exclusion de toute concurrence étrangère. Il est vrai que la France figurait encore, en 1838, sur le tableau de nos douanes pour la somme de 3,107,000 francs, représentant un tiers des

apports en lainage; mais d'après des renseignements que je dois croire exacts et qui concordent d'ailleurs avec nos états de transit, il paraît que près des deux tiers de ces draps ne font que sortir des entrepôts de Marseille et appartiennent, dans le fait, aux fabriques belges et rhénanes; en sorte que les produits français ne seraient en réalité que le neuvième de ce que le royaume tire du dehors. Les articles expédiés autrefois, et à une époque assez rapprochée, par nos manufactures du Languedoc, sont entièrement exclus du marché légal et ne peuvent supporter un droit équivalent à près de cent pour cent de leur valeur; de plus, Naples suffit actuellement à la fabrication de ce genre et aux exigences de sa consommation. Les draps moyens se confectionnent en Belgique et en Prusse à moindre prix et aussi bien que chez nous; si l'on s'en rapporte aux négociants napolitains, depuis plusieurs années ils repoussent les nôtres et probablement ils disent vrai, car l'affaiblissement successif de nos envois confirme leur assertion. Ainsi, nous n'introduisons presque plus que des qualités supérieures et celles-là même se trouvent déjà menacées par les fabricants belges qui, se conformant davantage aux goûts de l'acheteur et aux commandes qu'on leur fait, livrent des draps légers d'une grande finesse, de beaucoup d'apparence, d'un prix infé-

rieur à ceux de France et convenant mieux au pays ; on commence aussi à en faire venir de la Saxe qui agrandit rapidement ses relations commerciales, ses débouchés , et qui, dans ses belles laines nationales , trouve une matière première exempte de tous droits. Ce tableau n'est pas flatteur ; mais avant tout la vérité ; elle peut servir à l'instruction de nos fabricants et surtout les engager à rompre leurs habitudes.

Les peaux et cuirs tannés et apprêtés , jadis une des parties les plus riches de nos exportations à Naples, et dont la valeur s'éleva en 1820 et 1821 à 3,000,000 de francs , sont actuellement fabriqués dans le royaume avec les mêmes procédés qui avaient procuré à la tannerie française une si grande supériorité. Le tannage avec l'écorce et les feuilles de myrte est à peu près abandonné et ne s'emploie que pour les cuirs dont la mollesse et la spongiosité ne présentent aucun inconvénient. Nos envois se bornent donc maintenant à des peaux de veaux apprêtées, des cuirs vernis et des maroquins tirés ordinairement de Pont-Audemer. La somme moyenne de ces expéditions est de 600,000 francs et tend à diminuer plutôt qu'à augmenter.

Avant 1820, nous vendions annuellement aux états de Terre-Ferme pour 900,000 francs de livres, et souvent cette vente dépassait un million. Le droit d'introduction, porté en 1824 à 1 franc

32 centimes par volume de petits formats et in-octavo, de 2 francs 64 centimes l'in-quarto, et de 3 francs 96 centimes pour l'in-folio, joint aux empêchements apportés par la censure, a fait tomber entièrement ce noble commerce; à peine s'est-il élevé en 1838, à 100,000 francs, et en comptant ce que la fraude peut faire entrer, à 150,000. Les libraires napolitains ne tirent donc presque plus d'ouvrages de France. On traduit et l'on réimprime, même à Naples, sur de très mauvais papiers, des livres français souvent hérissés de fautes, mais qui se donnent à des prix très inférieurs aux nôtres. On fait venir aussi des contrefaçons de la Belgique dont le bon marché compense le droit d'importation.

Les espèces de cotonnades blanches que l'on ne peut parvenir encore à fabriquer dans le pays sont fournies par l'Angleterre et la Suisse; notre dernière exportation constatée ne dépasse pas 45,000 francs; autrefois, elle était bien plus considérable.

Les modes qui étaient, pour nos pacotilleurs, une source de grands bénéfices, ne peuvent plus supporter l'imposition de 55 francs le kilogramme dont elles sont frappées, et d'autant plus que l'emballage paie comme la marchandise. Or, on sait que les caisses qui contiennent ces objets faciles à se déformer, sont fortes en bois et d'une

grande pesanteur ; aussi n'arrive-t-il presque plus de ces articles proprement dits, mais seulement des dentelles et des blondes comprises sous cette dénomination dans le tarif napolitain. En 1838, il n'en est entré que pour 72,681 francs.

Les morues sont à peu près toutes apportées par l'Angleterre. Depuis long-temps nous n'en avons expédié que pour 100,000 francs par année. Moins bien desséchées et préparées que celles des Anglais, elles n'absorbent pas une aussi grande quantité d'eau lorsqu'on les fait dessaler, et offrent moins de profit aux détaillants. Ce sont encore l'Angleterre et les états du Nord qui ont la fourniture du stockfish, et les sardines salées sont tombées dans le domaine exclusif de l'Espagne et de la Toscane. Nous ne comptons donc plus pour rien dans ce commerce ; cependant nous aurions pu nous réserver celui des sardines qui monte à 300,000 francs, car ce poisson abonde sur nos côtes de la Méditerranée.

On a pu voir au chapitre des manufactures, que le papier à écrire, les caractères d'imprimerie, la verrerie, la mégisserie, la chapellerie, les meubles et beaucoup d'autres produits se fabriquent actuellement dans le royaume de Naples, et que l'importation en a presque entièrement cessé. Plusieurs de ces articles avaient une grande importance, et le seul débit de nos chapeaux s'élevait à

7 à 800,000 francs par année. Ces différentes branches d'exportation doivent être considérées comme à peu près anéanties, non seulement pour la France, mais aussi pour les autres nations, puisque Naples peut se passer d'elles. Cependant la France a perdu proportionnellement plus que ses rivales, et cela tient à une cause particulière, qui si elle n'a pas fait naître le mal, a néanmoins contribué à l'aggraver. Ici il faut révéler une triste vérité. Puisse-t-elle contribuer à éclairer certains de nos négociants, et les persuader que la prospérité commerciale se fonde toujours sur une stricte observation des engagements? Cette cause est l'infidélité de quelques expéditionnaires, trompant sur la mesure et la qualité. On a plié les étoffes à faux aunage, et donné des marchandises secondaires, quand la correspondance et les factures en promettaient de supérieures. Le titre des bijoux, et surtout du plaqué, n'a pas toujours été conforme à l'énoncé et même au poinçon. C'est ainsi que nous avons vu s'éloigner de nous le commerce des épaulettes, des galons, de la passementerie d'or et d'argent; il s'est réfugié à Vienne et à Moscou. J'ai entendu en Italie de nombreuses plaintes à ce sujet. Le bon sens des étrangers les a portés à s'abstenir de ces manquements de foi, qui par la faute d'un petit nombre, font à tous un tort irréparable.

Si notre commerce expédie aujourd'hui à Naples beaucoup moins de marchandises, et surtout de produits manufacturés, qu'il ne lui en fournissait autrefois, il n'a pas cessé cependant de tirer de cette contrée des quantités considérables de matières premières, et il est à remarquer, que la France est presque le seul pays où les exportations des Deux-Siciles aient trouvé une augmentation de débouchés depuis 1790. Parmi les articles en grand nombre qui les composent, et dont la valeur moyenne actuelle peut être estimée à 18 millions, les plus importans sont les huiles envoyées à Marseille, principalement pour les savonneries, qui se sont élevées, en certaines années, à 10,000,000 de francs, et que l'on doit évaluer en commune à 5 à 6,000,000. Il est vrai qu'en 1838, nos douanes n'accusent que 2,785,000; mais c'est seulement l'importation directe, et on ne peut savoir, ainsi qu'il a été dit au chapitre de la navigation générale, ce qui arrive, sous pavillon sarde, des entrepôts de Nice. A ce riche fleuron des exportations napolitaines, il faut ajouter les blés et grains de toutes espèces dont le chiffre est beaucoup plus variable, puisqu'il y a des temps où Naples n'en introduit presque pas en France et d'autres où les expéditions se sont élevées à 10 et 12 millions; il paraît que leur moyenne annuelle est de trois ou quatre

millions qui sont mis en entrepôt et ressortent quelquefois, en partie, pour les pays étrangers; mais ici, il faut encore deviner la provenance; ainsi la Toscane, Gênes et Nice, qui n'ont point sur leur consommation un excédant de céréales, ont cependant, en 1837, fait entrer à Marseille 9,394,000 litres de froment, alors que l'exportation directe de Naples, pour le même port, n'est arrivée qu'à 350,000; il est plus que probable que Livourne, Gênes et Nice, ont transporté des blés provenant de la Campanie et des Calabres. On doit également, pour compléter la liste des quatre principales exportations du royaume, faire mention des graines de lin qui montent à 1,600,000 francs, et des soies grèges, moulinées et à coudre, atteignant à 8,000,000; leur introduction en France augmente d'année en année et en proportion de l'extension de nos fabriques de soieries.

Le reste des expéditions comprend les douves et merrains, les chanvres en étoupe et peignés, les peaux de moutons, d'agneaux et de chevreaux dont la sortie diminue tous les ans à cause de la consommation qu'en font actuellement les fabricants régnicoles, mais dont les envois valaient encore 400,000 francs en 1838. Les fruits secs, le jus concentré de réglisse, le tartrate de potasse, les cendres gravelées, les pierres gemmes et laves du Vésuve, ainsi que les ouvrages fabriqués avec

ces matières, les vases et imitations étrusques, les cordes harmoniques et d'autres produits dont il sera donné tout-à-l'heure un tableau avec leur quantité et leur valeur : valeur toutefois qu'il est difficile d'apprécier exactement, attendu que les déclarations et l'estimation en douane de plusieurs articles, et principalement de ceux qui appartiennent aux arts, sont toujours au-dessous du prix réel. On peut donc croire, sans crainte de se tromper, que les apports napolitains, sur notre sol, sont plus considérables que les chiffres des états officiels ne l'indiquent.

Enfin, depuis la conquête d'Alger, il s'est ouvert, sur nos établissements de la côte d'Afrique, une nouvelle source d'exportation pour les Deux-Siciles; elles y expédient une quantité notable de fruits, d'avoine, de fourrages, de bois à brûler, de vins et même d'objets manufacturés; en retour, elles en rapportent des cuirs secs ou salés, et dans le commencement de notre occupation, elles achetaient du bronze et du vieux cuivre vendus par nos arsenaux. Ce commerce, qui a pris une assez grande activité et dont la balance partielle est aussi tout en faveur de Naples, se fait entièrement sous son pavillon.

Voici maintenant un état des exportations directes et réciproques de Naples et de la France. Il présentera la situation respective.

EXPORTATIONS DE NAPLES EN FRANCE EN 1838.

		francs, valeur de douane.
Bois feuillard, douves et mer-	pièces diverses.	817,000
raines.		
Chanvre teillé et peigné. . . .	943,952 kil.	707,954
Froment, épeautre et méteil. .	357,777 litres.	70,280
Fruits secs.	790,000 kil.	477,646
Graines de lin.	2,090,479	1,668,607
Huiles d'olive.	3,482,504	2,785,930
Huiles essentielles d'écorces d'o-		
ranges et de citrons.	11,218	448,840
Jus de réglisse.	488,222	488,222
Manne.	62,818	125,636
Noisettes, avelines et amandes.	247,040	189,300
Noix de galle.	61,043	122,086
Os et cornes de bétail.	2,041,577	161,000
Peaux de moutons, d'agneaux et	pièces diverses.	400,000
de chevreaux.		
Soies grèges.	70,594 kil.	2,823,760
Soies moulinées.	15,068	1,054,600
Soies à coudre.	42,188	4,007,860
Suif.	586,147	322,380
Sumac et fustet.	1,702,996	586,050
Articles divers dont chacun a		
trop peu d'importance pour		
être mentionné, mais dont la		
masse s'élève à une valeur de		
trois millions au moins.		3,000,000
Total.		20,157,151

EXPORTATIONS DE FRANCE A NAPLES EN 1838.

		francs, valeur de douane.
Aiguilles et mercerie.	52,079 kil.	555,650
Articles de modes.	pièces diverses.	72,681
Bois de teintures	288,642 kil.	73,160
Café.	195,974	273,467
Cochenille.	2,894	86,820
Coutellerie.	5,697	68,364
Cristaux et verrerie.	139,732	191,803
Draperie, casimirs, châles, étof- fes mélangées.	117,631	3,107,539
Etoffes de coton, surtout impré- mées.	34,798	1,361,066
Fer ouvré, tréfilé, limes et aciers.	133,371	135,571
Futailles et ouvrages en bois.	pièces diverses.	186,878
Houilles.	1,457,884 kil.	109,262
Livres français et en langues étrangères.	21,267	100,481
Machines.	94,550	102,000
Morues et poissons salés.	553,887	138,922
Nitrate de potasse.	119,291	126,915
Ouvrages en bronze et cuivre dorés.	24,276	134,824
Papier à écrire, pour tentures et cartons.	29,702	92,242
Peaux brutes.	303,369	426,053
Peaux corroyées, ouvrées et ma- roquinées.	142,398 kil.	610,432
Pendules et montres.	valeur déclarée.	136,812
Plaqué.	23,159 kil.	231,590
Plomb brut et laminé.	189,122	94,561
Plumes à écrire.	5,565	111,300
Porcelaine fine et commune.	57,410	175,870
Produits chimiques autres que sels minéraux.	19,897	43,000
Soieries unies, façonnées, bro- chées, rubans, crêpes, passe- menterie, etc.	18,452	2,295,737
Sucres bruts et mélasse.	605,764	290,605
Sucres raffinés.	252,576	303,088
Sulfates, acétate de cuivre, chro- mate, etc.	125,291	126,915
Toiles de lin, batistes et linons.	7,294	255,457
Vins de divers prix.	184,253 litres.	150,493
Total.		12,188,148

Ces 12,188,148 francs portés comme exportations de la France, exigent que l'on renouvelle l'observation déjà présentée; ils doivent être réduits, pour notre part réelle, à 7 ou 8 millions, à cause des marchandises étrangères confondues avec les nôtres, et qui se mêlent dans les pacotilles ou passent en transit. Le tableau décennal suivant va en fournir la preuve.

EXPORTATIONS GÉNÉRALES DE COMMERCE SPÉCIAL DE LA
LA FRANCE A NAPLES. FRANCE A NAPLES.

PENDANT DIX ANNÉES.

	PRODUITS naturels.	OBJETS fabriqués.	TOTAL.	PRODUITS naturels.	OBJETS fabriqués.	TOTAL.
fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.	fr.
1827.	4,693,601	3,629,566	8,323,167	2,768,700	4,081,463	6,850,163
1828.	6,578,653	4,359,532	10,928,185	4,152,074	4,420,070	8,572,144
1829.	4,220,955	4,632,401	8,853,356	2,398,532	4,714,381	7,112,913
1830.	4,582,980	4,657,426	9,259,706	2,290,496	4,675,779	6,966,275
1831.	4,023,634	6,388,388	10,412,022	1,560,510	6,378,276	7,938,786
1832.	4,255,666	8,127,526	12,383,212	1,763,344	7,588,914	9,352,258
1833.	3,435,622	8,255,607	11,691,229	1,615,921	6,914,401	8,529,622
1834.	4,023,357	8,125,979	12,149,336	2,012,361	6,604,093	8,616,454
1835.	4,428,044	5,008,076	9,436,720	2,087,527	4,577,000	6,664,526
1836.	5,705,415	11,095,707	16,801,122	1,912,687	8,011,228	9,923,915

Dégagé du chiffre de l'exportation générale, celui du commerce spécial, répond, par la moyenne de ces dix années, qui est de 7,732,706 francs, à la valeur déjà assignée, savoir à 7 ou 8 millions.

A ce tableau, je joins également l'état décennal des introductions de Naples en France; on y verra malheureusement qu'elles sont supérieures du double, leur moyenne étant de 16,050,548 fr.

	MATIÈRES nécessaires à l'industrie.	Objets natu- rels de con- sommation.	OBJETS fabriqués.	TOTAL.
	fr.	fr.	fr.	fr.
1827.	9,397,226	944,259	226,467	10,567,952
1828.	10,204,122	1,739,842	240,013	12,183,977
1829.	9,743,994	1,000,733	178,771	10,923,498
1830.	9,413,882	5,964,162	180,051	15,558,095
1831.	7,516,096	11,236,550	127,549	18,880,193
1832.	10,195,505	10,751,397	132,311	21,079,213
1833.	12,552,624	2,148,534	426,709	15,127,867
1834.	13,717,099	4,114,065	270,945	18,102,107
1835.	9,675,709	3,547,218	134,242	13,157,169
1836.	19,797,957	4,830,433	297,020	24,925,410

Depuis l'année 1836, extraordinaire par le développement rapide de nos manufactures, et qui eut une influence immédiate sur les exportations napolitaines de matières premières en France, puisqu'elles montèrent à 19,797,957 francs, elles sont restées supérieures à ce qu'elles étaient avant cette époque. On peut, en y joignant toutes les

autres introductions de même provenance, estimer aujourd'hui leur moyenne de 19 à 20,000,000. Les nôtres, dans les états en deçà du Phare, n'ont point suivi cette progression, et restent stationnaires; ainsi il est permis de penser qu'actuellement leur proportion avec celles de Naples, n'est que d'un contre deux et demi, valeur estimative de douane. Sans doute, les entrées en fraude de nos marchandises fabriquées, devraient déranger ce calcul, s'il n'existait pas une compensation; mais les apports à Marseille, sous pavillon sarde, des blés de Naples, sortant de l'entrepôt de Nice, rétablissent la différence.

Pour compléter ce chapitre consacré aux réciproques relations commerciales de la France et du royaume de Naples, il me reste à parler brièvement de leur navigation. Peu de mots suffiront, en effet; car en développant déjà les causes de la prospérité actuelle de la marine marchande des Deux-Siciles, j'ai par là même indiqué celles qui ont amené l'affaiblissement de la nôtre.

Je me bornerai donc à donner ici, par entrée dans les ports de Naples et par sortie, le nombre des vaisseaux faisant le commerce direct entre les deux états.

NAVIGATION RÉCIPROQUE DE LA FRANCE ET DES
DEUX-SICILES, DE 1825 A 1838.

ENTRÉE.					Tonneaux de 1,000 kilogrammes.
VAISSEAUX		TONNAGE			
français.	napolitains.	français.	napolitain.		
1825.	57	126	6,571	20,533	
1826.	61	142	7,460	25,034	
1827.	60	132	7,956	28,316	
1828.	36	137	3,923	29,532	
1829.	43	134	4,441	29,322	
1830.	46	206	5,927	42,601	
1831.	81	217	10,616	50,284	
1832.	77	255	11,030	57,009	
1833.	72	171	10,719	35,378	
1834.	119	208	18,528	46,983	
1835.	43	205	7,549	45,038	
1836.	144	334	22,801	64,528	
1837.	119	180	19,713	37,996	
1838.	138	293	21,544	63,009	
Totaux.	1,096	2,840	158,778	583,563	

SORTIE.					Tonneaux de 1,000 kilogrammes.
VAISSEAUX.		TONNAGE			
français.	napolitains.	français.	napolitain.		
1825.	46	97	4,765	17,349	
1826.	47	115	5,260	21,627	
1827.	34	91	3,950	18,797	
1828.	33	94	3,259	18,633	
1829.	30	115	3,051	22,234	
1830.	26	90	2,894	15,076	
1831.	54	106	6,904	22,569	
1832.	19	48	2,291	8,015	
1833.	59	104	8,286	20,073	
1834.	66	145	9,482	30,135	
1835.	13	49	2,111	8,305	
1836.	53	142	9,351	32,296	
1837.	30	117	5,062	25,131	
1838.	60	151	10,779	30,286	
Totaux.	570	1,464	77,445	300,524	

Ainsi, et ces colonnes de chiffres ne le prouvent que trop, le nombre de nos vaisseaux, occupés au commerce des états en deçà du Phare, est seulement à celui des bâtimens napolitains, qui introduisent leurs marchandises en France, et au retour exportent les nôtres, comme un est à deux et trois cinquièmes. Quant au tonnage, à la contenance, la différence est encore plus grande, et d'un à quatre. Elle provient de la plus forte capacité des navires employés par les armateurs de Naples; la construction leur étant moins coûteuse que celle qui se fait sur nos chantiers, il est pour eux économique de se servir de vaisseaux d'un échantillon plus considérable. Un bâtiment de 300 tonneaux n'exige pas pour la manœuvre, et de courtes traversées, un équipage plus nombreux que celui de 200.

En interrogeant ces tableaux du mouvement maritime entre Naples et la France, on a dû faire deux remarques; la première c'est la petite quantité de marchandises fabriquées que le premier pays livre à notre consommation, tandis que pour nous c'est le contraire; nous lui vendons plus d'objets manufacturés que de naturels, et encore ceux-ci sont-ils presque tous destinés aux ateliers napolitains; car sur une série de dix années, la valeur des matières nécessaires à l'industrie monte à 45,947,217, et celle des produits ayant reçu toute

leur main-d'œuvre à 54,280,108. La seconde observation doit porter sur les augmentations et diminutions alternatives auxquelles sont soumis les transports réciproquement opérés par les deux nations. Il semble qu'après douze ou quinze mois d'une active navigation, il y ait régulièrement dans les magasins particuliers et dans les entrepôts un trop plein, demandant à s'écouler, et arrêtant le départ et l'arrivage des navires. En somme, cependant, à mesure qu'on approche de l'époque actuelle, on voit les opérations commerciales s'accroître, mais toujours en faveur de Naples.

J'aurais voulu ne pas me borner à cette statistique abrégée, et pouvoir mettre sous les yeux du lecteur des détails plus étendus, plus circonstanciés sur l'agriculture, les finances et le commerce d'un pays, que l'on est ordinairement habitué à ne considérer que sous le rapport des arts, de l'antiquité et des grandes convulsions de la nature; Pompeï, Herculaneum, une éruption du Vésuve fixent bien plus l'attention de la plupart des voyageurs, que les progrès d'une manufacture ou le dépérissement d'une industrie agricole; mais quel que fût mon désir de présenter un état de situation plus développé, j'ai dû le restreindre pour être vrai, et me borner à ce que m'ont procuré mes propres observations, et d'exacts documents que l'on a bien voulu me confier. Cependant des

faits sommairement exposés on peut conclure :

Premièrement, que le royaume de Naples, destiné éminemment par la fertilité de son sol, par la beauté de son climat et le caractère de ses habitants, à se livrer de préférence à l'agriculture, semble volontairement négliger la véritable, la plus abondante source de ses richesses, et tend par tous les moyens possibles à devenir manufacturier.

Deuxièmement, que la voie dans laquelle il s'est engagé, a eu pour résultat, jusqu'à présent du moins, de diminuer la masse disponible de ses produits naturels, et de réduire la totalité de ses exportations aux deux tiers de ce qu'elles étaient autrefois ; mais d'un autre côté, de l'affranchir d'une grande partie du tribut qu'il payait à l'étranger pour les marchandises fabriquées.

Troisièmement, que cet affranchissement s'opère surtout aux dépens de la France ; car elle est le seul pays qui achète maintenant, aux Deux-Siciles, plus de matières premières qu'il n'en tirait vers la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, et qui, en même temps, a perdu le plus de débouchés par la nature de ses introductions, sortant presque toutes de nos manufactures.

Quatrièmement, que c'est aussi la France qui paie, au profit du royaume, le solde de la balance

générale du commerce napolitain , balance constamment défavorable avec l'Angleterre , et qui est à peu près égale avec l'ensemble des autres nations.

Ainsi, en ce qui nous concerne, augmentation considérable sur la masse de nos achats, réduction plus grande sur celle de nos ventes, diminution de notre navigation à voile, tel est l'état de nos rapports commerciaux avec Naples; état qui peut proportionnellement empirer, quoique nos relations mutuelles semblent s'accroître, si on ne trouve un moyen d'y porter remède, soit par le rabaissement de prix des objets que nous introduisons encore, soit par la modification de conventions diplomatiques qui nous ont été si funestes.

L'espèce de révolution survenue dans notre commerce avec le royaume de Naples, date, en effet, de l'abolition des franchises dont jouissait le pavillon français, c'est-à-dire, de 1817. Elle ne pouvait s'accomplir subitement, et, comme il arrive toujours, quand il faut rompre des habitudes commerciales contractées depuis long-temps, la décroissance fut successive; mais cette révolution était opérée en principe, du jour où les articles manufacturés ne pouvaient plus, à la faveur du pavillon, échapper au paiement des droits de douane. Je ne discuterai pas ici pour savoir si

cette franchise était acquise à la France par une juste et longue possession, par des services rendus qui avaient enlevé les Deux-Siciles à l'Autriche, et donné la couronne à la dynastie actuelle; je pose seulement un fait et en déduis les conséquences.

Une fois certain que nos marchandises, régulièrement introduites, ne pourraient échapper à ces droits, quelque pesants qu'ils fussent, le gouvernement napolitain les augmenta progressivement, et plusieurs furent portés à un taux si excessif, qu'ils équivalaient à une prohibition. C'est alors que commencèrent les établissements de manufactures nationales, et la rapide diminution des importations de produits étrangers; cependant elle fut moins sensible pour la France, dans les premières années, soit parce que les tarifs étaient alors moins onéreux, et que les fabriques du pays n'avaient pas eu le temps de se développer, soit parce qu'une bonification de 10 pour cent, sur les introductions françaises, nous restait encore, et nous donnait un avantage important sur les nations rivales, soit, enfin, parce qu'il existait à Naples une échelle ou entrepôt d'où les marchandises invendues pouvaient être librement réexportées et franches de tous droits.

Cet entrepôt fut détruit en 1823, sous prétexte qu'il favorisait la contrebande. Les droits d'import-

tation étrangère, déjà augmentés par l'ordonnance de 1818, furent, en 1824 et 1825, élevés, pour un grand nombre d'objets fabriqués, à 50, et pour quelques autres à 100 pour cent de leur valeur; et dès lors, excepté pour les tissus d'élite et les articles exigeant la réunion du goût et des arts, et sortant des ateliers de Paris, notre concurrence ne put arrêter l'essor que prit la fabrication indigène et sa prospérité croissante; du reste, prospérité factice, qui n'est point basée sur la nature du pays, sur le caractère et l'aptitude des habitants à ce genre de travail, et qui s'écroulerait promptement, si une protection exagérée ne lui était pas accordée. Enfin, la bonification de 10 pour cent, qui nous avait été garantie, en compensation de l'abandon de nos anciens privilèges, sans être formellement abolie, devint à peu près illusoire, lorsque la même faveur fut rendue commune, en 1823, au pavillon napolitain pour toutes les cargaisons qu'il couvrirait, quelles que fussent leur origine et leur provenance; dès ce moment, la marine nationale put aller les chercher, au détriment des nôtres, partout où elles offrirent une diminution de prix; c'est à ce moment aussi, et par la même cause, que commença la rivalité qu'a éprouvée, de la part de la Belgique, une branche si importante et si lucrative de notre ancien commerce, celle des draps fins que Naples ne peut produire.

Quant à la navigation, on a vu pourquoi la position des armateurs napolitains est plus avantageuse que la nôtre; je rappellerai seulement qu'elle tient au bon marché de la construction des navires, de leur armement, de l'entretien des équipages, et aux faveurs multipliées accordées par le gouvernement au pavillon national; en France, au contraire, le bois, le fer et les agrès sont tellement coûteux, que la différence est considérable; de plus, la solde est presque du double, et le nombre des hommes placés à bord suit la même proportion, soit parce que l'usage le veut, soit pour se conformer à d'anciennes ordonnances qui fixent ce nombre en raison du tonnage des bâtiments. Enfin, la bonification de 10 pour cent, stipulée par la convention de 1817, en faveur de nos marchandises, ne nous fut allouée, il est vrai, dès les premiers jours de sa mise à exécution, que pour celles qui seraient introduites par des vaisseaux français. C'était une fausse interprétation du traité. Cependant elle nous fut plus favorable qu'on ne le pensait, car elle donnait à nos navigateurs une espèce de prime qui compensait, du moins, les autres avantages dont jouissait la marine de Naples; mais depuis le décret de 1823, qui étendit la même bonification à tout ce qui serait importé sous le pavillon des Deux-Siciles, bien moins de vaisseaux français

ont fréquenté les ports de ces deux royaumes. Il devenait trop difficile désormais de supporter les frais beaucoup plus considérables de nos expéditions.

C'est donc de la convention de 1817 que provient notre décadence commerciale et maritime à Naples ; elle excita , dès son origine , de vives réclamations de la part de nos armateurs et de nos négociants , et il faut convenir que , du moins , elles paraissaient fondées. On prétendit alors que la diplomatie française n'avait agi que mollement pour soutenir et conserver des privilèges acquis par des traités , et une si longue possession ; qu'il était même entré , dans les concessions qu'elle avait faites , trop de complaisance pour une branche de la dynastie des Bourbons , et trop d'oubli de nos intérêts. Je ne sais si cela est vrai , mais ce qui le fut toujours , c'est que ceux qui souffrent passent facilement de la plainte à l'accusation.

ADMINISTRATIONS

RELIGIEUSE , JUDICIAIRE , CIVILE , MILITAIRE ,
INSTRUCTION PUBLIQUE , PRISONS.

Après les tableaux statistiques qui viennent d'être soumis à l'examen du lecteur , avant d'ex-

plorer les environs de Naples et l'intérieur de la capitale, il faut jeter un rapide coup-d'œil sur les administrations du royaume et divers établissements qui en dépendent. On verra facilement, en parcourant ce chapitre, combien le gouvernement s'est rapproché, en plusieurs points, de l'organisation française, et combien notre éphémère occupation du pays y imprima cependant des traces profondes : fait qui, toutefois, n'a rien d'étonnant, puisque les changements opérés par les rois Joseph et Murat avaient obtenu l'assentiment de la partie intelligente de la nation. On doit dire aussi, à la louange de la royauté restaurée, qu'en remontant sur le trône, elle fit abnégation de tous préjugés, et adopta franchement les modifications à l'ancien système qu'elle crut réclamées par l'opinion publique et l'intérêt général. Si elle se trompa, notamment au sujet de l'agriculture, sa bonne intention dut la faire absoudre.

CLERGÉ.

Les diocèses, portés à 131 par le concordat de 1741, ont été réduits à 109 par celui de 1818, mais tous ne furent pas pourvus de pasteurs, et plusieurs sont réunis sous une seule administra-

tion religieuse. Le nombre actuel des circonscriptions est de 86 ainsi réparties :

Archevêchés.	20
Evêchés.	66
Diocèses réunis à d'autres. . .	23

En 1807 et 1809, le gouvernement opéra une grande réduction de couvents des deux sexes ; elle fut de 213, et l'on prétend que la valeur des biens faisant, par cette mesure, retour à l'état, montait approximativement à 150 millions de ducats (660,000,000 de francs), somme qui me paraît exagérée, puisqu'en la divisant par le nombre des couvents supprimés, elle donne plus de 3,000,000 pour chacun, et l'on sait qu'en général, dans le midi de l'Italie et même dans les états pontificaux, le clergé, qui compte un nombreux personnel, n'est pas en possession d'une grande fortune. On ne toucha point aux ordres mendiants, à qui leur règle défendait d'acquérir ; en les abolissant ou les diminuant, il aurait fallu, sans bénéfice pour le trésor, leur constituer des pensions alimentaires, comme on fut obligé de le faire pour les ordres possédant. En 1818, plusieurs couvents furent rétablis. Un décret du mois d'août, de la même année, en dota 36 ; mais je n'ai pu savoir quelle fut la somme employée à ces fondations.

Le nombre des membres du clergé séculier et régulier et des femmes ayant pris le voile, a va-

rié à diverses époques. Voici un tableau abrégé de ces variations depuis le commencement du dix-neuvième siècle.

	Prêtres.	Moines.	Religieuses.	Total.
1806.	47,130	25,019	26,182	98,331
1831.	27,622	11,838	10,299	49,759
1854.	27,144	11,680	9,773	48,336
1837.	26,304	11,394	9,512	47,210

La diminution du chiffre, en ce qui concerne les cloîtres des deux sexes, n'a rien d'étonnant après la suppression définitive de 177 couvents, bien que cette diminution, de 26,019 à 11,838 pour les réguliers, et de 26,182 à 10,299 pour les religieuses, soit beaucoup plus grande que la proportionnalité ne l'exigeait; mais ce qui surprend, au premier abord, c'est l'énorme extinction des prêtres séculiers réduits aujourd'hui à ce que demande le service divin; elle est facile pourtant à expliquer. Ceux qui jadis se consacraient, surabondamment, à la prêtrise, ont trouvé dans le développement de l'industrie et de la navigation, une carrière à suivre plus libre, plus conforme à leurs goûts et aussi fructueuse. Au reste, le corps ecclésiastique a gagné en vertu et en considération à être moins nombreux; sa discipline est devenue meilleure, sa conduite exemplaire, et l'on

n'entend plus parler de ces scandales trop fréquents causés autrefois par plusieurs de ses membres.

A la fin du dix-huitième siècle, la totalité des prêtres et des religieux, s'élevant, comme on l'a vu, à près de 100,000 individus, possédait un revenu d'environ 9,000,000 de ducats, soit 400 fr. par tête; somme considérable si l'on fait attention au bas prix des denrées dans le royaume à cette époque, et à tous les avantages attachés à la résidence sur la propriété.

Il existe, dans les états de Naples, une église grecque, mais orthodoxe, reconnaissant le pape comme chef spirituel, et qui compte pour adhérents 75,000 âmes. Ces colonies conservent les vêtements de leur ancienne patrie, sa langue et le rit oriental dans la célébration des cérémonies religieuses; établies au milieu des Calabres et des Abruzzes, elles descendent originairement des populations albanaises fuyant leur sol natal, au moment où Mahomet II s'empara de Constantinople. Ce mouvement d'émigration continua jusqu'en 1738, où il s'arrêta définitivement. Les prêtres de cette église peuvent se marier; néanmoins on préfère, autant que possible, ceux qui se dévouent au célibat. Thomas Paléologue, de la famille des derniers souverains du Bas-Empire, fonda à Naples, en 1518, une chapelle pour ses

co-religionnaires. Elle sert encore à 400 Grecs domiciliés dans la capitale.

Les protestants n'ont point de temples, mais seulement des chapelles attachées aux ambassades ou aux consulats. Le gouvernement entretient cependant deux de ces chapelles pour les quatre régiments suisses, et je pense qu'elles sont stipulées dans les capitulations militaires passées entre Naples et l'Helvétie. Le chiffre des dissidents ne dépassait pas, en 1839, et pour les deux royaumes, 830, savoir, 270 anglicans et 560 des autres communions évangéliques.

Depuis long-temps les israélites avaient été proscrits des états napolitains, lorsque Charles III leur permit, en 1740, d'y rentrer, de s'y domicilier où ils voudraient, et d'exercer librement leur culte; ils accoururent avec empressement; mais au bout de sept ans, ils furent expulsés de nouveau à cause des murmures du peuple. Aujourd'hui ils ne sont que tolérés, isolément établis, et 2,000 à peine profitent d'une tacite permission de séjour.

JUSTICE.

Avant de présenter l'organisation actuelle de la justice, il est nécessaire, pour qu'on puisse mieux juger des changements qu'elle a subis, de mon-

trer ce qu'elle fut autrefois, et comment les diverses phases politiques, et la diffusion des lumières ont agi sur elle ainsi que sur toutes les autres institutions humaines. On me permettra, je l'espère, quelques détails ; car d'heureuses modifications apportées aux lois, et la simplification des rouages judiciaires annoncent un perfectionnement social.

Soumis à tant d'invasions, et pendant plusieurs siècles divisé en principautés indépendantes, le pays avait conservé les lois locales imposées par chaque conquérant ou fondateur de petites dynasties. Les provinces, et même les grandes baronies, gardaient, ou traditionnellement ou sur des titres écrits, leurs coutumes, leurs codes surannés et leurs tribunaux féodalement constitués. Onze de ces codes régissaient le royaume ; il suffira de les nommer pour faire connaître quelle confusion ils devaient y jeter, et quelles traces imprimèrent sur le sol toutes les nations envahissantes : c'étaient les lois lombardes, normandes, angevines, aragonaises, ecclésiastiques gouvernant seules le personnel et les biens du clergé, les constitutions impériales de la maison de Souabe, celles de la branche espagnole et de la branche allemande, la législation grecque pour certains usages propres à la ville de Naples, et les coutumes d'Amalfi, de Bari, de Gaëte, provenant des

concessions faites, jusqu'au dixième siècle, par les gouverneurs que les empereurs d'Orient envoyaient encore aux villes du littoral. Cependant le code lombard, modifié par les pandectes de Justinien et par les lois normandes, étaient le fond de la législation; mais contrarié par les coutumes locales, qui trop souvent prévalaient sur lui; car de tous les codes d'origine teutonne introduits, dans le midi de l'Europe, par l'invasion des races allemandes, celui des Lombards fut le plus doux et le mieux coordonné.

La reine Jeanne II, de la maison française angevine, voulut obvier, au moins en partie, à cette confusion, en publiant une règle uniforme de procédure; mais elle fut loin de suffire aux besoins du pays, et par ses imperfections et par le mauvais vouloir des gens de loi intéressés à maintenir le désordre et les abus précédents.

Les barons avaient aussi leur législation particulière, leurs tribunaux, et même une force armée ne dépendant que d'eux, et assurant l'exécution des jugements féodaux.

Le droit d'asile, en faveur de tous les crimes, existait d'une manière inviolable, non seulement pour les églises, mais pour tout ce qui en dépendait, même pour les moulins et les fours banaux leur appartenant; comme le clergé possédait les deux cinquièmes du territoire, il en résultait

que la justice était sans action sur, à peu près, la moitié du royaume. On conçoit quels désordres, quels crimes devaient en résulter, et d'autant plus que le peuple, soit par superstition, soit par amour de la licence, était favorable à l'impunité des malfaiteurs; aussi les vols, les brigandages, les assassinats, se multipliaient tous les jours. Sous les vice-rois espagnols on comptait, à Naples seule, trente mille voleurs, et la population ne dépassait pas alors 200,000 âmes.

Les premières tentatives, pour amener de l'uniformité dans la législation, furent faites par Charles III, de la maison de Bourbon, lorsqu'il monta sur le trône en 1734; elles demeurèrent incomplètes par la difficulté de se reconnaître dans ce dédale de lois et de coutumes, par la résistance irrésistible des localités, et surtout par la crainte d'irriter les puissants barons, dont l'assistance avait été si utile pour triompher de l'Autriche. La reconnaissance et la sûreté de la couronne l'emportèrent sur la raison et l'intérêt public. Cependant Charles, animé d'un véritable amour du bien, put obtenir quelques bonifications. Si les lois civiles résistèrent à ses attaques, si leur procédure ne fut pas améliorée, si les compétences restèrent toujours confuses et disputées, s'il fallut recourir encore à l'autorité royale pour trancher les questions douteuses, si les décisions des

anciens vice-rois gardèrent force d'usage, du moins eut-il le pouvoir de réformer le personnel de plusieurs tribunaux, et de modifier les lois criminelles. Toutefois les jugements sur simple enquête, le pouvoir exorbitant des greffiers qui conduisaient presque tout le procès, la torture, les injonctions du prince lorsqu'il était mécontent de la sentence, subsistèrent. Un accusé absout, pouvait, par la volonté du roi, être jugé de nouveau et condamné, et lors des réactions de 1797, on fit un cruel usage de cette tyrannique faculté. Sur la fin de son règne, Charles cependant fut plus heureux dans ses attaques contre les grands feudataires que d'abord il avait ménagés; à mesure que sa puissance s'affermissait, il parvint, en laissant intacte la source de leurs revenus, en conservant leurs droits pécuniaires et les redevances assises sur les propriétés, à diminuer leur pouvoir judiciaire. Il abolit un grand nombre de juridictions seigneuriales, soumit les sentences de celles qui subsistèrent à l'appel devant les tribunaux ordinaires, et restreignit le nombre des soldats que les barons entretenaient encore dans leurs forteresses; par là fut affaiblie la résistance que, trop souvent, ils opposaient à l'exécution des jugements supérieurs. Une loi défendit d'accorder, à l'avenir, la haute et basse justice criminelle, lors du renouvellement des investitures

féodales , et à plus forte raison , aux majorats de subséquente création ; enfin , les droits des communes sur les biens de main morte d'origine noble ou ecclésiastique furent déclarés imprescriptibles. Ainsi s'écroula en partie cette demi-souveraineté baronnale.

En 1759, Charles III ayant été appelé au trône d'Espagne , à la mort de son frère , décédé sans héritier direct , le trône de Naples fut occupé par son fils Ferdinand IV, encore mineur, et qui régna sous un conseil de régence. Suivant le mouvement imprimé par son père , et docile aux volontés des régents , le jeune roi affaiblit beaucoup le droit d'asile , proscrivit les nouvelles acquisitions des établissements religieux , et défendit aux notaires d'insérer dans les testaments des dispositions en leur faveur ; défense rigoureuse , mais devenue nécessaire par l'accroissement continu des possessions du clergé. La juridiction civile fut étendue aux dépens de l'ecclésiastique et au tribunal mixte, précédemment institué , on adjoignit un avocat de la couronne , gardien de ses droits temporels. Une ordonnance rendit les concessions faites aux corporations monacales ou consenties par le roi , révocables à la volonté du même souverain ou de ses successeurs. On déclara les causes matrimoniales de la compétence des tribunaux ordinaires. Le gouvernement encouragea la pu-

blication de l'ouvrage de Filangieri sur la législation, et fonda les archives royales qui firent connaître le patrimoine foncier de chaque famille, et prévinrent les fraudes en établissant clairement les droits de la propriété et ceux des hypothécaires; ce fut l'institution qui éprouva le plus de résistance de la part des gens de loi, dont elle diminua les profits, en diminuant les chances de procès, et il fallut plusieurs années avant de pouvoir la mettre en pleine vigueur. On rendit hommage au pouvoir paternel, en défendant qu'une simple promesse de mariage, faite au pied de l'autel ou même en présence d'un ecclésiastique, pût dispenser du consentement des ascendants, et rester valable. Des études, des examens inconnus précédemment devinrent nécessaires pour être admis au nombre des légistes, que l'on soumit aussi à des mesures de discipline. Si l'on exigea de l'instruction de la part des avocats, la même obligation fut imposée aux juges, dorénavant forcés de raisonner et de motiver leurs arrêts. La magistrature se révolta contre cette injonction; mais l'opinion publique et une brochure de Filangieri la réduisirent à l'obéissance, et bientôt elle reconnut combien cette sage mesure augmentait le respect que l'on doit aux organes de la justice. On s'occupa aussi de la législation du commerce. Diverses ordonnances successivement ren-

dues sous les règnes de Ferdinand et de son père, furent coordonnées et formulées en code commercial. Michel Jurio, chargé de ce travail, le publia en quatre volumes, c'est une œuvre estimable; mais malheureusement l'approche de troubles politiques préoccupèrent le souverain, qui ne lui donna pas force de loi; cependant cette compilation, ayant mérité l'approbation publique, servit de règle habituelle aux négociants, et quelquefois aux tribunaux. Tels étaient les changements que subirent, jusqu'en 1790, les lois et l'administration judiciaire, et les modifications apportées aux droits des barons dans un pays où sur 2,765 villes ou villages on n'en comptait, en 1789, que 205 qui ne fussent pas soumis au régime féodal, et que 60 en 1734.

Mais à côté du bien qui s'opéra, des abus, faciles à réprimer, furent maintenus. Respectant les ordonnances de son père, Ferdinand laissa subsister une vicieuse procédure criminelle, et les jugements rendus sur simple enquête dirigée par les greffiers. La torture était toujours appliquée aux prévenus, les juges pouvaient infliger des peines arbitraires, et le *truglio* ne cessa pas d'être en vigueur (1); il devint même plus fré-

(1) Le jugement du *truglio* était une condamnation sommaire sans procédure ni défense. On y avait recours pour vider les prisons lorsqu'elles étaient trop pleines de malfaiteurs.

quent, et au lieu qu'auparavant il fallait le consentement de l'accusé, on passa outre sans le consulter, et cependant le nombre des malfaiteurs ne diminuait pas. Ce qui contribuait, pour ainsi dire, à les encourager, c'était de trop fréquentes amnisties accordées par les événements heureux arrivés à la famille régnante; on en proclama dix-neuf dans le cours de trente années, et les bandits établissaient leurs calculs de probabilité sur l'espoir d'une naissance ou d'un prochain mariage de prince royal. Le peuple et le gouvernement tournaient ainsi continuellement dans un cercle vicieux de brigandages, de forfaits et d'imprudents pardons.

Après l'établissement de la république Parthénopéenne, la retraite en Sicile du roi Ferdinand, et son premier retour dans ses états en deça du Phare, trop de désordres éclatèrent pour permettre une marche ascendante à la législation. D'ailleurs, de part et d'autre, chacun voulait profiter de l'arbitraire qu'elle laissait encore au pouvoir, et ne songeait pas que c'était une arme à deux tranchants qu'on pouvait retourner contre lui-même. Ce ne fut que sous la domination des princes français de la famille Bonaparte, et lorsqu'ils crurent leur puissance solidement établie, que l'on put rédiger et publier un nouveau code calqué sur celui de Napoléon, et divisé pareillement

en cinq parties. Un tribunal de commerce, dont les membres sortirent d'une élection faite, comme en France, par leurs pairs, fut également institué et chargé d'appliquer les nouvelles lois. Auparavant les causes commerciales ressortaient de diverses autorités judiciaires.

Sans doute il était bon de répandre les principes éternels du code Napoléon; mais on ne peut se dissimuler, que celui promulgué par Joseph Bonaparte, ne fût une trop servile copie peu appropriée, en certains points, aux mœurs napolitaines, et qu'on céda trop à l'orgueilleuse manie de courber tous les peuples conquis sous les institutions françaises; aussi au retour des Bourbons, en 1815, une législation, qui ne comptait encore que sept années d'existence, et dont le court usage révélait déjà les inconvénients, subit des changements nécessaires, mais le gouvernement eut la sagesse de garder le fond et d'élaguer seulement quelques détails.

Il est temps d'arriver maintenant au personnel de la justice.

L'administration judiciaire supérieure se compose de cours civiles et criminelles dominées par un tribunal suprême, siégeant à Naples, ainsi que la cour des comptes et le conseil des prises maritimes.

Les cours civiles sont au nombre de quatre. Voici leur ressort et leur résidence :

PROVINCES DU RESSORT.		RÉSIDENCE.
Naples.	}	Naples.
Terre de Labour.		
Principauté citérieure.		
Molise.		
Capitanate.		
Basilicate.		
Principauté ultérieure.		
Les trois Abruzzes.		Aquila.
Les trois Calabres.		Catanzaro.
Terre de Bari.	}	Trani.
Terre d'Otrante.		

Les quinze provinces possèdent chacune une cour criminelle, fonctionnant au chef-lieu où réside également un tribunal civil.

Un juge d'instruction demeure dans la ville ou bourg principal de chaque district, et dépend de la cour criminelle de la province.

Trois tribunaux de commerce siègent à Naples, à Foggia, dans la Capitanate, et à Monteleone, en Calabre. Le petit nombre de tribunaux de cette espèce, pour un pays peuplé de 6,000,000 d'âmes, et entouré de trois mers, prouve que presque toutes les transactions commerciales sont concentrées dans la capitale.

Il existe aussi pour les agrégations de communes, analogues à nos cantons français, des magistrats inférieurs exerçant leurs fonctions en matières civiles, criminelles et de police correctionnelle dans les limites que les lois ont réglées.

Enfin, on appelle conciliateurs des propriétaires distingués par leur probité, présentés par les corps municipaux, nommés par le roi et domiciliés dans les communes; ils remplacent nos juges de paix, et leur ressembleraient en tout, si leurs fonctions n'étaient pas purement honorifiques et annuelles; ils cherchent à concilier les parties, et quand ils ne peuvent y parvenir, ils prononcent, sans appel et sans frais, jusqu'à la valeur de 6 ducats (26 francs 40 centimes), sur toutes les actions intentées pour les biens meubles qui ne sont pas appuyées de titres authentiques et exécutoires. A Naples, chacun des vingt-quatre quartiers possède un de ces conciliateurs.

On voit que ce n'est pas une hiérarchie judiciaire bien graduée qui manque au royaume, et si dans quelques provinces l'impartialité de la justice a pu, dit-on, fléchir en certaines circonstances, la faute en est aux hommes, et non aux institutions. Au reste, le gouvernement fait tout ce qu'il peut pour empêcher de telles prévarications, et se montre toujours sévère contre les délinquants.

Les jugements sont publics, précédés de plaidoiries contradictoires, et toujours rendus en présence du procureur du roi ou de ses substitués.

A la suite des tribunaux viennent les prisons; les unes sont la triste dépendance des autres; il

faut donc s'en occuper. Celles de Naples ne diffèrent en rien de la plupart des lieux de réclusion en Europe qui sont encore si peu appropriés à leur destination, à la réforme morale des condamnés ; quand Howard les visita, vers la fin du siècle passé, il remarqua même que leur état matériel, que leur régime, étaient meilleurs que ceux établis dans plusieurs autres contrées, que la séparation des sexes y existait et que le terrible typhus n'y sévissait jamais d'une manière dangereuse ; mais aujourd'hui, elles sont complètement en arrière de la science moderne ; aucune des bonifications sollicitées par la raison et l'humanité n'y ont été introduites ; elles sont encore sous l'administration, sous la discipline fixées par la loi de 1817, qui elle-même apporta bien peu d'utiles changements à l'ancienne méthode.

Le ministre de la police a la surveillance morale et de sûreté ; celui de l'intérieur, le soin des bâtiments ; ce qui semble un vicieux départ d'attributions, puisqu'il est nécessaire que ces deux pouvoirs s'entendent et qu'il peut en résulter un défaut d'unité de vues. Le même ministre préside à la distribution des vivres et des vêtements, passe les marchés et pourvoit à tous les besoins des prisons. L'intendant de province gouverne tous les lieux de réclusion qui existent dans son ressort, et des inspecteurs, appelés économes, dé-

pendent uniquement de lui. Chaque prison est régie par un de ces inspecteurs, mais le préfet de police de Naples y tient de plus un agent spécial ; ces deux employés correspondent , chacun dans ses attributions, avec les départements de la police et de l'intérieur. Quant aux bagnes, ils sont sous la direction du seul ministre de la guerre.

Les prisonniers ont par jour, pour leur nourriture, un pain et un potage aux légumes ou de pâtes d'Italie ; ils couchent sur des cadres comme les soldats dans les casernes ; mais on leur permet de faire apporter leurs lits à la prison. Les fêtes et dimanches, ils assistent au service divin ; quelques inspecteurs les astreignent, en certaines localités, à remplir ce pieux devoir tous les matins ; aucun règlement ne leur impose une occupation dans le cours de la journée ; mais le travail n'est pas défendu, en sorte que beaucoup d'incarcérés continuent, pour leur propre compte, le métier qu'ils exerçaient avant leur emprisonnement ; il en résulte que les plus corrompus, que les bandits restent livrés à une dangereuse oisiveté, et qu'à l'expiration de leur peine, ils n'ont aucun moyen d'existence. Un fabricant de draps emploie environ 700 détenus dans sa manufacture que l'on peut considérer comme une succursale des prisons ; il paie de ses propres deniers la nourriture des prisonniers, le traitement de

l'inspecteur, des gardiens, et récompense les ouvriers en proportion de leur travail ; ce que ceux-ci peuvent gagner n'est point mis à part pour leur être rendu au moment de leur sortie ; ils le reçoivent immédiatement sans que l'on s'occupe de la manière dont ils en disposent. On sent tout le vice de cet imprudent abandon et le mal qui peut en résulter. Il n'y a point à Naples de ces cantines privilégiées que l'on a eu tant de peine à supprimer en France ; toutefois l'abus qui n'existe pas est remplacé par un autre bien plus fâcheux. Il est permis à tous les prisonniers de faire apporter du dehors leur nourriture et des liqueurs alcooliques ; même dans quelques prisons, et notamment dans celle de la Vicaria, les détenus peuvent vendre, à leurs compagnons d'infortune, du vin, des comestibles, et tenir des espèces de cabarets. Cette permission donne naissance à de graves désordres qu'il serait facile de supprimer et qu'on laisse pourtant subsister en maintenant ce qui les produit.

On trouve la religion partout où il y a du bien à faire, des douleurs à consoler, des âmes à sauver de la perdition. Plusieurs ecclésiastiques, remplis d'un véritable esprit de christianisme, s'occupent avec zèle du moral des réclusionnaires. Cependant leurs saints efforts obtiennent peu de succès, ce qu'il faut principalement attribuer aux vices

intérieurs de l'administration et à la libre communication des détenus entre eux. Des congrégations laïques quêtent pour les prisonniers et leur distribuent les fruits des aumônes : genre de charité plus pernicieux qu'utile et que blâment tous les hommes instruits. Certes, loin de nous les temps où les lieux de réclusion étaient un enfer sans consolations ! mais il ne faut pas non plus que le criminel s'y trouve mieux, peut-être, qu'il ne le serait à son domicile. Pour les êtres immoraux et endurcis à la honte, la peine corporelle doit se faire sentir. Triste vérité qu'on ne peut nier.

Tel était l'état physique et moral des prisons napolitaines en 1838. Sans doute, il exigeait de grandes modifications ; mais on doit espérer qu'elles seront obtenues. L'attention publique et celle du gouvernement se sont portées sur cet objet qui réclame tant de soins, tant de longues et difficiles expériences, et de bons esprits méditent une réforme. Il est question d'élever un nouveau pénitencier. Sur quelle base son système sera-t-il fondé ? On l'ignore , puisqu'il est encore en discussion.

ADMINISTRATION CIVILE.

Ainsi que vient de le montrer le tableau du ressort des cours judiciaires, le royaume est divisé en quinze provinces qui se subdivisent en 53 districts et ceux-ci en 1790 communes.

Voici cette division du territoire par provinces, districts et communes.

PROVINCES.	CHEFS-LIEUX	DISTRICTS.	Nombre des Communes.
Naples. . .	Naples. . .	Naples, Casoria, Pozzuolo, Castellamare.	66
Terre de Labour. . .	Caserte. . .	Caserte, Nola, Gaeta, Sora, Piedimonte. . .	
Principauté citérieure. . .	Salerne. . .	Salerno, Sala, Campagna, Vallo. . .	230
Basilicate. . .	Potenza. . .	Potenza, Matera, Melfi, Lagonegro. . .	161
Principauté ultérieure. . .	Avellino. . .	Avellino, Ariano, San Angelo dei Lombardi.	120
Capitanate. . .	Foggia. . .	Foggia, San-Severo, Bovino. . .	136
Terre de Bari.	Bari. . .	Bari, Barletta. Alta-	62
Terre d'Otrante. . .	Lecce. . .	mura. . .	
Calabre citérieure. . .	Cosenza. . .	Lecce, Taranto, Brindisi, Gallipoli. . .	53
Calabre ultérieure, n. 1.	Reggio. . .	Cosenza, Castrovillari, Paola, Rossano. . .	122
Calabre citérieure, n. 2.	Catanzarro. .	Reggio, Gerace, Palmi.	148
Molise. . .	Campobasso.	Catanzaro, Monteleone, Nicasastro, Cotrone.	105
Abruzzi citérieure. . .	Chieti. . .	Campobasso, Iserna, Larino. . .	
Abruzzi ultérieure, n. 1.	Teramo. . .	Chieti, Lanciano, Vasto	135
Abruzzi ultérieure, n. 2.	Aquila. . .	Teramo, Penne. . .	122
		Aquila, Sulmona, Cita-	72
		Ducale, Avezzano. . .	
			108

Dans chaque chef-lieu de province résident un intendant, un conseil d'intendance, et annuellement, à des époques déterminées, un conseil provincial s'y rassemble. Ses fonctions sont, en grande partie, analogues à celles de nos conseils généraux de département. Chaque district, excepté celui où demeure l'intendant, est administré par un sous-intendant. Là aussi se réunit, tous les ans, un conseil semblable à ceux d'arrondissement en France.

Les communes sont gouvernées par un décurionat, un syndic et deux élus. Le décurionat est présidé par le syndic, et en son absence, par un des élus; de droit il tient séance le premier dimanche de chaque mois. Le syndic est la principale autorité du lieu et officier de l'état civil. Au premier élu échoit en partage la police urbaine et rurale, et ainsi que le second il assiste le syndic; tous deux le remplacent en cas d'empêchement. On voit que, sous d'autres noms, c'est une organisation, presque en tout, pareille à la nôtre. Le décurionat c'est le conseil municipal; les syndics représentent nos maires, et les élus sont des adjoints. Il y a loin de ces administrations provinciales et urbaines au pouvoir absolu, sous lequel plusieurs de nos journaux représentent l'Italie sans cesse gémissante. On peut, au contraire, affirmer que dans cette contrée les corps municipi-

paux sont plus libres dans leur action et plus indépendants que les nôtres , soumis aux entraves de la centralisation.

Trois autres institutions civiles fonctionnent également à côté des précédentes ; ce sont, premièrement, la surintendance de santé qui réside à Naples, et a sous ses ordres des sous-intendances; d'accord avec les intendants de province et les syndics , celles-ci ont sous leur tutèle la salubrité publique, soit de terre, soit maritime, et sont investies d'une grande puissance. Deuxièmement, il existe à Naples et à Foggia deux chambres consultatives de commerce ; et troisièmement, enfin, des commissions des prisons placées dans chaque chef-lieu de haute administration , et présidées par l'intendant provincial. Elles dépendent également d'une surintendance établie dans la capitale , et qui donne l'impulsion aux subordonnés.

ARMÉE ET MARINE MILITAIRE.

Le service militaire est obligatoire pour tous les habitants du royaume en deçà du Phare, l'armée se recrute par la conscription ; en Sicile, que l'on ménage à cause de son esprit turbulent et de

l'opposition de la noblesse, ce mode de recrutement n'a pu encore s'établir.

L'effectif a beaucoup varié, selon les époques et les circonstances. Avant la révolution française, et celles qui ont agité l'Italie, les possessions des Bourbons, régnant à Naples, garanties par l'Espagne et la France, n'avaient pas besoin d'un grand développement de force, ainsi que le prouve le premier chiffre du tableau suivant; mais l'invasion française, et des troubles politiques, ont obligé le gouvernement à tenir l'armée sur un pied plus respectable.

1780.	14,000 hommes.
1790.	24,000
1793.	56,000
1794.	42,000
1798.	75,000
1800.	67,000

L'état actuel et normal en temps de paix est de 44,948 hommes, et peut être porté, en cas de guerre, au moyen des réserves, à 64,237. Les 44,948 attachés au drapeau, sont divisés en troupes actives et en sédentaires, ou gendarmerie, savoir :

TROUPES ACTIVES.

Infanterie.	29,381 hommes.
Cavalerie.	4,473
Artillerie.	2,100

Génie.	750 hommes.
Gendarmerie.	8,244

ÉTAT DE GUERRE, sans compter la Gendarmerie.

Infanterie.	47,015 hommes.
Cavalerie.	7,864
Artillerie.	8,224
Génie.	1,154

Ce personnel se divise en vingt régiments d'infanterie, y compris les quatre accordés par la confédération helvétique, sept de cavalerie, deux d'artillerie et deux bataillons du génie. On voit que ces régiments, faibles en nombre d'hommes, sont destinés à s'augmenter en temps de guerre, par l'adjonction des réserves. Mais la disproportion pour l'artillerie, entre l'état normal et celui de guerre, paraît trop forte; car dans ce cas, elle serait obligée de placer trois recrues à côté d'un ancien soldat, et l'on sait qu'elle est l'arme qui exige le plus d'instruction et le plus long apprentissage; j'ai vainement cherché les raisons qui ont pu déterminer le gouvernement à trop l'affaiblir en temps de paix.

A ces troupes on peut ajouter quatre compagnies d'invalides, dont le personnel est variable.

Les différents corps d'officiers, qui ne sont point attachés aux régiments, comprennent :

Un commandant-général fixé à Naples.

Quinze commandants établis dans chaque chef-lieu de province.

Deux gouverneurs résidant à Gaëte et à Capoue.

Vingt commandants de places et de forts, et partagés en quatre classes, selon l'importance de leur commandement. Les trois principaux sont ceux de Naples, de Gaëte et de Capoue. Ces deux dernières villes sont à peu près les seules places du royaume, régulièrement fortifiées, et susceptibles d'une bonne défense.

La direction d'artillerie ayant, à sa tête, pour la Terre-Ferme, un surintendant qui donne ses ordres à onze directeurs, dont six sont employés dans les provinces, quatre à l'arsenal, à la fonderie de Naples, et un à la fabrique d'armes de Torre dell'Annunziata.

La direction générale du génie; elle a sous son inspection six directions.

La direction topographique; son personnel comprend dix-sept officiers et quatre professeurs d'astronomie, de géodésie, de dessin et de gravure. Elle s'occupe de la triangulation du royaume pour dresser une carte exacte du territoire.

L'école militaire, marchant de loin sur les traces de nos écoles polytechnique et d'application, et formant des officiers du génie, de l'artillerie et de la topographie.

Un collège, pépinière de sous-officiers instruits,

et enfin, l'institut des orphelins, fils de militaires, auxquels on donne une éducation analogue à leur position sociale. Quelques légers défauts que puissent avoir encore ces trois dernières institutions, on ne peut nier cependant qu'elles ont utilement gradué l'éducation de l'armée, qui, grâce aux soins et à la ténacité du roi actuel, a reçu de grandes améliorations dans son organisation, son armement, son habillement, sa discipline et son instruction.

La marine militaire possédait en 1834 :

Vaisseaux.	2
Frégates.	5
Corvettes.	2
Bricks.	4
Goëlettes.	2
Cutters.	2
Chaloupes canonnières. . . .	81
Bateaux à vapeur.	2

Deux chantiers de construction sont établis, l'un à Naples et l'autre à Castellamare.

Le personnel en activité de service est ainsi composé :

Vice-amiral.	1
Contre-amiraux.	3
Capitaines de vaisseaux. . . .	11
Capitaines de frégate.	9
Un corps du génie maritime, du génie militaire hydraulique, de canonnières.	

Un régiment de royal-marine.

Une académie de marine.

Un collège des élèves marins.

Depuis 1814 jusqu'en 1836, la marine militaire fut complètement négligée, et à tel point, que plusieurs fois elle ne put protéger la marine marchande contre les déprédations des corsaires algériens; mais les derniers troubles de la Sicile, et l'obligation d'y transporter promptement des troupes par mer, ont fait reconnaître la nécessité de la mettre sur un pied plus respectable, et en ce moment, plusieurs vaisseaux, d'un fort échantillon, viennent d'être placés sur le chantier.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

L'université fut fondée, en 1224, par l'empereur et roi de Naples Frédéric, et l'on croit que le fameux Pierre Dèvignes, son chancelier, en rédigea les règlements. Son action ne s'étend que sur le royaume en deçà du Phare, la Sicile ayant une administration d'instruction publique, particulière et indépendante; ses cours sont actuellement suivis par environ 1,500 étudiants, qui ne peuvent, pour tout l'état continental, acquérir le lauréat doctoral que dans son sein, et en subissant ses

examens. Cinq facultés forment son ensemble ; ce sont la théologie , la jurisprudence , les sciences physico-mathématiques , la médecine , la philosophie et la littérature. Aux facultés est adjointe une école médico-chirurgicale , dotée de quinze chaires d'enseignement.

Le président de l'université , qui est toujours un ecclésiastique , dirige et surveille l'instruction publique dans le royaume. Un conseil , composé de six professeurs , l'assiste , et d'accord avec le président , recherche tout ce qui peut améliorer les études dans leurs divers degrés. Les établissements de la province de Naples sont placés sous l'immédiate inspection de ce président ; dans les autres provinces , ce soin est confié à des commissions de trois membres nommés par le roi , et résidant au chef-lieu. Choisi parmi les professeurs , le recteur exerce sur eux sa surveillance , règle les heures des leçons , et convoque les diverses facultés pour les examens des licences ; c'est dans ses mains que se prête le serment exigé , pour le doctorat , et il maintient en vigueur les règlements. Le plus ancien professeur remplit les fonctions du décanat ou de doyen pendant deux années ; il reçoit les demandes des aspirants aux grades académiques , et signe leurs certificats de licence et de lauréat. Cinq collègues , ayant déjà été honorés de la doyennerie , forment le conseil

du décanat. Le chancelier appose sa signature à tous les actes de l'université, et garde les archives. Le censeur a soin que tout soit en ordre dans l'enceinte universitaire.

Les professeurs doivent faire imprimer les instructions et traités qu'ils ont composés, et servant de base à leur enseignement; approuvés par le gouvernement, ces livres sont mis à l'usage des lycées. Tous les huit jours, ces professeurs convoquent les étudiants à des conférences, où ils jugent de leurs progrès. A son tour, le censeur fait attention à ce que le corps du professorat remplisse exactement son devoir. Cet office appartient alternativement à chaque professeur pendant une semaine. Ainsi une active surveillance s'exerce sans relâche sur tous les membres de l'université, soit maîtres, soit étudiants. On ne saurait trop louer, surtout la mesure qui oblige ceux-ci à se trouver présents aux conférences hebdomadaires. Adoptée en France, elle serait un frein puissant à la paresse licencieuse d'un grand nombre de jeunes gens, et garantirait leurs parents d'inutiles sacrifices pécuniaires.

A ce grand établissement d'instruction d'un ordre élevé, il faut ajouter cinq lycées et douze collèges royaux ainsi répartis :

LYCÉES.	NOMBRE.	RÉSIDENCE.
Province de Naples. . .	1	Naples.
Principauté citérieure.	1	Salerne.
Terre de Bari.	1	Bari.
Calabre ultérieure. . .	1	Catanzaro.
Abruzze ultérieure. . .	1	Aquila.
COLLÈGES ROYAUX.	NOMBRE.	RÉSIDENCE.
Terre de Labour.	2	Maddaloni, Arpino.
Basilicate.	1	Potenza.
Principauté ultérieure.	1	Avellino.
Capitanate.	1	Lucera.
Terre d'Otrante.	1	Lecce, tenu par les jésuites.
Les Calabres.	3	Monteleone, Reggio, Cosenza.
Molise.	1	Campobasso.
Les Abruzzes.	2	Chieti, Teramo.

Tous les collèges sont sous la direction de religieux.

Dans les lycées inférieurs à l'université, comme étendue d'enseignement, mais supérieurs aux collèges, on peut recevoir les diplômes d'approbation et de licence pour la médecine, le droit, les mathématiques, la physique, la philosophie et la littérature. Pour la théologie, ces mêmes grades s'obtiennent aux séminaires des évêques. Les lycées enseignent le catéchisme religieux et moral, la grammaire italienne et l'arithmétique élémentaire, l'application grammaticales aux classiques.

italiens, l'histoire sainte, la géographie, la grammaire latine, l'orthographe italienne, l'histoire profane, la mythologie, l'application de la grammaire latine aux classiques, les humanités et l'explication des meilleurs auteurs; la grammaire grecque et les antiquités grecques et romaines; les poésies italienne et latine, la philosophie, le droit naturel, le romain, celui du royaume, les procédures civiles et criminelles, la vérité de la religion chrétienne, les mathématiques synthétiques et analytiques, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'anatomie, la physiologie, la chirurgie et la médecine théoriques et pratiques. On enseigne encore les beaux-arts et l'équitation. Certes, il est difficile de trouver, en des établissements secondaires, des moyens d'instruction plus complets, surtout lorsque, comme ceux de Naples, les professeurs se tiennent à la hauteur des sciences modernes ! A la suite de ces institutions, se placent quatre écoles spéciales; savoir : celle des sourds-muets, la vétérinaire, l'institut des beaux-arts et le conservatoire de musique.

On compte aussi dans le royaume quarante-deux écoles de troisième ordre, ainsi nommées, attendu que le cours de leurs études scientifiques et littéraires n'est pas entièrement progressif et méthodique. On doit cependant remarquer avec intérêt, que dans plusieurs, et notamment à Fog-

gia , Avellino , Lucera , Barletta , Cosenza , Catanzaro et Chieti , on a établi un enseignement d'agriculture pratique. Si cette agriculture souffre , ce n'est donc pas faute d'instruction , mais par les causes déjà indiquées. Voici l'ordre de répartition de ces écoles et leur nombre dans chaque province :

Naples.	3
Terre de Labour.	6
Principauté citérieure.	1
Principauté ultérieure.	1
Basilicate.	1
Capitanate.	2
Terre d'Otrante.	11
Les Abruzzes.	1
Terre de Bari.	8
Molise.	3
Les Calabres.	5

Il existe de plus des établissements particuliers. Celui qui veut en élever un , doit obtenir la permission du ministre de l'intérieur , sur le rapport du président de l'instruction publique. Cette permission est communiquée au ministre de la police , et se renouvelle tous les ans. Ces maîtres n'ont pas besoin de prendre des grades ; mais ils sont obligés d'enseigner la lecture , l'écriture , l'arithmétique usuelle , la géographie du royaume , la tenue des livres de commerce , les langues étran-

gères , le cathécisme religieux et celui des devoirs sociaux ; ils ne peuvent se refuser à se laisser visiter par les inspecteurs que désigne le président. Toutes les mêmes obligations sont imposées aux maîtresses des écoles particulières de filles.

Quant à l'instruction élémentaire , le gouvernement exige que dans toutes les communes il y ait, au moins , une école primaire pour les garçons. A Naples , toutes les paroisses en possèdent ; à chacune sont adjoints des ecclésiastiques choisis par la commission d'instruction publique , et dont le traitement s'élève, par an , à 60 ducats (272 francs); dans les grandes villes , le nombre des écoles varie selon le nombre des paroisses; dans celles de moins de 8,000 habitants , ordinairement une seule suffit. On y enseigne le catéchisme, la lecture, l'écriture , l'arithmétique élémentaire et les devoirs sociaux, tels que le gouvernement les définit. Chaque école est inspectée par le curé qui , deux fois par an , est obligé d'envoyer ses observations au président de l'instruction publique. Il y a à Naples des écoles gratuites pour les jeunes filles , tenues par une maîtresse et deux aides. Il en existe aussi dans les centres de population de quelque importance. Celles de Naples sont payées par l'état , quoique la plupart soient sous la direction de religieuses. L'enseignement est le même que celui donné aux garçons , mais on y ajoute la cou-

ture, une instruction sur les devoirs spéciaux des femmes et l'économie domestique. Les écoles des deux sexes ont les mêmes inspecteurs, et tous les mois les maîtres et les maîtresses doivent remettre au président, par l'intermédiaire du curé, un état du nombre, du travail et des progrès de leurs élèves. Tous les ans ces élèves subissent des examens, et outre les prix qu'on leur accorde, il en est de réservés pour les instituteurs et les institutrices dont les classes se sont distinguées.

Je n'ai pas pu savoir le nombre des étudiants qui suivent les cours des lycées et des collèges, ni celui des enfants assidus aux leçons des écoles primaires; mais ce dont on ne peut douter, c'est qu'il augmente tous les jours. On éprouve de plus en plus le désir de l'instruction, et il pénètre jusque dans les dernières classes sociales, qui souhaitent, par le moyen de connaissances acquises, s'élever au-dessus de leur condition présente. Comme chez nous les plus pauvres veulent faire de leurs fils des médecins, des avocats, des artistes, des employés du gouvernement. Reste à savoir si cette ambition est un bien pour eux-mêmes et pour la société; si cette foule d'hommes instruits, pleins de prétentions que leurs études semblent légitimer, et se débattant vainement contre l'impossibilité de les satisfaire, ne présente pas un danger pour l'ordre public et la stabilité

des institutions politiques. Quoi qu'il en soit, on a dû voir, par ce court exposé de l'administration universitaire, qu'elle est parfaitement graduée, et qu'elle possède même divers genres d'enseignements et des institutions qui nous manquent en France.

VACCINE, HOSPICES, COLONIE DE SAN LEUCCIO.

A la suite de l'instruction publique, il faut placer d'abord les établissements de vaccination, car c'est l'intelligente appréciation de leurs bienfaits qui a répandu, si rapidement, le préservatif de Jenner, dans un pays où la variole exerça souvent d'horribles ravages. Il est à remarquer que dans toute l'Italie la vaccine a été adoptée avec une grande facilité, tandis qu'en France il a fallu de longs efforts pour l'introduire, et qu'aujourd'hui même une partie de la population ou la repousse par préjugé, ou la néglige par une coupable insouciance.

La vaccination est publique et gratis dans tout le royaume; les chiffres suivans montrent sa progression pendant trois années, et le rapport du nombre des enfants vaccinés à celui des naissances.

Années.	Naissances.	Vaccinés.	Rapport des vaccinations aux naissances.
1832.	209,599	107,428	51
1833.	217,410	127,007	58
1835.	230,398	205,729	89

Dans ces nombres, ne sont pas compris ceux des enfants vaccinés au sein de leurs familles, et qui n'ont pas été déclarés à l'institut central de la vaccination. En 1836 et 1837, la quantité des vaccinés a surpassé, en quelques provinces, celle des naissances, probablement à cause de l'empressement des adultes à réclamer le préservatif et de la présentation des enfants qui n'avaient pu le recevoir les années précédentes.

Les hospices de la capitale sont nombreux : une note succincte indiquera les plus importants.

Il faut commencer en donnant encore quelques détails sur l'hôpital des aliénés, dont il a déjà été question dans le chapitre de la route de Rome à Naples. Situé au milieu d'une riante contrée, loin du bruit d'une grande ville, et de la vue d'objets qui réveilleraient des passions ou de funestes souvenirs, cet établissement, fondé aux frais de l'état, d'après les plans de l'abbé Linguiti, est un des plus remarquables qui existent en Europe, et les succès qu'il obtint, dès ses commencements,

excitèrent la surprise du public , accoutumé à joindre à l'idée d'aliénation celle de chaînes et de cachots. Les moyens employés pour la guérison sont faciles et ingénieux. Le raisonnement joue un grand rôle toutes les fois qu'il peut avoir prise sur les malades ; par de bons traitements , on cherche à leur inspirer de l'affection pour le médecin , et on permet de certaines occupations , soit manuelles , soit spirituelles , selon les facultés mentales ; aussi est-on surpris de voir ces aliénés se livrer paisiblement à la culture des jardins , aux arts mécaniques , à des travaux exigeant une sérieuse attention , tels que ceux de l'imprimerie , et même exécuter des concerts , et jouer la comédie avec une intelligence et un aplomb surprenant. Beaucoup d'entre eux reviennent à leur état naturel par cette douce méthode , et l'on a remarqué que les rechutes sont rares.

L'hôpital des pèlerins , jadis uniquement destiné à cette classe de voyageurs , reçoit aussi actuellement les blessés et les indigents ; tenu par les frères de la Trinité , les soins prodigués aux malades , et la propreté de l'hospice , sont de tous points remarquables , et à ce sujet , on ne saurait trop s'étonner que beaucoup d'hôpitaux italiens soient abandonnés à des infirmiers mercenaires ; jamais l'amour du lucre n'inspirera le même dévouement que la vocation religieuse. On ignore

également, dans presque toute la Péninsule, ce que peuvent, pour le soulagement des affligés, ces corporations de saintes filles, consacrant à toutes les douleurs, à toutes les misères humaines, et leur touchante commisération et leur patiente adresse. Disons à l'honneur de la France, qu'elle vit naître et grandir ces charitables institutions.

L'hospice de Saint-Janvier, fondé, dit-on, au huitième siècle pour y recevoir des indigents, fut successivement agrandi. D'abord possession ecclésiastique, il appartint ensuite à la ville, et servit de lazaret en 1556, pendant la terrible peste qui dépeupla le royaume, et surtout la capitale. En 1666, le gouvernement en fit un dépôt de mendicité; il revint ensuite à sa première destination, et maintenant il se divise en deux sections, dont l'une est réservée à de pauvres femmes, et l'autre à de vieux invalides obligés, pour prix de l'asile qu'on leur accorde, d'accompagner les convois funèbres.

La maison des incurables est due à la pieuse charité de Francesca Longo. Commencé en 1530, cet hôpital s'augmenta par de nombreuses donations; la plus considérable fut celle de Gaspard Romer, riche négociant étranger qui s'était fixé à Naples; on doit conserver et honorer la mémoire de cet homme de bien, reconnaissant ainsi l'accueil que lui fit sa nouvelle patrie. L'hospice peut

contenir deux mille malades, et l'on y reçoit principalement les individus atteints d'affections chroniques, ceux atteints de la teigne et les syphilitiques. A cet établissement sont attachés un enseignement médico-chirurgical et pharmaceutique, un amphithéâtre d'anatomie, des cours de clinique et d'ophtalmique, et tout ce qui est nécessaire pour former de bons praticiens.

Nous voici parvenus au terme de l'examen de l'agriculture, du commerce et de l'administration du royaume, et cependant, qu'il me soit permis de mettre encore sous les yeux du lecteur, les lois particulières de la colonie industrielle de San Leuccio, fondée par Ferdinand IV en 1789, et présentant une telle anomalie avec l'esprit général de la législation napolitaine, que l'on dirait qu'elles furent une conception échappée à quelque philosophe français du dix-huitième siècle; mais Ferdinand cédait, sans le savoir, à cette philosophie dont la mission était de démolir, et qu'il devait combattre avec tant de vigueur, quelques années plus tard, après en avoir subi les conséquences, et vu son trône momentanément renversé.

Le roi choisit pour cette fondation la colline de San Leuccio; il y construisit des maisons pour les colons futurs, de vastes bâtiments pour une manufacture de soieries, un hôpital, une église et un petit palais pour lui-même. Il peupla ces cons-

tructions d'ouvriers étrangers, les pourvut de machines, d'instruments nécessaires à l'industrie qu'il voulait développer, et quand ces préparatifs furent achevés, il établit à San Leuccio trente et une familles composées de deux cent quatorze individus régnicoles, et se prêtant à ses désirs. Après avoir rappelé dans le préambule de son édit les motifs qui le portaient à fonder un pareil établissement, il promulguait la législation et les devoirs des colons envers Dieu et l'état; en voici les plus singulières dispositions :

« Le mérite seul distingue entre eux les colons
» de San Leuccio; une parfaite égalité de vêtements est ordonnée, et le luxe est absolument
» interdit.

» Les mariages seront soumis à une cérémonie
» religieuse et civile. Les jeunes époux se choisiront librement, et leurs parents n'auront pas le
» droit de s'opposer à leur union. Comme l'égalité
» est le principe fondamental et l'âme de la société
» de San Leuccio, l'usage des dots est aboli. Moi,
» le roi, je donnerai la maison, les outils, les
» meubles et autres objets nécessaires à la nouvelle famille.

» Je veux et j'ordonne, que parmi vous on ne
» fasse point de testament, et que vous restiez
» étrangers à toutes les conséquences légales qui
» en dérivent; que la seule équité naturelle règle

» vos relations , que les enfants des deux sexes
» succèdent par portions égales aux biens de leurs
» père et mère , les père et mère à ceux de leurs
» fils , et ensuite les collatéraux , mais seulement
» ceux du premier degré ; à défaut des uns et des
» autres, que la femme conserve l'usufruit, et qu'en
» l'absence des héritiers ci-dessus appelés à suc-
» cession, les biens du défunt passent au mont-de-
» piété et à la caisse des orphelins.

» Les funérailles , simples et religieuses et sans
» aucune distinction , seront faites par le curé aux
» frais de la maison du défunt.

» Le noir est défendu. A la mort d'un père ou
» d'un époux , il est permis de porter au bras ,
» mais pendant deux mois au plus , un signe de
» deuil.

» L'inoculation de la petite vérole est obliga-
» toire ; elle se fera par le magistrat du peuple ,
» sans que l'autorité ou la tendresse des parents
» y intervienne.

» Tous les enfants des deux sexes apprendront,
» dans les écoles , à lire , à écrire , à calculer , et
» ils y seront instruits de leurs devoirs ; on les for-
» mera aussi dans d'autres écoles spéciales aux
» arts et métiers. Les magistrats du peuple nous
» répondront de l'exécution de cette loi.

» Ces magistrats , appelés Seniori , seront élus,
» par une assemblée solennelle des chefs de fa-

» mille , au scrutin secret et à la majorité des suffrages ; ils arrangeront à l'amiable les contestations en matière civile , ou les jugeront. Leurs sentences seront sans appel en tout ce qui concernera l'industrie et les professions de la colonie. Ils puniront correctionnellement les fautes légères , et veilleront à l'exécution des lois et des ordonnances. L'office de Seniore durera une année.

» Les citoyens de San Leuccio seront , pour des causes supérieures à la compétence des Seniori , ou pour des crimes , justiciables des tribunaux et des lois communes du royaume.

» Un citoyen livré , comme prévenu , aux tribunaux ordinaires , sera d'abord secrètement dépouillé des vêtements de la colonie , et dès lors , à moins qu'il ne soit déclaré innocent , il aura perdu les droits et les privilèges de colon.

» Les jours de fêtes , et après l'accomplissement des devoirs religieux et la présentation du travail de la semaine , tous les citoyens en âge de porter les armes , s'occuperont d'exercices militaires ; car le premier devoir est envers la patrie , nos bras doivent la défendre et nos œuvres l'honorer. »

Cet édit se terminait ainsi : « Citoyens et colons de San Leuccio , ce sont les lois que je vous donne ; observez-les , et vous serez heureux. »

Telle était cette singulière société fondée, par un roi absolu, sur un système égalitaire, et qui tenait à la fois des institutions civiles des frères Moraves et du gouvernement militaire que les jésuites établirent au Paraguay. Je n'ai pu savoir quel était le philosophe utopiste ou le courtisan qui inspira le désir de cette fondation à Ferdinand, incapable de la concevoir par lui-même ; serait-ce le ministre Acton, cherchant à se faire pardonner une ambition effrénée par quelques actes de libéralisme conformes à l'esprit de son siècle !

La colonie, dont le nombre des habitants parvint à huit cents environ, fut d'abord paisible et heureuse ; mais les idées politiques en y pénétrant, troublèrent sa tranquillité, et bientôt elle eut sa part du malheur général qui vint s'appesantir sur le pays. Aujourd'hui elle existe encore, quoique bien déchue de son éphémère prospérité, et continue à s'occuper principalement du tissage des soieries.

ENVIRONS DE NAPLES.

Pausilippe, Agnano, Etuves, Grotte du Chien, Solfatara, Pouzzole, Monte-Nuovo, Lac Averne, Lac Lucrin, Cumes, Fusaro, Piscine de Bauli, Baja et ses temples, Monte Barbaro, Mtsène, Caserte.

Avant de pénétrer dans la capitale des Deux-

Sicules, jetons un coup-d'œil sur ses environs si beaux, si dignes d'attention, si remplis de souvenirs, et la plus noble, la plus brillante ceinture qui puisse entourer une ville royale. Là, furent apportés la civilisation grecque, la poésie et les arts par les colonies du Péloponnèse et de l'Asie-Mineure; là, s'élevèrent de puissantes cités et naquit la philosophie pythagoricienne; là, des codes émanés de ses principes, et que nous admirons encore, régirent des peuples nombreux. Dans ces champs, Pyrrhus, Annibal balancèrent les destins de Rome; en se réveillant après un long sommeil, le Vésuve couvrit de cendres et de laves Stabia, Pompéi, Herculaneum, et Pline mourut victime de son amour pour la science; au moyen-âge, douze chevaliers normands surent y élever un puissant empire, et Amalfi, jadis humble bourgade cachée au fond d'un sinus de la mer, donna, par ses prospérités, l'exemple de ce que peuvent le courage et l'industrie commerciale; en des temps plus modernes, le sang espagnol et français coula sur ces bords aujourd'hui si pacifiques; Bayard et Gonzalve de Cordoue illustrèrent leur nation, l'un par sa valeureuse vertu, par son respect pour la foi jurée, l'autre par ses talents unis à la perfidie. Enfin, aux jours d'inouïs triomphes, Championnet, Macdonald, Murat, firent régner notre nom et nos armes. Aux char-

mes de ces pensées, que chaque lieu fait naître, si l'on ajoute ceux de points de vue pittoresques, d'une exubérante végétation, d'un climat admirable, on concevra les émotions que le voyageur éprouve sur cette plage illustrée par tant d'événements, et rassemblant tous les dons de la nature.

En prenant Naples pour notre point de départ, en nous portant d'abord à l'ouest, et ensuite en descendant au sud-est, parcourons ces riches campagnes, ces magnifiques rivages si diversement accidentés, et commençons par décrire la constitution géologique de la baie, dont le nom se confond avec celui de la capitale.

Cette ville, la première de l'Italie en population et en importance commerciale, est probablement située sur le bord oriental d'un ancien et immense volcan, dont le cratère, à une époque qu'aucune tradition ne peut indiquer, comprenait toute sa baie, sur un diamètre de cinq à six lieues, et fut envahi par le flot de la mer, lorsque l'irruption de l'Océan donna naissance à la Méditerranée; c'est la première idée que fait naître l'inspection des lieux, et l'examen semble la confirmer. En effet, du côté de la terre tout est volcanique, et les pentes du rivage, presque toujours rapides, deviennent souvent presque abruptes en approchant de Cumès et de Pouzzole; pénétrant le sol à une grande pro-

fondeur, partout se relèvent et apparaissent le tuf, la cendre et la lave. En face de Naples, une suite d'îles rangées en demi-cercle, également volcaniques, et qui ont l'aspect des déchirures d'un cratère, formaient une enceinte dont les deux tiers subsistent encore; le reste a été sans doute détruit par d'énormes secousses, par des éboulements, par l'érosion du feu, comme il est arrivé à la Somma du Vésuve ou paroi primitive, entourant le cône actuel du volcan. En regardant la carte, et en partant du point le plus méridional de ce cratère présumé, de l'île de Caprée, en remontant ensuite au nord, le long de la côte, par Campanella, Sorrento, Castello a Mare, Torre delle Annunziata, Torre del Greco, Resina, Naples, Pausilippe, Pouzzole, Baja, Misène, et reprenant sur la mer, en déclinant vers le sud-ouest, les îles de Procida, de Vivaro et d'Ischia, on a contourné les cinq sixièmes d'une immense ellipse, où la marque irrécusable des anciens incendies subsiste à jamais; plusieurs parties du rivage sont encore incandescentes, telles que le Vésuve, les environs du lac Agnano et la Solfatarra; on pourrait presque y ajouter le Monte Nuovo, qui doit son nom à sa formation récente, résultat de l'éruption de 1538, entre Pouzzole et Baja, lieux où depuis des milliers d'années la flamme souterraine était restée en repos, et où elle re-

prit une si puissante activité, une si grande force de soulèvement, que trois jours lui suffirent pour élever un cône de 200 mètres de hauteur. Sans doute, quoiqu'elle soit maintenant latente, la matière ignée existe toujours dans ses entrailles, et fera tôt ou tard explosion. Monte Nuovo imitera le Vésuve; celui-ci avait été si long-temps paisible, qu'on avait perdu la mémoire de ses anciens ravages; des cultures, l'olivier, de riches vignobles décoraient ses flancs, lorsqu'en 79 de notre ère, il vomit tout-à-coup de nouveaux torrents de lave, et n'a cessé depuis de garder son effrayante activité : la Solfatarra s'entrouvrit de nouveau en 1190, après d'affreux tremblements de terre, suivis d'une violente conflagration, et quoique plus pacifique maintenant, brûle toujours depuis cette époque. A partir du Vésuve jusqu'à Baja le feu est apparent sur un quart de la circonférence de l'ellipse. Naples, placée entre le Vésuve et la Solfatarra, à deux lieues et demie de l'un, et à un peu plus d'une lieue de l'autre, est donc au centre de la plus forte action.

Si on n'admet pas que la baie actuelle soit un ancien cratère, on ne peut nier, du moins, qu'il y ait eu jadis un immense système volcanique de forme elliptique, et dont les principales sommités subsistent toujours, soit éteintes, soit encore incandescentes.

Quel sera le sort futur de Naples ? C'est ce que l'on ne saurait prévoir avec certitude ; mais on ne peut se dissimuler que la position est dangereuse. Des tremblements du terrain, surtout quand la lave tarde à s'ouvrir une issue, précèdent souvent les éruptions du volcan, et doivent faire craindre une catastrophe. Il n'est pas vrai, comme on le répète, que lorsque le Vésuve jette davantage de flamme, la Solfatarra répand plus de fumée, et qu'il y ait communication souterraine entre ces deux foyers. Des informations exactes, et prises auprès d'un professeur de géologie, me mettent à même de démentir le fait. Naples n'est donc pas située au-dessus d'une traînée volcanique, et le danger que cette ville peut courir en est diminué. C'est bien assez de pouvoir être renversée par une secousse, sans avoir à craindre encore d'être engloutie dans un affaissement de la côte. Telle est toutefois la puissance de l'habitude que les Napolitains en contractent, en temps ordinaire, une complète insouciance du péril qui les menace sans cesse. Ce n'est qu'au moment des grandes convulsions de la montagne, comme ils l'appellent sans autre désignation, lorsque avec de longs mugissements elle fait jaillir de son sommet une gerbe étincelante, et répand ses torrents de laves en nappes embrasées, qu'ils éprouvent une terreur d'autant plus grande qu'elle succède

à une oubliieuse sécurité. Alors l'abattement du peuple est extrême; il assiège les églises, il invoque Saint Janvier, il exige des processions; et pourtant déjà cette atonique frayeur n'a presque plus de cause réelle; car l'instant véritablement périlleux est celui où la flamme cherche à s'échapper du cratère obstrué par les scories et ses éboulements; dès qu'elle s'élance, dès que les gaz brûlants, qui ébranlaient la masse du volcan, ont trouvé une issue, les agitations du sol environnant ne sont plus à redouter, et tout se borne aux ravages partiels, que les coulées de matières en fusion peuvent exercer dans les champs voisins.

Après avoir dit quelques mots sur la configuration de la baie de Naples, et son origine probable, il est temps de décrire ses rivages, et la zone des terrains volcaniques tels qu'ils m'ont apparu à l'ouest et au sud-est de la ville, depuis Cumès et Baja jusqu'à Castello a Mare. Au milieu de la ligne ouest se trouve la Solfatarra, et au milieu aussi de celle du sud est le Vésuve. Commençons par l'ouest.

En partant de Naples, et en suivant sur le bord de la mer, le magnifique quai de Chiaja, on arrive immédiatement au vaste et antique tunnel de Pausilippe que Plinè appelle une œuvre monstrueuse, et très remarquable, en effet, si l'on pense au temps où elle fut commencée, et où l'on

ne possédait pas la science mathématique et les moyens d'exécution des temps modernes. Ce tunnel ou grotte , ainsi que les Napolitains le nomment , est creusé dans une colline supportant une grande quantité de maisons et le tombeau de Virgile. La masse , au milieu de laquelle il est dirigé , se compose de tuf et de cendres volcaniques , que la pression et un gluten apporté par les infiltrations des eaux , ont solidifiées. On ignore quels sont les auteurs d'un pareil ouvrage , qui annonce une civilisation avancée , et à quelle époque il fut entrepris. Étonnante ignorance ! à moins que ce passage n'ait été ouvert par ces peuples de l'antique Ausonie , dont la mémoire est presque éteinte , et qui cependant ont attesté leur existence par tant de cyclopéennes constructions que les siècles n'ont pu démolir ; mais de toutes façons , il est probable que l'œuvre fut exécutée par les habitants de Naples et de Cumes , qui ne pouvant suivre le rivage , abrupte en plusieurs endroits , voulurent se mettre en facile communication , et s'épargner la peine de gravir une pente trop inclinée. La voûte , d'inégale hauteur , s'élève jusqu'à 56 mètres , et sa longueur est d'un tiers de mille ; sa largeur médiocre suffit cependant à deux voies de chariot ; elle était autrefois plus surbaissée , et ce n'est qu'à diverses reprises que l'on s'est occupé de son exhaussement , mais par une

opération inverse, et en déblayant le bas et le plan de roulage pour adoucir une raide montée partant de Chiaja; les traces qu'ont laissées sur les parois les moyeux des roues, et qui forment des sillons parallèles le prouvent évidemment; d'ailleurs on connaît les époques de ces rabaissements successifs du sol; ils commencèrent sous le roi Alphonse I^{er}, et le dernier fut entrepris par le vice-roi Pierre de Tolède. Certainement la grotte de Pausilippe est un beau et utile ouvrage; mais comme difficulté vaincue, il a été surpassé par plusieurs de nos tunnels percés dans une matière dure, et surtout par celui des Echelles en Savoie. Au reste, ce passage très fréquenté est obscur, plein de poussière, toujours retentissant des clameurs napolitaines et fort incommode; c'est un échantillon du tumulte et du mouvement continuels de la capitale.

Le tombeau, nommé si long-temps celui de Virgile, est, du côté de Naples, placé à gauche à l'entrée de la grotte et sur le penchant de la colline; il était jadis presque de niveau avec la route, mais depuis qu'on l'a rabaisnée, il se trouve sur un escarpement d'une vingtaine de mètres au-dessus du sol actuel. Cet humble monument consiste extérieurement en une petite tour en briques et voûtée, dont la surface est couverte de plantes grimpantes et d'arbrisseaux. L'aspect intérieur fait

douter, avec raison, que ce soit réellement la tombe du grand poète. Le pourtour contient un grand nombre de niches ou plutôt d'enfoncements pratiqués dans l'épaisseur du mur, en sorte que c'est un véritable columbarium, un de ces réceptacles que les riches Romains faisaient construire pour y déposer les restes de leurs affranchis. Chaque niche était destinée à recevoir les cendres enfermées dans l'urne funéraire. Virgile n'était ni assez riche, ni assez grand seigneur pour avoir une pareille clientèle; de plus, l'urne principale, celle de Virgile, que l'on a prétendu avoir existé au milieu du tombeau et porter le fameux distique :

Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

n'a jamais pu être retrouvée, quoique, dit-on, le roi Robert l'ait déposée, en 1326, au château de l'Œuf. J'en demande pardon aux voyageurs et aux poètes qui ont, tour à tour, célébré cette tombe; mais je crains bien, et les érudits de Naples en sont persuadés comme moi, que tout cet enthousiasme ne se soit allumé que pour la dernière demeure de quelques esclaves sardes ou phrygiens.

Après avoir traversé la grotte de Pausilippe, au

milieu des flots toujours incessants de voitures, de chevaux, de mulets et de piétons, on entre dans une riche plaine, où la végétation déploie tout son luxe; le 29 octobre 1838, la chaleur y était encore égale à celle de notre mois de juin, quand le soleil brille de tout son éclat, et les prairies, la vigne attachée aux ormeaux, les figuiers chargés de fruits violets, le peuplier aux formes pyramidales, remplis de sève et de verdure, n'annonçaient point encore les atteintes de l'automne. On suit cette plaine pendant un mille et demi, puis, en se détournant à droite, on franchit le bourrelet d'un ancien volcan, dont le lac Agnano occupe la partie inférieure. Les eaux, assez fraîches et douces à la surface, sont chaudes et salées au fond; souvent elles semblent entrer en ébullition, effet qui n'est produit que par le développement du gaz carbonique, et quelquefois de l'hydrosulfuré. L'air est très malsain sur les bords de ce lac. Les exhalaisons enfermées entre les murailles, en partie boisées, du cratère ne peuvent s'échapper; cependant il est couvert de nombreuses troupes de canards sauvages et d'oiseaux aquatiques. J'ai déjà fait remarquer, en parlant des troupeaux qui respirent, toute l'année, le mauvais air des marais Pontins, que les miasmes délétères sont moins dangereux pour les animaux que pour l'espèce humaine, et même qu'ils y ré-

sistent mieux à mesure que leur organisation est moins parfaite.

A gauche et à droite du chemin, et à cent pas du lac on voit les étuves et la grotte du Chien.

Les étuves, qui ont de la réputation pour le traitement des maladies cutanées et de celles qui exigent une excitation à la transpiration, sont de petites chambres, en partie construites en maçonnerie, et en partie excavées dans les pentes intérieures du volcan; des vapeurs s'échappent constamment du sol; sujette à des variations, leur température moyenne est de 44 degrés centigrades; mais celle du sol est bien plus élevée; si on le creuse de quelques pouces, on ne peut le toucher sans éprouver une pénible sensation; quelquefois même il en sort une légère flamme bleuâtre. Ainsi tout annonce que certaines parties de ce vieux volcan sont encore presque à l'état d'incandescence. Toutes ces étuves, situées à quelques mètres seulement au-dessus du lac, répandent une forte odeur sulfureuse.

La grotte du Chien, placée de l'autre côté de la route, sur le premier escarpement du cratère, n'est qu'un petit enfoncement formé par la nature dans un tuf sablonneux; sa profondeur est de dix pieds, sa largeur de quatre, et sa hauteur de huit à neuf. Les anciens la connaissaient, et Pline en fait mention; mais le merveilleux dont ils l'entou-

raient a disparu depuis les progrès des sciences chimiques; l'analyse prouve que les émanations meurtrières qu'elle exhale sans cesse, ne se composent que de gaz carbonique mêlé à une vapeur aqueuse, qui rend toujours humide le terrain de cette grotte, dont la voûte et les élévations latérales ne présentent aucune incrustation, aucun dépôt salin ou sulfureux. Le gaz, que l'on reconnaît à un tremblement qu'il imprime à l'air, et pareil à celui que l'on remarque au-dessus d'un vase contenant du charbon allumé, ne s'élève pas à plus de vingt-cinq centimètres à cause de sa pesanteur; en sorte, qu'un homme ou un animal d'une certaine taille, peuvent entrer dans la grotte sans courir de danger. Le fameux chien, destiné à satisfaire la curiosité des voyageurs, se prête assez volontiers à son supplice, parce qu'il sait qu'un repas l'attend au sortir de l'expérience. Son maître le couche sur le terrain de manière à ce que sa tête soit plongée dans le gaz. Au bout d'une minute l'effet est produit. Les yeux, quoique ouverts, sont fixes et brillants, un peu d'écume sort par la bouche, et les membres raidis ont l'apparence de la mort; le maître prétend que deux ou trois minutes au plus suffiraient pour la donner réellement. Au sortir de la grotte, le chien est étendu sur l'herbe, et reprend connaissance après quelques mouvements convulsifs. Cependant il est

encore étourdi, et sa marche vacillante lui donne l'apparence de l'ivresse. Un même animal ne pourrait supporter cette épreuve trop souvent, et l'homme qui fait le métier de montrer la grotte, en a six se relayant à tour de rôle. Il est inutile de dire qu'un flambeau s'éteint dans le gaz, faute d'air atmosphérique.

A l'ouest d'Agnano, et presque sur une ligne droite, se dirigeant vers la mer, se trouvent Astroni, Capomazzo, Monte Barbaro, Cumes, tous volcans éteints. Le plus considérable est Astroni, dont les pentes extérieures touchent presque celles d'Agnano, et qui semble avoir été par sa masse et sa situation le centre d'où l'action volcanique a rayonné; son vaste cratère contient maintenant un parc de trois milles de circonférence, planté d'arbres et qui sert à la chasse des rois de Naples.

Les collines leucogées unissent Astroni au mont Olibano et à la Solfatarra, placée entre ce vieux volcan et la mer, sur le chemin de Pouzzole; elle n'est séparée de la plage que par un monticule volcanique également, et composé de tuf et de laves, ainsi qu'Olibano que je viens de nommer. Tout ce groupe de montagnes et de collines fut, en des temps dont la mémoire est perdue, en proie à un immense incendie, et qui probablement était en activité à l'époque où les îles de la baie de Naples versaient des torrents de feu. C'est du

couvent des Camaldules , situé sur une hauteur en arrière de ces volcans , que l'on peut bien juger de leur forme et de leur position respective. On arrive à ce couvent par une gorge pittoresque ouverte aussi dans le cratère du Vomero ; cratère où se sont élevés jadis plusieurs monticules , volcans en miniature , et couverts maintenant d'une admirable végétation. Des terrasses du couvent on admire une vue ravissante ; de là , se déploie un immense horizon tout resplendissant de lumière. A droite , l'œil contemple l'hémicycle des îles , le cap de Misène , le château de Baja , assis sur des rochers ; à gauche , la grande cité , Capo di Monte , chargée d'élégantes constructions et de masses de verdure , Portici , le Vésuve , et au centre les plans successifs d'une riche campagne , se déroulant jusqu'aux golfes de Naples et de Pouzzole jusqu'à la grande mer toujours animée par le mouvement des vaisseaux et l'éclat des blanches voiles.

On pénètre dans l'intérieur de la Solfatarra , voisine d'Agnano , par une ouverture formée dans le bourrelet de son cratère , soit par un éboulement , produit de quelque violente secousse , soit plutôt par la pression de la lave en ébullition , et qui est parvenue à s'échapper en brisant une partie de son enceinte ; c'est ce qui arrive encore à présent au Vésuve et à l'Œtna ; cette Solfatarra

est évidemment le reste d'une montagne, dont les premières éruptions auront fait écrouler le sommet; son cratère a trop peu de profondeur, et ne présente point la forme de cône renversé, affecté à ceux des autres volcans. Autant qu'on peut en juger par le simple regard, il m'a paru que ses parois n'avaient pas plus de trente à quarante mètres au-dessus du fond.

Nommée par les Romains Forum Vulcani, et regardée par Pline et Strabon comme encore incandescente, la Solfatarra, dans son état actuel, est une petite plaine elliptique, longue de 298 mètres, large de 252, et encaissée entre des murailles d'une origine vulcanienne encore attestée par les traces du feu qu'elles conservent de toutes parts. Là, où la végétation ne s'est pas emparée des pentes, on voit surgir les tufs rouges et jaunes et les anciennes scories. Dans la plaine, lorsque le terrain alumineux et sulfureux n'est pas trop brûlant, des arbrisseaux couvrent également le sol; il nourrit, en quelques endroits, un taillis de châtaigners et surtout l'arbousier, le myrthe et l'érica méditerranæa, dont la vigoureuse croissance surprend dans un lieu si chaud, et où l'humidité s'évapore si promptement; cependant le soufre, qui brûle toujours en plusieurs endroits, s'en échappe sous forme de vapeur, et s'attache en fragiles cristaux aux débris extraits de puits

peu profonds, d'où l'on tire la terre alunée, et à tous les corps sur lesquels il peut se déposer; à une assez grande hauteur, les flancs du cratère sont couverts de ces efflorescences prenant tour à tour, depuis la nuance citron clair jusqu'à l'orangé, toutes les teintes que le jaune peut produire, et présentant un fort beau spectacle; c'est surtout à l'extrémité du cratère, opposée à la fissure qui sert d'entrée, qu'elles sont plus nombreuses; mais, à peine adhérentes à leurs supports, qu'elles revêtent de brillantes couleurs, le souffle des vents les disperse facilement, et sans cesse on les voit se renouveler. Presque partout l'incendie intérieur est si près de la surface, que si on creuse un trou d'une médiocre profondeur, on ne peut y tenir la main. Toute la plaine paraît n'être que le dessus d'une voûte suspendue sur un abîme; elle est sonore sous les pas, et retentit si on la frappe fortement avec une pierre ou un bâton. C'est principalement à l'extrémité est du grand diamètre que l'action du calorique se fait le plus sentir; depuis l'entrée, le terrain va en pente, et probablement c'est là que la voûte a le moins d'épaisseur; c'est là aussi que le sol est vraiment brûlant; il chauffe tellement des cuves à peine enfoncées dans le tuf de quelques décimètres et contenant des lessives d'alun, que l'évaporation est bientôt achevée. Près de ces cuves,

un cône en poterie troué par le haut, semblable à ceux des raffineries de sucre, et lié à la terre avec du mortier, laisse échapper une fumée aqueuse, bouillante et impétueuse comme celle qui sort de la soupape d'une machine à vapeur. Ce cône a été placé en cet endroit pour faire juger du degré de chaleur de cette partie du cratère. Outre l'alun, on exploite aussi par sublimation le soufre dont le sol est imprégné; cette opération s'accomplit au moyen d'une fabrique élevée, près de l'entrée, dans l'intérieur même de la Solfatarra. Tel est ce volcan presque éteint, mais dont l'action est à la fois occulte et continue, tandis que le Vésuve se livre à de longs repos après ses éruptions et semble se refroidir, du moins à sa surface. Il est possible que cette Solfatarra se ranime, comme en 1190, qu'elle vomisse encore des torrents de laves, des tourbillons de flammes, et qu'elle menace la capitale qui en est si rapprochée. Le sommeil des volcans ne doit jamais inspirer une entière sécurité. Qui eût pensé qu'après un calme de plusieurs milliers d'années le Vésuve s'allumerait de nouveau et ensevelirait sous la cendre Herculanium et Pompéi ?

De la Solfatarra on se rend à l'amphithéâtre de Pouzzole. Quoique ce monument ait été cruellement maltraité par les tremblements de terre, la barbarie des Lombards, des Normands et des dé-

molisseurs du moyen-âge, il est cependant assez bien conservé pour que l'on puisse reconnaître exactement sa forme. Bâti en pierres et en marbres, donc les blocs ont d'énormes dimensions, il n'a que deux ordres superposés d'arcs et de colonnes, contre l'ordinaire de ces espèces de constructions, qui en ont trois lorsqu'elles sont d'une grande étendue; celle-ci était une des plus vastes, puisqu'elle pouvait contenir 40,000 spectateurs. Son arène elliptique a soixante-deux mètres dans son grand diamètre, et quarante-trois dans le petit.

Tout près de Pouzzole, et presque au pied de la Solfatarra, on voit le temple de Sérapis, construit au sixième siècle de Rome, ainsi que le prouve une inscription trouvée sur son emplacement. Caché long-temps sous des décombres et des éboulements, il ne fut rendu à la lumière qu'en 1750, et sa conservation était alors remarquable; mais aussitôt on le dépouilla sans pitié de ses colonnes, de ses ornements, de ses vases, de ses statues; acte de barbarie indigne d'une époque où l'archéologie et l'amour des arts furent en honneur. Ainsi nous sommes privés de l'aspect d'un temple antique demeuré presque en son entier; il avait quarante-quatre mètres de longueur et trente-huit de largeur dans son ensemble, c'est-à-dire, en y comprenant les portiques qui l'entouraient, et les

quarante-deux chambres servant au logement des prêtres et au service du culte. Le tout formait un quadrilataire, au milieu duquel s'élevait le temple de forme circulaire et de soixante-cinq pieds romains de diamètre. Il n'en reste plus que la base jadis environnée de seize colonnes monolithes de marbre chipolin, dont trois fracturées et divisées en tronçons, gisent encore ignoblement étendues sur le sol ; elles portent l'empreinte d'une irruption de la mer et de leur séjour dans les eaux : les coquillages habitués à s'attacher aux rochers et même à les percer, y ont laissé leur marque, et montrent que cette inondation, d'une longue durée, a dû s'élever à vingt-deux palmes napolitaines ; mais alors elle dut couvrir aussi une grande partie de la campagne et même de Pouzzole, et pourtant la tradition se tait sur cet événement, ainsi que sur le retrait de la Méditerranée. Le fait et sa cause sont restés également obscurs, et ne peuvent être indiqués que par des témoins muets, que par les débris du temple. Ce qui est hors de doute, c'est que toute cette côte a éprouvé de continuelles subversions, et probablement des soulèvements et des dépressions de terrains, tels qu'il en existe actuellement au Chili, et dont on a négligé de tenir note depuis le sixième siècle de notre ère jusqu'au quinzième. Une source d'eau sulfureuse remplit aujourd'hui l'enfoncement de

la cour entre les portiques et le temple, et n'y séjourne, à ce qu'il m'a paru, que par suite d'un affaissement partiel, que quelque convulsion volcanique aura produit. Il est impossible de croire que l'architecte ait choisi un endroit aussi marécageux. Ce monument si intéressant pour les amateurs d'antiquités et de géologie, l'est encore sous un autre point de vue, il montre quelle était la magnificence des Romains cent cinquante ans avant le règne d'Auguste.

Pouzzole, située à moitié dans la plaine et à moitié sur une hauteur, est une ville pittoresque; son port, maintenant assez petit, était autrefois un des plus importants de l'Italie, et son môle passait pour un des plus hardis et des plus vastes ouvrages que l'antiquité eût exécutés. Ce port possède aussi un témoignage des extravagances de Caligula; c'est le pont de 3,600 pas de longueur qu'il fit construire au travers du golfe, pour unir Pouzzole à Baja, et où il passa en triomphe, étalant ainsi sa folie aux yeux du sénat et de l'armée. Cette œuvre gigantesque, toujours battue des flots, et composée en certains endroits de maçonnerie et en d'autres de bateaux, ne pouvait durer; il n'en reste du côté de la ville que quelques piles, ou plutôt une chaussée brisée. Sur la place publique on voit encore un piédestal, de marbre blanc, décoré de figures représentant les villes

de l'Asie-Mineure qu'un tremblement de terre avait renversées et que Tibère fit réédifier; il est probable que ce piédestal supportait la statue de l'empereur, tyran soupçonneux, cruel à ceux qui l'approchaient, mais bon administrateur. Un palais d'une masse imposante et bâti, sous la domination espagnole, par le vice-roi Pierre de Tolède, sert actuellement de caserne. Sur la fin de la république, et dans les premiers temps de l'empire, Pouzzole, célèbre par ses bains, était le rendez-vous, non seulement des malades, mais des courtisanes à la mode et de la brillante jeunesse romaine. Alors, comme aujourd'hui, les eaux thermales attiraient plus d'amateurs du plaisir que de véritables affligés.

De Pouzzole on arrive au lac Avernè en passant au pied de Monte-Nuovo, produit d'un soulèvement et de l'éruption de 1538. Conique et haut à-peu-près de 200 mètres, ce volcan éphémère, et qui ne fut en incandescence que pendant quelques jours, se repose depuis trois siècles. Il est déjà couvert, ainsi que son cratère, de verdure, de vignobles et d'arbres en plusieurs endroits. Ainsi trois cents ans ont suffi pour rendre fertiles ses laves et ses scories et même un bien plus court espace de temps, car la grandeur des arbres qui végètent sur ses flancs, prouve qu'ils sont déjà anciens. Lorsque je m'occuperai du Vésuve,

je dirai combien et comment la nature reprend promptement sa vie végétale sur ces terrains que le feu semblait avoir condamnés à une éternelle stérilité. Le cratère a un mille et quart de circonférence et la base du mont environ trois. Monte-Nuovo, sorti des entrailles de la terre, et formé, tel qu'il est maintenant, presque en une seule nuit, est digne de toute l'attention des géologues.

Au bas d'un de ses versants se trouve le petit lac Averno qui est évidemment lui-même un ancien cratère, dont le contour est de quinze à seize cents mètres. Les eaux de ce lac, profondes de 160 mètres et dont la plus grande partie est au-dessous du niveau de la mer, ont perdu presque toute leur malignité, probablement fort exagérée par les poètes et la crédule antiquité, et les oiseaux volent impunément au-dessus de sa surface. Plusieurs maisons placées sur ses bords sont occupées par des cultivateurs; dans les grandes chaleurs il exhale seulement quelques miasmes fiévreux, mais pas plus redoutables que ceux d'autres localités habitées toute l'année par des populations agricoles. Presqu'à la base de Monte-Nuovo, et sur la rive, on voit les ruines d'un temple d'Apollon, à ce que prétendent du moins les antiquaires, gens qui donnent souvent comme certains les faits les plus douteux; en Ita-

lie, c'est une obligation, un point d'honneur pour ces messieurs, d'assigner un nom, une destination à tout vieux débris de murailles. En face, de l'autre côté du lac, les ciceroni montrent un enfoncement dans le roc, une espèce de galerie souterraine qu'ils appellent aussi grotte de la Sibylle ; mais il paraît que ce couloir étroit et rempli d'une eau marécageuse, n'est qu'un déversoir, un canal de décharge commencé par Néron et qu'il ne put achever.

Le lac Lucrin n'est séparé de l'Averne que par une bande étroite de terrain. C'est encore un demi-cratère dont l'autre moitié se sera écroulée par le fait de quelque convulsion volcanique. Ces deux lacs furent mis en communication avec la mer par Jules César ; mais Lucrin, renommé autrefois pour la bonté de ses huîtres et en grande vénération auprès des gastronomes romains, fut en partie comblé par le tremblement de terre de 1538, par l'éruption de Monte-Nuovo, et n'a plus maintenant que l'aspect et l'étendue ordinaire d'un étang.

De là, les guides vous conduisent à l'arco Felice, vaste construction encastrée entre deux masses de tuf et jadis une des portes de Cumès ; elle est en briques et a vingt mètres de hauteur ; l'ouverture de l'arc est de cinq. Il est évident que cette porte, enfoncée dans une gorge profonde,

devait se rattacher à des murs bâtis sur les deux collines ; autrement , elle eût été dominée et de nulle défense. Si l'on gravit la colline de droite , on y jouit d'une admirable vue au travers des pampres et de la belle végétation qui la décore.

Après avoir passé cette porte , à un demi-mille de distance et sur un replat assez élevé , on aperçoit les débris de Cumès , ou plutôt son emplacement , puisqu'il n'en reste que quelques vestiges informes de murs et des briques répandues dans les champs. Ces ruines sont couvertes de vignes en hautains , et l'on ne peut s'empêcher de faire de tristes réflexions sur le sort d'une ville que Strabon prétendait être la plus ancienne de l'Italie , et si florissante jadis qu'on l'appelait la fortunée. Seule , elle résista plusieurs fois aux forces réunies des Campaniens , et sous Auguste , la culture des arts la rendit célèbre. Assiégée , prise et presque détruite en 715 par le duc de Bénévent , elle le fut entièrement par les Napolitains en 1207. Ainsi , ce n'est que depuis six cents années qu'une antique cité pleine de tant d'illustres souvenirs a disparu de la surface de la terre. Aujourd'hui , sans se douter de ces révolutions , un fermier laboure son enceinte. A son extrémité sud-ouest s'élève la fameuse roche qui portait à son sommet le temple d'Apollon Sanatorius , et contenait à sa base la grotte des Sibylles et

non de la Sibylle, comme l'ont répété tant de voyageurs, car les Sibylles étaient les prêtresses rendant les oracles du temple et se succédèrent pendant une longue suite de siècles. Quant à la grotte, la nature ne l'a point creusée, et certainement elle a été taillée de main d'homme dans le roc. On entre d'abord sous une voûte assez élevée à son origine et qui, en s'abaissant, prend une forme conique; on monte ensuite par un escalier de 52 marches, également ouvert dans l'épaisseur du rocher, et l'on arrive à une espèce de cheminée perpendiculaire correspondant aux constructions supérieures. La raison qui a fait pratiquer ce long tuyau dans le sein de la montagne, et sans doute avec un pénible travail, n'est pas facile à saisir. Les guides assurent que c'est par là que se rendaient les oracles; j'avoue que je ne peux me le persuader; la voix eût été confuse après avoir traversé un si grand espace. Je pense plutôt que les Sibylles, profitant de l'horreur et de l'obscurité de la caverne pour y prononcer leurs oracles, les rendaient en présence des interrogateurs et imitaient en cela les prêtresses de Delphes, dont il paraît qu'elles observaient les rites. Ainsi qu'à Pouzzole, il existait à Cumes un amphithéâtre, car aucune ville un peu importante ne pouvait se passer des jeux qu'on y célébrait, non seulement pour le plaisir des citoyens,

mais aussi, à certaines époques et en certaines circonstances, comme prescriptions religieuses. Quoique entièrement ruinée, cette vaste construction laisse apercevoir encore son périmètre; les pentes de ses gradins et son arène sont couvertes de cultures; là où venaient s'asseoir les sénateurs, les chevaliers, les fashionables romains, croissent maintenant le figuier, le chanvre et des légumes. Sur l'emplacement de la ville, on voit aussi les restes défigurés du temple des géants, ainsi nommé à cause des statues colossales qu'on y a trouvées et dont une, le Jupiter Custos, est actuellement au Musée; car le temple est très petit; il n'a que 10 mètres et demi de longueur sur 8 de largeur. Il est bien singulier qu'on ait placé de pareilles statues dans un local si étroit et ne permettant aucun recul pour les considérer. Les anciens ont souvent attaché peu d'importance à des défauts que nos architectes modernes évitent avec soin; à Pœstum, le grand temple a ses colonnes latérales en nombre impair, et à Pompéi fréquemment celles qui environnent l'atrium des maisons sont par trois sur chaque côté du quadrilataire.

En arrivant à Cumes, par la route que je viens d'indiquer, on a, au milieu d'une double rangée de vieux volcans éteints, traversé l'intérieur des terres presque en ligne droite, et l'on se trouve

en dehors du golfe de Naples sur la côte occidentale. Pour achever l'exploration de la partie sud-ouest de cette baie, on descend au midi, et, en suivant son rivage, on passe devant le lac Fusaro encore cratère de volcan et autrefois le fameux Palus Acherusia ; Caron y a depuis longtemps déserté ses fonctions ; les âmes ne passent plus l'onde noire sur la barque fatale, et moins poétique aujourd'hui, ce lac, communiquant à la mer par un déversoir naturel, ne sert qu'à faire rouir le chanvre et le lin. On croit que postérieurement aux temps mythologiques, il devint le port de Cumès ; quelques restes de constructions semblent l'indiquer. Près de là, et sur une petite hauteur, sont placées les ruines d'une maison de campagne de Servilius Isauricus ; elles montrent quelle fut sa magnificence. Celle de Cicéron en était voisine ; séjour de repos où il composa son *Traité de la République* que Monseigneur le cardinal Angelo Mai a retrouvé en partie sur un manuscrit palimpseste. C'est aussi dans cette contrée que Tarquin, chassé de Rome, termina sa vie après vingt ans d'exil et d'impuissants efforts pour ressaisir sa couronne.

De Fusaro, en franchissant l'isthme de la presqu'île formée par le Mont-Procida, celui de Baja et le cap de Misène, on s'arrête à Banli pour visiter la piscine surnommée admirable et les cent

chambres; la piscine est un des ouvrages qui prouvent le mieux la puissance des Romains et les soins qu'ils prenaient de la santé de leurs armées; celui-ci fut construit pour approvisionner d'une eau salubre la flotte de Misène dont la station était au bas de la colline qui porte ce réservoir; il recevait les eaux du Serino par un canal de 50 milles d'étendue exigeant de grands travaux d'art, puisqu'il pénétrait sous des montagnes et traversait de profondes vallées. Cette piscine est un vaste édifice long de 75 mètres, large de 25 et profondément encaissé dans le sol de la colline; 48 énormes pilastres en briques, mais revêtus d'une double couche de stuc aussi dur que le marbre, sont placés sur quatre files soutenant, avec les murs latéraux, cinq rangs d'arcades et de voûtes parallèles; quelques ouvertures pratiquées sur le comble permettaient à l'air de circuler dans l'intérieur de cette construction souterraine; car les anciens n'ignoraient pas que son absorption est nécessaire pour rendre l'eau digestive. Deux escaliers conduisent au fond du monument, qui frappe d'admiration par sa grandeur, son but d'utilité et pouvait contenir, d'après mon calcul, 11,250 mètres cubes de liquide depuis son plancher jusqu'à la naissance des arcs.

Si la vue de la piscine fait éprouver un vif plaisir, il n'en est pas de même du bâtiment ap-

pêlé les cent-chambres, à cause du grand nombre de pièces obscures et de longs corridors également privés de lumière qu'il contient. Après l'avoir bien examiné, il est difficile de lui assigner une autre destination que celle d'une prison, et alors on est saisi de tristesse en voyant avec quelle barbarie, quel oubli de tous sentiments d'humanité, les prisonniers devaient y être traités. Quatre longs cachots, surtout, de deux mètres de largeur et se coupant à angles droits, sont affreux. L'inspection des lieux fait croire que les détenus y étaient assis sur le sol, rangés côte à côte, et probablement enchaînés comme les esclaves africains dans l'entrepont d'un vaisseau négrier. Au point de jonction de ces cachots une petite chambre permettait de voir tout ce qui s'y passait, en supposant néanmoins qu'ils fussent éclairés par des lampes; c'était un essai du système panoptique adopté dans plusieurs prisons modernes. En avant de cette construction, deux rangs d'arcades semblent avoir été destinés au logement des soldats de garde et aux geôliers. Cet horrible monument confirme une remarque déjà faite plusieurs fois par divers écrivains; c'est que les anciens, dans leurs perfectionnements sociaux, n'accordaient d'attention qu'aux besoins des populations considérées en masse, et que les intérêts et les souffrances des individualités les touchaient peu. C'est le

Christianisme qui ayant proclamé que tous les hommes sont frères, a seul rendu son importance à chaque membre de la famille.

De Bauli on descend à Baja en contournant le château du même nom, pittoresquement assis sur des rochers s'avancant dans la mer ; château confié à la garde de quelques artilleurs invalides. Baja, autrefois si splendide, n'existe plus, car on ne peut décorer du nom de ville, et même de village, quelques cabanes de pêcheurs, quelques bâtiments délabrés épars sur un terrain fiévreux ; ses débris se trouvent placés assez près de Pouzzole, et l'on a peine à concevoir comment tant de cités importantes avaient été fondées et pouvaient prospérer si près les unes des autres, puisqu'à Cumès, à Pouzzole, à Baja, il faut ajouter Misène et Linterne, subsistantes encore au cinquième siècle. A partir de Naples, trois myriamètres de côtes contenaient tous ces centres de populations. Baja fut un lieu de délices, le séjour de prédilection des voluptueux Romains ; il acquit même sous les empereurs une si mauvaise réputation, les mœurs y furent si corrompues, que les hommes qui se respectaient n'osaient pas l'habiter, et Cicéron fut blâmé d'y avoir passé quelques vacances. Cependant Marius, Hirtius, Pison, la vertueuse Julia Mammea, mère de l'empereur Alexandre Sévère, y possédaient des maisons de plaisance. Le jeune

Marcellus, qui inspira tant de regrets à l'empire et de si beaux vers à Virgile, mourut dans la villa de César, et celle de Pison vit se tramer, contre Néron, la conspiration dont la découverte coûta la vie au poète Lucain. Aujourd'hui toutes ces splendeurs, toutes les voluptés sont éteintes ; le rivage est presque désert et l'air y est devenu malsain par les exhalaisons d'eaux croupissantes.

Au pied du château et dans un demi-cercle formé par des collines boisées, se développe le petit port de Baja ; il ne peut recevoir maintenant que des barques et des bâtiments à deux mâts. L'espace étroit placé entre les collines et la plage, est rempli de vastes ruines qui semblent presque se toucher, puisque dans la longueur de quelques centaines de pas, on trouve trois temples et les bains de Vénus ; il est donc probable, ou que les envahissements de la mer ont rongé la côte et diminué la plaine, ou que la ville antique était assise en grande partie sur les hauteurs.

Le temple de Diane Lucifer, qui pouvait avoir cent mètres de circonférence, si je m'en rapporte à la mesure de mes pas, et trente d'élévation, à en juger à la simple vue, était circulaire, et conserve encore la moitié de sa coupole. Ses murs extérieurs sont hexagones et adossés à la montagne qui semble même avoir été tranchée pour recevoir une portion du monument ; son aspect est

très pittoresque lorsqu'on le regarde du rivage. De là, sa demi-coupole, dont on aperçoit à peine les soutiens, paraît comme suspendue dans l'air, et sa couleur chaude et brillante, ainsi que la verdure et les pampres attachés à ses murailles, ajoutent à sa beauté. Les chiens et les cerfs sculptés sur des blocs de marbre trouvés autour de ce temple, ont fait penser qu'il était dédié à Diane et non à Neptune, auquel des antiquaires du dix-huitième siècle l'avaient attribué. On y faisait des fouilles, en 1838, par ordre du gouvernement, et l'on déblayait l'intérieur jusqu'au pavé ; mais elles ne produisaient encore aucune découverte. D'autres débris de différents âges environnent cette noble construction, et sont principalement situés sur la montagne contre laquelle le temple est appuyé.

Du temple de Diane on arrive à celui de Mercure, plus vaste encore, puisque son diamètre est de quarante-huit mètres, et qu'il surpasse en grandeur le Panthéon. Comme le temple romain, il est en rotonde, et ne reçoit le jour que par une lunette circulaire placée à son sommet, ou plutôt il le recevait il y a peu de temps encore, car depuis quelques années une partie de la voûte s'est écroulée, et la lumière entre maintenant par une bien plus large ouverture ; cependant on voit parfaitement la forme de la coupole, dont le bas est

demeuré intact, en sorte que l'éboulement produit l'effet d'une déchirure qui s'étend des deux tiers de la hauteur au sommet. Ce beau temple a été cruellement négligé, et avec un peu de soin, on aurait pu éviter un accident qui a nécessairement ébranlé sa masse. Deux grandes voûtes parallèles, et dont il est difficile de deviner l'usage, s'appuient sur un de ses côtés, et c'est par la seconde que l'on pénètre dans son enceinte.

Les ciceroni ne manquent pas de faire observer aux voyageurs, comme *una stupendissima cosa*, que lorsqu'on parle à voix basse à une extrémité du diamètre de la rotonde, on est distinctement entendu à l'extrémité opposée, sans qu'une personne placée au centre puisse en avoir la moindre perception. Au reste, cet effet acoustique n'a rien d'extraordinaire, et se retrouve dans plusieurs bâtiments polygones.

Le temple de Vénus Genitrix, environné dans les temps de sa splendeur d'autres constructions, n'offre plus aux regards qu'une muraille circulaire, forme qui paraît avoir été affectée aux temples de Baja. Son diamètre est d'environ vingt-six mètres; éclairé par huit grandes fenêtres percées à la moitié de sa hauteur, il contient quatre niches dans sa partie inférieure. Les seuls matériaux qui servirent à élever cet édifice furent des briques, sans doute revêtues autrefois de marbres pré-

cieux. L'intérieur ne laisse paraître aucune trace de colonnes ou de corniches : l'extérieur était probablement décoré de pilastres, dont on voit le noyau également établi en briques. Le tout devait être entouré d'une espèce de terrasse et d'escaliers pour y monter, car on aperçoit encore des restes de basses arcades tournant autour du temple. Presque contiguës à ce monument, et peut-être jadis appartenant à ses dépendances, se trouvent trois chambres voûtées, sans aucune ouverture pour y laisser pénétrer le jour, et qu'on appelle les bains de Vénus. Elles sont décorées de beaux bas-reliefs en stuc, mais dont les sujets obscènes ne permettent pas qu'on en fasse la description ; bientôt on ne pourra plus les apercevoir, car personne ne prend soin de leur conservation, et les autorités locales souffrent que ces bains et leurs sculptures soient montrés, par des paysans, au moyen de flambeaux de poix-résine jetant une épaisse fumée, en sorte que les bas-reliefs sont chargés d'une couche de suie. Rome cependant donne un bon exemple de la sollicitude que l'on doit apporter à la conservation des travaux d'art que l'antiquité nous a légués. Les ornements de ces chambres semblent indiquer qu'elles servaient de lupanar ; on sait que souvent de semblables lieux destinés à la débauche, et consacrés même au culte de la

déesse de reproduction, furent attachés à ses temples.

Plusieurs antiquaires ont prétendu que celui-ci n'était, ainsi que les chambres dont il vient d'être question, qu'un bain public, et qu'il faut attribuer également la même destination à ceux de Diane et de Mercure; ils se fondent sur la grande quantité de sources minérales surgissant aux environs. Après un examen attentif, je n'ai pu partager cette opinion. Est-il, en effet, probable que les habitants de Baja, qui ne fut jamais une ville de premier ordre, eussent multiplié à ce point et réuni dans un espace si étroit des thermes d'une grandeur colossale? Ces bains n'auraient pas été situés à cent cinquante pas les uns des autres. On voit, au contraire, au Forum romain, que les anciens ne craignaient pas de construire un grand nombre de temples presque à murs mitoyens.

En arrière de Pouzzole, de Cumes et de Baja s'élève le Monte Barbaro, nommé autrefois Gauro, et que j'ai déjà indiqué comme faisant partie de la chaîne volcanique se dirigeant de la Solfatarra au rivage de Cumes; il est le point culminant de cette chaîne et produisait des vins d'élite; les anciens auteurs les ont souvent célébrés. Aujourd'hui les flancs déchirés de cette montagne sont devenus complètement stériles par l'effet,

à ce que l'on présume, de tremblements de terre ou d'éruptions renouvelées après une longue intermittence ; mais on ignore à quelle époque, postérieure à la chute de l'empire romain, cette catastrophe est arrivée. Malheureusement les chroniques du royaume de Naples se sont scrupuleusement appliquées à nous instruire, en détail, des fléaux de la guerre, des sanglantes divisions des barons, du pillage des couvents, mais elles ont négligé de relater les convulsions de la nature.

A l'extrémité sud-ouest de la côte, au point où elle est prête à remonter au nord, et vers Cumes, est le promontoire sur lequel était assise la ville de Misène, lieu de délices comme Baja, et que couvraient les maisons de plaisance des plus riches Romains. On connaît la splendeur de celle de Lucullus, dont les ruines sont encore apparentes, et qui vit mourir le soupçonneux et cruel Tibère étouffé, dit-on, par son neveu Caligula, autre monstre impatient de régner. Néron possédait aussi un magnifique palais à Misène ; mais cette ville devait principalement son importance et sa renommée à ses établissements de marine militaire. La flotte romaine destinée à surveiller la Méditerranée, et à protéger l'arrivage des blés de la Sicile et de l'Egypte y stationnait : c'est de là que Pline, commandant de cette flotte, partit pour

aller examiner, sur la côte opposée de Stabia, l'éruption du Vésuve, et périt victime de son zèle pour la science. Misène fut prise et saccagée par les Lombards en 836, et enfin, détruite entièrement par les Sarrazins en 890. Depuis ce temps elle ne s'est pas relevée de son désastre, et sa plage est déserte. On n'y voit plus qu'un triste amas de débris informes, et ne pouvant donner aucune idée de son ancien éclat. C'est la troisième cité qui, dans un développement de quelques myriamètres, a disparu sur ce rivage, depuis et compris Cumès jusqu'à Naples.

Sous la colline de Misène, il existe une vaste excavation nommée Dragonaria. Suétone dit que c'était un canal que Néron fit commencer, et qu'il ne put achever; ce tunnel devait, selon l'historien, ou plutôt le biographe des douze Césars, conduire les eaux thermales de Baja à la maison de campagne de cet homme, qui ne rêvait que plaisirs et sensualités, là même où il fit assassiner sa mère. Cette grotte, car son étendue permet de l'appeler ainsi, a soixante-six mètres de longueur, neuf de largeur et une très grande hauteur; sans l'assertion de Suétone, je douterais de la destination qu'on lui attribue: il n'était pas besoin d'une si grande élévation pour amener des eaux par un canal souterrain.

Tels sont les lieux et les principaux monuments qui peuvent intéresser la curiosité des voyageurs, dans la partie ouest du golfe de Naples. Les artistes, les antiquaires, les géologues y trouveront d'abondantes moissons à faire; ceux-ci surtout examineront avec le plus vif intérêt un pays si souvent bouleversé par de grandes convulsions, et plusieurs localités où le feu volcanique est presque encore existant à leur surface.

Pour compléter la description de cette partie des environs de la baie, il faut s'occuper de Caserte, maison royale située au nord de Naples, à peu de distance de Capoue, et qui fut édiflée par Charles III, de 1752 à 1759. Ce palais, dont la construction coûta des sommes énormes, fit naître, par la foule d'ouvriers qu'il attira pendant plusieurs années et par les habitants qui vinrent pourvoir à leurs besoins, une ville qu'on appela nouvelle Caserte pour la distinguer de l'ancienne, placée à quatre kilomètres de distance sur le Mont Tiphantino. L'ainée se dépeupla en faveur de la cadette, contenant aujourd'hui 22,000 âmes et présentant, par ses bâtimens et la régularité de ses rues, l'aspect d'une cité entièrement moderne. Dans un pays où, excepté la capitale, il n'existe aucune grande ville, elle est devenue comparativement si considérable, qu'en 1819 on ôta l'intendance et l'administration civile

à Capoue pour les lui donner ; elle est le chef-lieu de toute la province. Quant à l'ancienne, maintenant si déchuë, le temps de sa fondation, ou du moins de sa splendeur, est douteux ; malgré l'assertion de quelques antiquaires , toujours prêts à vieillir l'objet de leurs recherches, il paraît qu'il remonte seulement au septième ou huitième siècle, puisque les chroniques lombardes sont les premières qui fassent mention de Caserte.

La beauté de la plaine, comprise entre Naples et Capoue , déterminâ le choix de l'emplacement du palais, dont le célèbre Vanvitelli fut le constructeur. Quoiqu'un peu lourd d'architecture, et se ressentant encore de la décadence où l'art était tombé depuis la fin du dix-septième siècle jusqu'au milieu du dix-huitième, ce palais n'en est pas moins le plus somptueux et le plus régulier de l'Italie. Long de 248 mètres, large de 189 et haut de 37, sa forme est celle d'un parfait quadrilatère orné de colonnes et de pilastres. Aux quatre angles, on voit des espèces de tours carrées qui surmontent l'entablement, et au centre de l'édifice s'élève une coupole octogone. La grande porte du milieu est l'entrée d'une immense voûte ou portique également décoré de 98 colonnes, et revêtu de marbres précieux ; traversant toute la largeur de l'édifice et laissant apercevoir le jour à son autre extrémité, l'effet qu'il produit a quelque

chose de magique ; on croit voir une décoration de féerie ; c'est, sans contredit, avec le grand escalier et la chapelle, ce que le palais renferme de plus beau. Le gigantesque escalier frappe aussi d'étonnement ; d'abord en une seule rampe, dont les marches de marbre et toutes d'une seule pièce ont plus de six mètres de longueur, il se bifurque ensuite et conduit à la chapelle et aux appartements royaux. Les pierres colorées, l'albâtre, le granit, fournis principalement par la Sicile et l'Orient, composent ses riches lambris ; mais le triomphe de la marbrerie éclate dans la chapelle. Il est impossible de décrire toutes les pierres précieuses, et surtout les jaspes qui s'y trouvent rassemblés. Il faut surtout remarquer seize colonnes monolithes de vert sicilien dont la beauté est égale à celle du vert antique. Le théâtre, grand et, dit-on, très sonore, participe à cette magnificence. Je ne parlerai point des appartements et de leur ameublement tout en étoffes de soie fabriquées par les manufactures nationales. Les grandes œuvres de la nature et celles de l'homme où la puissante main de l'artiste se fait réellement sentir, doivent seules obtenir les honneurs d'une description.

Le jardin, d'une étendue immense, est divisé en deux parts. La première, tristement majestueuse, est une imparfaite imitation du genre de Le Nôtre et du parc de Versailles. Sa solitude or-

dinaire n'est animée que par des troupes de volatiles et surtout de faisans destinés aux plaisirs de la chasse royale. On prétend qu'un des bosquets, formé d'yeuses, d'ormes et de lauriers séculaires, existe depuis le temps des anciens princes de Caserte, et que Vanvitelli, tenant à le conserver, sut le faire entrer dans le plan général ; le fait est qu'il s'y coordonne parfaitement. Au bout de cette partie, on voit un vaste canal, des fontaines, et enfin une abondante cascade tombant du haut d'une colline ; deux ponts sont construits sur ce canal, dont la longueur eût interrompu trop long-temps la communication entre les deux rives. L'autre partie contient le jardin anglais ; délicieuse promenade par les accidents de son terrain, la diversité de ses plans, l'éclat de sa verdure et la magnificence de sa végétation, soit indigène, soit exotique ; il contient plusieurs chênes-lièges d'une grandeur colossale. C'est dans son enceinte que se trouve une collection botanique ; elle ne renferme rien de digne d'attention. Sous un si beau ciel, on aurait pu cependant se livrer à d'heureux essais et acclimater presque toutes les plantes que nous tenons en France en serre tempérée, toutes celles du cap de Bonne-Espérance, de la Chine centrale, du Japon et de la Nouvelle-Hollande.

A l'ouest de ce jardin, est placé San-Leuccio, fabrique royale de soieries, dont j'ai déjà entre-

tenu le lecteur au chapitre des manufactures. Quoique ce vaste établissement soit complet, et renferme, depuis les premières opérations de la teinture jusqu'aux dernières du tissage, tout ce qui est nécessaire à la fabrication des soieries, il présente peu d'intérêt. Ses produits, surtout ceux pour ameublement, sont médiocres.

Mais ce qui doit exciter au plus haut degré la curiosité des voyageurs, c'est le magnifique aqueduc destiné à conduire les eaux à Caserte, et construit également par Vanvitelli. C'est une œuvre digne des Romains, et surpassant, même par la grandeur des matériaux, ce qu'ils ont ordinairement édifié en ce genre; car on sait que les anciens aqueducs sont en général formés extérieurement de briques, et intérieurement d'un mélange de chaux et de petit cailloutage. Celui de Caserte a réuni et amène neuf sources abondantes prises sur le territoire d'Airola. Sa longueur serait en ligne droite de douze milles; mais, à cause des sinuosités que les accidents du terrain ont exigées, son développement est de vingt-sept. De grandes difficultés s'opposaient à l'exécution; Vanvitelli sut les surmonter avec talent et bonheur. Il fallut creuser quatre tunnels dans le sein de hautes montagnes; voici la longueur de chacun; à Prato, 2,200 mètres; à Gargano, 1,140; à Ciesco, 1,960; à Rocca, 600; total 5,900. Au

débouché du dernier tunnel il restait à franchir la profonde vallée de Maddaloni, l'architecte y jeta un pont gigantesque à trois rangs d'arches et réunissant les crêtes des deux collines opposées. Le premier rang se compose de dix-neuf arches, le second de vingt-sept et le troisième de quarante-trois. Les pieds-droits du premier rang ont onze mètres d'épaisseur et seize de hauteur, à laquelle il faut ajouter celle du cintre. J'ignore l'élévation des autres files d'arcades ; mais à vue d'œil, j'ai estimé que la hauteur totale, à partir du plus bas de la vallée, devait être à peu près de cinquante mètres. Cet aqueduc est un grand, noble et utile ouvrage, et transmettra à la postérité le nom de son constructeur.

PORTICCI, RESINA, HERCULANUM, LE VÉSUVÉ.

Après avoir visité la côte nord-ouest de la baie de Naples, si on traverse la ville, et si on descend vers le midi, on trouve d'abord Portici, maison royale, bâtie aussi, en 1738, par Charles III, d'après le plan de Cannevari, et à laquelle on arrive au milieu d'une double rangée de cons-

tructions d'une belle apparence. Celles placées à droite du chemin ont souvent des jardins de plaisance descendant en pente douce jusqu'à la mer, et étalant le luxe et la variété d'une végétation méridionale. La principale cour octogone, celle où se trouve l'entrée des appartements royaux, livre le passage à la grande route de Salerne et des Deux-Calabres. Il y avait quelque chose de paternel et de noblement populaire dans le sentiment qui porta le souverain à ne pas déranger la voie publique, et à sacrifier son repos à la facilité des communications; car il aurait fallu lui faire subir un long détour, et la diriger sur une pente rapide. La façade du palais est tournée du côté de la baie, et jouit d'une admirable vue qui s'étend sur tout le golfe, sur les îles et la ville de Naples. Les jardins sont beaux, décorés de fontaines, de vastes réservoirs, et les appartements ainsi que la chapelle peuvent le disputer de magnificence aux plus riches demeures des rois; mais leur plus bel ornement leur a été enlevé: c'est la collection des antiquités exhumées d'Herculanum et de Pompéi, et que l'on a transportée au muséum de Naples. Portici, plusieurs fois menacé par des coulées de laves, est situé si près du Vésuve, qu'une violente éruption aurait pu ensevelir une seconde fois tant d'objets précieux.

Au sortir de Portici, on prend la route de Re-

sina, et on y arrive par une rue presque continue; c'est là que commencent les premiers contreforts du Vésuve et le danger pour les campagnes environnantes. Les amas successifs de cendres et les couches de laves superposées le prouvent évidemment. Resina, située de ce côté au point le plus éloigné du cratère, a été néanmoins souvent exposée à subir une entière destruction et le sort d'Herculanum, au-dessus duquel elle est précisément assise, et cependant la beauté du climat et l'extrême fertilité du sol, tout composé de détritux volcaniques, font oublier le péril. Au seizième siècle, cette petite ville fut, en grande partie, détruite par un courant de matières incandescentes, sur lequel, depuis long-temps, se sont élevées de nouvelles habitations; en 1822, elle faillit éprouver le même sort, et 1834 ne fut pas moins menaçant. C'est sur la lave de 1540, qu'à la sortie de Resina, est constamment tracée la détestable route que l'on peut suivre à cheval jusqu'à l'hermitage.

Ainsi que je viens de le dire, Herculanum est placé sous Resina, et recouvert de remblais volcaniques, tantôt cendres, et tantôt laves, de vingt mètres environ d'épaisseur; mais au-dessous du sol, portant la ville antique, la même constitution de terrain se retrouve, ce qui démontre que des éruptions oubliées avaient précédé celle de 79 de notre ère; d'ailleurs Herculanum, Pom-

péi, Stabia, la Voie Appia étaient pavées en lave, et de gros blocs de cette matière ont été employés, ainsi que le tuf, pour la construction de leurs monuments publics.

Herculanum fut entièrement ignoré pendant un longs cours de siècles sous le rapport de sa situation, car son nom ne tomba jamais dans l'oubli. On savait qu'autrefois riche et puissante, cette cité avait été tour à tour habitée par les Osques, les Etrusques, les Samnites, les Grecs, et qu'enfin elle était devenue colonie romaine, et, après Naples et Capoue, le plus important centre de population de la Campanie. Fortement endommagée par le désastreux tremblement de terre de 63, qui précéda de seize ans le réveil du volcan, en 79, elle fut totalement ensevelie sous l'éruption de cette année, et plutôt par une effroyable pluie de cendres et de graviers brûlants, que par la lave que l'on n'y trouve répandue qu'en filons; tassés par l'humidité, par le poids de six couches que le Vésuve a depuis ajoutées, et que l'on distingue parfaitement, ces graviers et ces cendres ont acquis une très grande dureté.

Ce ne fut qu'en 1689, que le hasard fit connaître la position certaine de la ville. Des paysans de Resina, creusant un puits, trouvèrent à vingt-deux mètres de profondeur des débris de marbres d'une beauté remarquable, et des inscriptions

relatives à Herculaneum. Chose étonnante, dans un pays peuplé d'antiquaires, cette découverte ne donna lieu, pour le moment, à aucunes recherches; mais en 1720, le prince d'Elbœuf, Emmanuel de Lorraine, ayant besoin de marbres pour le château qu'il faisait construire à Portici, fit creuser autour de ce puits, et l'on y trouva plusieurs statues. Les savants, désormais certains que l'emplacement d'Herculaneum était bien réellement reconnu, demandèrent que les fouilles fussent continuées; mais le gouvernement, de peur d'ébranler les maisons situées au-dessus, s'y opposa.

Enfin, en 1738, on reprit les travaux avec activité, et nous en sommes redevables à un roi français, à Charles III de Bourbon, qui venait de monter sur le trône de Naples et de remplacer la dynastie autrichienne. Dès leur commencement, les nouvelles fouilles furent heureuses, et firent découvrir des inscriptions et des débris de statues équestres en bronze; en continuant à creuser horizontalement, on trouva successivement deux statues en marbre et d'autres fragments, puis, les découvertes s'étendant de plus en plus, des maisons, des bains, des temples, un forum, un sepulcretum, et enfin, un magnifique théâtre. Excepté ce monument, que l'on peut visiter encore, et une rue qui se dirige vers la mer, et qu'on a

laissée à ciel ouvert, tout le reste fut reblayé à mesure que les recherches devenaient stériles. La nécessité de soutenir les bâtiments supérieurs de Resina en a été la cause. On ne peut plus juger de la richesse d'Herculanum que par les statues, les marbres, les bronzes, les meubles, les ustensiles de toutes espèces, maintenant assemblés au muséum de Naples. La vie, les mœurs des anciens s'y révèlent presque entièrement; on y voit jusqu'où allait leur industrie, et où elle s'arrêta; ainsi dans cette collection se trouvent des lettres en métal et en relief que l'on enfonçait dans la pâte des pains portés au four, pour que l'on pût y lire le nom du propriétaire; d'autres s'appliquaient sur le bois après les avoir fait rougir: encore un pas, et l'imprimerie devenait une conquête de l'antiquité. On reconnaît aussi à certains emblèmes publiquement attachés aux portes des habitations combien, moitié par respect pour des symboles religieux, moitié par relâchement de la morale, les idées de pudeur étaient différentes des nôtres. Les seuls monuments qu'il soit possible actuellement de visiter, sont le théâtre et la rue dont je viens de parler. Le théâtre même n'est pas entièrement déblayé. On ne peut voir éclairée par la lumière du jour, qui pénètre dans un puits d'une douzaine de mètres d'ouverture, que la partie du pavé en marbre et

les gradins demi-circulaires les plus rapprochés de la scène; ces gradins sont au nombre de vingt-et-un, et on les retrouve dans les diverses galeries ouvertes, au sein du massif, pour suivre le contour intérieur du bâtiment, et dégager les couloirs et l'escalier servant jadis à la circulation des spectateurs. Tout cela ne peut être examiné qu'aux flambeaux, ainsi que la scène entièrement débarrassée de cendres et de lave. Cette scène donne donc une idée exacte des représentations théâtrales des anciens, et d'autant plus que les deux théâtres de Pompéi sont pareils à celui d'Herculanum, ce qui semble démontrer qu'il existait un type traditionnel. Elevée d'un mètre au-dessus de l'atrium, qui la sépare des gradins, elle a, si je m'en rapporte à la mesure de mes pas, vingt-neuf mètres de largeur et seulement onze de profondeur; sa décoration était permanente, en maçonnerie et représentant un portique avec un enfoncement au milieu, où se trouvait placée la porte d'entrée des personnages; ainsi on n'y pouvait simuler de changements de lieux. Aux deux extrémités, et près de l'orchestre, sont deux piédestaux qui supportaient des statues placées actuellement dans la collection du musée; derrière la scène est un couloir communiquant aux loges des acteurs : c'est près de là que l'on voit l'empreinte d'un masque conservé dans la cendre solidifiée. En somme, la vue

de ce monument oblige à penser que dans un pareil local , et avec des représentations données en plein jour , elles devaient manquer de l'illusion que nous savons procurer aux spectateurs modernes. La circonférence de ce théâtre est extérieurement de quatre-vingt-seize mètres , et à l'intérieur de soixante-seize ; sa forme est celle de nos salles de spectacle ; savoir , un hémicycle pour le public et un quadrilataire pour la scène ; mais avec la différence que chez les anciens elle était plus large que profonde , et que maintenant c'est le contraire : différence provenant de notre système de décoration , et qui a pris naissance en Toscane au seizième siècle. Peut-être , si on en juge par les paysages trouvés à Herculanium , l'antiquité eût-elle été incapable de l'adopter , car elle paraît avoir ignoré les principales règles de la perspective linéaire.

On a découvert à Herculanium plusieurs temples et beaucoup de maisons enrichies de meubles et de produits des arts. Cette ville possédait aussi un Forum , place rectangulaire de soixante-quinze mètres de longueur , et entourée d'un portique de quarante colonnes ; on y entrait par cinq arcades ornées de statues équestres , dont les deux plus belles sont celles de Balbus père et de son fils ; elles ont été déposées également au muséum. Ce portique communiquait , par un autre , à deux temples comparativement d'une grande dimension ,

car on verra bientôt, dans la description de Pompéïa, que ces constructions religieuses étaient ordinairement d'une étendue fort restreinte; Rome et la Sicile présentaient seules quelques exceptions, et encore aucun de leurs temples n'égalait, pour la masse et la grandeur, nos églises modernes et du moyen-âge. Ce Forum, ces maisons, ces portiques, ont été de nouveau ensevelis sous les remblais, par la raison déjà donnée: la sûreté de Resina l'exigeait.

Tel était l'état connu d'Herculanum il y a une vingtaine d'années, époque où les recherches furent suspendues, lorsqu'en 1828 et 1829 on reprit les fouilles avec ardeur et l'on débaya une nouvelle rue conduisant au port de l'antique cité, et qu'on laisse à ciel ouvert, attendu qu'elle est située hors des limites de Resina; en sorte, qu'elle donne à l'avance une idée de Pompéï, où la partie excavée jusqu'à présent est restée entièrement dégagée des cendres qui la recouvraient. Cette rue, bordée de bâtiments des deux côtés, a d'assez larges trottoirs; mais la voie charretière n'est que d'un peu plus de trois mètres, la lave dont elle est pavée est profondément creusée dans son milieu par deux ornières parfaitement parallèles, ce qui prouve que deux voitures ne pouvaient y passer de front. Il est difficile de s'expliquer pourquoi cette voie fut si étroitement tracée; elle aboutissait

cependant au port et devait être fréquentée. Les chars étant obligés de marcher à la file, y avait-il des heures réglées pour leur descente et pour leur remonte ? Je ne décrirai point ici les maisons de cette rue, pour ne pas anticiper sur la description de Pompéi, dont le genre de constructions publiques et particulières était pareil; je me bornerai à dire que toutes les habitations sont semblables de forme et de distribution intérieure, et que le plus ou moins de grandeur et de décoration indique seul l'importance et la richesse du maître; j'ajouterai pourtant que les fenêtres étaient ordinairement fermées par des volets en bois, et que, sous peine de rester dans l'obscurité, il fallait les tenir ouvertes pendant le jour, quelle que fût la température de la saison. Cependant on a trouvé à quelques-unes des vitres très épaisses et irisées, soit qu'elles fussent ainsi originairement par défaut de fabrication, soit que leur séjour dans la terre eût altéré leur surface. Ignorait-on alors l'art de fondre du verre plane de peu d'épaisseur? Pourtant les fouilles ont procuré au musée de Naples, des bouteilles, des coupes, des vases, dont la vitrification est aussi mince et aussi fragile que la nôtre.

La pluie de cendres, de graviers brûlants, carbonisa les portes, les boiseries et les charpentes des toitures; cependant la carbonisation n'est

pas complète, et le bois conserve encore de l'adhérence entre ses molécules et une certaine solidité; il en fut de même pour les manuscrits sur papyrus, pour le pain, le blé, les noix, les amandes et même les figues qui ont gardé leur forme, et que l'on voit encore au musée. Tous les objets en marbre ou en bronze n'ont souffert aucune altération : la peinture à la détrempe, dont les couleurs sont principalement tirées des minéraux, a baissé à peine de quelques tons.

Il ne faut pas croire, comme l'ont dit plusieurs écrivains, qu'Herculanum disparut presque instantanément sous la lave et la cendre; ni la lave, ni la cendre ne purent agir si promptement. La première s'avance avec lenteur, et son mouvement le plus accéléré, à moins qu'elle ne coule sur un plan très incliné, égale à peine la vitesse de la marche de l'homme; quant à la seconde, en quelque quantité que le volcan l'ait vomie, elle n'a pu être déposée que successivement et par couches; car le Vésuve, ainsi que toutes les montagnes volcaniques, a, dans ses plus violentes éruptions, des intermittences, des moments où il est moins actif. Les habitants eurent donc le temps de s'échapper de la ville, et même d'emporter ce qu'ils possédaient de plus précieux; ce qui le démontre, c'est que depuis que les fouilles sont commencées, on n'y a trouvé qu'une dizaine

de squelettes et une très petite quantité de bijoux et de monnaies d'or et d'argent.

En sortant de Resina, et en suivant la lave de 1540, on monte au milieu des vignobles de Lacryma Christi, dont les pentes successives arrivent presque au pied du Vésuve. Cultivés en hautes, leurs raisins blancs sont d'espèce tardive, à grains en forme d'olive, à peau épaisse et d'une douceur extrême; le vigneron napolitain ne redoutant, ni les pluies froides, ni les brouillards de nos climats, les laisse suspendus aux ceps jusqu'au commencement de novembre, et pour obtenir un vin liquoreux, peut sans inconvénients retarder sa vendange.

En continuant à monter, on arrive à l'hermitage situé sur une haute colline en arête; en s'abaissant un peu du côté du volcan, et formant entre elle et lui un léger enfoncement, elle s'y rattache de manière cependant à demeurer, par sa configuration, à l'abri des coulées sortant du cratère; elle les divise et les oblige à contourner ses flancs. Aussi le faible bâtiment qu'elle supporte, résiste-t-il, depuis des siècles, à tous les désastres que la montagne ardente répand sur les champs de son voisinage. De cet hermitage, entouré d'un bouquet d'arbres, où l'on fait ordinairement une station, et placé à six cent quatre-vingt-un mètres au-dessus de la mer, on a un admirable panorama

de Naples, de sa baie et de ses campagnes, présentant, à la fois, l'aspect de la richesse et de la désolation; richesse par leur magnifique culture, désolation par les longues trainées de laves qui, descendant d'abord en larges nappes, et se divisant ensuite en rameaux, laissent entre eux des espaces de verdure, et ressemblent, si l'on peut employer cette expression, à d'immenses serpents couchés sur des prairies. L'effroyable coulée de 1822, qui détruisit une si grande partie des vignobles de *Lacryma Christi*, et occupa un mille et demi en largeur et trois en longueur, s'est ainsi séparée à son extrémité, et forme sept branches d'inégale étendue. Là où elle a trouvé un ravin, une pente plus forte, elle a prolongé sa course; en la côtoyant et la traversant quelquefois, on peut encore aller à cheval l'espace de deux milles, depuis l'hermitage, au milieu des scories et des débris volcaniques de toutes espèces.

Cette lave peut éclairer, sur la première végétation de notre globe, les géologues admettant le système plutonien, et prouver qu'elle apparut assez tôt après la première formation de la croûte terrestre. En effet, cette coulée de 1822, d'un volume immense et d'une grande épaisseur, fut long-temps à se refroidir jusqu'à sa base, et cependant, quoiqu'elle n'eût que seize ans d'existence, lorsque je la visitai, en 1838, on voyait,

dans ses anfractuosités, et partout où l'eau de pluie pouvait séjourner quelque temps, s'élever vigoureusement l'érica méditerranæa; à cette bruyère se joignaient des graminées et des umbellifères.

On arrive, enfin, à une espèce de plaine ou plutôt à un plateau assez peu incliné, mais fortement accidenté et supportant la somma et le cône actuel du volcan. Là, il faut mettre pied à terre : les chevaux ne peuvent plus marcher au milieu des replis continuels et de l'horrible bouleversement du terrain, qui font de cet endroit un vrai lieu de désolation; soulevé tour à tour par les fréquentes convulsions de la montagne, il a été de plus le rendez-vous successif de toutes les laves que les cratères ont vomies. Je dis les cratères, car l'orifice du Vésuve change souvent de position, de forme et de grandeur. C'est sur ce plateau, au milieu des monticules, des crevasses, des scories, des tufs diversement colorés, des ponces, des pierres calcinées et couvertes d'efflorescences de soufre ou recélant des métaux, que l'on voit évidemment que les déjections du volcan ne sont point toujours semblables, et que chaque éruption produit des laves dont la composition est différente, soit par la diversité des matières, soit par les proportions de leur mélange. Là aussi on reconnaît que ces laves sont adhérentes au terrain, tandis que leurs scories, qui pendant la fusion et

la coulée, montent à la surface, tendent constamment à s'en séparer et à se diviser en fragments. La lave, proprement dite et presque à l'état de vitrification, reste, au contraire, compacte, et ses molécules se placent par ordre de pesanteur; il en résulte, par cette cause et la pression des couches supérieures, que son grain est beaucoup plus fin et plus serré dans les parties voisines du sol, et que ce sont celles que l'on emploie à la fabrication des objets d'arts, des chapelets et des bijoux. Ordinairement ces laves ont trois à quatre mètres d'épaisseur, et les scories un demi-mètre; l'aspect de celles-ci, quelquefois irisé et chatoyant, est presque métallique; elles ressemblent exactement à du mâche-fer, surtout quand leur date n'est pas ancienne. Ce sont leurs débris, mobiles et tranchants comme du verre, qui rendent la marche si difficile sur le plateau et si pénible lorsqu'on gravit le cône.

C'est de ce lieu que l'on commence à reconnaître distinctement la forme et la constitution du volcan, dont la hauteur varie après de fortes éruptions. Le Vésuve avait, en 1749, selon Nollet, 1,156 mètres au-dessus de la mer; en 1794, Poli trouva 1,194; en 1816, Visconti 1,226; avant l'éruption de 1822, Monticelli et Covelli lui assignèrent 1,250; et après, Humboldt reconnut qu'il s'était abaissé de 78 mètres et redescendu à 1,172,

c'est-à-dire, presque à la mesure de Nollet en 1749. Cette terrible conflagration bouleversa effectivement tout le sommet de la montagne, ainsi que je le dirai tout-à-l'heure, et je reviens à son aspect général; mais auparavant je dois prévenir le lecteur, que quoique je parle au présent, c'est de l'état du volcan en novembre 1838 dont il s'agit; sa configuration varie avec tant de promptitude, que probablement cette description n'est plus exacte maintenant.

Sur le plateau sont assises quatre enceintes circonscrites l'une dans l'autre, et qui toutes ont été des cratères. L'extérieure, et par conséquent la plus vaste, se compose des débris de l'ancien cratère, dont il ne reste plus que la moitié; il s'ouvrit probablement en 79, lorsque le sommet du Vésuve fut brisé et entraîné jusqu'à la mer par l'effroyable éruption de cette époque qui détruisit Herculanium, Stabia, Pompéi, étendit ses ravages beaucoup plus loin, et jeta ses cendres sur Rome et la Sicile, à cent milles de distance. On peut juger de la violence de l'incendie par la grandeur de cette première enceinte, puisque d'après l'hémicycle encore subsistant, elle devait avoir deux milles et demi à trois milles de diamètre. Ce qui en reste, se compose des hauteurs de la Somma et d'Ottajano, dont les pentes, tournées vers l'est et le nord, sont assez douces du côté de la campagne;

celles opposées au volcan actuel présentent, par contre, un mur presque à pic, et ressemblent à un immense amphithéâtre. Ce qui prouve son ancien état volcanique, c'est que les laves que l'on découvre sur les pentes extérieures de la Somma et d'Ottajano n'auraient jamais pu y couler avec la constitution présente de la montagne. C'est à la Somma, moins élevée que le Vésuve, que l'on trouve surtout de précieuses substances minéralogiques.

De ce plateau, formant néanmoins une profonde vallée entre la Somma et le volcan moderne, surgit le cône d'où s'échappent maintenant les laves, les gerbes de feu et les tourbillons de fumée; il a environ trois cent vingt mètres de hauteur, et il faut, à cause des difficultés que l'ascension présente, au moins une heure pour le gravir. Sa pente est d'une rapidité extrême, et j'ai peu vu de montagnes, même dans les Alpes et les Pyrénées, présentant une déclive aussi raide. Les matières sortant de la bouche du cratère, s'écoulent selon la loi des terrains meubles, et doivent par conséquent offrir un angle à peu près de quarante-cinq degrés. La moitié de ce cône regardant la Somma, et qui est la partie dont l'éruption de 1822 a le moins diminué l'élévation, est toute revêtue d'une couche profonde de cendres et de petits graviers volcaniques si mobiles, qu'il est im-

possible de monter par là. On doit donc l'attaquer de l'autre côté, où du moins le pied peut trouver une espèce d'appui, mais qui n'est qu'un effroyable amas de scories tranchantes comme du verre, et souvent trompeuses, car il n'est pas rare de les voir s'échapper sous les pas du voyageur.

Arrivé au sommet, on est encore assez loin du volcan actuel. On voit d'abord le grand cratère de 1822, dont le fond est presque horizontal, et présente l'aspect d'une immense chaudière; ensuite un bourrelet concentrique, de quarante à cinquante mètres de hauteur, indique celui de 1834, laissant encore échapper des vapeurs sulfuriques, et décorant ses parois d'efflorescences jaunes et orangées qui présentent un magnifique spectacle. Une partie du sol est encore incandescenté; au travers les fentes du terrain, sous les scories sur lesquelles on marche; on voit distinctement le feu et des matières à l'état de rouge cerise; une récrudesceance du volcan les mettrait promptement et de nouveau en fusion. Enfin, on arrive au petit cône contenant le cratère de 1838; à sa base, il s'est ouvert une large crevasse, d'où est sortie une lave, car la matière fondue ne déverse pas toujours par dessus les bords de l'entonnoir; le plus souvent sa force de soulèvement est insuffisante, alors elle bouillonne, monte et s'affaisse tour à tour, et s'ouvre, enfin, par une pression latérale, une is-

sue dans les flancs de la montagne. Ainsi depuis seize ans les cratères ont toujours été en diminuant de diamètre ; celui de 1822 a trois milles de circonférence , celui de 1834 un peu plus de deux , et le nouveau seulement un mille et quart ; mais il ne faut pas se fier à ce trompeur affaiblissement de l'incendie , et les guides sont persuadés que tôt ou tard il reprendra toute sa puissance. Alors ces divers cratères, soulevés par l'ébullition intérieure, brisés par les convulsions du Vésuve, s'écrouleront dans l'abîme de flammes, et à leur place apparaîtra un vaste gouffre.

Tel qu'il est celui actuellement existant présente une magnifique horreur. Du sein du cratère de 1834, il s'élève de dix à douze mètres seulement d'un côté , et beaucoup plus de l'autre , où même il est dominé par de hautes roches volcaniques ; à son pied s'est formée , comme je viens de le dire , une espèce de grotte qui a donné passage à la dernière lave du mois de septembre. L'intérieur de cette fissure est brûlante , et sa lave fume encore à une grande distance de sa sortie ; c'est là que j'ai observé un effet pouvant servir, peut-être, à expliquer comment quelques-unes de nos roches feuilletées ont été soulevées au temps de la fusion de notre globe, et lorsque d'immenses torrents de matières liquéfiées sillonnaient sa superficie. La lave en coulant entraîne avec elle , et à sa partie

supérieure, une surface plane de scories ; comme elles sont plus tôt refroidies , et peu adhérentes à la masse en fusion , bientôt elles s'en séparent , se fendent et se divisent en lames ; cependant leur moindre pesanteur les fait surnager , et toujours portées par la lave , elles continuent à marcher avec elle. Mais si quelque obstacle les arrête , alors elles se redressent , pressées qu'elles sont par le poids de celles qui les suivent. C'est également ce qui se passe , près des ponts et des digues , pour les glaces que nos fleuves charrient : une même cause , quoique agissant sur des corps différents , produit un même effet. Puisque je m'occupe des coulées du Vésuve , qu'on me permette de rectifier une opinion que j'ai trouvée répandue parmi les personnes qui n'ont pas visité de volcan ; elles se figurent que les laves s'élancent avec impétuosité sur les champs qu'elles ravagent , c'est une erreur. La lave , au contraire , coule avec lenteur , avec une espèce de gravité , et comme peut le faire une pâte vitreuse à demi-liquide. L'extrémité inférieure avance plutôt par la pression de la partie supérieure , que par un mouvement qui lui est propre , car à mesure qu'elle s'éloigne de sa source , elle se refroidit et devient plus épaisse et moins coulante ; aussi une faible résistance , proportionnellement à sa masse et à son poids , suffit-elle pour modifier son cours , pour la détourner de sa

direction : un rocher, le moindre tertre ont ce pouvoir ; elle s'arrête même devant un bouquet d'arbres , jusqu'à ce qu'elle l'ait incendié. Quant aux édifices , rarement elle les renverse ; mais elle les presse , les contourne , et se divisant en deux branches , finit par les remplir de sa matière embrasée ; ces suspensions dans leur marche occasionnent aux laves un renflement , et c'est la principale cause des ondulations qu'elles présentent après leur refroidissement. Cependant si leur action est lente , elle n'en est pas moins irrésistible , surtout lorsque les terrains qu'elles envahissent ont une pente régulière ; on les a vues non seulement atteindre le rivage de la baie , mais pénétrer dans la mer , sur une longueur de plusieurs centaines de mètres ; c'est ce qui arriva en 1794.

Lorsqu'on a gravi le cône , on est obligé de se tenir presque en équilibre sur une arête d'un mètre au plus d'épaisseur ; elle est le point culminant des deux pentes opposées , de l'intérieure et de l'extérieure , dont les plans se rencontrent en cet endroit ; c'est de là que l'on peut plonger ses regards dans le cratère , qui a la forme d'un vaste entonnoir de soixante à soixante-dix mètres de profondeur. Le fond , dans lequel on peut descendre lorsqu'il est en repos depuis quelque temps , varie continuellement ; tantôt il est plane , tantôt

concave , d'autres fois il s'élève en cône élargi à sa base , et présente une convexité. Ces changements sont produits selon que la fermentation interne , plus ou moins forte , soulève le terrain ou lui permet de s'affaisser. Le 7 novembre 1838, ce cratère offrait le plus magnifique , le plus étonnant spectacle que l'on puisse concevoir ; il avait quelque chose de fantasmagorique. Des torrents de fumées divisés en zones , alternativement jaunâtre et d'un blanc éclatant , s'élançaient en énormes tourbillons , et dépassaient les bords du volcan de plusieurs centaines de mètres ; leur vitesse d'ascension était extrême ; il semblait qu'une force impétueuse les poussait de bas en haut , que d'autres colonnes de vapeurs ardentes fussent impatientes de s'échapper après eux. Tantôt roulés en flocons , et montant en spirale , tantôt s'élevant en fusée avec un sifflement aigu , tantôt se croisant et se confondant ensemble , ils ne laissaient apercevoir que par moments les roches noires , jaunes et rouges , surplombant au-dessus de l'abîme , dont le fond était encore en ébullition. Au milieu de cette fumée circulaient , comme des éclairs , des flammes sorties des fissures de ces rochers. L'odeur des émanations volcaniques est si pénétrante , si pareille à celle de l'acide sulfureux , qu'il faut se tenir au-dessus du vent , et je conçois que Pline ait pu en être asphixié à une grande

distance, lors de l'immense éruption de 79, et non par la cendre ainsi qu'on le répète sans cesse. La cendre ne peut produire l'asphixie.

L'intensité de la chaleur interne du volcan est, selon les physiciens de Naples, supérieure à celle des verreries, et dans le fait, elle fond des corps que l'on regarde, sinon comme réfractaires, du moins comme d'une fusion très difficile. Il paraît aussi que l'électricité joue un grand rôle lors des éruptions, et que la foudre ascendante sort du cratère; ce qui est certain, c'est que des trainées de flammes, anguleuses, étincelantes, ayant tous les caractères électriques, sillonnent rapidement les gerbes de feu, et que leur apparition est le signal d'effrayantes détonations. On croit également que le Vésuve absorbe, par aspiration de l'eau de mer, et l'on conçoit quelles explosions doit causer, par le gaz aqueux qui se développe, cette eau mise en contact avec les matières fondues que recèle l'intérieur de la montagne. Ce qui rend le fait plus que probable, c'est le muriate de soude (sel marin) que l'on trouve attaché à certaines déjections du volcan, et les coquilles contenues dans l'eau qu'il rejette quelquefois de son sein, et qui répand sur les campagnes une bouillante inondation. De quelle profondeur sortent toutes ces substances, principalement celles en fusion? Proviennent-elles d'un feu central com-

muniquant avec le Vésuve ? Quant à moi , bien peu habile géologue , j'avoue cependant que je penche pour cette opinion qui a été soutenue depuis quelque temps ; la raison qui me la fait adopter , provient de l'énorme quantité des matières vomies par le volcan avant les époques dont on a conservé la mémoire , puisque Herculaneum , Pompéi , Stabia , et d'autres villes encore étaient assises sur cinq ou six couches de laves ; si on y ajoute ce qu'il a répandu depuis son éruption de 79 , on verra que toutes ces coulées ont produit un solide , dont la masse surpasserait de beaucoup celle de la montagne actuelle , y compris Ottajano et la Somma . Or quels vides , quelles immenses excavations auraient dû se former sous tout le pays d'alentour , si ces laves , ces cendres , ces scories , ces roches ardentes lancées à de si grandes hauteurs , eussent été enlevées au territoire de Naples : il paraît pourtant qu'il n'en est rien , puisqu'on ne s'aperçoit d'aucun affaissement (1) . Il est donc vraisemblable qu'elles viennent de plus bas . Alors , dans cette hypothèse , tout s'explique aisément ; en effet , si l'intérieur du globe est encore incan-

(1) La seule lave de 1822 qui avait 1,500 mètres de largeur , 3,000 en longueur et 8 d'épaisseur en moyenne , aurait créé un vide dans le territoire de Naples de 36,000,000 de mètres cubes , et combien de milliers d'autres laves ont coulé avant elle !

descent, comme sa chaleur croissante à mesure qu'on y pénètre plus profondément le démontre, l'ensemble de ce qui aurait été rejeté par les souterrains du Vésuve, de l'Oethna et de tous les volcans, existant à la surface de la terre, ne lui ferait pas éprouver une diminution appréciable. Le calcul en a été fait, et prouve qu'aucun retrait de son écorce, qu'aucune dépression du sol ne sont possibles, quoique la déperdition soit immense en apparence, et si nous prenons pour terme de comparaison les quantités que nous avons l'habitude d'apprécier, mais bien minimales, en réalité, lorsqu'on les rapproche de la masse de notre sphère terrestre.

Si l'on peut s'en rapporter aux vieilles chroniques et aux historiens modernes, il semble que, loin de s'épuiser avec le temps, le Vésuve devienne au contraire de plus en plus actif, et que ses grandes éruptions soient plus fréquentes à mesure qu'elles se rapprochent de notre époque. Sans s'occuper des petites, car si elles ne sont pas continues, il se passe du moins bien peu d'années où la montagne ne jette des laves et des cendres par son cratère ou par des ouvertures qui se forment sur ses flancs, on en compte de 79 à 1036, cinq qui ont gravé dans la mémoire des peuples de funestes souvenirs; de 1036 à 1631, sept; de 1631 à 1794, dix-sept; et de 1794 à 1834, six

d'une violence extrême et dont deux menacèrent l'existence des villes situées autour de la base du volcan. Ainsi, en 955 années, l'histoire mentionne cinq grandes éruptions; en 595, sept; en 163, dix-sept; et en 40, six. Quelques-unes eussent-elles été oubliées par les chroniqueurs du moyen-âge et du bas-empire, il n'en paraît pas moins certain que la progression est ascendante.

La force de projection du Vésuve est prodigieuse, puisque sa gerbe peut s'élever à plus de mille mètres, et qu'il lance quelquefois des quartiers de roches avec une telle impétuosité, qu'on les voit retomber sur les campagnes voisines. On prétend que sa colonne de fumée fut évaluée en 1631, à 39 milles de hauteur. Mais j'avoue que je ne peux admettre cette mesure, et je suis persuadé qu'il y a eu erreur dans le calcul. L'air, à cette distance de la surface du globe, est trop raréfié pour supporter une fumée pesante par sa nature et qui a beaucoup d'analogie avec celle de la houille; or, tout le monde sait que celle-ci, après être montée avec assez de rapidité vers le zénith, tend bientôt à redescendre; c'est ce qui arrive aussi aux émanations de même espèce du volcan; je les ai vues, après avoir formé une colonne, se courber tout-à-coup, et se précipitant sur un des côtés de la montagne, s'écouler parallèlement à son inclinaison.

Telles sont les observations que j'ai pu faire sur ce redoutable foyer ; je les présente avec doute, car il aurait fallu un long examen et plus de science pour s'assurer de leur exactitude.

En descendant, on traverse de nouveau les divers cratères que j'appellerai les champs phlégiens, et l'on prend la partie de la pente recouverte de cendre. Cette descente se fait avec une promptitude extrême. La cendre s'éboule sous les pieds, et quoique on y enfonce jusqu'à mi-jambe, on y glisse plutôt qu'on y marche ; six à sept minutes suffisent pour se retrouver sur le plateau, entre le Cône et la Somma. De là, on revient à l'Hermitage et à Résina par le même chemin qu'on a pris pour faire l'ascension. Les habitants de cette petite ville prétendent connaître à un signe certain les prochaines éruptions du volcan : c'est le dessèchement de leurs puits ; cet effet provient-il de la chaleur du terrain qui fait évaporer les eaux ou de leur absorption ; c'est ce que je ne puis dire, et j'ai vainement demandé, à Naples, la raison de ce phénomène au plus habile géologue de cette capitale.

De Résina, pour se rendre à Pompéi, on se dirige au sud-est en longeant la côte, et le premier village que l'on trouve sur sa route, est Torre del Greco, qui a reçu souvent sa triste part des ravages que le Vésuve répand autour de lui ; en 1794,

il faillit éprouver le sort d'Herculanum. Une partie des habitations fut ensevelie sous un torrent de lave; on le voit encore noir, plein d'aspérités, se relevant quelquefois en monticules et d'une largeur énorme; l'œil le suit distinctement sur une longueur de douze mille mètres, depuis son point de départ jusqu'à la mer où il se précipite en formant une espèce de promontoire : c'est un des plus considérables dont le souvenir se soit conservé; mais si on étudie les anciens, produits par la Somma avant les temps historiques, on reconnaît de bien plus vastes coulées. Telle est la force de l'habitude et l'attachement à la propriété, que les habitants attendirent à peine que cette lave fût refroidie pour reconstruire leurs maisons aux mêmes places; la route la traverse dans toute sa largeur. Quatre milles plus loin, on arrive à Torre della Annunziata, bourg assez considérable, et en se dirigeant vers l'est, on aperçoit bientôt l'emplacement de Pompéi situé à douze milles de Naples.

POMPÉI.

Je me bornerai à parler le plus succinctement possible de cette antique et célèbre cité; elle a été si souvent décrite, qu'il faut éviter les répétitions; je dois donc me livrer plutôt à des consi-

dérations générales qu'à des détails, et cependant je crains encore de fatiguer la patience du lecteur, tant il est d'objets divers dont il faut s'occuper.

Mais avant de pénétrer dans la ville, dans ce vaste musée échappé aux effets destructeurs de dix-huit siècles, qu'il me soit permis de combattre une erreur que beaucoup de voyageurs partagent et que les guides, les ciceroni ont soin d'accréditer pour rendre plus merveilleuses les curiosités dont ils vivent ; savoir que Pompéi fut ignoré jusqu'en 1748, et que de nombreuses générations avaient perdu le souvenir de son emplacement.

L'inspection des lieux, la constitution du terrain et les documents historiques, prouvent évidemment le contraire. La cendre n'a pas également recouvert ce qui reste de ces ruines, et en plusieurs endroits à peine les surmonte-t-elle de deux mètres, de moins même en quelques places. C'est surtout du côté du Forum où se trouvaient des monuments de grandes et hautes dimensions, que le sol factice, celui formé par les déjections du Vésuve, s'abaisse le plus ; il ne subsiste à présent que le premier étage de la plupart des maisons ; mais certainement beaucoup d'entr'elles en avaient deux et trois. C'est ce que l'on voit à plusieurs et notamment à celle de Diomède, dont la plus grande partie du second existe encore, et

dont le troisième est clairement indiqué par les débris qui surmontent les appartements inférieurs. Le temple de Jupiter, ainsi que la basilique (1), devaient avoir une hauteur proportionnée au diamètre de leurs colonnes, dont il reste les bases et plusieurs assises, par conséquent surgir au-dessus du terrain, et d'autant plus que là où sont placés ces deux monuments, la cendre est moins épaisse et tend à se niveler avec la plaine. L'amphithéâtre situé hors de la ville, au milieu des champs cultivés, élève, tout dégradé qu'il est, son second rang d'arcades de six à sept mètres au-dessus du plateau, et en s'inclinant, et en rasant de l'œil la surface de la terre, on voit qu'un mètre environ du premier rang a dû toujours apparaître; probablement, il était encore plus dégagé dans les siècles précédents, car les terrains tendent toujours à s'exhausser, surtout près du Vésuve où, lors des grandes éruptions, ils reçoivent les cendres qu'elles répandent. De plus, la partie supérieure et l'entablement n'ont

(1) Actuellement, on entend par basiliques, certaines églises principales jouissant d'un droit de suprématie ou de privilèges; mais chez les Grecs, ce mot signifiait maison royale, et chez les Romains, l'édifice où l'on rendait la justice qui est une émanation de la royauté ou du pouvoir souverain. La basilique de Pompéi était effectivement le lieu de réunion des tribunaux.

été détruits que successivement et par l'injure du temps. Ainsi, depuis la catastrophe de Pompéi, cet amphithéâtre, existant si près de Naples et dans un pays si peuplé, n'a pu échapper aux regards ; c'était un signal toujours subsistant et témoignant que l'antique cité devait être ensevelie dans son voisinage, puisqu'il l'était lui-même en partie et par une semblable cause. On n'ignore pas, non plus, que les paysans n'avaient point entièrement perdu la tradition des malheurs de 79, qu'ils savaient au moins qu'une ville souterraine existait dans cet emplacement, que souvent ils y pratiquaient des fouilles et vendaient aux curieux des bronzes et des objets d'art. Lorsqu'on en fait de nouvelles, souvent on trouve que les cendres ne sont pas placées dans leur ordre de superposition ; les couches ont été mêlées et par conséquent déjà fouillées. De tout cela, il résulte que Pompéi fut alternativement retrouvé et oublié ; un tel oubli, qui nous paraît si étonnant, ne l'était point aux quinzième et seizième siècles, où les érudits n'attachaient de l'importance qu'aux manuscrits, et rappelons-nous combien les monuments de Rome furent, non seulement négligés, mais dégradés et même détruits à cette époque. Il fallut enfin que Raphaël appelât sur eux l'attention de Léon X pour les sauver d'une ruine complète ; le mémoire que le grand artiste présenta au pape à

ce sujet nous a été conservé (1). Pour en revenir aux preuves, j'ajouterai qu'une ancienne inscription semble indiquer que l'empereur Alexandre Sévère fit creuser les cendres de Pompéi, et que ses recherches lui procurèrent des statues, des colonnes et des marbres précieux. Au commencement du seizième siècle, en 1510, cette ville, comme gisement et ruines encore debout, était aussi bien connue qu'aujourd'hui. Voici ce qu'en dit Sannazar; et il est impossible que, tout poète qu'il était, il ait rêvé ce qu'il en raconte; je transcris ses paroles : « Cette ville qui se présente à » nos yeux, appelée Pompéi et célèbre autrefois, » fut tout-à-coup engloutie par un tremblement de » terre, le sol ayant, comme je le pense, manqué » sous ses pieds; genre de mort étrange et horrible de voir une nation disparaître en un instant » du nombre des vivants.... En parlant ainsi, nous » étions déjà bien près de la cité qui était le sujet » de nos réflexions; car, on pouvait distinguer » les tours, les maisons, les théâtres et les temples presque intacts. »

Pendant les trois quarts du seizième siècle, Pompéi retomba dans l'oubli; mais en 1592, le comte de Sarno faisant creuser un aqueduc souterrain, pour porter de l'eau à la Torre, traversa

(1) Voyez la vie de Léon X, par William Roscoe.

et fouilla en diagonale le plan de la ville, il y découvrit encore des maisons, des rues, des temples et d'autres monuments; il se servit même, à ce qu'il paraît, d'anciens conduits, puisque la portion du sien, qui passe sous le temple d'Isis, est en quelques endroits, à ouvrage réticulaire, signe caractéristique du travail romain. Il est étonnant que cette nouvelle découverte n'ait pas eu plus de suite et de retentissement; car le célèbre architecte Fontana était le directeur de ces fouilles et le constructeur de l'aqueduc.

Un siècle après, Marcrini, dans son ouvrage *de Vesuvio*, dit qu'il conjecturait que l'emplacement nommé *Civita*, devait être Pompéi; il ajoute que ce n'est pas seulement ce nom de *Civita* qui le porte à le croire, mais encore parce qu'il y a reconnu lui-même des constructions entières, des ruines de grandes murailles et des portiques en partie hors de terre. Il est donc évident que cette ville ne fut jamais complètement mise en oubli depuis sa catastrophe, et que la tradition, ainsi que des monuments encore apparents, en conservaient le souvenir; mais le moment où l'on devait s'en occuper sérieusement n'était pas arrivé. Enfin, en 1748, des paysans, en ouvrant un fossé, découvrirent encore des habitations, des statues et des objets servant à l'usage de la vie et à la parure des femmes. Dès lors, Pompéi attira

l'attention de tous les savants de l'Europe, et rentra dans sa gloire.

Charles III ordonna la continuation des recherches, qui furent tantôt interrompues et tantôt reprises avec activité. Depuis quelques années, un fonds annuel et régulier est affecté à la poursuite des fouilles; fonds assez étroit, il est vrai, puisqu'il n'est que de 25,000 francs, mais permettant de travailler avec esprit de suite, et d'après un plan fixe. Le terrain étant un mélange de cendres et de graviers volcaniques, agglomérés par le temps et les infiltrations des eaux, est moins dur que celui d'Herculanum, en partie composé de lave, et facilite les recherches à tranchées ouvertes. Un cinquième environ de la ville est déblayé, et l'on ne sait, en vérité, si l'on doit souhaiter que les recherches soient activement poursuivies; dans quelques siècles, et plus tôt peut-être, ces maisons, légèrement bâties en briques, et revêtues de stuc, seront détruites par l'air et l'intempérie des saisons. Ne faut-il pas réserver quelque chose aux jouissances des amateurs, aux études des artistes, des archéologues à venir? Le musée de Naples possède déjà des milliers d'objets similaires tirés des fouilles anciennes et nouvelles, et d'autres excavations ne l'enrichiront guère. Qu'ajouter, par exemple, aux trois mille lampes, en terre cuite, suspendues, comme des guirlandes

des, à ses murailles, aux centaines de bracelets, de bagues, de bijoux étalés dans des armoiries vitrées, à la multitude d'instruments culinaires et autres rangés comme dans le magasin d'un quincaillier, à toutes ces peintures enlevées avec la scie aux murs de Pompéi, et dont le coloris s'altère chaque jour? Quoique occupée, pendant sept siècles, par les Osques, qui furent ses fondateurs, et successivement ensuite par les Etrusques, les Pélasges et les Samnites, qui la gardèrent jusqu'au moment où elle devint colonie romaine, cette ville n'offre pas de traces des arts de ses premiers possesseurs; tout m'y a paru le produit de la civilisation de Rome et de la grande Grèce. Il n'est donc pas probable qu'en continuant les recherches, on puisse trouver des curiosités appartenant à des époques plus éloignées. Quant aux monuments, selon toute apparence, il en sera de même : les temples, découverts jusqu'à présent, le Forum, la basilique, les deux théâtres, sont tous du style grec ou romain, et les anciens bâtissaient si peu solidement les demeures particulières, que certainement, lorsque Pompéi fut enseveli sous l'éruption de 79, il n'y devait rester aucun vestige des antiques habitations, ni même de celles des Samnites.

Mais il est temps d'arriver à la description de la ville, où l'on ne peut pénétrer seul; il faut que des guides brevetés par le gouvernement vous con-

duisent. Cette précaution est devenue nécessaire par l'indiscrétion de certains voyageurs, qui se permettaient de dégrader les monuments, de briser les mosaïques, et même les peintures placées sur les parois, pour en emporter quelques fragments; les Anglais surtout se livraient avec plus de ténacité à ces coupables spoliations; après eux venaient les Allemands, et, Dieu merci, les Français tenaient le dernier rang.

Avant d'entrer dans la cité, dans la partie entourée de tours et de murs de défense, on traverse un de ses faubourgs appelé Augustus Felix; il fut en grande partie déblayé, depuis 1812 jusqu'en 1814, par l'ordre du roi Murat qui, pendant un règne de si courte durée, imprima une vive impulsion aux fouilles de Pompéi. On a donné aussi à ce faubourg le nom de rue des Tombeaux, parce que la voie publique est bordée des deux côtés de constructions funéraires, presque toutes élevées sur des cypes et de formes à la fois nobles et élégantes. On peut cependant reprocher à quelques-unes des caprices d'architecture et des ornements qu'un goût sévère doit condamner; plusieurs se font remarquer par une grandeur de proportion inaccoutumée pour des monuments de ce genre: leurs inscriptions protégées, si longtemps, par une couche épaisse de cendre, sont d'une conservation parfaite, et il semble qu'elles

datent à peine d'un siècle. Dans presque toutes ces tombes, on a trouvé des vases pleins d'eau, d'huile et de vin, destinés aux libations; elles contenaient encore les coquilles des limaçons faisant partie des repas célébrés en l'honneur des morts, sans doute comme un emblème dont j'ignore le sens.

Je laisse aux antiquaires le soin de décrire minutieusement ces tombeaux, et de copier les lignes que le respect humain, la vanité ou de sincères regrets y ont gravées. Une seule de ces inscriptions a fixé mon attention par sa touchante brièveté; c'est celle destinée au mausolée que Servilia faisait construire, et qu'elle ne put achever, surprise qu'elle fut par la catastrophe de 79. Près de cette tombe, on a trouvé, sur une pierre tumulaire ces simples et douces paroles : *Servilia amico animæ*, Servilia à l'ami de son âme. Une autre fut consacrée par une femme aux mânes des Libellà père et fils, elle est acotée de deux bancs circulaires pour que les amis des défunts pussent venir s'y asseoir, et penser encore à ceux qu'ils avaient chéris.

Les plus remarquables de ces tombes, par leur beauté et les personnages qu'elles renfermaient, car la curiosité a violé tous ces asiles de la mort, et dispersé les ossements, sont celles de la famille Arria, de Ceïus et Labeo, de Noveleïa Tyche et

Caïus Munatius, peut-être un des descendants du fondateur de la colonie romaine conduite à Lyon, de la famille Nistacidia, de Calventius, décorée de bas-reliefs, où l'on voit représentée le bisellium, la chaise d'honneur accordée comme récompense municipale, et enfin, celle de Scaurus, dont les belles sculptures retracent des combats d'animaux et de gladiateurs. A plusieurs de ces sculptures est joint le columbarium destiné à renfermer les cendres des clients et des affranchis.

Presque au commencement de cette rue du faubourg, qui est droite et assez large, on voit une des plus vastes et des plus belles habitations de Pompéi, à laquelle on a donné le nom de Diomède, parce qu'elle est située en face du tombeau de ce personnage, j'y reviendrai tout-à-l'heure; mais je crois utile de donner auparavant une idée générale de ce qu'étaient les maisons pompéiennes. On peut affirmer, sans crainte de se tromper, et sauf quelques rares exceptions, qu'elles se ressemblent toutes, que toutes sont bâties sur le même modèle, ont les mêmes distributions, et ne diffèrent entre elles que par la grandeur et le plus ou moins de richesse des ornements. Un autre point de ressemblance, est la légèreté de leur construction; les murailles, ordinairement en briques, ont peu d'épaisseur, et les colonnes, les pilastres formés des mêmes matériaux, ne sem-

blent consolidés que par l'enduit de stuc dont ils sont revêtus. Toutes ces maisons contiennent deux parties distinctes, une pour la vie publique, qui prenait une place si large dans l'existence des anciens, et l'autre pour le logement de la famille. La première se composait du vestibulum (1), du cavœdium (2) et du tablinum (3); à la seconde appartenaient le péristyle, les chambres à coucher, le triclinium (4), la pinacotheca (5), l'exedra (6), la bibliotheca, l'atrium (7), le bain et le xyste (8). La pinacotheca et l'exedra étaient, comme pièces de réception, plus élevées et plus décorées que les autres; celles-ci, pour retrouver la hauteur des terrasses remplaçant les toits, avaient des entre-sols, ou plutôt ce que nous appelons des mansardes, car la plupart des maisons ne se composaient que d'un rez-de-chaussée: celles à deux ou trois

(1) Vestibulum. Retrait entre les murs dans l'enfoncement duquel se trouvait la porte.

(2) Cavœdium. Cour environnée de tous les corps de logis.

(3) Tablinum. Pièce de réception ordinairement décorée de peintures.

(4) Triclinium. Salle où l'on mangeait couché sur des lits.

(5) Pinacotheca. Galerie de tableaux.

(6) Exedra. Salon avec des sièges ou des espèces de divan; c'était le lieu de conversation.

(7) Atrium. Antichambre ou plutôt cour intérieure.

(8) Xyste. Petit jardin; il se réduisait ordinairement à une espèce de corbeille de fleurs de quelques pieds de diamètre.

étages faisaient exception. On revêtissait ces appartements, même ceux réservés aux femmes et aux gens de service, de stucs solides, colorés en rouge ou en jaune, et sur lesquels on peignait des tableaux de petite proportion, des arabesques, des fleurs et des bordures à palmettes, ressemblant beaucoup à celles de nos papiers à tenture ; seulement la symétrie ne paraît pas avoir été du goût des propriétaires et des artistes, et rarement, lorsque ces peintures sont en panneaux, les divisions ont-elles une égale largeur.

Sur le seuil de la porte d'entrée, on lit souvent, en mosaïque, *Salve*, quelquefois *Cave canem*, notamment à la maison qu'on nomme du poète. Entre la première porte et la seconde de l'atrium régnait le prothyrum ou corridor peint et pavé en petits cubes de diverses couleurs ; c'était là où l'on était reçu, en attendant de pouvoir parler au maître du logis. Ensuite venait l'atrium, toujours entouré de colonnes ; sa forme variait, mais le plus souvent elle était celle d'un quadrilataire allongé ; au milieu on voyait l'impluvium destiné à rassembler les eaux de pluie, qui de là coulaient dans une citerne. Les chambres, d'une extrême exiguité, presque toujours sans communication entre elles, et ne recevant la lumière du jour que par la porte, se plaçaient autour de l'atrium ; cette disposition donne à cette partie des maisons l'as-

pect des couvents italiens, dont les fondateurs ont suivi, sans doute, dans leur construction, le mode antique subsistant encore aux quatrième et cinquième siècles, et qu'une tradition religieuse a conservé. Au fond de l'atrium se trouvait le tablinum, où l'on recevait ceux qui venaient pour affaires. De petits corridors conduisaient du tablinum aux appartements intérieurs des femmes; de là, on passait dans une seconde cour souvent plus grande que l'atrium; au milieu était le xyste; quelquefois, au lieu de ce parterre, destiné aux fleurs, elle contenait un vivier et une fontaine. L'exedra, consacrée à la réception des amis, occupait un des côtés du pérystile, ainsi que le triclinium; cette salle à manger, pourvue d'une toiture mobile, était couverte en hiver et découverte en été; comme son nom l'indique, on y mangeait à demi-couché sur des lits. La grandeur de ces sièges, et la petitesse de ces salles, prouvent combien peu de convives prenaient part aux repas, ce qui explique l'ancien adage : *Pas moins que les Grâces, pas plus que les Muses*. Toutes ces habitations possédaient un sacrarium, chapelle où l'on enfermait la statuette de la divinité pour laquelle on avait une particulière dévotion. Des souterrains contenaient ordinairement la cuisine, le cellier, et le lieu où l'on renfermait les grains et les provisions alimentaires; dans le cas con-

traire, on avait soin de les construire loin des appartements. Les cheminées, quoique connues, paraissent avoir été d'un rare usage, et jusqu'à présent, on n'en a trouvé que trois dans la partie découverte de Pompéi, évaluée au cinquième de sa surface. Si l'habitation avait un étage supérieur, les fenêtres du second, donnant sur la rue, prenaient une forme circulaire, et ressemblaient à ce que nous appelons un œil-de-bœuf; celles qui recevaient leur jour sur les cours s'allongeaient en paralléogramme ainsi que les nôtres. Les portes d'entrée sont basses et étroites; la ville n'en présente aucune semblable à nos portes cochères, et dans le fait, elles eussent été inutiles puisqu'un char n'aurait pu pénétrer dans les bâtimens, dont les cours ont à peine sept à huit mètres de longueur et de cinq à six de largeur. Sur le devant des maisons on voit des boutiques divisées en deux parts, l'une destinée à recevoir les acheteurs; l'autre, souvent surmontée d'une arcade, est une espèce de retranchement en pierre, et à hauteur d'appui, derrière lequel se tenaient le vendeur et les marchandises; j'ai vainement cherché la raison de cette singulière disposition qui est à peu près universelle. Était-ce une précaution prise contre la subtilité des filous? La description de ces curieuses habitations ferait supposer qu'elles étaient vastes; mais chacune de leurs nombreuses

pièces, toutes dévolues à un usage particulier, est si exiguë, que la totalité du bâtiment n'a que peu de surface, et j'en ai déjà prévenu le lecteur. A cette petitesse, à ces chambres éclairées seulement par la porte, au rez-de-chaussée, quoique composant les appartements du maître et ceux de réception, à ces péristyles, à ces portiques imitant en miniature ceux des monuments publics, on voit que la vie des habitants de Pompéi était presque toute extérieure, et que la maison servait de refuge momentané pour les repas et le sommeil.

Jusqu'à présent, on a découvert en constructions publiques, deux Forums, deux théâtres, un amphithéâtre, neuf temples, un quartier des soldats, des thermes et un sepulcretum. J'ignore le nombre des maisons qui augmente sans cesse par la continuité des fouilles.

Depuis quelques mois, on a trouvé dans la rue des Tombeaux une habitation charmante et une fontaine décorée d'une mosaïque en émaux; le bleu clair y domine et provient probablement du cobalt, car il a le reflet violâtre du bleu de Thénars. Près de cette maison, on voit une hôtellerie qui, à la simplicité de ses meubles, paraît avoir été destinée aux cultivateurs se rendant au marché; elle renfermait des vases et des seaux en bronze, un mortier de marbre, des bouteilles de

verre, des ustensiles en terre cuite, des fuseaux , des dés, un candelabre, des fragments d'une balance, les débris d'un char dont les roues avaient dix rayons, et enfin, sous un portique et touchant le trottoir, deux petits fourneaux où l'on faisait cuire la nourriture vendue aux passants. Dans la même rue, on déblaya et remblaya successivement, depuis 1749 jusqu'en 1778, une autre maison improprement dite de Cicéron, car il paraît qu'elle appartenait à Crassus Frugi; elle contenait, outre les appartements du maître, un thermopole, lieu où l'on vendait des boissons chaudes, où se rassemblaient les oisifs, les jeunes gens, les amateurs de nouvelles, et qui avait la même destination que nos cafés modernes. C'est là que furent trouvés les célèbres tableaux représentant huit danseuses, les quatre groupes des centaures, les funambules et deux remarquables mosaïques composées par Dioscoride de Samos; l'artiste, satisfait de son ouvrage, y inscrivit son nom. Toutes ces antiquités d'élite sont actuellement au muséum de Naples; mais le monument le plus élégant et le plus considérable du faubourg est sans contredit l'habitation à trois étages de Diomède; on doit la visiter avec soin; elle donnera une idée de ce qu'étaient le luxe et le confortable d'un riche Pompéien. Sa distribution ressemble à toutes les autres; je n'indiquerai donc que

quelques objets spéciaux. Sous le portique, on découvrit une petite statue de Minerve ; dans la salle de bain des peintures représentant des poissons , un bassin entouré de huit colonnes octogones, un fourneau, un poêle à deux anses et plusieurs vases ; dans la dépense, située sur un des côtés du portique , de la batterie de cuisine et une table en marbre soutenue par une Cariatide d'un bon style ; dans les chambres des marbres précieux, de belles mosaïques et des oiseaux peints avec vérité. Le triclinium contenait des vases et des coupes de verre et de bronze ainsi qu'un tronc d'arbre de même métal ; à ses branches sont suspendues, par des chaînes, cinq lampes d'un beau travail. Dans l'exedra, on recueillit des fragments d'urnes d'argent, et l'on y voit encore un bassin portant sur son contour dix têtes de panthères qui laissaient jaillir de l'eau. Mais la pièce méritant le plus d'attention est la bibliothèque; du moins telle était probablement sa destination puisque sa décoration l'indique ; sur ses murailles sont représentés Uranie, Melpomène, Minerve, des génies et un homme assis ayant près de lui un coffre rond, ouvert et rempli de rouleaux de papyrus ; sur le pavé subsistaient encore quelques lambeaux de tapis échappés au temps et aux fureurs du Vésuve. De cette bibliothèque, on entre dans le jardin entouré d'une colonnade, et de là, dans une galerie souterraine

parfaitement éclairée au moyen de larges ouvertures, et servant de promenoir pendant les ardeurs du jour. On y voit encore, appuyées contre le mur, une rangée d'amphores, dont la poterie est d'une grande épaisseur, et il devait en être ainsi pour qu'elles pussent résister à l'effort d'un vin aussi généreux que celui provenant des pentes du Vésuve; c'est sous cette voûte qu'étaient ensevelis vingt squelettes et dispersés autour d'eux des bijoux ornés d'émeraudes, des clés et des monnaies de bronze à l'effigie de Galba et de Vespasien; elles devaient être nouvellement frappées, puisque Galba monta sur le trône impérial en 68 de notre ère, Vespasien en 69, et que l'éruption destructive de Pompéi est de 79. Sans doute les malheureux qui s'étaient réfugiés dans ce souterrain croyaient y trouver un abri; mais la cendre devenue liquide par son mélange avec l'eau des torrents, y pénétra et les recouvrit entièrement: ce limon, en se durcissant, prit avec une surprenante exactitude l'empreinte de leurs corps et remplit l'office d'un moule. On voit au musée plusieurs fragments de cette cendre consolidée et presque passée à l'état de pétrification; l'un conserve fidèlement la forme du sein d'une jeune fille; l'autre, le contour du bras orné de son bracelet; un troisième, d'une partie de l'épaule et de la taille; ces moules si extraordinaires ont même

gardé l'impression des plis délicats de la chlamyde et des vêtements.

Au bout du faubourg, de cette rue des Tombeaux fort longue, entièrement déblayée et qui semble bâtie depuis un siècle au plus, on trouve une des portes de Pompéi et les murailles d'enceinte et de défense. La porte est percée de trois ouvertures : une grande au milieu pour les voitures, et deux plus petites servant aux piétons ; c'est la même disposition que celle de la Porte-Saint-Martin à Paris. Lorsqu'on découvrit ce monument, on y lisait encore une affiche annonçant un combat de gladiateurs dans l'amphithéâtre, qui, pour la commodité des spectateurs, devait avoir le velarium, la tente destinée à les garantir des ardeurs du soleil. Outre cette porte, il en existe quatre autres, dont une, construite par les Etrusques, mérite l'attention des voyageurs. Les murailles ont été entièrement déblayées, de 1811 à 1814, par les ordres du roi Murat ; ainsi, le contour de la ville est connu ; sa forme est elliptique et le rapport de son grand diamètre au petit comme 4,200 à 2,650. Ce circuit, sans comprendre les faubourgs, présente un développement de deux milles napolitains et son aire intérieure une surface de 522,512 mètres carrés. En considérant que les maisons n'étaient le plus souvent qu'à un seul étage et que par conséquent, chacune ne renfermait qu'un petit

nombre d'habitants, je crois que l'on peut estimer sa population de 20 à 25,000 âmes. Les fortifications ont des parapets, des créneaux, des tours rectangles peu saillantes, placées à la portée du trait l'une de l'autre, et par là, on peut juger que le jet de l'arc atteignait à une assez grande distance. La base est en pierres calcaires sur lesquelles sont posés des blocs de lave joints sans ciment comme aux murailles cyclopéennes de Fiésole, de Volterra et de quelques cantons de la Grèce, dont Petit-Radel a donné une curieuse description. Ce genre de construction présentait, par l'enchevêtrement des matériaux, une forte résistance, et Sylla fut long-temps à s'emparer de Pompéi, lorsque dans la guerre sociale elle fit cause commune avec les ennemis de Rome. Ces remparts ont intérieurement onze mètres de hauteur et huit seulement du côté de la campagne. Deux chars circulaient de front sur leur plate-forme, encore bien conservée et laissant accomplir sans obstacle le tour de l'antique cité.

Avant d'entrer dans la ville, je dois prévenir le lecteur que je ne m'attacherai point à décrire tous ses bâtiments; ce n'est pas un guide des voyageurs que je rédige; mais, comme je viens de le faire pour les curiosités trouvées dans la maison de Diomède, je me bornerai à parler seulement de ce qui présente quelques parti-

cularités, ou peut montrer quels étaient les arts et les mœurs de l'époque. Je dois dire aussi que les noms par lesquels on désigne la plupart des maisons de Pompéi n'ont rien de certain; ils sont dus le plus souvent à des présomptions tirées des objets qu'on y a trouvés et qui semblaient indiquer l'état exercé par les propriétaires; mais comme le temps et l'habitude les ont consacrés, je crois devoir les adopter.

Rue Consulaire.

Après avoir traversé le faubourg et la porte que je viens de décrire, on entre dans la rue Consulaire et l'on doit principalement y remarquer les maisons suivantes :

Les deux auberges de Julius Polybus et d'Agathus Vajus dont les noms étaient peints en noir au-dessus des portes; une inscription placée sur celle de Vajus, prouve que les muletiers y prenaient leur logement; ainsi, il n'y a point de doute sur les noms des aubergistes et sur la destination des bâtiments; ceux-ci ne donnent pas une idée favorable des hôtelleries pompéiennes, seulement, il est vrai, destinées aux gens des classes inférieures, puisque les hommes de quelque distinction profitaient du droit d'hospitalité et logeaient chez leurs amis ou leurs parents. Ces édifices que

l'on pourrait comparer aux bazars orientaux, par le défaut de meubles et des aisances de la vie, ne contenaient qu'un petit nombre de chambres, un étau en pierre pour découper la viande, un foyer, une chaudière en bronze, et sur la rue, deux thermopoles pour vendre des boissons et probablement quelques aliments. Dans l'auberge de Vajus, on avait peint sur le mur un Mercure tenant une bourse à la main. On sait que ce dieu était le patron de ceux qui se livraient aux professions mercantiles ; professions à tort peu honorées chez une nation toute guerrière et politique.

La maison dite des Vestales, mais fort mal à propos, car, ni la distribution des appartements, ni leur décoration, ni les peintures, ne pouvaient convenir à ces prêtresses. Ce qui a pu contribuer à lui faire donner cette dénomination, c'est que le vestibule, divisé en trois parties par quatre colonnes, a presque la forme d'un temple. Le sacrum en hémicycle, est encore orné de niches et le fut jadis de statues, de marbres et de mosaïques. Cette belle habitation a deux corps de logis, et deux entrées distinctes, en sorte qu'il est présumable que le propriétaire en louait une moitié. C'est là qu'en 1770, on découvrit des vases pleins d'huile, des châtaignes, des dattes, des figues et des raisins secs conservés d'une manière étonnante.

En face de cette maison est sculpté, sur la travée d'une porte et presque en ronde bosse, un énorme Phallus. Il n'est pas certain que ce signe indiquât un lupanar, car il est souvent reproduit sur d'autres édifices, comme on le verra bientôt, et on ne peut croire qu'une ville de moyenne grandeur eût tant de lieux de prostitution. On sait que le Phallus était aussi un emblème mystique.

Plus loin, on voit le logement du chirurgien, vaste et composé de treize pièces. Parmi les objets que les fouilles y procurèrent, il faut citer vingt-cinq instruments de chirurgie d'une fabrication assez grossière, mais dont plusieurs, et notamment les élévatoires pour l'opération du trépan et les sondes en forme d'S ressemblent à ceux en usage aujourd'hui : tant il est vrai qu'il y a quelque chose d'instinctif dans l'esprit de l'homme, et que chez lui, les mêmes besoins font naître à-peu-près les mêmes inventions.

Près de là est la douane, à ce qu'on présume, car ce pouvait être aussi bien un hangar destiné à un entrepôt particulier de marchandises. On y trouva des poids en marbre et en plomb, des balances, une romaine ordinaire et une autre à plateaux avec ces mots gravés sur son fléau : *Imp. Vesp. Aug. IIX. C. Imp. Aug. T. VI. C. exacta in Capito* ; c'est-à-dire, vérifiée au Capitole sous le huitième consulat de Vespasien, empereur au-

guste, et le sixième de Titus, empereur auguste. Ainsi, il y avait alors, comme à présent, une administration présidant à la vérification des poids et mesures ; seulement, on pourrait conclure de l'inscription, qu'au lieu d'être divisée et répartie dans les provinces, avec les étalons modèles, cette vérification était centralisée à Rome.

Presqu'au bout de la rue Consulaire, on entre dans une autre petite et étroite qui la coupe en angle droit. C'est là que sont les maisons de Narcisse et des danseuses, qui toutes deux doivent leur nom aux peintures qu'on y a découvertes.

Rue des Murailles Publiques.

Après la jonction de ces deux rues, il faut visiter la maison de Salluste, dont le nom était écrit en rouge sur la muraille ; elle contenait quatre boutiques, dont une servait à un marbrier, et une autre à un boulanger ; son four est absolument semblable aux nôtres ; mais les moulins, qui y sont encore, diffèrent entièrement de ceux de nos jours, et tournaient à force de bras ou au moyen d'un cheval ; ils sont composés chacun d'un cône concave en pierre volcanique, s'emboîtant et tournant sur un autre de forme convexe. La farine tombait au-dessous dans un récipient. Le seul énoncé de leur construction démontre combien

elle était vicieuse ; en effet , ils devaient par un trop grand frottement fatiguer les hommes ou l'animal employés à les faire agir, et de plus , mal moudre le grain toujours disposé à s'accumuler au bas du cône : l'horizontalité de nos meules modernes obvie à ces inconvénients. Les amphores de cette boutique étaient encore pleines de farine. La partie du logis occupée par le propriétaire , et dont M. Mazois a donné le plan et une longue description , renfermait tout ce que le luxe antique pouvait rassembler.

En face de cette somptueuse habitation , est celle de Modestus , appartenant à un simple boutiquier ; ce qui l'indique c'est que la boutique est en communication avec l'intérieur. Tel était le goût des Pompéiens pour les arts , qu'on y trouva des tableaux représentant des sujets tirés de l'Odyssée. A voir cette quantité de peintures ornant tous les appartements de Pompéi , et qui devait être pareille dans les autres villes de la grande Grèce , dont la population , les goûts et les mœurs avaient tant de similitude , on ne peut s'empêcher de s'étonner du nombre d'artistes nécessaire pour y suffire ; certainement ils formaient une puissante corporation , quoique les historiens aient gardé le silence sur leur compte ; mais ce qui paraît le prouver , c'est que dans les villes italiennes du moyen-âge , où se conservaient les anciennes traditions ,

on retrouve les peintres formant une tribu et prenant part aux élections et au gouvernement, comme je l'ai fait remarquer en parlant des municipes de Sienne et de la Toscane.

Dans la même rue, il faut visiter une autre maison uniquement pour examiner l'ergastulum, ou lieu où l'on enfermait les esclaves pendant la nuit; on y voit avec quelle inhumanité on traitait ces malheureux. Chacune des loges qui le composent peut à peine contenir un homme de moyenne corpulence.

Une pharmacie présente aussi de l'intérêt, en ce qu'on y découvrit un grand nombre de vases contenant des remèdes et des compositions chimiques; mais la découverte la plus singulière et la plus précieuse faite dans cette rue, est celle d'un cadran solaire fabriqué pour une élévation du pôle de quarante-deux degrés, et contenant une partie d'arc de cercle représentant l'équateur, et son inclinaison vers l'horizon; il convenait donc à la latitude égyptienne de Memphis, et semble avoir été fait pour cette ville. Cependant on s'en servait à Pompéi. Savait-on y corriger son vice de construction en le plaçant sous l'angle voulu par la localité, au lieu de l'établir horizontalement ?

Rue des Thermes.

La demeure de l'édile Pansa est placée au milieu de trois rues, et forme ainsi, à elle seule, une île ou quartier, contenant sept boutiques et trois appartements à louer, sans compter celui du maître; elle est une des plus belles, et peut-être la plus vaste de la ville. C'est sous un de ses portiques et dans le jardin, que furent trouvés un magnifique candelabre actuellement déposé au musée, et le groupe de Bacchus et d'Ampelus, en bronze. Lors de sa découverte, il était appuyé contre un mur et enveloppé de draperies; sans doute on voulait l'emporter comme un objet précieux, mais dans l'effroi et la confusion que fit naître la catastrophe de Pompéi, il fut oublié. Tout rappelle dans cette malheureuse cité l'horreur dont ses habitants durent être frappés; à la vive curiosité qu'elle inspire, à l'attention qu'elle exige, il se mêle toujours une vague tristesse. Audessus d'un four que Pansa louait pour l'usage public, on voit encore un Phallus, et à l'entour cette inscription : *Hic habitat felicitas*, véritable énigme, et qui ne peut se rapporter à la profession de boulanger. Quelques antiquaires ont prétendu que la sculpture et la devise indiquaient la forme du pain et l'abondance des céréales; mais,

quelles que fussent les mœurs relâchées des anciens, il est difficile de croire qu'ils oubliassent la décence à ce point. Oserai-je présenter une conjecture que je ne hasarde qu'avec une juste défiance de mon peu de savoir archéologique. Le Phallus était exposé aux yeux des adeptes dans la célébration des mystères de Bacchus et de plusieurs cérémonies religieuses des Egyptiens; or, comme on le verra tout-à-l'heure, Isis avait un temple à Pompéi, ce four n'a-t-il pu être choisi pour recevoir et cuire les gâteaux sacrés? C'est dans cette maison que sont des colonnes à chapiteaux composites; au-dessous des volutes, l'architecte a placé de larges feuillages de fantaisie. Je n'en connais pas d'autre exemple, et celui-ci n'est pas heureux.

Les constructions déblayées, en 1824 et 1825, après la maison de Pansa, sont parfaitement conservées. La première, dite du Poète, montre sur le seuil de la porte un chien en mosaïque, et au-dessous le *Cave canem*. C'est là qu'étaient les remarquables tableaux représentant les adieux d'Achille et de Briséis, Thétis et Iris, Vénus dans la même attitude que celle de Médicis, un combat d'amazones montées sur des chars, tandis que les guerriers qu'elles attaquent sont à pied, et cependant semblent prêts à remporter la victoire; un poète ayant un rouleau à la main et déclamant des

vers ; sa tête haute , son air inspiré , sa bouche entr'ouverte ne permettent pas de s'y méprendre ; Iphigénie nue , portée à l'autel par deux sacrificateurs , et implorant son père comme dans la tragédie d'Euripide ; Agamemnon a la tête voilée , ce qui depuis Timanthe était devenu traditionnel ; dans la bibliothèque , des papyrus peints sur les parois , et portant des caractères grecs ; dans le triclinium , au milieu d'une décoration en architecture , et en vases de fleurs et de fruits , des danseuses , Thésée abandonnant Ariane , et Lédà présentant à son époux Hélène , Castor et Pollux. Si je fais mention de tous ces tableaux , c'est qu'ils sont au nombre des plus beaux déposés au musée , et qu'ils montrent l'opulence de leur possesseur. Les mosaïques répondent aux peintures par leur magnifique exécution ; la plus curieuse et unique en son genre est celle retraçant les apprêts d'une représentation dramatique. On y voit comment le fond du théâtre à colonnade était disposé ; sur le devant , un joueur de flûte essaie son instrument , ou bien donne le ton à un choragus assis , et qui semble répéter son rôle (1) ; celui-ci a sur ses genoux des masques qu'il va distribuer ;

(1) Choragus dans le sens étroit signifie le maître de danse , le directeur des ballets ; mais par extension , on donnait aussi cette qualification au chef d'une troupe d'acteurs.

aidé par un de ses compagnons , un acteur revêt son costume ; cette belle mosaïque contient sept personnages. C'est aussi dans ce séjour du luxe que l'on découvrit enfoui sous la cendre un véritable trésor d'ornements de femmes , de bijoux , de médailles , et un assez grand nombre de squelettes.

Plus loin , il faut visiter attentivement les thermes ; on y voit quelles recherches , quels soins les anciens apportaient à ces bains publics , distribuant à volonté l'eau froide , tiède et bouillante pour les étuves à vapeur. Divisés en appartements distincts , ils séparaient les deux sexes ; celui des femmes se distingue par des ornements plus gracieux ; on y entre en traversant une cour , dont trois côtés sont à portiques. Ce bain est précédé du salon d'attente ; c'est là que l'on trouva une tire-lire en poterie , exactement semblable à celles encore en usage , et destinée à recevoir les étrennes des employés. Après le salon d'attente , est une pièce où les baigneuses déposaient leurs vêtements , et l'on voit , dans l'épaisseur du mur , des enfoncements propres à les recevoir. Dans la salle du bain , un bassin rond , et d'un grand diamètre , est creusé dans le pavé , en mosaïque ; quatre niches en forme de guérite étaient placées sur son contour ; on pouvait s'y retirer après s'être baigné , et s'y livrer au repos. De charmantes arabesques

et des amours à cheval, en stuc, décorent les frises. En sortant de cette pièce, on pénètre dans la chambre tiède, et de là, dans l'étuve; ainsi l'on graduait le passage de la température extérieure au maximum de celle que le corps humain pouvait supporter. De petites cariatides, de trente centimètres de hauteur, soutiennent une légère corniche élevée à deux mètres du sol; leurs intervalles, formant des niches en miniature, recevaient les vases de parfums et les huiles préparées pour les frictions, si fort en usage alors, et qui faisaient partie du régime hygiénique. L'étuve, troisième et dernière salle, se termine par un hémicycle et une fontaine d'où jaillissait l'eau bouillante. Les lampes, éclairant ces lieux, étaient entourées de verres. Derrière l'étuve, qui a deux pavés entre lesquels circulaient la vapeur, se trouvaient trois chaudières en bronze, et tout l'appareil nécessaire pour faire circuler le gaz aqueux. Ces thermes sont curieux, non seulement en ce qu'ils font connaître les usages des baigneurs, mais encore l'ingénieux système de conduits répandant et modifiant la chaleur dans les diverses pièces selon les différents besoins; une inscription gravée sur le rebord de la fontaine, annonce, que construite aux frais du public, elle a coûté 750 sesterces (1).

(1) D'après une estimation faite par Gassendi, au milieu du

Les bains des hommes, moins élégants, ont la même distribution; il paraît qu'ils étaient fréquentés la nuit, car on y découvrit un amas de plus de mille lampes en terre cuite artistement travaillées. Sur quelques-unes on voyait les Grâces, sur d'autres le Silence, portant le doigt index à la bouche. Indiquait-on par là qu'il se passait au bain des choses qu'il fallait taire? Probablement ces lampes étaient prêtées aux baigneurs lorsqu'ils se retiraient chez eux au milieu des ténèbres.

Rue de Mercure.

Cette rue, une des plus belles de Pompéi, est large, longue et remplie de boutiques; ses principaux édifices ont été successivement déblayés depuis 1826 jusqu'à présent.

On doit y examiner avec soin l'atelier des fou-

dix-septième siècle, le sesterce valait deux sous de France, le marc d'argent étant taillé à 26 francs; mais comme depuis cette époque il a été porté à 52, le sesterce représenterait aujourd'hui environ 20 centimes. Si cette évaluation est juste, le prix de la fontaine des Thermes fut donc de 150 francs. Au reste, je dois avouer qu'il y a eu beaucoup de débats parmi les antiquaires pour fixer la valeur de cette monnaie romaine, et que selon l'usage, ils n'ont pu tomber d'accord. De toutes façons, il ne peut être question ici que du petit sesterce, puisque le grand, qui n'était qu'un signe de compte de convention, valait mille fois plus.

lons et des teinturiers. Outre les instruments et les matières qu'on y a trouvés, comme cuves, bancs, tables pour étendre et étirer les tissus, savon, terre de Sardaigne pour les déterger et les blanchir, de précieuses peintures, maintenant au Musée, révèlent les procédés antiques; elles représentent quatre ouvriers placés chacun dans un baquet, en forme de conque, et foulant dans tous les sens les draps avec les pieds; d'autres les étendent sur les séchoirs ou s'appliquent à les carder. Une presse reçoit les étoffes mouillées et en exprime l'humidité. Ces opérations sont à-peu-près les mêmes que celles d'aujourd'hui, mais beaucoup plus imparfaites faute de moyens mécaniques. Cette manufacture contenait plusieurs comestibles plus ou moins carbonisés, et un vase rempli d'olives conservées dans l'huile et d'une étonnante fraîcheur; on les garde au muséum où elles sont encore dans le même état, l'huile étant restée liquide.

Dans une maison découverte en 1827, on voit de remarquables tableaux dont un représente des acteurs jouant une scène du *Miles de Plaute*. Sa vue explique beaucoup mieux que ne pourraient le faire des paroles la disposition et les décors scéniques des théâtres romains. Au fond du jardin, on admire une élégante fontaine en émaux de toutes couleurs et en coquilles naturelles.

Une seconde fontaine décorait également une autre habitation de la même rue ; elle était encore plus riche que la première. Au milieu du bassin, l'artiste avait placé un génie en bronze tenant, comme emblème des lieux aquatiques, une oie sous le bras et sur le bord de la coupe une jolie figure de pêcheur jetant son hameçon. Ces figurines sont charmantes et de la bonne époque de l'art. On recueillit aussi dans cette demeure des bijoux et une foule d'objets destinés à la toilette et au ménage. Je citerai seulement un cylindre en métal exactement semblable à ceux dont nous nous servons pour griller le café ; peut-être y renfermait-on des pois chiches et surtout de l'avoine qui s'aromatise par la torréfaction et prend une légère odeur de vanille. Sur le mur extérieur on lit cette inscription. *Holconium Priscum ii vir pomari universi cum Helvio Vestale rog.* « Tous » les marchands de fruits ainsi qu'Helvius Vestas » lis supplient le juge Holconius Priscus. Cet Helvius, qui se joignait aux fruitiers, était-il le patron protecteur de leur corporation, ou bien cette maison fut-elle habitée par un juge et traçait-on sur ses murs les suppliques qu'on lui adressait ! Cela est plus probable, car d'autres y sont aussi apposées et se terminent par la formule ordinaire : *Orat ut faveat.*

La maison dite de Méléagre , et fouillée en

1830, présentait de magnifiques peintures ; parmi les plus belles, on doit compter la toilette d'Hélène, Thétis recevant de Vulcain les armes d'Achille, Apollon et Mercure, un sacrifice à Priape, un amour conduisant vers Ganimède Jupiter sous la forme d'un aigle, etc. Je ne ferai pas l'énumération de tous ces tableaux, car cet édifice appartenant, sans doute, à un riche amateur, était un véritable musée ; mais il en est un malheureusement effacé en partie et trop singulier pour ne pas en faire mention ; il représente une génisse artificielle portée sur des roulettes, et un homme qui montre, à une femme, dont la pose indique l'affliction, une ouverture pratiquée au dos de la machine. Quelques écrivains ont prétendu que le peintre avait voulu désigner Pasiphaé ; mais c'était d'un taureau, et non d'une génisse que la fable dit qu'elle fut éprise ; d'autres personnes ont pensé qu'il s'agissait du taureau de Phalasis, et ne me paraissent pas plus heureuses dans leurs conjectures. L'horrible instrument de supplice inventé par le tyran d'Agrigente était d'airain, et dans le tableau on voit évidemment que la machine est revêtue d'une peau avec du poil. Quant à moi, après un attentif examen, cette fresque m'a paru une énigme indéchiffrable, tant que nous ne connaissons pas la tradition historique ou fabuleuse qui a guidé les pinceaux de l'artiste. En face, on voit

une autre peinture en grandes proportions, et qui prouve les relations commerciales des Romains avec l'Orient et l'Asie. Une femme, assise sur une espèce de trône, est garantie du soleil par un parasol entièrement semblable à ceux en usage à la Chine; deux femmes, l'une au teint noir, l'autre ayant la tête couverte de la dépouille faciale d'un éléphant, dont on distingue parfaitement les défenses, la trompe et les oreilles, sont debout devant elle, et paraissent attendre ses ordres. Peut-être on a voulu indiquer, par une allégorie, la suprématie que l'Europe exerçait déjà sur les deux autres parties du monde alors connues.

La maison du Centaure recélait un grand nombre de cuillères d'argent, elles ressemblent à toutes celles découvertes à Pompéi; le manche se termine par une pointe, en sorte que ces instruments de table servaient aussi de fourchettes. Une des chambres à coucher contenait une alcove en boiserie, chose assez rare chez les habitants de la grande Grèce, qui, à cause de l'ardeur du climat, et pour éviter la multiplication des insectes, préféraient le marbre et le stuc. Près de cette chambre, un coffre-fort était encastré dans la muraille; d'autres furent également trouvés dans la même rue, en grande partie, occupée par des marchands. En général, Pompéi a l'aspect d'une cité commerçante; partout on y voit des bouti-

ques et des magasins ; mais le trafic de détail semble y avoir dominé , à en juger par l'exiguité de chaque local. Quoique devenue colonie romaine , sans doute , il y resta beaucoup de primitifs habitants , et l'on sait quel goût pour le commerce les Grecs firent naître dans cette extrémité de la péninsule italienne , lorsqu'ils vinrent s'y établir.

Dans un cabaret , servant aussi de lupanar , des tableaux obscènes étaient placés , en grand nombre , sur les murs d'un cabinet qui avait certainement une destination particulière. Plusieurs des figures de femmes ont des capuchons , dont l'ampleur couvre entièrement leur tête , et les empêche d'être reconnues ; on peut en conclure que ces peintures représentent ce que ce lieu infâme protégea trop souvent , et que des matrones s'y rendaient secrètement. Une seule inscription a échappé aux ravages du temps , elle est au-dessus de la tête d'un soldat , presque effacée , et ne présente aucun intérêt. Pourtant je l'offre au lecteur : *Da mihi frigidum pusillum ; Vinum* est sous-entendu.

Rue de la Fortune.

Le temple de la Fortune a donné son nom à cette rue ; les chapiteaux corinthiens des colonnes du vestibule sont d'un admirable travail : plus rapprochés de l'œil par leur peu d'élévation , ils

exigeaient plus de perfection de détails, et rarement les architectes et les sculpteurs grecs et romains ont manqué à cette convenance. La Cella, lambrissée de beaux marbres, est carrée et couverte. C'est à côté du sanctuaire que l'on trouva deux statues confirmant l'habitude qu'avaient les anciens de colorer quelques-unes de leurs sculptures; la première représente une femme, dont les vêtements sont bordés d'or et de pourpre; la seconde, bien authentiquement de Cicéron, puisque l'inscription suivante, gravée sur la Cella, le prouve, était vêtue d'une prétexte peinte en violet(1). Voici l'inscription : *M. Tullius. M. F. D. V. I. D. ter. quinq. augur. tr. mil. a. pop. ædem Fortunæ aug. solo et pec. sua*; « Marcus Tullius, fils de » Marcus, duumvir de justice, pour la troisième » fois censeur, augure, tribun des soldats élu par » le peuple, éleva sur ses fondements, et à ses » frais, le temple de la Fortune. » Les deux statues avaient aussi les prunelles et les cheveux colorés. Près du temple, sont les chambres des prêtres, dont les noms étaient gravés sur un marbre.

(1) Prétexte; robe longue dont le bas était bordé de pourpre. Les sénateurs, les hommes consulaires et certains magistrats avaient seuls le droit de la porter, ainsi que leurs enfants jusqu'à l'âge de quinze ans.

Rue du Forum.

Nous voici maintenant dans la rue du Forum, dans le plus beau, le plus important quartier de Pompéi, où se pressent les grands monuments, où sans cesse abondait la foule se rendant aux tribunaux, aux élections, aux cérémonies religieuses. Large et spacieuse, cette rue, sur toute sa longueur, est bordée de boutiques, dans lesquelles on découvrit une foule d'objets, dont l'énumération fatiguerait la patience du lecteur. Ils consistaient principalement en bijoux d'or et d'argent, en statuettes, en bronzes, en une prodigieuse quantité de verreries, les unes blanches, les autres bleues, en amphores et vases de poterie de toutes formes et de toutes espèces, en coraux, en poids et mesures, en tire-lires appartenant sans doute aux employés de ces boutiques. De tant de marchandises accumulées dans ce quartier, je ne citerai spécialement que des galons en or parfaitement tressés, d'un travail délicat, et dont la mise en œuvre avait exigé, comme pour ceux que l'on fabrique maintenant, l'emploi de la filière et du laminoir. En entrant au Forum on voit la maison d'un marchand de lait, et celle où s'exerçaient les gladiateurs; sur le mur extérieur, deux sont peints, et représentés combattant avec furie en présence,

du lanista ou professeur, tenant à la main le prix qu'il doit décerner au vainqueur (1). Lors des fouilles, une épée, propre à ce genre de combat, était encore étendue sur le pavé de la salle d'es-crime.

Le Forum est un parallélogramme de cent quatorze mètres de longueur et de trente-cinq de largeur, si je m'en rapporte à la mesure de mes pas; des portiques à colonnes l'entouraient de trois côtés, savoir : sur les deux plus longues faces et au fond opposé à l'entrée. En avant des entrecolonnements, des piédestaux, avec inscriptions, portaient les statues de Rufus, de Pansa, de Scaurus, de Salluste et d'autres illustres citoyens de la colonie. Il paraît que cette vaste construction était en réparation, et destinée à des embellissements, lorsque l'éruption de 79 eut lieu, et que ces travaux avaient pour motif de faire disparaître les dégradations causées par les secousses souterraines de 63. Déjà plusieurs colonnes de pierres travertines remplaçaient celles de lave, et l'on posait un pavé en dalles de marbre. Le temple de Vénus était terminé, la basilique (2) et les curies (3)

(1) Ce prix était une baguette appelée rudis.

(2) Basilica. Palais de justice.

(3) Curia. Lieu où les curies, les sections électorales, si l'on peut s'exprimer ainsi, s'assemblaient pour offrir des sacrifices.

presque achevées, ainsi que la chalcidique (1). Le temple de Quirinus se montrait dépouillé de ses stucs, que probablement on allait remplacer par de plus précieux. Les colonnes du côté droit des portiques et du péristyle du temple d'Auguste, ainsi que leurs bases et leurs chapiteaux, gisaient étendues au milieu du Forum; on s'y occupait à les sculpter. Tous ces nobles débris sont aujourd'hui au musée. On aime à surprendre, pour ainsi dire, ces anciens ouvriers au milieu de leurs travaux, à voir les procédés qu'ils employaient, et qui ont servi à résoudre plusieurs questions longtemps agitées et, jusqu'au siècle dernier, demeurées sans solution.

On entrait au Forum par un arc séparant à droite et à gauche deux monuments imposants, le trésor public ou temple de Jupiter (2), et le Panthéon. Je m'occuperai de celui-ci en dernier, après avoir fait successivement le tour du Forum, et décrit ses constructions en commençant par la droite.

Le temple de Jupiter n'a plus que le tiers environ de sa hauteur primitive; il n'en reste que la

(1) Chalcidica. Salle d'audience des juges.

(2) Les Romains déposaient leurs trésors publics et municipaux dans des temples; celui de Rome était enfermé au Capitole, également consacré à Jupiter.

rampe extérieure et à escalier, par laquelle on y montait, un vestibule dont les six colonnes corinthiennes ne conservent que leurs bases et une partie des fûts, qui même ont été réparés, la Cella avec deux ailes ou bas côtés formés chacun de huit colonnes d'ordre ionique, et dans le fond trois chambres où l'on gardait le trésor et les actes publics. Les colonnes du vestibule avaient dix mètres d'élévation, celles de l'intérieur sont beaucoup plus petites.

On visite ensuite la prison, dont les portes étroites étaient garnies de barreaux de fer; il y existe encore d'horribles cachots voûtés, sans aucune ouverture pour renouveler l'air et recevoir le jour, et on y a trouvé les squelettes de plusieurs prisonniers. J'ai déjà fait observer, au sujet du bâtiment appelé les cent chambres sur la côte de Baja, combien le régime des prisons fut barbare chez les Romains, et combien la pitié pour les souffrances individuelles manquait à cette nation; les horribles combats des gladiateurs en fourniraient seuls la preuve. Il m'a semblé que si jamais Rome connut cette pitié, si développée chez les modernes et grâce au Christianisme, elle s'y graduait selon le rang social que les malheureux occupaient, et devenait nulle pour les classes inférieures. Quant à l'esclave, il n'était pas un homme, mais une chose: *res domini*.

Après la prison, vient, en arrière du portique, une enceinte, une espèce de bazar, où, à ce que l'on présume, se vendaient la toile et le drap. Un tableau en donne l'indication; il représente un homme tenant une pièce d'étoffe qu'il montre à une femme. Le marchand est debout. La femme assise met le doigt sur un défaut du tissu; à côté d'elle sont ses deux jeunes filles, et une esclave occupe le second plan. C'est la représentation d'une scène exactement pareille à celles qui se passent tous les jours dans nos modernes magasins. Les murs de ce bazar sont percés d'une multitude de trous destinés probablement à recevoir les soutiens des rayons en menuiserie et des armoires.

Près de cette halle est l'endroit où furent placés les étalons des mesures de capacité (1) creusées dans une grande pierre de travertin; elle a été transportée au muséum et son inscription donne les noms des magistrats, *A. Clodius*, *A. F. N. Arcaeus*, *N. F. Arellanus Caledus*, qui la firent sculpter et poser.

(1) La plus grande mesure, l'*amphora*, se subdivisait en *semicadus* ou trois quarts d'*amphora*, en *urna* ou moitié, en *modius* ou tiers, et en *semodius* ou cinquième. Cette dernière servait principalement à mesurer les grains et les substances sèches. Aux angles de la pierre sont de plus petites cavités représentant aussi de moindres mesures, telles que le *sextarius*, sixième partie du *congius*, ou quarante-huitième de l'*amphora*; et l'*hemina* ou *cotila*, moitié du *sextarius*.

Vient ensuite le temple de Vénus, un des plus grands de la ville, mais un des moins purs d'architecture ; il a 48 colonnes corinthiennes, dont le noyau revêtu en stuc est de briques ; elles forment quatre portiques jadis décorés de statues et de belles peintures ; celles-ci retracent Hector traîné autour des murailles de Troie ; Achille tirant l'épée contre Agamemnon, et Priam redemandant le corps de son fils ; mais, chose étrange pour un temple, pour un monument religieux, à côté de ces tableaux héroïques, qui ont du moins quelques rapports avec la déesse, puisqu'en inspirant à Pâris l'enlèvement d'Hélène elle suscita la guerre troyenne, un autre a pour sujet le ridicule combat des Pygmées et des Grues. Au milieu de l'atrium s'élève le sanctuaire ; c'est là qu'on voyait les statues, de premier ordre, de Vénus et de son fils Hermaphrodite avec des oreilles de Faune. On a découvert aussi, dans ce temple, un cadran solaire et une curieuse inscription annonçant que Holconius Rufus et Posthumus, duumvirs de justice, ont élevé, jusqu'au toit, le mur du collège des Vénéréi, et acheté pour 3,000 sesterces le droit de fermer les fenêtres. Chez nous c'est le contraire, on y paie pour en ouvrir sur les lieux où l'on ne possède que des jours de souffrance.

La basilique n'est séparée du temple de Vénus

que par une rue étroite. C'était la Bourse, le lieu de réunion des négociants et on y rendait aussi la justice. La basilique proprement dite a trois nefs; celle du milieu est à ciel ouvert; les deux autres sont couvertes et forment chacune deux portiques superposés, dont le premier est à colonnes ioniques, et le second d'ordre corinthien; du supérieur, on pouvait voir tout ce qui se passait, et dans la grande nef, et dans le tribunal; c'était la même disposition que celle de la Bourse de Paris, et, sauf la grandeur, la ressemblance est frappante. Les colonnes sont de briques, d'une conservation si étonnante, qu'au premier abord on pense qu'elles sont nouvelles et le résultat d'une restauration. Dans le fond du monument, s'élève, à deux mètres au-dessus du sol, le tribunal où siégeaient les magistrats. L'intérieur de cette tribune contient une chambre, ou plutôt une espèce de caveau dans lequel on enfermait les accusés pendant le procès, et l'on croit qu'on les interrogeait par des ouvertures garnies de barreaux de fer et pratiquées dans le pavé de la tribune. Ces ouvertures aboutissaient près des sièges des juges. Si l'on admet cette hypothèse, il en résulterait que les accusés n'auraient été vus ni par le public, ni par les avocats choisis pour leur défense; je ne puis l'adopter comme mode général de procéder dans les causes criminelles; car, on

sait que les citoyens romains y avaient droit à la publicité, et je pense que cette forme odieuse de jugement ne s'employait que pour les étrangers et les hommes de servile condition. Des statues en marbre colossales, et dont on n'a retrouvé que des fragments, décoraient les portiques. Les murs en stuc imitent des parallélogrammes en pierres de toutes couleurs : usage et décoration bizarre dont je m'occuperai bientôt. On y lit des inscriptions pleines de fautes d'orthographe, exprimant les joies ou le dépit des plaideurs, ou simplement les noms de citoyens. L'un d'eux, Pumidius Dipilus, voulant peut-être donner de ses nouvelles à un ami, écrivit : *C. Pumidius Dipilus heic fuit ad nonas octobreis, M. Lepid. Q. Catul. cos*; « Caius » Pumidius Dipilus fut ici le 5 octobre sous le consulat de Marcus Lépidus et de Quintus Catullus, » date qui répond à l'an 77 avant notre ère. Ainsi, lorsqu'en 1838, je visitais Pompéi, il y avait 1915 ans que ces caractères étaient tracés. D'autres inscriptions expriment le blâme et même l'injure, témoin celle-ci : « Le comédien Oppius est un voleur, un fripon; *fur furuncule*. » Presque toutes ont été transportées à Naples.

Près de la basilique et au fond du Forum, opposé à l'arc de l'entrée, on voit trois salles où se jugeaient les petites causes; également bâties en briques, elles allaient être revêtues en marbre,

dont plusieurs tranches, destinées à ce placage, étaient couchées sur le pavé. Il paraît que l'on faisait au Forum de vastes réparations et un embellissement général au moment de la ruine de Pompéi.

Presque touchant la basilique, sont situées des maisons que les fouilles et le temps écoulé depuis leur découverte, ont déjà dégradées. On y distingue celle d'Adonis qui enrichit le muséum, des beaux tableaux d'Andromède et Persée, et de Vénus et Adonis. Dans une autre, les excavations procurèrent une grande quantité de monnaies d'or et d'argent, des bijoux et du cristal de roche taillé en forme de noix. Sept squelettes rassemblés autour de ce trésor semblaient veiller à sa garde. De ce fait, plusieurs fois renouvelé dans cette malheureuse ville, ne pourrait-on pas en conclure, qu'à Pompéi ; comme dans toutes les cités affligées de grandes calamités, des brigands ajoutèrent à son désastre par leurs attaques contre la propriété et que les familles cherchaient à se réunir pour se défendre.

En rentrant dans le Forum, on voit, sur la face opposée à la basilique, l'école de Verna ; c'est une seule et grande pièce, avec une tribune, où probablement le pédagogue se tenait assis (1).

Sur ce même côté, l'édifice d'Eumachia est di-

(1) Pœdagogus. Ce mot n'avait rien d'injurieux ou de mé-

gne d'attention ; intérieurement et extérieurement, il est corinthien et composé de trois parties , un grand chalcidique ou vestibule , des portiques et une crypte (1). Le chalcidique soutenu par seize pilastres; portait sur son architecture une inscription annonçant que la prêtresse Eumachia construisit à ses frais et dédia à Auguste ce monument. Du chalcidique, on entre dans le portique de 39 mètres de longueur, de 20 de largeur et entouré de 48 colonnes en marbre de Paros d'un beau travail. La crypte qui, par anomalie, n'était pas souterraine, mais seulement voûtée, contenait la superbe statue d'Eumachia érigée à cette prêtresse par les teinturiers, dont ce bâtiment était le collège et le lieu de réunion; il montre toute la richesse, tous les moyens que possédaient alors de simples particuliers pour suffire à de telles constructions et le peu de division des fortunes.

Plus loin est le temple que les antiquaires ont nommé de Quirinus; il n'offre rien de remarquable. A côté, on voit le décurionat, ainsi appelé parce que l'on croit que c'était l'endroit où les

prisant dans l'antiquité. C'était le mot propre pour désigner le précepteur, le maître qui enseigne la jeunesse.

(1) Une crypte était ordinairement un souterrain voûté et destiné, chez les payens, à des cérémonies mystérieuses. Les premiers chrétiens les consacrèrent à la sépulture de leurs martyrs.

décurions , les membres du sénat local, tenaient leurs séances. Sa principale salle est en hémicycle avec un autel au milieu.

Enfin, à l'extrémité de la face gauche du Forum, près de l'arc d'entrée, et vis-à-vis le temple de Jupiter, on admire celui d'Auguste, destiné à des fêtes et à des repas publics. Il mérite, par sa singularité, une description détaillée. Par une porte ornée de deux ordres de colonnes, d'autels et de piédestaux, on pénètre dans une vaste cour, dont le péristyle est déjà détruit. Sur les murs sont représentés toutes sortes d'animaux et de comestibles, des oies, des perdrix, les unes avec leurs plumes, les autres qui en sont dépouillées, des poissons, des œufs, des fruits, des amphores, des bœufs, des agneaux, des cornes d'abondance posées sur des plats, le tout entouré de guirlandes et de génies qui les supportent. A droite, onze petites chambres servaient aux festins particuliers des citoyens privilégiés. En face, s'élève une tribune décorée de quatre niches, une d'elles devait contenir la statue d'Auguste, puisqu'on a retrouvé un de ses bras soutenant un globe, symbole de l'empire; c'est là aussi que furent placées celles de Livie et de Drusus enfant, aujourd'hui transportées à Naples; dans le sacellum (1) est un au-

(1) Le sacellum répondait à ce que sont nos chapelles, c'était le diminutif d'un temple.

tel en marbre , et la favissa (1), où l'on déposait les instruments des sacrifices. Sur des bancs de pierre on découpait les victimes distribuées au peuple ; au pied de ces bancs , peints en rouge , un petit canal laissait couler le sang. Sur les parois on voit retracés une hache , des oiseaux , une tête de porc et des jambons : partout , à Pompéi , on s'aperçoit de l'importance que ses habitants attachaient à la bonne chair. Il est peu de triclinium , de salles à manger , où les emblèmes de l'art culinaire ne soient étalés avec profusion , et cependant , sur le même sol , sous le même climat , à ce peuple gourmand a succédé le Napolitain renommé pour sa sobriété. Au fond de ce sacellum était le tableau de Romulus et de Rémus , tenus sur les genoux de Laurentia. Au milieu de l'atrium on avait placé , dans un dodécagone , douze dés ou petits piédestaux sur lesquels reposaient les piliers en bois destinés à soutenir le tholus (2) : c'était une espèce de cuisine qui , lors-

(1) Favissa. Dans le sens direct ce mot signifie un coffre placé dans les temples et qui renfermait certains objets destinés au culte. Par extension, il s'applique aux trésors consacrés aux dieux.

(2) Tholus. Proprement dit la clé ou pièce de bois à laquelle viennent aboutir toutes les courbes d'une voûte , ou dôme en charpente. Dans les temples , on y suspendait les offrandes faites aux divinités. Quelquefois tholus est pris en général pour la totalité de la toiture ; c'est ainsi qu'il faut

qu'on la découvrit, contenait encore, dans un baquet, des débris d'aliments et jusqu'à des arêtes de poisson. Près de la petite porte, une cassette avec sa serrure, et ensevelie dans la cendre, recélait 1,036 monnaies de bronze, 41 d'argent et un anneau d'or. Des peintures, dues au talent d'habiles artistes, couvraient de toutes parts les murailles de ce remarquable édifice; la plus célèbre est celle de Pénélope et d'Ulysse, admirable par l'expression de la tête du héros. Pénélope n'a pas encore reconnu son époux, et l'on devine que le roi d'Ithaque est à la fois combattu par la crainte du danger et le désir de se faire connaître. La nourrice Euryclée est au fond du tableau, sa pose, ses traits indiquent qu'elle soupçonne la vérité plus que l'épouse. Cette œuvre, tout-à-fait dans le genre du Poussin, serait digne de son pinceau. A côté de la principale porte, on avait peint des vaisseaux rangés pour le combat, et précieux en ce qu'ils révèlent la disposition et la forme des bâtiments de guerre. Comme ce monument était dédié à Auguste, il est probable qu'on voulut flatter ce maître du monde romain, et rappeler sa victoire navale d'Actium. C'est là

l'entendre pour celui dont il est ici question, car, douze piliers n'étaient pas nécessaires au soutien d'une seule clé de voûte.

aussi que furent découvertes d'épaisses vitres attachées aux fenêtres, et dont je m'occuperai dans les considérations générales sur Pompéi.

Rue d'Auguste.

Située derrière le temple, elle est étroite et remplie de boutiques ornées de gracieuses peintures. Il est à remarquer qu'en général les Pompéiens repoussaient les sujets de tableaux tristes ou même sévères. Leurs habitations en contenaient bien peu de ce genre. Il serait trop long de décrire chacun des magasins de cette rue, qui paraît avoir été occupée par des marchands de comestibles. Il suffira de dire qu'on y a recueilli en abondance des figues, des châtaignes, des pruneaux, des raisins secs, de la graine de chanvre, des gâteaux, du pain, des ustensiles de pâtisserie, du savon déjà fabriqué, et les matières pour continuer la fabrication, cinq cent cinquante bouteilles en verre, du bronze et des balances de formes diverses. Il faut y ajouter des médicaments, conservés encore au musée, et des instruments de chirurgie, parmi lesquels est un forceps; mais la découverte la plus intéressante fut celle d'une petite Vénus de marbre, dont la partie inférieure du corps est entourée d'une draperie colorée en rouge.

Diverses rues.

Il est inutile de s'occuper des rues placées derrière le chalcidique et le sénaculum; elles ont offert la répétition des mêmes objets; mais il faut faire mention de celle des Douze-Dieux, où l'on voit ces divinités grossièrement représentées sur une muraille. Les antiquaires prétendent que c'était pour empêcher d'y déposer des immondices. Cependant si tel était le but que se proposait le propriétaire, si cette espèce d'interdiction était efficace, on devrait la trouver sur d'autres constructions, de même que sont multipliées dans nos villes de semblables défenses affichées par permission municipale.

Rue du Théâtre.

C'est là qu'étaient principalement les ateliers et la fabrication des mosaïques, ainsi que le prouvent les enseignes existantes encore. C'est là aussi que des œufs furent conservés si long-temps dans un vase de verre, et qu'un morceau de poix a gardé, après dix-huit siècles, l'odeur propre à cette substance. Les puits, les fontaines, les citernes sont multipliés dans cette rue, quoique son genre de commerce n'exigeât pas cette abondance;

mais sans doute que des sources la permettaient , et les Romains n'ont jamais manqué , par principe d'hygiène , à se procurer la plus grande quantité d'eau possible.

Place du Théâtre.

Située dans la vieille ville que fondèrent les Etrusques , que les Samnites occupèrent ensuite , elle conserve le caractère de leur architecture publique par les faibles restes d'un temple , du style des premiers monuments italiens , par un stadium pour la course à pied (1), et un putéal (2) environné de colonnes, où était , au dire des augures, enfermée la foudre. Des instruments à vent d'une forme singulière furent trouvés dans une maison de ce quartier.

Après la curie isiaque , où les prêtres dictaient

(1) Stadium. Espace aplani, souvent pavé de grandes dalles et de 125 pas romains de longueur répondant à 180 mètres. Le pas romain n'était point égal à celui de l'homme, mais une mesure conventionnelle d'environ cinq de nos anciens pieds de roi.

(2) Putéal. Puits consacré par les prêtres étrusques, fermé à son orifice et renfermant une représentation idéale, ordinairement en bronze, de la foudre. Cette explosion électrique jouait un grand rôle dans la religion étrusque, et comme inspirant la terreur, et comme augure manifestant la volonté des Dieux.

les leçons sacrées, et où les fouilles procurèrent des objets précieux tels, entre autres, que des mains d'ivoire et de verre imitant le geste encore en usage à Naples, geste de répulsion qu'on appelle la figue, et dont on se servait pour conjurer le fascinum (1), vient le temple d'Isis, véritable miniature environnée de portiques d'une petitesse proportionnelle. La cella, le temple proprement dit, n'a extérieurement que quatre mètres sur chacune de ses faces, et trois sur deux dans l'intérieur. Isis, surnommée Pélagique, fut cependant la divinité la plus en honneur à Pompéi, et la protectrice de son port et de son commerce maritime. La même chose ne se passe-t-elle pas de nos jours, où d'humbles chapelles attirent le concours des fidèles bien plus que de magnifiques églises ? Au fond de la cella, et sur l'autel, était la statue de la déesse, de grandeur demi-nature, et qui est aujourd'hui un des principaux ornements de la collection pompéienne. Dans des niches, on voyait aussi un Bacchus et une Vénus. Ces trois statues sont dorées et peintes. La dorure est appliquée sur les chairs, et la peinture aux vêtements; sauf la forme plus belle et l'exécution

(1) Fascinum. Mauvais regard, maléfices, sorcellerie; ce mot avait plusieurs acceptions, qui, au reste, étaient à peu près synonymes.

meilleure, elles ressemblent aux saints de nos paroisses de campagne, que, souvent aussi, l'on colore. A l'entrée du temple on avait placé deux bassins contenant l'eau lustrale et un tronc, probablement destiné à recevoir les offrandes faites à la déesse, et non aux pauvres, comme l'a pensé un antiquaire napolitain; car la charité publique paraît avoir été bien peu exercée dans l'antiquité païenne; cette vertu se développa avec le christianisme, et surtout de la fin du troisième siècle au huitième; les appartements des prêtres sont situés sur la gauche du temple. Le squelette de l'un d'eux gisait sur le seuil de la porte, ayant à côté de lui neuf monnaies d'or, trois cent soixante d'argent, des vases, des figures isiaques, des tasses, des patères également du même métal. Sans doute il s'enfuyait avec le trésor de la déesse lorsque la mort le surprit. Une inscription annonce que Numerius Popidius Celsinus a rebâti à ses frais ce petit monument renversé par un tremblement de terre. Si, comme il est probable, ce fut celui de 63, la date de la reconstruction est fixée entre cette année et l'an 79.

Voisine du temple, l'habitation d'un sculpteur était remplie d'instruments de son art et de statues ébauchées. Une scie, engagée dans un bloc de pierre à moitié tranché, montrait que le procédé antique ne différait en rien de celui que nous em-

ployons. On y découvrit aussi des œufs en marbre blanc, que l'on mettait dans les nids de poules mauvaises couveuses, ainsi que le font encore nos femmes de basse cour.

Théâtres.

Nous voici enfin arrivés au Grand Théâtre, principal monument de Pompéi, et qui n'est surpassé en grandeur que par le cirque ou amphithéâtre, situé hors de la ville. Il fut édifié, selon l'inscription, sous le règne d'Auguste par la famille Rufus, et à ses dépens. Sa forme est celle de tous les théâtres antiques; savoir : un demi-cercle se rattachant par son diamètre à un parallélogramme; c'est encore à peu près celle de nos salles de spectacles, où quelquefois le demi-cercle s'allonge en demi-ellipse pour obtenir un plus grand nombre de places, mais au détriment de l'acoustique et de la perspective scénique. Les spectateurs étaient assis dans l'hémicycle, où sont disposés des gradins de marbre divisés en trois parties, appelées *caveæ*, par de petits murs de séparation de la hauteur d'un parapet. Des escaliers, ou *vomitória*, séparent ces gradins en plusieurs sections, qui, larges dans le haut, étroites dans le bas, ressemblent à des coins; aussi le nommait-on *cunei*. Sur la première *cavea*, celle inférieure,

se plaçaient les décurions, les augustales et tous ceux qui, jouissant des honneurs municipaux, avaient droit au bisellium ou siège réservé; car dans la société romaine, quiconque avait servi la chose publique, en était récompensé par des distinctions. La seconde caveæ, celle du milieu, recevait le peuple, et la troisième, la plus élevée, les femmes; ce qui certes, ne témoigne pas en faveur de la galanterie pompéienne, puisque cette place, comme la plus éloignée de la scène, devait être la plus mauvaise. Des poteaux implantés dans des mortaises pratiquées sur le replat de la corniche, soutenaient le vélarium destiné à garantir les spectateurs de la pluie ou des ardeurs du soleil; à ce théâtre, les représentations avaient lieu de jour, et sa disposition ne permet pas d'en douter. Sur le parapet de la première caveæ, qui en cet endroit a la forme d'un piédestal, on voit la place du patron de la colonie, du Flamine d'Auguste (1), Holconius, Rufus, et à côté s'élevaient les statues de Néron et d'Agrippine. Dans la partie la plus inférieure, un espace également demi-circulaire, sans gradins, d'un diamètre égal à celui de la scène, et ressemblant à un parterre inoccupé, s'appelait orchestre (2). Les sénateurs, les prin-

(1) Flamen. Pontife, prêtre dirigeant au premier ordre le culte d'une divinité.

(2) Orchestra. L'orchestre n'était point destiné, comme

cipaux magistrats pouvaient s'y asseoir sur des sièges portatifs. Au fond de l'orchestre, en face des spectateurs, est le proscenium ou théâtre, où les acteurs jouaient leurs rôles; cette scène, exhaussée d'un mètre et demi au-dessus du plan de l'orchestre, a trente mètres environ de largeur et sept seulement de profondeur, en sorte, qu'on a peine à concevoir comment on pouvait y représenter des spectacles pompeux. La seule raison que j'ai pu trouver de cette disposition, c'est l'obligation imposée par la grandeur du monument, de ne pas permettre que la voix se perdit en arrière, et de la renvoyer à des milliers d'auditeurs. Au fond, on voit la décoration fixe, qui consiste en un mur orné de niches contenant jadis des statues. Au milieu, la porte regia servait aux entrées et aux sorties des principaux personnages; par côté, deux plus petites étaient destinées aux rôles secondaires. Dans le post scenium, derrière la scène, on trouve les chambres où s'habillaient les acteurs et les danseurs. Les gradins inférieurs de ce théâtre sont encore revêtus de marbre; les supérieurs en ont été dépouillés, attendu que surmontant la couche de cendre qui re-

dans nos théâtres modernes, à contenir les musiciens. Quelquefois on y introduisait les danseuses, et il servait à la représentation des ballets. Si les chœurs venaient y chanter, on l'appelait alors logeion.

couvrit Pompéi, ces précieux matériaux furent détruits par le temps ou la main des hommes. Nouvelle preuve que cette ville ne put être ignorée pendant dix-sept siècles. On entraît au spectacle en prenant à la porte un jeton, en os, sur lequel était indiquée la place que l'on devait occuper, et le nom de la pièce et de l'auteur. On en a découvert quelques-uns annonçant une tragédie d'Eschyle. De ceci on pourrait conclure que ce théâtre fut exploité par entreprise particulière, peut-être sous la protection municipale et avec subvention; les jeux du cirque, au contraire, s'exécutaient ordinairement aux frais du public ou de riches particuliers, et excepté les places attribuées aux dignitaires, appartenaient aux premiers occupants.

Le petit théâtre n'est séparé du grand que par un couloir, situé à gauche et voûté, il ne diffère du premier, quant à sa forme et à sa construction, que par des moindres dimensions. Probablement on y jouait les pièces comiques et des atellanes (1). Cependant il était couvert, et son toit, porté par

(1) *Atellanæ*. Pièces satiriques qui se jouèrent, pour la première fois, à *Atella*, ville d'Etrurie; elles devinrent si mordantes, et tellement licencieuses, que le sénat fut souvent obligé d'en suspendre les représentations. Le peuple et la jeunesse romaine couraient avec fureur à ce genre de spectacle.

des colonnes assises sur le haut des murs , laissait passer le jour , tandis que le grand n'eut jamais de toiture. Ce demi-jour , passant entre les colonnes , et arrivant de si loin , éclairait-il suffisamment , et le théâtre et la scène , ou bien les représentations se donnaient-elles à la lueur des flambeaux ? C'est ce qu'il n'est pas facile de décider ; dans ce cas , les entrecolonnements n'auraient servi qu'à renouveler l'air. Le proscenium n'a que vingt mètres d'ouverture et cinq de profondeur. Ce théâtre , nommé Odéon , avait souffert du tremblement de terre de 63 , et l'on travaillait à le consolider lors de la catastrophe de 79.

Au delà de ces deux théâtres , on entre presque immédiatement dans la caserne. C'est une vaste enceinte , ayant un jardin au milieu , environnée , sur ses quatre côtés , de portiques à petites colonnes d'ordre dorique , cannelées à moitié de leur hauteur , et peintes en rouge. Les corridors formés par ces colonnes , et les murs de fond contiennent de longues files de chambres destinées au logement des soldats , qui n'étaient point , comme les nôtres , réunis en grand nombre dans un même dortoir. Disposition plus saine , mais moins favorable à la surveillance et à la bonne discipline. A en juger par les grossiers dessins de vaisseaux , couvrant les murailles des chambres et des portiques , on présume que cette caserne

fut occupée par les *Classiarii* (1). La prison renfermait quatre squelettes, dont les tibias étaient serrés par des liens de fer. Le nombre de ceux ensevelis sous ce monument est de trente-sept. A la porte de l'appartement du Centurion, on trouva aussi les ossements du cheval de ce chef encore chargé d'un riche harnais. Les salles remplies d'armes ont procuré au musée une remarquable collection, ainsi qu'une trompette de cuivre, six flûtes d'ivoire et un magnifique casque, probablement celui du Centurion, où est gravée la ruine de Troie. A ces curieux objets, il faut ajouter un moulin à huile d'une structure assez compliquée; il n'a point de vis de compression, mais deux meules broyant les olives et tournant en sens inverse.

Tel est ce quartier du Forum, où, dans un médiocre espace, on voit huit temples, une basilique, trois places, le monument d'Eumachia, des thermes, deux théâtres, une vaste caserne, de belles demeures particulières, un nombre étonnant de boutiques et de magasins, eu égard à la population de la ville, et encore debout plus de huit cents colonnes.

Il ne reste plus à décrire que le cirque ou am-

(1) *Classiarius*. Soldat de marine constamment attaché au service de la flotte.

phithéâtre, trop grand pour une cité de troisième ordre, s'il n'eût pas également reçu dans son enceinte les habitants des villes voisines, comme le prouve la sanglante querelle élevée entre les Pompéiens et les Nucériens, et qui fut cause qu'un décret du sénat proscrivit les jeux pendant dix ans. Ce combat coûta la vie à un grand nombre de spectateurs et surtout de Nucériens vaincus et chassés du cirque par leurs adversaires. Cet amphithéâtre est le mieux conservé de l'Italie; ce qu'il faut attribuer aux cendres dont il fut recouvert en partie. Placé à quelque distance de la portion de la ville actuellement déblayée, il surgit au milieu de champs cultivés, et, ainsi que je l'ai déjà fait observer, dépasse le sol d'environ un tiers de sa hauteur totale; il pouvait tenir 20,000 personnes commodément assises. Sa construction, ses distributions, les couloirs, les rampes d'entrée et de sortie, sa forme elliptique, sont les mêmes que celles de tous les autres monuments du même genre; forme et accessoires nécessités par l'identité des spectacles et des besoins qu'ils entraînaient avec eux. La partie inférieure et l'arène, débarrassées seulement des terres qui les obstruaient de 1813 à 1816, et principalement dans les derniers temps du roi Murat, sont d'une étonnante et parfaite conservation; les gradins en marbre, d'une admi-

nable blancheur, semblent, dans le bas et près de l'arène, posés nouvellement. L'enceinte intérieure, dans toute son élévation, n'a éprouvé que peu de dégradations, et c'est à l'extérieur que ce monument a le plus souffert. La place que chaque spectateur occupait était marquée par des lignes et des numéros peints en rouge ; au milieu de la première division, celle de l'intendant des jeux est encore facile à reconnaître à un signe distinctif. On voit dans le pourtour de l'arène l'étroit passage par où entraient les animaux et la chambre destinée à recevoir leurs cadavres ; on y a découvert les os d'un lion. En face de l'entrée principale est le tricladium ; c'est là que la veille de leur mort on servait un abondant repas aux condamnés réservés aux bêtes féroces ; usage qui a subsisté en France jusqu'à la fin du seizième siècle pour ceux que la justice frappait d'une peine capitale. Au sujet de cet amphithéâtre, rappelons que ce fut sous le règne du monstre, du parricide Néron, que fut rendue pourtant une loi d'humanité ; elle défendait aux maîtres des esclaves de les faire combattre avec les gladiateurs ou de les livrer aux bêtes sans un jugement des tribunaux. Quel état, grand Dieu, de société ! Quelle absence de toute sensibilité pour qu'il devint nécessaire d'interdire de pareilles barbaries, et quelle victorieuse réponse aux philosophes du

dix-huitième siècle maudissant le Christianisme !

Peut-être trouvera-t-on que cette description s'est trop prolongée, quoique je me sois borné à décrire seulement les habitations et les monuments présentant quelques remarquables particularités ; car un volume n'aurait pas suffi à retracer une ville sortie presque neuve des entrailles de la terre et conservant encore une fleur d'antiquité, si l'on peut se permettre cette expression. Cependant je ne puis terminer ce qui concerne Pompéi sans y ajouter quelques considérations générales, complément nécessaire de ce chapitre ; j'ose espérer que le lecteur voudra bien me les pardonner.

Ainsi que je l'ai déjà dit, les constructions particulières sont petites, leurs divisions intérieures exigües, peu élevées, et lorsqu'on annonce en décrivant une maison qu'elle est grande, ce n'est qu'une grandeur comparative que l'on exprime. Aucune habitation de Pompéi ne peut être assimilée, et pour l'importance, et pour la qualité des matériaux, non seulement à nos hôtels français, mais même à nos demeures bourgeoises. Les murs, de peu d'épaisseur, sont tous bâtis en briques de même que les colonnes et les pilastres, dont le noyau est revêtu d'un stuc à deux couches ; la première, assez grossière et raboteuse, retient la seconde, destinée à recevoir le poli. Voilà pour-

quoi, si Herculaneum, Stabia, Pompéi, n'eussent pas été conservés sous des couches de cendres volcaniques, il ne nous resterait aucun modèle, aucune idée positive des domiciles antiques; et en effet, on ne donnait de solidité qu'aux monuments publics, toujours comme si, dans la société romaine, l'individualité était comptée pour peu de chose et absorbée par l'intérêt général. Presque toutes les chambres, surtout celles du rez-de-chaussée où logeait le maître, ne reçoivent le jour que par une porte étroite, placée en arrière des portiques et ne laissant pénétrer qu'une faible lumière. On sent, à leur aspect, qu'elles étaient le refuge obligé pour le sommeil, pour les heures de repas; mais que la vie habituelle se passait en plein air, au forum, et que l'intérieure devait être presque une exception.

La composition des stucs avait été portée à une grande perfection; blancs, jaunes ou rouges, et rarement de teintes mélangées, ils ont des ocres pour matières colorantes, et sont encore d'une grande dureté et d'une étonnante conservation; à peine ont-ils perdu leur éclat. Le rouge revêt presque toujours les colonnes jusqu'au tiers de leur hauteur; le reste est blanc, quelquefois cependant les chapiteaux rappellent la couleur du bas; cette manière d'ornements, ces colonnes, fréquemment sans tore et sans base, se retrou-

vent partout dans la demeure la plus modeste comme dans la plus splendide. Il semble que la ville ait été construite sur un type constant. A cette occasion, je ferai observer qu'on n'y trouve point de ces mâsures, de ces tristes habitations annonçant la plus extrême pauvreté, et déshonorant nos modernes cités. Les plus humbles sont décorées de peintures, de frises, de bas-reliefs en stuc, dont le nombre prodigieux prouve qu'ils coûtaient peu, et se faisaient au moyen du moulage. Cette apparence de luxe n'indique-t-elle pas que dans cette société, organisée autrement que la nôtre, et séparée en deux classes distinctes et de nombre inégal, les hommes libres jouissaient presque tous d'une certaine aisance, et que la misère était le partage de cette foule d'esclaves couvrant le sol de l'Italie ? Les parois des portiques, des appartements sont aussi revêtues d'un enduit pareil à celui des colonnes, de la même couleur, et portent une immense quantité de tableaux ; car nulle part on n'a trouvé l'indication de tentures par la raison que j'ai déjà donnée.

Assez souvent, ces parois, au lieu de contenir des tableaux, se divisent en parallélogrammes, tous d'égale dimension, et imitant de grandes pierres placées par assises ; mais, chose bizarre, chacun offre une couleur différente et fortement prononcée. Rarement la même teinte est-elle re-

produite , à moins que le nombre des carrés soit considérable ; ainsi , sans que même on ait pris la peine d'éviter le rapprochement de trop violents contrastes , la muraille présente durement à l'œil du rouge , du jaune , du bleu , du vert , du blanc , du violet , et , en vérité , ressemble à un habit d'Arlequin , ou plutôt aux devantures des boutiques de nos marchands de couleurs. Comment , dans une contrée où les arts firent tant de progrès , put-on adopter un si barbare décor ? Au reste , plus on descend vers le Midi , plus les tons forts et brillants plaisent aux populations , dont l'organe de la vue est moins impressionnable que celui des habitants du Nord ; environnée sans cesse de flots de lumière , elles s'habituent à tout ce qui est éclatant.

On peut diviser les peintures en trois genres , arabesques , paysages et figures d'hommes et d'animaux. Les arabesques légères , capricieuses , mais un peu maigres de formes , encadrent ordinairement les panneaux en stuc. La gravure les a reproduites. Ces panneaux sont fréquemment d'inégale largeur , sans qu'on puisse en assigner la raison ; ainsi , dans les plus belles maisons , dans les plus riches appartements , on verra deux divisions de pareille surface , et une troisième beaucoup plus étroite. Il était pourtant facile de procéder régulièrement , et rien ne gênait le décora-

teur. Ce défaut de symétrie ne choquait pas les anciens ; il se retrouve dans les places publiques , dans la manière dont les monuments sont situés en regard les uns des autres , et dans leurs différentes dimensions. Il semble que l'on ne considérât chaque œuvre que pour elle-même et intrinsèquement. J'ai déjà montré , dans un précédent volume , combien l'Italie moderne a hérité de cet oubli de régularité et de parallélisme.

Les paysages , presque tous de caprice , offrent une très infidèle imitation de la nature ; peu de connaissance de la perspective linéaire , encore moins de l'aérienne , et ressemblent beaucoup à ceux des Chinois ; comme dans ceux-ci , le point de vue est placé si haut , que les lignes montent d'une manière désagréable. Ce point de vue n'est pas toujours direct ; quelquefois le peintre a essayé de le rendre accidentel , de le mettre même hors du cadre ; mais alors son ignorance des règles de l'art apparaît encore d'avantage. Les arbres , auxquels nos paysagistes attachent , avec raison , tant d'importance , sont complètement négligés et à peine indiqués ; leur forme est toujours mesquine. Le feuillé , si essentiel , le caractère de chaque espèce , la véritable direction des ombres ne se montrent nulle part. Qu'on veuille bien , à ce sujet , me permettre une remarque , c'est que le

genre du paysage , plus facile , en apparence du moins , que l'historique , a toujours été le plus lent à faire des progrès ; cela est évident lorsque l'on considère les ouvrages composés du quatorzième siècle à la fin du seizième. Déjà Giotto , Beccafumi , les Pérugin , avaient porté la représentation du corps humain à un haut degré de perfection , que le paysage était encore dans son enfance , et seulement un accessoire négligé des tableaux. Y a-t-il à le pratiquer plus de difficultés qu'on ne le pense ? je le crois , et en effet , celui qui s'y adonne n'est libre d'étudier la nature , qu'à de certains moments de l'année ; est-il sur le terrain , le cours du soleil change sans cesse les aspects , les projections de lumière ; les nuages sont fugitifs et presque insaisissables , tandis que le peintre d'histoire ou de portrait n'est jamais obligé d'interrompre ses travaux. Son atelier le met toujours à l'abri de l'intempérie des saisons ; sa somme de talent et d'expérience est plus promptement acquise.

Les artistes pompéiens n'ont réellement accordé tous leurs soins , montré tout leur talent que dans les tableaux de figures , le plus souvent de petite proportion , un peu plus grande que celle adoptée par le Poussin. L'exiguité des appartements les forçait de se restreindre à cette mesure. Néanmoins , s'il m'est permis de le dire , ce talent se

révèle plus par l'ensemble et le juste mouvement des personnages, que par la correction des détails. Souvent les pieds et les mains sont faiblement dessinés, les têtes trop petites font paraître les corps trop longs, surtout celles des femmes, et leurs traits fortement prononcés n'ont point la grâce et l'idéale beauté des statues antiques; cependant comme elles, ces peintures représentent presque toujours des déesses, des nymphes et des héros. Les figures, ordinairement rangées sur une même ligne, montrent peu de raccourcis, et quand le peintre a voulu en indiquer, rarement l'a-t-il fait avec habileté. Le mouvement et l'expression sont simples et nobles; car les Grecs et les Romains savaient qu'en peinture et en sculpture, excepté pour des cas rares, l'action violente ne produit pas un bon effet (1). Le coloris, autant qu'on peut en juger, après qu'il a été, pendant dix-sept siècles, exposé dans un terrain volcanique à toutes les causes funestes qui pouvaient agir sur lui, est bon, plus vrai, plus fin que ne pourrait le faire croire le goût des tons durs employés à la décoration des lambris. Les vêtements, surtout les féminins, sont, en général, élégants, plissés

(1) Léonard de Vinci et Raphaël, les deux hommes des temps modernes les mieux organisés pour la peinture, l'ont également compris.

avec art, et de teintes douces; le blanc, le jaune jonquille, le gris de lin et le violet clair y dominent. Les carnations tendent quelquefois au rouge; mais il est possible que l'ocre jaune que l'on employait beaucoup, se soit suroxydé et converti en ocre rouge par son contact avec les cendres brûlantes du Vésuve. Les couleurs qu'on a retrouvées à Pompéi, et dont quelques-unes sont encore sur la palette du peintre, étaient, pour la plus grande partie, tirées du règne minéral. Le bleu, déposé au muséum de Naples, provient du cobalt et du cuivre. On devait se servir de l'indigo, puisque Pline l'a désigné sous le nom d'indicum. Le même historien donne aussi le moyen d'obtenir une magnifique couleur, en fixant la pourpre sur la craie ou plutôt sur l'alumine. Les laques étaient donc connues; j'en ai vu de roses et des violettes, mais point de jaunes, quoique la matière colorante de la gaude soit une des plus solides. Elles étaient principalement destinées à composer des glacis, à étendre des teintes transparentes sur les opaques, et à modifier ou soutenir le ton primitif en lui donnant à la fois plus de vigueur et d'éclat. Pline indique encore très clairement ce procédé que la moderne peinture à l'huile s'est empressée d'adopter. Les substances dont les peintres se servaient, se divisaient en deux classes : les naturelles et les artificielles. Dans la première catégorie, on ran-

geait les ocres, le vermillon, le vert de montagne, l'orpiment, la craie, tous les oxides formés par la nature; dans la seconde, les laques, le rouge de garance, l'indigo, le blanc de plomb, le massicot, les noirs de fumée et d'os brûlés, la sépia et le bistre. Parmi ces couleurs, celles d'un prix élevé devaient être fournies par l'amateur qui commandait le tableau, les autres étaient à la charge des artistes; cet usage doit faire présumer que les peintres recevaient une faible récompense de leurs travaux; et en effet, à l'immense quantité de tableaux couvrant les murs intérieurs des habitations, il fallait bien que cette espèce d'ornement fût à bon marché et à portée de toutes les fortunes. Deux seuls genres de peintures furent pratiqués chez les anciens, la détrempe et l'encaustique. La détrempe ou fresque n'a pas besoin d'être expliquée; les glacis qu'elle recevait s'appliquaient avec du blanc d'œuf ou de la gomme dissoute dans l'eau. L'encaustique, mélange de cire et de couleurs, avait besoin, dans l'origine de sa découverte, de l'approche d'un fer chaud pour opérer la fonte des teintes, et leur donner du brillant, cette opération équivalait à nos vernis; mais il paraît que plus tard on mélangea la cire à des huiles volatiles qui la rendirent plus facile à étendre sur le panneau; ces excipients la laissaient, par leur évaporation, re-

prendre toute sa fermeté. Perdue aux temps de barbarie, recherchée dès la renaissance de l'art, et retrouvée, enfin, depuis quelques années, l'encaustique a, sur la peinture à l'huile, l'avantage d'être presque inaltérable, de moins jaunir, de ne jamais pousser au noir et d'acquérir une extrême solidité; de tous les agents chimiques, les alcalis et l'alcool sont les seuls qui puissent l'attaquer. En parcourant le muséum, on est étonné de voir qu'un si long séjour dans les entrailles du sol n'ait pu altérer la fraîcheur de ses tons.

Encore plus durable que l'encaustique, éternelle, si quelque chose peut l'être en ce monde, la mosaïque, sœur de la peinture, se compose de cubes d'émaux ou de pierres dures encastrées dans un ciment. La grandeur des cubes varie selon la finesse de l'ouvrage; quelquefois ils ont jusqu'à un centimètre de surface, et servent alors aux mosaïques communes placées dans l'atrium ou le xyste, et ne représentant que des ornements à bandes parallèles, des palmettes et des enlacements. Les émaux sont colorés ordinairement en bleu, vert et jaune, parce que le cobalt, le cuivre et le plomb sont peu coûteux. L'émail rouge est beaucoup plus rare, car je ne crois pas que l'on eût trouvé le moyen de le faire autrement que nous, c'est-à-dire, avec le pourpre de cassius ou précipité d'or. Cette espèce de pavé à pièces rap-

portées, et d'un usage général dans l'intérieur des maisons, remplaçait nos parquets; quel que fût le luxe que les riches y déployaient, quelle que soit la beauté de la matière et du travail, si vantée encore aujourd'hui, et surtout par les antiquaires, qu'il me soit permis pourtant de dire qu'aucune de ces anciennes mosaïques ne m'a présenté la perfection des modernes, et que toutes sont loin de celles de Florence et de Saint-Pierre de Rome, qui peuvent le disputer au pinceau pour la correction du dessin et la vérité du coloris.

Le verre a tant d'analogie avec les émaux, qu'il est inutile de rappeler que l'on en fondait une grande quantité; le musée napolitain possède une immense collection de vases de cette fragile matière. On fabriquait aussi des vitres; mais au lieu d'être minces et diaphanes comme les nôtres, elles avaient plus d'un centimètre d'épaisseur; ce qui prouve qu'on les coulait comme nous le faisons encore pour les glaces, et qu'on ne savait pas les souffler en forme de cylindre, les fendre et les aplanir sur une table de fer.

Les arts chimiques, et une de leurs branches les plus importantes, la métallurgie, avaient fait de notables progrès; mais plutôt par hasard, expérimentation et tâtonnement que par théorie. Rien n'annonce que chez les anciens la chimie eût été formulée en corps de doctrine, ni même

professée comme expérimentale. Chacun trouvait et tâchait de garder son secret. Les teinturiers étaient habiles. Nous venons de voir que l'on composait des couleurs pour la peinture. Le savon s'obtenait par le mélange de l'huile et de la chaux au lieu de soude ; car on ignorait la décomposition du sel marin et l'extraction de sa base alcaline. L'amiante, rendue maniable et tissée, offrait une toile incombustible. Les sulfates de cuivre et de fer étaient fabriqués, et Pline a parfaitement décrit comment on les faisait cristalliser. On connaissait le départ de certains métaux et surtout du plomb et de l'argent.

L'antiquité possédait à proportion moins de fer que nous, car il est difficile à traiter et veut des opérations multipliées avant d'être rendu malléable ; aussi presque tous nos instruments en fer, dont les analogues se retrouvent à Pompéi, sont-ils en bronze, et l'on est étonné de la quantité de ce métal qu'on y a trouvée. A peu près tout ce qui servait aux usages de la vie est en cuivre, et je ne connais guère que les lampes communes et les amphores qui soient en poterie. Les manufacturiers et les artistes avaient donc, par une longue habitude, acquis une extrême habileté, soit pour couler le bronze, soit pour le travailler en feuilles et lui donner les formes les plus délicates et les plus gracieuses ; certainement ils devaient avoir

pour sa fabrication des procédés économiques , puisqu'il se retrouvait dans les plus médiocres demeures. Le danger que présente l'oxidation du cuivre pour tous les ustensiles destinés au service des cuisines , nécessita l'application de l'étamage ou plutôt du plaqué en argent , car ce n'est point par adhérence , mais par juxtaposition, qu'il est uni aux vases, aux bouilloires, aux cuillères dont on faisait usage. C'est donc un véritable plaqué et semblable au nôtre que les anciens employaient ; mais principalement pour l'intérieur des récipients et dans un but d'utilité ; rarement voit-on des ornements en argent circuler à la surface extérieure. On distinguait plusieurs espèces d'airain ; le vrai bronze contenant du cuivre et de l'étain, celui de Corinthe, tantôt d'une teinte dorée, tantôt blanchâtre, selon que l'or ou l'argent prévalaient dans la mixtion, et enfin l'orikalque ou cuivre jaune, mélange de ce métal et du zinc ; mais alliage que l'on ne savait pas encore opérer et que l'on avait anciennement tiré de la mine tel que la nature le présentait ; car Pline dit que de son temps les filons de l'île de Chypre, les seuls connus alors , étaient épuisés. On fabriquait les miroirs avec des métaux polis, et surtout avec l'argent. L'invention de l'étamage du verre, composé d'étain et de mercure, et faite bien des siècles après cette époque , ne permettait pas encore

d'employer les glaces à reproduire l'image des objets.

Les bijoux en métaux précieux sont habituellement travaillés. On voit au muséum des anneaux, des agrafes, des chaînes, du filigrane, qui témoignent du talent des orfèvres ; mais il m'a paru que les modernes leur étaient supérieurs, sinon pour la beauté de la forme, du moins pour la délicatesse de l'exécution ; je n'ai rien aperçu, sous ce rapport, qui pût égaler les chefs-d'œuvre des artistes du seizième et du dix-septième siècle. Sans doute des antiquaires se récrieront contre cette assertion ; mais je le répète, il faut se défier de leur enthousiasme ajoutant au mérite intrinsèque celui des années. Tout en rendant justice à l'antiquité, dépourvue de notre outillage et de nos moyens mécaniques, ne privons pas les temps nouveaux des éloges que nous leur devons. Quelques-uns des bracelets devaient fatiguer les belles matrones qui consentaient à s'en charger ; il en est dont le poids dépasse un demi-kilogramme.

La plastique et la poterie étaient portées à un point de perfection qu'attestent les ornements des frises, les statuettes et surtout les magnifiques vases trouvés dans les tombeaux de Nola et des environs de Naples ; urnes funéraires remontant aux époques les plus reculées, peut-être aussi destinées à des usages religieux et décorées de ces

précieux dessins que l'on admire dans nos musées. Mais à Pompéï, la pâte et la forme seules prouvent l'art de la fabrication. La terre employée est jaune ou rouge et d'une grande finesse, excepté pour les amphores.

Telles sont les observations, incomplètes sans doute, que j'ai pu faire sur les arts et les manufactures de Pompéï ; telle est cette ville nous révélant les habitudes ainsi que la vie intérieure et publique d'une société si différente de la nôtre ; ville dont l'aspect fait naître, au premier abord, une pensée, un étonnement dont on ne peut se défendre. En voyant, dans les quartiers restés intacts, ces maisons debout, ces peintures si fraîches, ces boutiques et leurs enseignes, qui semblent appeler les acheteurs, on croit que cette population, éteinte sous la cendre depuis dix-huit cents ans, existe encore, et que, comme aux jours de ses joies et de sa prospérité, elle a déserté ses foyers pour courir aux jeux de l'amphithéâtre.

CASTEL A MARE.

Pour compléter la description des environs de Naples, il faut dire un mot de Castel a Mare, grand et charmant village situé à trois milles au-delà de

Pompéi, au fond d'une baie. Sa position au pied de pittoresques montagnes, au milieu d'une luxuriante végétation, est admirable. Des bords de la mer, on voit le Vésuve s'élever avec majesté et la vaste étendue du golfe peuplée de barques aux voiles resplendissantes. Castel a Mare possède une source minérale et ses habitants s'enrichissent par la petite culture et celle du coton. Le roi a fait construire une villa sur une hauteur; la noblesse imite son souverain; plusieurs grands seigneurs se sont empressés de bâtir des habitations dans son voisinage. M. de Serré, déchu du ministère et honorable exilé avec le titre d'ambassadeur à Naples, y demeurerait également pendant la belle saison; je n'ai point vu, sans attendrissement, la maison de cet homme-d'état, de ce sincère ami de sa patrie, qui eut de fermes convictions, qui leur sacrifia sa fortune et attendit la mort dans cette modeste demeure, en se consolant par le témoignage de sa conscience.

Naples.

SON ASPECT. — SON INTÉRIEUR.

Celui qui veut avoir une imposante idée de Naples, de la ville aux quatre cent mille âmes, doit

y arriver par les bateaux à vapeur. Pendant que le vaisseau glisse entre les îles volcaniques de Caprée et de Procida, à mesure qu'il avance, sur une mer ordinairement paisible et presque toujours étincelante des feux du soleil, un magnifique aspect se présente aux regards. A chaque instant se développe et grandit la turbulente cité où surgirent tant de révolutions, où tant de dynasties ont tour à tour imposé leur puissance éphémère, où le mélange des lois grecques, romaines, lombardes, normandes, angevines, espagnoles et françaises, imprimèrent à sa population une mobilité qu'en partie elle conserve encore.

A gauche, on admire Pausilippe, le beau quai de Chiaja, ses splendides hôtels et le jardin royal dont les flots du golfe viennent frapper les terrasses. Au centre, une autre suite de quais, la vaste place où se trouve le grand bâtiment des administrations, une église nouvelle édifiée sur l'exact modèle du Panthéon, et qui serait plus remarquable si on ne faisait la comparaison avec le temple antique, le palais du roi et le château neuf construit par Charles d'Anjou; séparé de la terre, il n'y communique qu'au moyen d'une étroite et longue chaussée que sur ses deux flancs la mer attaque sans cesse; ses tours colossales rappellent par leur forte structure, la crainte qui les habitait et l'oppression pesant sur les Napolitains

ou plutôt sur les barons ; car , l'amour que les classes moyennes gardèrent si long-temps aux princes angevins , même après leur extinction , prouve que leur gouvernement ne fut pas impopulaire. Au-delà de cette féodale forteresse, s'ouvre le port, centre du mouvement commercial et théâtre ordinaire des filouteries lazzaronesques. Enfin, sur la droite, se prolonge un appendice, un faubourg bruyant, animé, rempli de chars aux vives couleurs, de voitures, de véhicules de toutes espèces et s'étendant jusqu'à Portici par une file presque continue d'habitations et de maisons de plaisance d'un style presque oriental et dont les jardins, ornés de longues treilles suspendues à des pilastres, vont chercher le rivage.

Au-dessus de cet hémicycle si beau, si varié, s'élèvent en amphithéâtre et la nouvelle et l'ancienne ville ; l'une, par des pentes larges et droites, l'autre par des rues resserrées et tortueuses, conduisent de gradins en gradins au sommet de longues collines dont le point culminant supporte un second château fort, celui de Saint-Erme (1), et l'église des Chartreux dominant toute l'immense cité, toute la baie, depuis Procida jusqu'au Vésuve, et placée peut-être dans la plus admira-

(1) Saint-Erme et non Saint-Elme comme les voyageurs l'appellent par corruption.

ble position (1). Sur le penchant supérieur, et moins peuplé de ces hauteurs, se multiplient de charmants casins, élégantes demeures à-la-fois de ville et de campagne, paisibles retraites et pourtant vivifiées par le lointain mouvement et du golfe et du port. Des bosquets d'orangers, des myrtes, des grenadiers, de puissants aloës, favorisés par le climat, y croissent sans culture, et de leur sombre feuillage s'élance, rarement il est vrai, le datier, prince du règne végétal, laissant, du haut de sa svelte colonne, retomber en forme de chapiteau ses palmes flexibles et gracieusement recourbées.

Oui, certes, Naples est grande et belle par sa population, ses richesses, son climat, sa position géographique, par la féconde campagne, corbeille de fleurs qui l'entoure; et pourtant, oserai-je l'avouer, il lui manque les traces du passé, il lui manque ces souvenirs émouvant l'âme et l'esprit, et naissant en foule sur la terre toscane, où chaque localité, chaque édifice rappellent un décisif événement, un pas en avant de l'intelligence, un progrès des arts ou des sciences; souvenirs se

(1) Ce magnifique panorama arrachait des cris de surprise et d'admiration à Charles-Quint; le beau séjour! la belle vue, répétait-il sans cesse. *Transcuntibus*, répondit tristement le moine conducteur.

retrouvant aussi dans cette Rome demi-déserte, silencieuse, grave et paisible séjour d'études et de réflexions. Ici, au contraire, tout paraît moderne. Les maisons, les quais, les hôtels de Chiaja réverbérant une trop vive lumière, sont constamment revêtus d'un badigeonnage d'une fatigante blancheur. Sous ces enduits annuels, le moyen-âge et l'antiquité disparaissent, et l'on regrette les teintes austères des vieilles constructions que les siècles ont colorées, qui reportent en arrière la pensée, et font naître d'historiques émotions. Ici, encore, point de ces forteresses municipales, où la liberté se retranchait contre une hautaine aristocratie, point de ces puissantes masses, de ces robustes palais, dont les fiers possesseurs acquerraient une si dangereuse importance. Par les moindres proportions des demeures ducales et princières; on sent que la royauté a toujours dominé la noblesse, et que, quelles que fussent les individualités, leur grandeur s'abaissait sous un sceptre. Oui encore, Naples est belle, mais non poétique; la vie s'y écoule trop rapide et trop agitée. Partout, sur les places publiques, sur le port, dans cette longue rue de Tolède, que les romans espagnols ont tant célébrée, se presse la tourbe confuse d'un peuple bruyant, gesticulateur, prompt à s'irriter comme à s'apaiser, indolent et actif à la fois; indolent pour l'occupation, dès que son

imprévoyance peut suffire à la sobre nourriture d'une journée; actif pour le plaisir, placé par lui dans l'agitation, dans des courses en cabriolet, sans but, sans motifs, et qu'il paiera de quelques monnaies qui lui resteront du salaire d'un moment. Naples est le centre italien du bruit et des sensations matérielles.

Néanmoins il faut en convenir, sous ce rapport, cette capitale n'est plus ce qu'elle fut autrefois; aux yeux de l'observateur, l'aurore d'un meilleur ordre de choses s'y fait apercevoir. Peu à peu le lazzerone disparaît; il fouille bien encore au fond des poches, et l'auteur de ce voyage en sait quelque chose; mais il a des pantalons, il commence à porter des chemises, et dans dix ans, peut-être, il mettra des bas et des souliers; or, pour en arriver là, il faut travailler un peu plus, car voler le mouchoir est une industrie incertaine. D'ailleurs l'exposé statistique du commencement de ce volume prouve que le bas peuple, jadis si paresseux, éprouve dans ses mœurs et ses habitudes une sensible modification; mais il lui reste encore beaucoup d'espace à parcourir pour atteindre les travailleurs des autres contrées.

Naples n'a point de fleuve, c'est la seule grande capitale de l'Europe privée de cet avantage, et même aucun cours d'eau naturel ne traverse son enceinte enfermée dans un hémicycle de collines,

à l'est de la ville une petite rivière, le Sebeto, descend des hauteurs de Nola, et se jette dans le golfe à peu de distance du pont de la Magdelaine. Dans l'antiquité, le Sebeto fut un courant considérable; l'éruption de 79 déranger les orifices de ses sources au point qu'elles disparurent entièrement; quelques années plus tard il se montra de nouveau, mais affaibli, presque descendu au rang de ruisseau, et jamais il n'a pu recouvrer sa première splendeur. Ses eaux se divisent maintenant en deux parts, l'une sert à l'arrosement des jardins et des cultures, l'autre, au moyen d'aqueducs, vient alimenter plusieurs des fontaines qui abondent à Naples, comme dans toutes les cités italiennes, si favorisées, sous ce rapport, par la nature, l'administration municipale et les fondations particulières. Quelques-uns de ces aqueducs passent sous le pavé des rues, et sont d'une telle largeur, que deux fois des ennemis en s'y introduisant s'emparèrent de la ville. Le plus ancien commence au pied du Vésuve, et ses divers détours, dans l'intérieur de Naples, ont cinq milles de développement; mais le plus important, construit en 1629, et de trente milles de longueur, est dû au talent de l'architecte Cimirello, et à la magnificence d'un simple gentilhomme napolitain, Cæsar Carmignano, qui lui consacra sa fortune et le construisit entièrement à ses frais; amenant pres-

qu'en totalité l'Isclero , pris à une assez grande hauteur, il abreuve les quartiers supérieurs et la colline de Saint-Erme.

Les fontaines alimentées par ces aqueducs n'ont rien de monumental , rien qui puisse les faire comparer à celles de Rome et de Florence , et si quelques-unes sont remarquables , ce n'est que par le mauvais goût de leurs ornements ; aucune donc ne mérite les honneurs d'une description. Le vrai beau manque , et ce n'est pas la peine de s'occuper du médiocre. Peut-être me trouvera-t-on sévère ; mais les fontaines de la Toscane , de Viterbe , de la capitale du monde chrétien sont trop présentes au souvenir d'un voyageur pour ne pas le rendre difficile. Il en est de même pour les obélisques de saint Dominique et de saint Janvier ; mais de ceux-là , on peut dire hardiment , et sans crainte du démenti , que construits au dix-septième siècle , au temps de la dégradation de l'architecture napolitaine , ils présentent tout ce qu'on peut voir de plus bizarre , de plus contourné , et par conséquent de plus ridicule.

En général les places sont vastes , et , excepté celles du Palais-Royal et du Saint-Esprit , complètement irrégulières ; pour quelques-unes même on n'a pas pris le soin de les niveler ; ainsi que dans les rues , les maisons qui les entourent , élevées de cinq à six étages et privées de décora-

tions, n'ont aucun aspect monumental : presque toutes, au lieu de toits supportent des terrasses, où l'on vient le soir respirer la brise de mer, véritable volupté hygiénique, après la chaleur étouffante de la journée. C'est surtout sur les quais et sur les collines de Pausilipe, de Saint-Erme et de Capo di Monte, où cette brise arrive sans obstacle, que l'usage de ces terrasses est général. Là, sous un ciel étincelant d'étoiles (1), on sent la fibre et la pensée reprendre une vigueur nouvelle. Quelquefois cependant ce plaisir nécessaire est interrompu par le vent du sud-est, par le *maledeto sirocco*, brûlante émanation d'Afrique, dernier soupir du mortel chamsim des déserts ; chaud et chargé d'humidité, en traversant la Méditerranée ; il voile l'atmosphère d'une teinte grisâtre, et produit sur l'homme et les animaux une prostration de force que la nuit ne vient plus dissiper.

Pavée de dalles volcaniques, Naples compte dans son enceinte près de trois cents églises et trente-sept fondations de charité. Le lecteur n'attend pas sans doute qu'on l'occupe de chacune en détail, et encore la description des plus importantes sera-t-elle assez succincte, puisqu'elles n'of-

(1) Les étoiles ont, sous le climat de Naples, un éclat et une scintillation dont les habitants du Nord ne peuvent se faire une idée.

frent pas ce puissant intérêt qui s'attache aux grandes constructions pisanes, florentines et romaines. Aucune n'a fait faire de progrès à l'art, et il faut proportionner le discours au sujet ; mais avant de décrire les principaux monuments civils ou religieux, on me permettra, je l'espère, de brèves considérations générales relatives à la peinture, la sculpture et l'architecture napolitaines, ainsi qu'une courte notice sur les artistes indigènes, qui, par leurs talents ou leurs défauts, ont directement influencé l'école nationale. Plus tard, il ne sera pas besoin d'interrompre la narration pour faire connaître l'auteur d'un édifice ou d'un tableau.

PEINTURE, SCULPTURE, ARCHITECTURE.

L'antique école de cette grande Grèce, comprise jadis dans le royaume actuel de Naples, qui jeta un si vif éclat par ses peintures, ses vases funéraires, la pureté architecturale de ses monuments, et nous a laissé à Pompéi de précieux échantillons de son savoir-faire, quoique produits, selon toute apparence, par des talents d'un ordre secondaire, aurait dû, ce semble, perpétuer d'âge en âge ses heureuses traditions ; il n'en fut point

ainsi. Dès le règne de Constantin, elle était en pleine décadence, soit que des causes, qui nous échappent, aient agi sur elle, soit plutôt que les arts, après avoir atteint un maximum d'élévation, tendent à décliner. Bientôt après l'invasion des Barbares acheva sa ruine, et si l'on peut s'exprimer ainsi, la précipita dans la tombe. Tout s'évanouit avec elle, et si, pendant neuf cents ans, des peintres enfantèrent quelques œuvres imparfaites, si leur obscur pinceau s'exerça sur les parois d'églises et de couvents, à peine en reste-t-il des traces que même on conteste, quant à l'époque qui les vit naître. D'ailleurs, tous ces artistes, ou plutôt ouvriers grecs, venaient de Constantinople, et travaillaient uniformément sur de raides poncifs et des types invariables, imposés par des traditions religieuses, ainsi que l'a prouvé M. Didron, d'après les manuscrits du Mont Athos; se traînant toujours dans la même ornière, ils ne purent donc changer de route.

Ce ne fut réellement qu'au treizième siècle que Tommaso Stefani, contemporain de Cimabue, commença la restauration de l'art; restauration, au reste, qui eut lieu au même instant sur plusieurs points de l'Italie, dont les peintres et les sculpteurs se levèrent tous à la fois, comme réveillés par une commotion électrique. Naples ne fut pas en dehors de ce grand mouvement inpri-

mé aux intelligences , elle y participa , sous l'influence néanmoins du caractère national , et dès ce moment , elle eut une suite , non interrompue , d'artistes plus ou moins habiles pour le temps où ils vécurent ; mais par une singularité remarquable , entrant presque tous dans des voies différentes . n'ayant pas de principes communs de dessin , de coloris et de composition , ils n'imprimèrent point à leur école ce cachet particulier qui distingue celles de Florence , de Rome , de Venise . Etait-ce cette mobilité , cette capricieuse indépendance propres aux Napolitains , qui dirigeaient aussi le genre d'études et la manière adoptée par leurs peintres ? L'école napolitaine n'eut donc rien d'original et de distinctif ; cependant tous les hommes habiles qu'elle a produits brillèrent , chacun dans la route qu'il s'était tracée , par les qualités inhérentes aux races méridionales , par la verve , l'esprit , l'énergie et la richesse d'invention ; mais qualités dangereuses , et qui ont quelquefois exclu la noblesse et la pureté des formes ; trop fidèles imitateurs , peut-être , d'une vulgaire nature , ils négligèrent souvent la grâce et la beauté , et choisirent leurs modèles parmi les classes inférieures du peuple . Il en fut de même de leurs teintes , plutôt vigoureuses et conventionnelles , que fines et vraies , et ils n'eurent point , comme les Flamands et les Vénitiens , de fixes traditions

fondées sur l'expérience. Chaque artiste, dans son isolement, se créa une couleur instinctive, n'appartenant qu'à lui, et aucun maître n'obtint, sur l'avenir de ses élèves, la puissance que possédèrent Raphaël, le Titien et les Carraches. Ce qui contribua aussi à nuire au développement d'un caractère vraiment national, ce fut le grand nombre d'étrangers célèbres accourant à Naples exercer leurs talents, y jouir d'une haute réputation, élever autel contre autel, et jeter l'incertitude dans les esprits par leurs divers procédés. Ainsi Giotto, le Pérugin, Polidore Carravage, le Fattore, Perino del Vaga, Annibal Carrache, Lanfranco, Carlo Marate, Pietro di Cortona, y régnèrent tour à tour : inconvénient qui n'exista jamais à Venise et à Florence, où la masse des peintres nationaux fut toujours assez forte pour se défendre contre un envahissement, et conserver ses traditions.

Parmi les artistes napolitains qui, depuis le commencement du moyen-âge jusqu'à la fin du quinzième siècle, eurent un talent réel, et contribuèrent aux progrès de l'art dans leur patrie, on doit remarquer, après Tommaso Stefani, maître Simon et son fils, que les éloges de Giotto mirent en réputation, et Antonio Solaro, surnommé le Zingaro ; celui-ci de forgeron se fit peintre, dit-on, pour obtenir la main d'une jeune fille qu'il aimait : histoire apocryphe, peut-être, et calquée sur celle

de Quintin Messis d'Anvers, simple ouvrier comme Zingaro, et saisissant le pinceau par le même motif; ce que rappelle cette épitaphe placée sur sa tombe :

Connubialis amor de mulcebre fecit Apellem.

Quoi qu'il en soit, Zingaro imprima une forte impulsion à l'école de cette époque, perfectionna la perspective, et un des premiers orna ses tableaux de paysages imitant la nature. Dans ses madones apparaît une beauté de formes trop négligée jusqu'alors. Au Zingaro succéda Antonio de Messine, doublement célèbre par son talent, et par l'introduction en Italie de la peinture à l'huile, dont il alla chercher le secret en Flandre, auprès de Jean de Bruges. Les deux frères Pietro et Polito del Donzello se réunissant, presque toujours, pour concourir aux mêmes œuvres, perfectionnèrent le dessin architectural, l'imitation des bas-reliefs en clair obscur, et couvrirent de vastes lambris de leurs productions. Plein d'inventions, de naturel dans le mouvement des figures et dans le jet des draperies, Bernardo Tesanro approcha des modernes plus que ses devanciers; on admire encore, pour le temps où il a vécu, l'expression, le relief qu'il a su donner à ses personnages, et l'intelligente dégradation de ses teintes. Enfin, Antonio d'Amato, ayant vu un tableau du Pérugin, abandonna tout-à-fait l'ancien style, et ce fut

par lui que s'opéra la transition de la vieille manière à la nouvelle.

Après cette révolution, Andrea di Salerno passa rapidement de l'imitation du Pérugin à celle de Raphaël, dont il fut un des bons élèves, et à son tour, il en créa d'autres ; son dessin est pur, l'expression toujours juste, sa composition bien ordonnée ; mais sa couleur est un peu dure et ses ombres tombent dans le noir. Cependant, c'est un peintre de grand mérite et que l'on peut placer dans l'école Raphaëlesque immédiatement après Jules Romain. Parmi ceux que ses leçons formèrent, il faut distinguer Francesco et Fabrizio Santafede ; ils eurent peu de rivaux pour le coloris ; leur plus bel ouvrage est celui dont ils ornèrent le soffite (1) de l'Annonciade. Bientôt s'éleva Polydoro Caldara, surnommé Caravaggio, du lieu de sa naissance, et dont les contemporains ont célébré le génie avec enthousiasme. D'abord manœuvre maçon préparant le mortier destiné à enduire les murailles qui devaient recevoir les fresques, puis artiste, il commença par s'adonner à la peinture monochrome, et dans les sujets religieux et profanes à la parfaite imitation des bas-reliefs antiques : composition, dessin, fermeté

(1) Soffite. Plafond décoré de compartiments, de caissons et de rosaces.

du pinceau, fertilité d'invention, il possédait à un haut degré toutes ces parties de la peinture; il fit ensuite de profondes études sur le coloris et sut également y devenir un grand maître; sous ce rapport, le Georgion, si habile coloriste lui-même, admirait ses ouvrages. Sa mort produisit une lacune dans l'école napolitaine, privée, pendant quelques années, de talens réels; il eut enfin un digne successeur en Marco Cardisco, dit le Calabrois, que Vasari place au-dessus de tous les Napolitains de son temps; son plus célèbre tableau fut la dispute de saint Augustin, composé pour l'église d'Aversa. Bientôt après parurent Francesco Curia, renommé par la grâce et la vérité qu'il sut imprimer à ses œuvres, et Francesco Imperato, heureux imitateur du Titien. Pendant cette période, le style de Raphaël domina; quelques enthousiastes voulurent introduire celui de Michel-Ange; mais sa sévérité s'accordait mal avec le génie de la nation.

Les dominateurs de la troisième époque, furent Corenzio, Ribera et Caracciolo; tous vécurent en même temps; rivaux de gloire et d'intérêt, ils s'unirent cependant quelquefois pour accomplir de grands travaux et, du reste, se mirent toujours d'accord lorsqu'il fut question d'opprimer les peintres étrangers, tels que le Guide, le Dominicain et Lanfranc, appelés à Naples par le

gouvernement et les corporations religieuses. Honteuse lutte où, de leur part, se déployèrent toute l'ardeur, toute la ténacité, toute la finesse italienne.

Corenzio, formé à Venise dans l'atelier du Tintoret, reçut de la nature une fécondité d'idées, une fougue d'exécution, une puissance de couleur qui le rendirent souvent l'égal de son maître. Aussi le nombre de ses productions est-il prodigieux. Son grand tableau de la multiplication des pains fut, à ce qu'on assure, commencé et achevé dans l'espace de quarante jours; ses principales peintures sont à fresque, genre expéditif et répondant à la rapidité de sa main et de sa pensée. On n'est point d'accord sur la patrie de Ribera; on a prétendu qu'il était Espagnol; mais il paraît cependant qu'il naquit à Lecce dans la terre d'Otrante; on doit donc le compter parmi les chefs de l'école nationale, quoiqu'il soit connu sous le nom de l'Espagnolet. Ses deux chefs-d'œuvre sont une descente de croix placée à la Chartreuse, et le martyre de saint Janvier, où l'on retrouve presque la manière et la couleur du Titien. Ce peintre aimait les sujets sombres, terribles, la représentation des supplices, et se distingua par la force de ses tons et ses grands effets d'ombres et de lumières; ses tableaux de chevalet, répandus dans toutes les collections et représentant, presque

toujours, des figures à mi-corps, l'ont fait tellement connaître, qu'il est inutile de s'étendre sur son mérite. Caracciolo, long-temps artiste médiocre, sentit ses heureuses dispositions se développer à la vue d'un ouvrage d'Annibal Carrache; s'étant mis sous la direction de ce maître, il devint habile dessinateur, peintre correct, mais rétrécissant trop les clairs et prodiguant le noir. On voit qu'il avait aussi étudié, non Polydore, mais Michel-Ange Caravaggio, qui, le premier, introduisit avec succès en Italie ce genre d'exagération. Ses trois plus belles pages sont une madone à Sainte-Anne, un Christ en croix aux Incurables, et un saint Charles à Santo-Agnello. A ces trois hommes remarquables, il faut ajouter un quatrième, sans doute le plus original, souvent le plus bizarre et toujours le plus lui-même et le plus dédaigneux des traditions d'écoles. A ce signalement, on reconnaît Salvator Rosa; ses caractères distinctifs sont une fierté sauvage, la recherche affectée d'une triste et âpre nature et sa couleur vigoureuse et sombre. Principalement paysagiste, il choisit de préférence les arbres les plus difformes, les vieux troncs les plus fracassés par la tempête, les terrains les plus tourmentés, les roches les plus arides et les plus cavernueuses. Il peuple ces sites affreux d'êtres presque fantastiques, de hideuses sorcières, de

sbires, de brigands vêtus d'une manière étrange et retracés avec une facilité, une verve prodigieuse, une vérité factice qui pourtant fait illusion. Il fut aussi peintre d'histoire et de batailles; dans l'histoire, il se plaît aux sujets funestes, et ses batailles, remplies de mouvement et d'une effrayante exactitude, sont d'horribles champs de carnage; il n'amène au combat que des peuples féroces. Poète satirique et distingué, ses vers, récités encore en Italie, trahissent toute l'acribité de son caractère.

Enfin, aux derniers temps de l'illustration napolitaine parut Luca Giordano, surnommé *fa presto* (qui fait vite); et en effet, jamais aucun peintre ne fut doué d'une si extraordinaire prestesse d'exécution, que l'on peut regarder comme unique et sans exemple. A ce don de nature, il joignit un génie hardi et créateur concevant d'un seul jet, et telle fut la principale cause de sa facilité. Ses compositions sont riches, abondantes, et ses masses de lumières bien réparties. Son coloris n'est pas vrai; mais il séduit par une grâce, par un éclat qui lui appartiennent et que ses copistes n'ont pu imiter. Il eut aussi la faculté de contrefaire la manière des grands maîtres, à tel point que souvent il trompa les plus habiles connaisseurs, et lorsque ses pastiches sont authentiques, ils acquièrent un prix excessif. Avidé de gloire et d'argent, se plai-

sant aux vastes machines, à décorer les coupoles et les plafonds, il acceptait tous les travaux et couvrit les édifices de Naples des productions de son pinceau. L'exaltation du serpent d'airain au désert, les marchands chassés du temple et le dôme de Sainte-Brigitte, passent pour ses plus beaux ouvrages ; c'est là que l'on peut juger *tutta questa furia del maestro*. A tout prendre, Giordano fut une puissante organisation. Solimène lui succéda ; homme de talent, il laissa néanmoins la peinture décliner sous sa direction et ses élèves, outrant ses défauts, comme il arrive toujours, jetèrent les dernières lueurs de l'école. Leur maître était appliqué à son art ; mais le feu sacré lui manquait et l'étude ne le remplace pas. Il adopta un style tombant souvent dans l'afféterie, une couleur peu vigoureuse, surtout vers la fin de sa carrière, et une composition théâtrale et confuse à force d'être compliquée. Embrassant aussi trop de genres, il ne put accorder à chacun d'assez constantes études ; l'histoire, le portrait, les animaux, le paysage, l'architecture, même les simples ornements l'occupèrent tour à tour. Mort à quatre-vingt-dix ans, il laissa une grande fortune, et peut-être son amour exagéré pour elle, fut-il la cause de ses fréquentes excursions dans tout le domaine de la peinture.

Tels furent les principaux chefs de cette école ;

dont plusieurs sont peu connus en France , mais qui n'en étaient pas moins des artistes d'un mérite incontestable. Quant à leurs imitateurs , il est inutile d'en parler, les plus habiles suivirent le maître sans le dépasser, et les autres s'en tinrent à une si grande distance, qu'il faut les classer dans la foule des peintres vulgaires.

Je peux me tromper, mais je ne connais aucun sculpteur de premier ordre sorti de Naples. Il semble que sa population éminemment vive et mobile, soit moins apte aux études sérieuses et régulières, au travail patient que la sculpture exige, et qu'elle l'ait abandonnée aux Romains, aux Florentins, gens plus graves et plus réfléchis. On s'étonnera de ce jugement, puisque Naples a produit Le Bernin (1); mais dans mon opinion, quoique doté d'un grand génie, il fut le corrupteur de la sculpture de son siècle; s'attachant plus à la main-d'œuvre, à tailler le marbre avec habileté et souplesse, qu'à lui donner de nobles formes, maniéré quelquefois jusqu'à l'exagération, son exem-

(1) Giovanni Lorenzo Bernini. Il jouit de son vivant d'une immense réputation qui a bien décliné depuis, surtout, que la sculpture s'est de nouveau adonnée à l'étude de l'antique et à la pureté des contours. Appelé en France par Louis XIV, il y montra un orgueil excessif et borna ses travaux au buste du roi. On sait que ses dessins, pour la façade du Louvre, ne furent pas adoptés, et qu'on leur préféra ceux de Perrault.

ple et sa gloire usurpée inspirèrent le mépris des sévères modèles, et conduisirent, enfin, l'art au point de dégradation où il était descendu sous le règne de Louis XV. Le Bernin manqua même souvent aux convenances; sa sainte Thérèse, si vantée, a une extase dont la pudeur pourrait s'alarmer.

Excepté les monuments élevés depuis une cinquantaine d'années, et le palais neuf du roi, bâti par le célèbre Fontana, et commencé en 1600, j'ose dire que l'architecture napolitaine est médiocre, tourmentée et chargée d'ornements du plus mauvais goût; aucune de ses productions ne fait éprouver ce sentiment d'admiration réfléchie qu'inspirent celles des Florentins et des Pisans, ne possède cette auréole religieuse attachée aux basiliques romaines, ou ce caractère grandiose toujours empreint sur les nobles demeures des Colonna, des Chigi, des Doria, des Farnèse, des Justiniani, des Sciarra, des Salviati: vastes et somptueux édifices, remplis des prodiges des arts, et qui eurent pour constructeurs les Michel-Ange, les Raphaël, les Jules Romain, les Maderne et les Peruzzi. Sans doute, à Rome l'architecture du dix-septième siècle est vicieuse; Le Borromini l'a fit descendre, en ce qui concerne les détails, à un véritable état de ridicule barbarie; mais, du moins, elle fut toujours imposante par ses masses

et ses longues lignes attestant la richesse et la puissance du baron. Les principaux architectes qui ont le plus travaillé à Naples, et dont plusieurs étaient étrangers, furent Agnolo, Ametrano, Conforti, Fansaga, Fontana, Goffredo, Manlio, Modrano, Pisano, Sanfelice, Vaccaro, Vanvitelli. Leurs noms reparaitront à mesure qu'il sera question des bâtimens qui leur doivent l'existence.

Palais royal. — Panthéon. — Théâtres. — Largo del Castello. — Château neuf. — Port. — Château de l'OEuf. — Chiaja. — Santa-Maria di Piedigrotta. — Santa-Maria del Parto.

Il faut, enfin, pénétrer dans la ville et commencer une brève description de ses principaux édifices, en prenant son centre pour point de départ : centre, non pas en raison de la distance des deux extrémités, mais comme population, mouvement commercial et importance des monumens.

Le palais royal, situé sur la plus belle place de la cité, est divisé en deux constructions d'époques et de styles différens; l'une appelée palais vieux et l'autre grand palais. Le premier, dont Charles-Quint se contenta, et qui, lorsqu'on le compare avec son voisin, montre combien le luxe

des souverains a fait de progrès depuis le seizième siècle, présente sa face du côté de la mer; il participe à la fois du moyen-âge et de la renaissance; sa masse, d'une assez grande étendue, porte des ornements multipliés et de petite proportion. Le second palais, beaucoup plus moderne, fut commencé en 1600 par les ordres de Philippe III, roi d'Espagne, sous l'administration du vice-roi comte de Lémos, et sur les plans et la conduite de Fontana; sa façade, formant un des côtés de la place, a cent quarante mètres de longueur. C'est certainement la plus remarquable construction de la capitale, elle est simple, noble et imposante; jadis le rez-de-chaussée offrait aux regards des portiques doriques, et Fontana les avait introduits dans l'ornementation du bâtiment pour lui donner l'aspect d'une élégante légèreté; mais la solidité des parties supérieures a exigé qu'ils fussent murés, en sorte que les colonnes n'ont plus qu'un demi-diamètre de saillie. Des pilastres ioniques et corinthiens décorent les deux autres étages. Trois portes sont percées sur cette façade; celle du milieu a quatre colonnes de granit supportant un vaste balcon, les latérales n'en ont que deux et paraissent un peu maigres de formes. Quarante-deux croisées éclairent le premier et le second; elles sont grandes, de belles proportions et suffisamment espacées; car des ouver-

tures trop rapprochées ôtent toute noblesse à la plus belle architecture. La cour est entourée de colonnades superposées, et un magnifique escalier divisé en deux branches, conduit à la chapelle et aux appartements du roi ; cette chapelle surabondamment dorée, possède un maître-autel enrichi de pierres dures, de marbres précieux, une statue de la Conception, par Fansagà, et des peintures assez médiocres du Sicilien Giacomo del Po, élève de son père et du Poussin. Les appartements sont meublés avec splendeur, mais dépouillés, en partie, de leurs plus beaux tableaux, transférés, par l'ordre du roi, au musée, ainsi que la collection des médailles ; acte de munificence royale qui permet au public la jouissance de trésors dont la vue était auparavant interdite, car il est difficile de pénétrer dans le palais. Ces chefs-d'œuvre, perdus long-temps pour les artistes, sont également rendus à leur instruction. La salle des gardes contient les portraits de tous les souverains et des vice-rois espagnols qui ont gouverné le royaume ; ils offriraient une curieuse collection, comme époques et progression de l'art, s'ils étaient originaux ; mais ce ne sont que des copies faites par Massimo et Paolo Mattéi. Le long de la façade du midi règne une terrasse supportant des plates-bandes de fleurs et de gazon, et des berceaux de feuillage ; au-dessous se trouvent une

fonderie de canons, un chantier de construction et des établissements de marine.

En face du palais, de l'autre côté de la place, s'élève le Panthéon, bâti sur l'emplacement d'un ancien couvent dédié à Saint-François-de-Paule, et qui fut le résultat d'un vœu fait en Sicile par Ferdinand, lors de son émigration; fidèle à sa promesse, ce prince l'accomplit religieusement, dès qu'il eut recouvré l'intégralité de son pouvoir et de ses états. Les plans de deux architectes napolitains, Fazio et Peruta, furent préférés; mais je ne sais par quelle raison l'exécution appartint à Bianchi de Lugano, artiste peu connu. Commencé en 1816, ce monument est une froide copie du Panthéon romain; presque d'aussi grande proportion, il a pourtant l'air mesquin; il lui manque l'austère couleur et le vernis d'antiquité que le temps seul peut donner; de plus, ce beau portique d'Agrippa (1) faisant, sur la rotonde, une si noble saillie, est ici immédiatement plaqué à la coupole; en sorte que l'on aperçoit trop distinctement ce qu'il y a de choquant dans une façade plate attachée à une construction circulaire. Cette coupole ne domine pas assez le fronton; défaut blessant la vue et ôtant à l'édifice le grandiose qu'on s'est vainement efforcé de lui imprimer. L'intérieur est somptueux,

(1) Agrippa fit construire à ses frais le Panthéon de Rome.

les marbres y sont prodigués ; aux deux côtés de l'église se développe une colonnade en hémicycle, imitation encore malheureuse de celle qui se rattache à la basilique de Saint-Pierre. Il est de certaines œuvres du génie qu'il ne faut jamais vouloir contrefaire. Deux statues équestres et colossales décorent le milieu de la place ; elles représentent Charles et Ferdinand de Bourbon , et sont l'ouvrage de Canova et de Cali. La première éprouva bien des vicissitudes et des changements de noms ; destinée d'abord à glorifier Napoléon , elle devint ensuite Joachim Murat , et enfin Charles III. Tout en conservant le coursier, il fallut donc démonter autant de fois le cavalier. Leçon permanente, image muette des révolutions et de leurs conséquences.

Le théâtre de Saint-Charles , que je crois le plus grand de l'Italie , fut construit sous Charles III , en 1737 , et en deux cent soixante-dix jours , par Angelo Caresale , d'après les plans d'Ametrano ; mais un incendie qui éclata en 1815 , pendant une répétition du soir , le dévora en partie , et consumant tout l'intérieur , détruisit de remarquables peintures de Rossini. La flamme était si violente , qu'elle fondit les métaux et calcina les granits. Les collines de Pausilipe , de Saint-Erme , de Capo di Monte , reflétaient son affreuse lueur , et les Napolitains la comparaient à celle que répandent les

éruptions du Vésuve. Quatre mois suffirent pour effacer ce désastre , et ceux qui sont à même d'en juger, par comparaison, prétendent que la nouvelle salle est préférable à l'ancienne; telle qu'on la voit aujourd'hui, étincelante d'or et d'une vaste étendue, elle présente un ensemble magnifique , mais plus par sa masse et sa richesse, que par la pureté de son architecture , sur laquelle on peut aisément exercer une sévère critique. Le parterre, tout en stalles numérotées, a vingt-six mètres de longueur, vingt-trois de largeur, et la scène dix-sept d'ouverture. Cent quarante-six loges, contenant chacune douze personnes et réparties en six étages, servent de salon de réception pendant la soirée, usage qui commence pourtant à s'affaiblir, à mesure que les Italiens prennent l'habitude d'écouter plus attentivement la pièce et la musique; la pièce, ordinairement imitée de nos bons ouvrages scéniques, et la musique débarrassée, autant que possible, de l'éternel récitatif. Il ne reste donc au public payant que le parterre, aussi les deux sexes y prennent place. Rien n'est beau comme les spectacles de galas (1) auxquels assiste la famille royale et qui ont lieu deux ou trois fois l'année; chaque loge contient alors un lustre dans son intérieur. Partout, sur le pourtour

(1) On appelle ainsi des représentations solennelles.

de l'enceinte éclate la lumière et l'on prétend qu'il faut cinq mille bougies pour compléter cette illumination, que répètent les dorures des lambris et les diamants héréditaires de la vieille noblesse. En novembre 1838, l'auteur de ce voyage fut témoin d'une pareille représentation, donnée en faveur de la reine douairière d'Angleterre, qui se rendait à Malte, et s'arrêta quelques jours à Naples. Au reste, la splendeur n'engendre pas toujours le plaisir; ces solennités si brillantes sont cependant entachées de froideur et silencieuses de la part des spectateurs; car les applaudissements, ainsi que les improbations, sont défendus en présence du roi.

Pour ne pas revenir sur les théâtres, disons tout de suite qu'il en existe encore sept autres à Naples; ce sont ceux del Fondo, della Fenice, de San Fernando, des Florentins, de Partenope, del Teatro Nuovo et de San Carlino. Le premier est une succursale de Saint-Charles, et le même entrepreneur fait alternativement passer ses acteurs sur les deux scènes. A la Fenice on représente des opéras d'un comique de bas étage et analogues à nos pièces des Variétés; c'est le spectacle favori du peuple. Les Florentins, bâtis au seizième siècle pour y jouer des comédies espagnoles, s'adonnent toujours au même genre et s'élèvent quelquefois jusqu'à la tragédie, déclamée avec un

*Anna Ande-
loide ved.
Inglesino 17*

peu trop d'emphase ; ils se permettent de déroger de temps en temps et se livrent à l'opéra buffa , qu'ils devraient laisser à la Partenope , dont c'est la seule ressource. San Fernando , situé dans un des faubourgs , est le plus beau , le plus grand théâtre après celui de Saint-Charles et néanmoins peu fréquenté. Enfin , San Carlino , qui , j'ose l'avouer , m'offrait un spectacle de prédilection ; c'est là que le seigneur Polichinelle , non de bois , mais en chair et en os , et secondé par d'habiles acolytes , mettait en lumière ses comiques exploits , son égoïsme sans bornes , ses audacieuses amours , sa trompeuse et méchante sottise , son infatigable pétulance. J'admirais en lui cet esprit prompt et subtil , cette verve railleuse inhérente à la race napolitaine. Lazzarone perfectionné , Polichinelle jouit de grands privilèges , et en sa faveur la police se bouche quelquefois les oreilles : pourvu qu'il n'aille pas trop loin , on lui permet de censurer l'administration et même d'effleurer la politique : il exploite seul l'opposition. Le peuple chérit ce protecteur et murmurerait si on voulait enchaîner ses lazzi.

Du théâtre Saint-Charles on se rend , par la rue du même nom , sur une vaste place appelée Largo del Castello (1). C'est une des plus étendues ,

(1) Une grande place est nommée largo , à Naples ; une petite , piazza.

mais aussi une des plus irrégulières et certainement la moins belle de la cité; cependant, elle possède l'immense bâtiment des ministères qui renferme les principales administrations de l'Etat. A l'une de ses extrémités et à l'entrée de la rue Medina, se trouve une fontaine, ouvrage de Domenico Auria et de Fansaga, représentant quatre satyres supportant une conque, au-dessus de laquelle sont quatre chevaux marins et Neptune armé de son trident : c'est la plus considérable de Naples, et bien qu'elle soit fort vantée par les indigènes, elle m'a paru entachée de plusieurs défauts ; le plus saillant, au premier coup-d'œil, est la faiblesse des supportants pour la masse des supportés ; en effet, les satyres ont l'air d'être accablés sous le poids des chevaux et du Neptune. Il est de règle que tout monument doit offrir un aspect de solidité, et qu'il faut que sa partie inférieure ne paraisse pas moins puissante que sa supérieure; c'est le bon sens qui le veut, et dans les arts, comme en toutes choses, ce bon sens doit diriger même les plus capricieuses inventions; il a guidé Raphaël lorsqu'il dessinait ses charmantes arabesques.

Le Château neuf qui, bien que datant de cinq siècles et demi, conserve toujours son épithète, est situé sur le bord de la mer, entre la grande place et la rue de Médine ; il protégé de son ar-

tillerie le môle armé lui-même de batteries, et dont la longue chaussée recourbée entoure le port sur une moitié de son périmètre. Le château, proprement dit, bâti en 1283 par Jean de Pise et sur l'ordre de Charles d'Anjou, est un trapèze flanqué d'énormes tours, rappelant par leur masse et leur forme notre ancienne Bastille ; incapable aujourd'hui, à cause de ses hautes murailles entièrement découvertes de leur base au sommet, de résister à une attaque régulière, il a fallu l'environner de fortifications extérieures de 400 mètres en tous sens ; commencées en 1500 par Gonzalve de Cordoue et achevées en 1546 sous le vice-roi Pierre de Tolède, elles se ressentent de l'enfance de l'art et de l'absence des règles que tracèrent plus tard Cohorn et Vauban. Les bastions sont beaucoup trop petits et les courtines qui les lient d'une longueur disproportionnée. Si l'on pénètre dans cette première enceinte, on voit d'abord une place d'armes et l'arc de triomphe élevé, par la ville de Naples, au roi Alphonse ; ouvrage, dit-on, de l'architecte Pietro Martino de Milan, qui florissait au quinzième siècle ; il m'a paru, quoique orné de statues et fort vanté par les Napolitains, d'un goût assez médiocre. Près de là, est une porte en bronze du moine Guglielmo, représentant en bas-relief les batailles gagnées, sur les barons rebelles, par Ferdinand d'Aragon ; quoique postérieure

à celles de Pise et de Florence, qu'elle est loin de les égaler ! Dans l'église de Santa Barbara, construite sur un des côtés de la place d'Armes, est une Adoration des Mages par Jean de Bruges, que l'on assure être son premier tableau peint à l'huile ; assertion qui me paraît inadmissible. Comment l'artiste, sans avoir tenté de nombreux essais, eût-il osé envoyer au roi Alphonse, protecteur des arts et savant connaisseur, une œuvre exécutée par un procédé encore incertain ? Il est de trompeuses traditions, et surtout en Italie, qu'en conscience on est obligé de repousser ; mais ce qui est probable, c'est que ce tableau fit connaître à Naples, et peut-être à toute la Péninsule, la découverte du peintre flamand. Deux salles d'armes peuvent contenir l'équipement de 80,000 hommes ; la plus petite, à laquelle conduit un magnifique escalier, fut bâtie par Pierre de Tolède, et la plus grande par Ferdinand. Ce château renferme aussi des casernes, une fonderie de canons et l'école d'artillerie ; long-temps les souverains y firent leur demeure et lui imprimèrent une apparence royale que l'on ne retrouve pas dans les autres forteresses.

Le port, dominé et défendu, outre ses propres batteries, par le Château neuf, est un grand quadrilataire, un peu irrégulier, de 300 mètres sur chaque côté ; cette surface de 90,000 mètres seu-

lement, ou de 25 arpents ancienne mesure de Paris, doit contenir les deux marines marchande et militaire, et se trouve évidemment trop petite pour l'affluence des navires apportant à Naples à peu près tous les produits étrangers destinés à la consommation du royaume; aussi, ne peut-elle recevoir, sans gêner le commerce, plus de quatre vaisseaux de ligne et quelques frégates et corvettes. Si l'on rassemblait une flotte plus considérable, il faudrait la laisser en rade entre la darse et le château de l'OEuf, situé à une assez longue distance et dont il sera bientôt question. Tout exigu qu'il est, ce port fut cependant deux fois agrandi; d'abord par le duc d'Albe au seizième siècle, et ensuite par Charles III qui, en 1740, prolongea le môle, et le recourbant vers l'est, mit ainsi les bâtiments à l'abri du terrible vent de sirocco. Centre où convergent toutes les affaires, c'est dans ce port qu'est le principal mouvement de la cité, que de robustes et bruyants portefaix vont incessamment des vaisseaux aux quais et des quais aux vaisseaux, que d'autres moins heureux attendent comme une proie les marchandises qu'apportent les chaloupes, et presque à force ouverte s'emparent des fardeaux; que le lazzarone fait payer au voyageur sa bienvenue en lui dérobant sa montre ou son mouchoir, et que l'on voit des assauts de ruse entre la douane et les nouveaux

débarqués ; genre d'escrime où surtout se distinguent les dames. C'est sur le môle que les charlatans débitent leurs innocents remèdes, et que le soir viennent les improvisateurs ou plutôt les rapsodes modernes (1) récitant des contes semblables à ceux des *Mille et une Nuits*, et les égalant quelquefois par la verve et la fertilité d'invention ; c'est autour d'eux que s'accroupissent en cercle des auditeurs la bouche béante, l'oreille attentive et trahissant sur leurs figures hâlées les émotions qu'ils éprouvent ; cependant, il faut le dire , ce plaisir, qui fut jadis un impérieux besoin, commence à perdre de son charme, et acteurs et spectateurs sont aujourd'hui moins nombreux ; cette distraction était autrefois si puissante, que dans les temps de disette , et sous l'administration des vice-rois , la police multipliait les conteurs. Le chant faisait oublier la faim.

En quittant le port, rien n'engage à parcourir la rive rejoignant la route de Portici et dépourvue de monuments ; il faut donc revenir sur ses pas, repasser devant le Château neuf, le Palais royal, et en suivant le quai de Platamone s'arrêter un moment à contempler, de la place de Santa Lu-

(1) Les rapsodes allaient de ville en ville récitant des fragments de poésie grecque fixés dans leur mémoire et dont le plus souvent ils n'étaient pas les auteurs.

cia, le magnifique tableau que le golfe présente aux regards et une fontaine due aux talents réunis des deux sculpteurs Agria et Merliano; construite en marbre blanc et presque toujours frappée des rayons du soleil, elle se détache brillamment sur l'horizon. Cette place recevant sans obstacle la brise de mer est le rendez-vous d'un grand nombre de Napolitains qui viennent y jouir de la fraîcheur des soirées. A l'extrémité du quai, s'avance dans la mer, à la distance de 500 mètres, le château de l'OEuf assis sur un flot et que joint au continent un pont remarquable par sa longueur et sa forte construction. Ce château doit son nom à sa forme ovale, mais pourtant beaucoup plus allongée que celle d'un œuf, car son petit diamètre est au grand comme un est à quatre et demi; en réalité, s'il ressemble à quelque objet connu, c'est plutôt à un fuseau. L'île sur laquelle ses bâtiments sont assis s'appelait, dans l'antiquité, Mégaris ou Mégalia. Les modernes érudits, gens à douteuses conjectures, prétendent que Lucullus y possédait une maison de plaisance; mais ce que l'on sait plus certainement, c'est qu'Odoacre, roi des Hérules et conquérant de l'Italie, y relégua Augustule, dernier simulacre des empereurs romains; en 1154, Guillaume, second souverain de la race normande, l'orna d'un palais où ses successeurs fixèrent leur résidence; l'empereur Frédéric II,

ayant hérité des droits de la maison de Hauteville, le convertit en forteresse. On voit que ce château, dont l'intérieur n'offre rien de remarquable, ne manque pas de souvenirs historiques.

Après ce château, on suit encore un quai peuplé d'hôtels destinés au logement des riches étrangers, et dominé par la hauteur de Pizzofalcone, où se trouvent une caserne et un palais servant aujourd'hui d'établissement royal topographique, et divisé en deux sections. La première renferme tout ce qui est nécessaire à la construction de cartes géographiques et hydrographiques, et des élèves placés sous la direction de six ingénieurs, auxquels sont adjoints onze dessinateurs, neuf graveurs et des professeurs d'astronomie et de géodésie; cette section est pourvue d'un observatoire astronomique et d'un cabinet de machines propres aux travaux manuels de la ville et des champs. La seconde contient une bibliothèque, une riche collection de cartes de géographie, et les plans et reliefs de toutes les places et forteresses du royaume. Non loin de là, s'élèvent le collège militaire et l'institut formé sur le modèle de notre école polytechnique; je n'ai pu savoir quelle est la force de ses études et si l'on y suivait la méthode française; cependant, à en juger par de beaux travaux des ingénieurs civils, il doit en sortir des hommes de talent; cet institut a pour voi-

sin un autre collège royal destiné à l'éducation de la jeune noblesse, et possédant encore une académie de dessin où l'on enseigne aussi la gravure sur cuivre, celle des camées, des pierres dures, et la fabrication des mosaïques, genre de commerce devenu important et que le gouvernement développe par une bonne instruction. Quoique réunis dans le même local, ces deux établissements sont distincts et administrés séparément.

Après un long trajet, on arrive enfin au plus beau quartier de la capitale, à l'élégante et régulière place de la Victoire et au jardin royal de Chiaja, baigné d'un côté par les flots de la baie et bordé de l'autre de splendides constructions. Le développement de ce quartier égale deux mille mètres, et sa largeur, y compris celle du jardin et de la rue parallèle, cent quatre-vingt-dix. C'est là, dans cette rangée d'hôtels de diverses architectures, que les hautes notabilités ont élu domicile. Sauf la différence de climat et de situation, Chiaja est le faubourg Saint-Germain de Naples; c'est dans cette rue ou plutôt sur ce cours, car il n'a qu'une seule file d'habitations plongeant sur la mer et le jardin, que demeurait, au palais Serra Capriola, Salicetti, ministre de la police du roi Joseph Bonaparte, et qu'il faillit périr, en 1808, par l'épouvantable explosion d'une machine infernale qui renversa, de fond en comble,

vingt-deux chambres et détruisit une aile du bâtiment. Un seul homme, un pharmacien nommé Viscardi, était l'auteur de ce lâche forfait.

Le jardin (Villa Reale) est dans une situation admirable, et peut-être la plus belle qui existe. Dominé par une colline chargée de casinos entremêlés de verdure, et par les somptueux bâtiments de Chiaja, il a devant lui une mer limpide, réfléchissant l'azur des cieux; plus loin, sur la droite, surgissent en demi-cercle les îles de Procida, d'Ischia, de Capri, témoin des honteuses débauches de Tibère, et fière encore des brillants exploits de nos soldats; à gauche, Naples monte et s'étend de gradins en gradins chargés de dômes, de palais, de forteresses, de vastes monuments, et en face le majestueux Vésuve exhale ses volcaniques vapeurs ferme l'horizon. Divisé, du côté de l'entrée, en cinq allées d'acacias, d'yeuses et de saules pleureurs, ce jardin contient, dans leurs intervalles, des massifs de rosiers de Bengale, de myrtes et d'orangers; du sein de ces corbeilles de fleurs sortent des vases, des statues, et au centre une coupe; ou plutôt un bassin de granit soutenu par des sphinx, laisse échapper une nappe d'eau retombant en cascade et complète la décoration; aux deux tiers de sa longueur commence la partie plantée à l'anglaise, et remplie de bosquets et de sentiers sinueux. J'avoue que je n'aime pas ces

routes toujours tortueuses, manquant de noblesse et de moyens de surveillance pour un lieu public, où d'un regard on devrait embrasser tout ce qui s'y passe. Deux petits temples consacrés au Tasse et à Virgile sont un juste hommage rendu à ces grands poètes, dont l'un naquit près de Naples et l'autre y termina ses jours.

A l'extrémité de Chiaja est une petite église conservant une image miraculeuse, du moins, selon la tradition. En grande vénération auprès du peuple napolitain, et, à cause de son voisinage du tunnel de Pausilipe, appelée Santa-Maria di Piedigrotta, elle fut fondée en 1335 à la suite d'une vision qu'eurent, le 8 septembre, trois saints personnages; aussi est-ce à la même date que tombe la fête de cette chapelle; fête, une des brillantes solennités du pays et qui met en mouvement la population de la ville et de sa banlieue. La famille royale s'y rend en grande pompe, en gala, comme disent les Italiens, et ce qui ajoute à l'éclat de ce pèlerinage, c'est la présence de la garnison et des régiments provinciaux rangés en bataille sur le cours de Chiaja, et que le roi passe en revue. La fête est à la fois religieuse et militaire; le cours, les rues adjacentes, le jardin ouvert ce jour-là seulement aux paysans, aux lazzaroni et aux gens de livrée, présentent un curieux spectacle. Partout est le mouvement, partout villageoises et

citadines, parées de leurs plus riches atours, étalent les vives couleurs, les galons, les ornements en or de leurs pittoresques costumes, dont les formes variées font aisément reconnaître les femmes de la cité et celles des divers cantons ruraux ; car chaque localité a sa coupe particulière. Cependant, il faut le dire, si l'affluence est toujours la même, le nombre, la richesse, la variété de ces habits féminins déclinent sensiblement ; les toiles peintes de Mulhouse et la robe des grisettes parisiennes portée, il est vrai, avec peu de grâce, envahissent Piedigrotta. Ainsi vont s'effaçant dans toute l'Europe les marques distinctives des nationalités : le Turc lui-même quitte ses nobles draperies et s'enferme dans une étroite redingote. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Je sais, pour ma part, ce que j'en pense ; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette grave question. La fête du 8 septembre était jadis en telle renommée et si attrayante, que les jeunes filles stipulaient, dit-on, dans leurs contrats de mariage, qu'on ne pourrait les empêcher d'y assister.

Non loin de Piedigrotta est une autre église également consacrée à la mère du Sauveur, sous le nom de Santa-Maria del Parto (de l'enfantement) ; car c'est sur son emplacement actuel que Sannazar composa le poème latin *de Partu Virginis*, auquel il attachait tant d'importance et qu'il re-

gardait comme son plus beau titre de gloire. Il y possédait une maison de campagne qu'il s'était plu à embellir et qui fut ruinée lorsque Philibert, prince d'Orange, assiégea Naples au commencement du seizième siècle. Le poète, courtisan voluptueux, un peu avide d'argent pour satisfaire à ses plaisirs, n'en fut pas moins fidèle à la reconnaissance, et s'attachant noblement à son bienfaiteur, au roi Frédéric dépouillé de sa couronne, le suivit dans l'exil (1). A son retour, il fonda, sur le terrain de sa villa, une église et un couvent de Servites auxquels il imposa vaniteusement pour surnom le titre de son poème; ouvrage bizarre par son plan et ses détails, par un mélange continuél de personnages du Christianisme et de la Mythologie; mais d'une remarquable élégance de versification. Toutefois la fondation ne s'acheva pas sans plaintes amères, sans malédictions lancées en sonnets et en dithyrambes harmonieux contre le général auteur de son désastre. Si le poète fit éclater sa gratitude envers son roi, les Servites obéirent à la même vertu en élevant à Sannazar un magnifique tombeau, œuvre de deux

(1) Détrôné en 1501 par Louis XII et Ferdinand d'Arragon, qui s'étaient partagé ses états, ce roi, digne d'un meilleur sort, vécut à Tours, d'une pension de 30,000 ducats que lui faisait la France, et y mourut en 1504. Après sa mort, Sannazar revint à Naples.

sculpteurs, Santacroce et Poggibonzi. Le buste de l'écrivain est placé entre deux génies en pleurs tenant à la main des branches de cyprès; les côtés de la tombe sont décorés des statues d'Apollon et de Minerve; singulier ornement et qui contraste avec la sainteté du lieu; a-t-on voulu par-là faire allusion aux styles sacré et profane employés à-la-fois par l'auteur, ou bien est-ce tout simplement une de ces inconvenances moins choquantes aux yeux des peuples méridionaux qu'elles ne le seraient pour les habitants du Nord? Témoins les trois Grâces antiques entièrement nues et mises en pleine évidence dans la sacristie de la cathédrale de Sienne. Quoi qu'il en soit, quelques murmures s'étant élevés et un vice-roi ayant voulu faire transporter ces statues à Madrid, sous prétexte qu'elles ne pouvaient rester dans un lieu saint, les Servites substituèrent aux noms de Minerve et d'Apollon ceux de David et de Judith; mais rien ne fut changé aux attributs: les divinités grecques restèrent telles que les forma le ciseau des artistes, et l'apparence payenne n'en subsiste pas moins. Les bas-reliefs du piédestal représentent également des faunes, des nymphes, des bergers jouant de la flûte; ce sont des scènes dignes de l'Arcadie et non d'un temple chrétien. Il faut aussi remarquer un tableau bizarre et anecdotique de Leonardo de Pistoja; il y a peint, sur la

demande de l'évêque Caraffa, saint Michel combattant le diable. Le saint est le portrait du prélat, et le démon celui d'une femme dont la séduisante beauté fut prête à triompher de la vertu épiscopale. Echappé à ce danger, Caraffa voulut perpétuer le souvenir de sa pénible résistance.

On ne doit pas quitter le beau quartier de Chiaja sans visiter un établissement charitable fondé pour l'instruction de pauvres enfants du sexe masculin et surtout pour ceux qui sont frappés de cécité ; entourés de soins touchants, ces jeunes aveugles s'appliquent principalement à la musique ; ils donnent des concerts d'une bonne exécution et que le public encourage par sa présence.

En sortant de ce pieux asile, produit de la charité moderne et religieuse, on peut, en s'élevant sur le promontoire de Pausilipe, acquérir d'horribles preuves, encore subsistantes et bien conservées, de l'antique barbarie, de son entier mépris de l'humanité. Ce sont les viviers où l'exécrable Veditius Pollio engraisait des murènes avec la chair de ses esclaves et put se livrer à ce crime atroce sans autre punition que l'indignation que lui témoigna l'empereur Auguste. L'esclave était la chose du maître qui pouvait en user et abuser. Ces bassins ont dix-sept mètres de longueur, six de largeur et huit de profondeur.

Château Saint-Erme. — Chartreuse de Saint-Martin. — Place et Eglise du Saint-Esprit. — Sainte-Thérèse. — Montoliveto. — Rue de Tolède. — Trinita delle Monache. — Imprimerie royale. — Greniers publics.

En contournant la colline on arrive à son point culminant où se trouve le château Saint-Erme construit dans le double but de défendre extérieurement la ville et de la dominer en cas de révolte intérieure. Quelques antiquaires prétendent que son nom lui vient du grand nombre de termes ou hermès plantés jadis sur le lieu où il est assis, pour délimiter les propriétés rurales ; d'autres moins savants le font dériver d'une chapelle dédiée à saint Erasme ; laissons leur débrouiller ce problème étymologique. Cette forteresse était, au moyen-âge, une simple tour élevée par les princes normands ; Charles II, de la maison d'Anjou, la convertit, au quatorzième siècle, en un château qui lui-même fut entouré, en 1518, de nouvelles fortifications, lorsque le général français Lautrec assiégea la capitale ; enfin , Charles-Quint la fit monter au rang de véritable citadelle et Philippe V y joignit encore d'autres ouvrages. Aujourd'hui elle présente un hexagone de deux cents mètres de longueur et n'est en réalité qu'un fortin ; ses

murs sont d'une grande hauteur, trop peut-être selon les règles de l'art, puisqu'il m'a paru qu'en plusieurs endroits ils offraient des découverts. On a taillé dans le roc la contrescarpe ainsi que les fossés, et la place pourvue de casemates est minée et contreminée ; néanmoins elle est irrégulière ; ses bastions sont dépourvus de flancs, on cherche vainement des courtines et son système peut s'assimiler à une étoile à vastes redans. Une immense citerne, nécessaire sur cet aride plateau, pourvoit aux besoins de la garnison ; on prétend qu'elle occupe souterrainement une étendue égale à celle du château.

Presque contiguë à la citadelle, et fondée en 1325 par le roi Robert et la reine Jeanne I^{re}, la Chartreuse de Saint-Martin, quoique déchue de son ancienne opulence, mérite toujours une visite attentive, et par les objets d'art qu'elle contient, et par l'admirable panorama que lui procure sa position. Tout ce que Naples, le golfe, les îles, la féconde campagne s'étendant de Caserte au pied du Vésuve, les Apennins aux formes aiguës, les riches villages de Portici, de Torre del Greco, de la Nunziata et les baies et montagnes de Sorrente, de Vico et de Massa peuvent offrir aux regards se déroule devant elle. De cette élévation, l'œil du voyageur plonge sur les rues, les places, le port de la grande ville ; il en suit l'agitation ; le bour-

donnement continuuel de la foule arrive à son oreille; le calme et le silence sont autour de lui, le mouvement et le bruit dans le lointain.

Deux cents ans après sa fondation, l'église, qui n'a qu'une grande nef et huit chapelles, fut reconstruite sur les plans de Fansaga et successivement ornée, outre mesure, par la longue patience des chartreux. Il n'y a qu'une corporation toujours vivante, qu'une succession d'hommes toujours animés du même esprit, achevant ce que leurs prédécesseurs ont commencé, qui puissent accumuler tant de richesses et mettre en œuvre tant et de si rares matériaux. Si la chapelle des Médicis à Florence, resplendissante d'agates, de porphyre, de lapis lazuli, d'albâtres orientaux, est le triomphe de la marbrerie, Saint-Martin peut se vanter de l'égaliser en ce genre de précieuse décoration; il s'y trouve telle pierre si dure, qu'il a fallu des années pour la tailler et lui donner le poli. Le frère chartreux, remplissant l'office de cicerone, montre surtout avec complaisance des rosaces en émeri, sonores comme du bronze quand on les frappe, qui ont usé les ciseaux d'un grand nombre de sculpteurs. Oserai-je dire que les sommes énormes que tous ces marbres ont coûtées eussent été plus chrétiennement employées, par des religieux, à des établissements bien entendus, à des charités utiles à

leur prochain? Sans doute il faut honorer et décorer nos temples, mais souvenons-nous aussi que nous devons améliorer le moral des pauvres, couvrir leur nudité et apaiser leur faim; le patron de cette Chartreuse leur donna la moitié de son manteau.

Les marbres, prodigués même sur le pavé, ne sont pas les seuls ornements de cette église; les stucs dorés et la peinture y brillent de toutes parts; les plus fameux artistes lui ont consacré leurs talents. Parmi les productions de leur génie, il faut distinguer, sur les deux côtés de la nef et sous la voûte, Moïse, Elie et les douze prophètes, par l'Espagnolet et Berardino, beaux de composition, d'énergique dessin et de vigoureuse couleur. Lanfranco, ce grand peintre de plafonds, y a également représenté, à fresque, une Ascension et les Apôtres; œuvre capitale de ce maître, où il a déployé ses qualités caractéristiques, savoir la hardiesse de conception, la chaleur de son pinceau unies à la grandeur des formes et quelquefois à leur correction, lorsqu'il se souvint qu'il était élève des Carraches. Le chœur est éblouissant de splendeur; le chevalier d'Arpino, connu sous le nom du Josépín, et qui, malgré son mérite réel, eut le tort de trop se livrer à l'idéal et de négliger la nature, en a peint une partie. On doit à Guido Reni le tableau du maître-autel, représentant la

Nativité, mais la mort le surprit avant qu'il l'eût achevé; Lanfranco, l'Espagnolet, Massimo, ont aussi ajouté à ces magnificences. Les chapelles ne sont pas moins ornées; on doit y remarquer les tableaux et les fresques de Corenzio, que l'on peut comparer, pour la fécondité et le coloris, au Tintoret son maître, quand il sait modérer sa fougue d'exécution; le Baptême de saint Jean, le seul ouvrage de Carlo Maratta que Naples possède, et l'Assomption due à l'énergique dessinateur Caracciolo; enfin, saint Bruno donnant les règles de son ordre, et des fresques de Stanzioni; mais quelque mérite que puissent avoir ces dernières peintures, elles sont loin d'égaler celles de notre Raphaël français, de Le Sueur qui a traité le même sujet. Deux statues de Lorenzo Vaccaro, la Grâce et la Providence, sans être de premier ordre doivent néanmoins fixer l'attention. Du chœur, on entre dans la salle du chapitre où l'on retrouve Corenzio. La sacristie est trop belle pour un lieu qui n'est pas public, peut-être même trop coquette, puisque ses armoires, habilement sculptées, sont toutes en bois exotiques; Massimo y a représenté Pilate montrant Jésus au peuple, et le Josépin a fixé à la voûte un exemple de son incorrecte facilité. A côté de la sacristie on visite le trésor pour admirer la Descente de croix de l'Espagnolet, regardée comme son chef-d'œu-

vre et qui de toutes façons en est un par la vigueur du ton, le pathétique de la composition, la vérité des attitudes et la profonde et sainte douleur empreinte sur la belle tête de Marie; cette salle renferme encore une Judith à fresque de Giordano, son dernier ouvrage, et, assure-t-on, commencée et achevée en quarante-huit heures. Si près de la fin de sa carrière et âgé de 73 ans, cet homme étonnant n'avait rien perdu encore de sa prodigieuse rapidité d'exécution (1).

Le couvent, divisé en deux parties et en deux cloîtres, a maintenant des destinations différentes. Le petit cloître, formant un carré de quinze colonnes sur chaque face, est encore occupé par les chartreux, dont le nombre diminue rapidement depuis que l'état, en s'emparant de leurs biens, les a mis à la portion congrue de 1 franc 50 centimes environ par tête et par jour; on éprouve un sentiment de tristesse en voyant leur résignation et cette splendeur d'un monument qu'ils ne sont plus en état d'entretenir par leurs propres ressources; c'est le gouvernement qui s'est chargé des réparations. Le grand cloître est converti en caserne de vétérans, et leur commandant loge dans l'ancien appartement du prieur. Parmi les objets précieux que cette Chartreuse renfer-

(1) Né en 1632, Luca Giordano mourut en 1705.

mais, on ne doit pas oublier une riche collection de manuscrits grecs aujourd'hui déposés dans les bibliothèques publiques.

Des hauteurs où nous sommes actuellement, on revient au bas de la ville en passant près d'une manufacture de fleurs artificielles établie dans l'ancien couvent de la Cesarea. Les Napolitains ont porté à un grand degré de perfection ce genre d'industrie ; mais pourtant sans pouvoir rivaliser avec les fabriques parisiennes, uniques encore pour l'élégance, l'exactitude des formes et la finesse des détails.

La place du Saint-Esprit est ornée d'une construction demi-circulaire élevée par Vanvitelli aux frais de la ville et en l'honneur de Charles III ; la balustrade porte vingt-six statues et couronne dignement l'édifice , dont le style est plus simple et plus noble que celui des autres monuments de la même époque.

L'église de Sainte-Thérèse , jadis appartenant aux carmes déchaussés et bâtie en 1600 sur les plans de Conforti , est une des plus magnifiques de la capitale ; son maître-autel , en marbres précieux et en bronzes dorés d'un beau travail , a été transporté à la chapelle du Palais royal , lors de la suppression d'un grand nombre de couvents ; mais une perte irréparable est celle de la bibliothèque , qui fut en partie dissipée et que le couvent devait

à la générosité de Marinis. Au don de ces livres, ce généreux citoyen joignit celui de 80,000 ducats (352,000 francs), somme considérable pour le temps où vécut le donateur. Sa statue en marbre est placée à droite en entrant dans l'église, et je la désigne pour que le voyageur puisse considérer les traits d'un homme de bien, d'un ami de la science. Les peintures de Massimo et de Giacomo del Po doivent aussi attirer ses regards; celles du second artiste, peu connu en France, révèlent la magie de son coloris, l'originalité de ses effets de lumière, la juste projection de ses ombres et la vérité des reflets, que la plupart des autres peintres ont trop souvent négligée. Del Po fut moins habile dessinateur et perdit les bonnes traditions de l'école du Dominiquin.

Ce serait ici le lieu de s'occuper des studj ou musée royal de Naples, puisque cette immense collection est voisine de Sainte-Thérèse; mais réservons-lui à la fin de ce volume une place à part et une description digne, s'il se peut, de son importance.

Après avoir quitté l'église de Sainte-Thérèse, on pénètre dans le quartier de Montoliveto, où d'abord on arrive à une place ornée d'une assez belle fontaine et de la statue en bronze érigée aux frais de la ville, en 1668, à Charles II; sur cette même place on voit le palais inachevé des

ducs de Gravina , dont la décoration architecturale , de Gabriele Agnolo , est une des plus pures et des plus nobles de la capitale ; presque en face s'élève celui de Pignatelli Montéleone , renommé pour sa magnificence et ses ornements intérieurs. Il faut encore citer leur voisin le palais Maddaloni , contenant un grand nombre de sculptures et de tableaux et destiné maintenant aux audiences de la cour suprême de justice. Il ne se construit plus à Naples d'habitations semblables à celles-ci et aux autres dont il sera encore question. La puissance féodale déchue proportionne aujourd'hui sa demeure à sa faible importance politique , d'ailleurs les moyens pécuniaires ne répondraient plus à la dépense de semblables entreprises. Presque toutes les grandes familles napolitaines ont actuellement des fortunes embarrassées ; si donc il faut faire une construction nouvelle , c'est au confortable anglais qu'elles ont recours , et aux proportions des hôtels français , plus commodes , mieux distribués et beaucoup moins coûteux.

Sainte-Marie de Montoliveto , ainsi que le couvent de même nom et de l'ordre des Olivétains , furent fondés , en 1411 , par Gurrello Orriglia , sous le règne de Ladislas , et successivement enrichis par de pieuses donations et la bienfaisance d'Alphonse II , qui les dota de plusieurs fiefs. L'église est une des plus riches en ornements de toutes es-

pèces , principalement en sculptures , et peut-être cette abondance cause-t-elle un peu de confusion ; car en tout , même pour les plus belles choses , il faut rester dans de justes limites , que la raison et un goût épuré posent aisément. Quoi qu'il en soit , et à ne considérer chaque œuvre qu'en elle-même , les bas-reliefs de la chapelle Liguori , par Jean de Nola , représentant la Vierge et l'enfant Jésus , saint Jean , saint François-de-Paule et les quatre évangélistes méritent un sérieux examen. A la chapelle del Pezzo on doit aussi considérer avec attention Jésus appelant saint Pierre dans sa barque , et dans celles Mastro-Giudici et Piccolomini , une Annonciation de Maïano et une Nativité de Donatello , montrant par leur style et la fermeté de leur exécution qu'elles sont l'ouvrage d'artistes florentins. Dans la chapelle du Saint-Sépulcre , les statues , en terre cuite , de Modanino , présentent un double intérêt , sous le rapport de l'art et de l'histoire , en offrant la ressemblance d'hommes célèbres ; Nicodème est le portrait de Pontanus (1) , Joseph

(1) Pontanus , littérateur distingué du quinzième siècle , fut poète et prosateur et laissa un grand nombre d'ouvrages écrits en latin assez pur ; celui que l'on peut lire encore avec intérêt est son histoire des guerres émues , entre Ferdinand I^{er} d'Arragon et Jean d'Anjou , pour la possession du royaume de Naples.

d'Arimathie de Sannazar ; saint Jean et une autre figure retracent le roi Alphonse II et son fils Ferrandino. Georges Vasari peignit dans le chœur le tableau de la Purification et décora la sacristie ; peintre correct, sage compositeur, dessinateur instruit aux leçons de Michel-Ange, il possède tout ce que l'étude peut donner, mais il lui manque l'élan napolitain.

Le couvent, d'une vaste étendue, a quatre cloîtres ; le second contient un obélisque, quelques petites statues antiques et un bas-relief de Jean de Nola, dont la main habile a retracé l'apparition de Jésus aux disciples d'Emaüs. Le Tasse, pauvre et persécuté, trouva asile et bienveillante protection dans ce monastère ; c'est sous ses longs portiques, au milieu de leur silence, qu'il composa plusieurs chants de sa *Jérusalem délivrée*. Le cygne de Sorrento ne fut point ingrat, un poème et un beau sonnet en l'honneur des Olivétains divulguèrent sa reconnaissance.

C'est dans ces mêmes lieux, où retentirent les nobles accents du poète, que se font entendre aujourd'hui les clameurs de la chicane et le tumulte des affaires ; ce couvent supprimé est actuellement le siège d'une haute cour de justice, d'une municipalité, de l'intendance de Naples et d'autres administrations.

De Montoliveto on entre dans la rue de Tolède,

la plus fréquentée , la plus tumultueuse , la plus longue de Naples , puisque sans compter celles des Studj et de Capo di Monte , qui la continuent avec de simples changements de noms , elle a mille huit cents mètres de développement. Théâtre choisi par les romanciers espagnols du dix-septième siècle , pour y placer leurs chevaliers d'industrie et leurs bizarres aventures (1) , elle est large , tracée au cordeau , bordée de hautes maisons , de riches magasins , de plusieurs palais , dont les principaux sont ceux de Stigliano , de Cavalcante , de Dentici , de Berio , et pourtant cette grande artère de la capitale , qu'elle divise en deux parties à peu près de mêmes dimensions , n'a point le noble aspect que tant d'avantages réunis devraient lui procurer. Sans doute , la circulation de brillantes voitures y est incessante , une foule immense s'y agite le jour et quelquefois la nuit ; mais si j'en ai bien jugé , elle ressemble plutôt à un bazar , à un marché continuel , où à côté de précieuses marchandises , les plus vulgaires , les plus ignobles sont étalées. Près d'un palais on prépare , en plein air , de grossiers aliments et leur mauvaise odeur saisit l'odorat ; un peuple malpropre , déguenillé

(1) Au dix-septième siècle les Espagnols allaient à Naples chercher fortune sous le gouvernement pillard et temporaire des vice-rois.

y abonde , et là aussi , comme sur le port , se cantonnent les désœuvrés et les filous , races qui dans ce pays sont proches parentes ; en un mot , les deux extrêmes , opulence et misère , y élisent domicile. Ouverte en 1540 par le vice-roi Pierre de Tolède , qui la fit tracer sur l'emplacement des vieux remparts que l'on démolissait , cette rue jouissait à cette époque d'une réputation méritée et passait pour la plus belle de l'Europe ; car alors il était rare que les voies publiques fussent en ligne droite et d'une suffisante largeur ; on conçoit qu'elle dut paraître magnifique , et elle l'était comparativement.

La strada di Toledo contient aussi l'imprimerie royale placée dans le couvent du Rosario di Palazzo ; c'est à elle qu'a été confiée l'impression des antiquités d'Herculanum et des papyrus déroulés jusqu'à ce jour , et qu'est donné le privilège de la publication du bulletin des lois , des codes et des actes du gouvernement. Ses caractères vulgaires sortent des fonderies de Didot et de Bodoni ; mais pour ce qui concerne ceux des langues hébraïque et orientales , un savant français , M. Valery , assure que la prétendue richesse de cet établissement est une vraie pauvreté. En pareille matière je suis obligé de jurer sur parole du maître.

Aux monuments de ce quartier il faut ajouter

le couvent de la Trinité des religieuses (Trinita delle monache), vaste édifice, en forme de croix grecque, dont les architectes furent Grimaldi et Fansaga. Le tableau du maître-autel est de Santafede ; un saint Jérôme, de l'Espagnolet, et deux autres peintures remarquables sont avec raison, je crois, attribués à Palma l'Ancien : on y retrouve cette couleur vénitienne, ce mélange des tons du Géorgion et du Titien, ce fini précieux sans sécheresse et les airs de têtes qui caractérisent cet artiste d'un ordre éminent. Le cloître sert aujourd'hui d'hôpital militaire, et les religieuses ont été transférées à Donna Regina.

Près de là, sur la place du Mercatello (petit marché), est un grand bâtiment appelé Fosse del Grano, construit, en 1608, par le vice-roi comte de Benevento, pour servir de grenier d'abondance et renfermer les infracteurs des règlements et lois annonaires (1).

Palais de Capo di Monte. — Observatoire. — Catacombes. — Collège des Chinois. — Jardin de Botanique. — Hospice des Pauvres. — Campo Santo. — Gesù Nuovo. — Conservatoire de Musique. — Sainte-Claire. — Saint-Dominique.

En prolongation de la rue de Tolède, com-

(1) Les lois annonaires sont celles qui cherchent à prévenir le renchérissement des denrées et règlent le commerce des céréales.

mence celle des Studj , à laquelle aboutit la large voie de Capo di Monte , plantée d'arbres , ornée de ronds-points , tracée en pente sur la colline , et dont l'ancienne raideur a été considérablement adoucie par la construction d'un pont à sept arches traversant un vallon ; elle est due à l'administration française qui , pendant sa courte durée , sut , au milieu de graves embarras politiques et financiers , donner aux travaux publics une vive impulsion. Digne d'éloges pour la manière dont les ingénieurs ont réglé son inclinaison , cette route conduit à la royale maison de plaisance de Capo di Monte , et aucune peut-être en Europe ne jouit d'une plus belle vue ; mais il est inutile de décrire encore ce que l'on peut apercevoir de ces hauteurs et dans une contrée si riche en aspects magnifiques. Le palais , édifié en 1738 par Charles III , d'après les dessins de Madrano , coûta des sommes énormes par l'imprévoyance de l'architecte ; les fondations mal assises sur un terrain en partie déjà excavé et naturellement peu solide , obligèrent Madrano à les entourer d'immenses soubassements et de nombreux contreforts. Ce palais ne fut pas entièrement achevé , et depuis que ses tableaux , ses statues et tous les objets d'arts antiques et modernes ont passé au muséum des Studj , il ne contient rien de remarquable ; mais ses vastes jardins et son parc , destinés à la

chasse, méritent d'être visités. Ce bois, de trois milles d'étendue (1) et percé de cinq grandes allées décorées de statues, de bassins et de pavillons, est peuplé de faisans, de pintades et d'autres espèces de gibier que les employés à la vénerie ont soin d'entretenir.

Sur le point culminant de Capo di Monte s'élève le nouvel observatoire construit sur les plans de M. Etienne Gasse et d'après les avis du célèbre astronome baron de Zach. Les instruments ont été fabriqués par les plus habiles opticiens, et un savant illustre, le père Piazzi, fut nommé directeur de cet établissement, que son zèle et sa science portèrent à un haut degré de splendeur (2). Après sa mort, des élèves dignes de lui continuèrent ses observations.

Les fameuses catacombes, percées dans la colline, ont donné lieu à une multitude de controverses fondées sur des raisons, les unes probables, les autres absurdes, et il est fort singulier qu'un travail énorme, exécuté aux portes mêmes de l'ancienne ville, n'ait point laissé de traditions certaines sur les causes qui l'ont fait entreprendre. On peut parcourir un espace considérable et de

(1) Le mille napolitain est de soixante au degré et le tiers de notre ancienne lieue marine de 2,853 toises. Le mille a donc, à une fraction près, 1,900 mètres de longueur.

(2) C'est Piazzi qui découvrit à Palerme la planète de Cérés.

plusieurs milles , dit-on , dans de longs corridors de quatre à cinq mètres de hauteur et de largeur inégale , contenant des niches creusées sur les parois , souvent superposées au nombre de deux ou trois et même davantage , selon l'élévation du plafond : c'étaient des *loculi* ou *sepulcreta* ; presque toutes furent revêtues de plaques de marbre que l'on enleva pour former le pavé de la cathédrale de Saint-Janvier ; leurs inscriptions appartenaient à l'ère du christianisme , et jusqu'à présent on n'en a point trouvé d'une autre époque , bien qu'évidemment une grande partie de ces excavations soit de la plus haute antiquité ; les corridors , sinueux en quelques endroits , sont de véritables labyrinthes , et plusieurs placés en étages les uns au-dessus des autres , communiquent entre eux par des escaliers , ainsi que l'affirment les antiquaires qui les ont attentivement explorés ; quelquefois ils s'élargissent , s'élèvent et forment des grottes d'assez grandes dimensions. C'est là surtout que l'on trouve des débris de corps humains , et que les pestiférés de 1656 furent ensevelis ; l'abbé Romanelli prétendit en 1814 que plusieurs étaient non seulement bien conservés , mais encore revêtus de leurs habits. Au reste , ce fait n'est pas impossible , ces catacombes étant creusées dans un tuf volcanique , aride et peut-être imprégné de substances salines ; mais quelle

fut leur destination première ? car pour la seconde il n'y a point de doute. Quelques savants ont prétendu qu'elles furent commencées par les Cimmériens pour s'y loger ; mais d'abord ce peuple, dont Homère fait mention et si ancien qu'il est presque relégué dans la fable, occupait Cumes et non le territoire de Naples, et puis est-il probable que des hommes à l'état demi-sauvage et assez ignorants pour ne pas savoir construire des maisons et même de simples cabanes, entreprennent une opération plus difficile et surtout plus pénible ? On ne va pas du plus au moins, et ce ne fut jamais la marche de l'esprit humain. Les Troglodytes de l'antiquité habitaient des cavernes naturellement formées dans le sein des montagnes. D'autres ont gravement assuré que ces immenses souterrains ont été excavés par les premiers chrétiens pour se mettre à l'abri des persécutions ; une pareille opinion se réfute d'elle-même ; ces crédules auteurs auraient dû se demander comment ces nouveaux convertis, encore en petit nombre et surtout proscrits et pourchassés par les autorités locales, auraient pu se livrer à des travaux gigantesques et sortir des entrailles de la terre les déblais qu'ils exigeaient, sans attirer l'attention des magistrats et se dénoncer eux-mêmes. L'opinion la plus probable est donc que ces catacombes, semblables à nos carrières de Paris,

furent successivement exploitées pour obtenir des matériaux de construction, qu'ensuite on les convertit en lieu de sépulture, et que plus tard les chrétiens devenus nombreux et puissants les consacrèrent à la même destination; au moyen-âge elles étaient vénérées des fidèles, comme renfermant les restes mortels des premiers évêques de Naples, et l'on y célébrait le service divin dans une chapelle que Romanelli a visitée et dont il a donné la description. Autrefois ces souterrains avaient plusieurs entrées, telles que celles de la Madona del Pianto, des Capuccini Vecchii, de Santa Maria della Vita; mais la police les a sagement fermées, et on n'y entre plus que par une seule ouverture, dont l'inspection est confiée à un gardien.

Le collège des Chinois est un établissement unique, mais il décline sans cesse par la difficulté de se procurer des sujets, réel malheur, non seulement pour la religion, mais pour l'étude des langues chinoise et tartare, et surtout pour leur bonne prononciation, point si essentiel, que les Européens qui les traduisent parfaitement ont cependant beaucoup de peine à se faire comprendre des habitants du céleste empire. Fondé en 1726, par le missionnaire Matheo Ripa, à son retour de la Chine où il avait passé de longues années, ce collège se recrute de jeunes Chinois amenés en Eu-

rope à l'âge de douze à treize ans. Après un séjour prolongé à Naples, et avoir terminé leurs cours de théologie et scientifiques, ils repartent pour leur pays natal et courent avec zèle au devant des privations, des dangers et du martyre. On voit, dans une salle, leurs portraits au bas desquels sont des inscriptions indiquant leurs noms, le lieu et le jour de leur naissance, la date de leur retour à la Chine, celle de leur décès, et s'ils ont succombé pour la foi il en est fait mention. Cet établissement possède un musée de curiosités chinoises.

Le jardin de botanique, placé dans une exposition favorable et planté d'arbres exotiques que le climat permet de cultiver en pleine terre, ne contient pas cependant tous ceux du Cap de Bonne-Espérance, de la Nouvelle-Hollande, de la Louisiane, de la Chine et du Japon, qui pourraient y prospérer; un acclimatement utile au pays aurait dû les faire introduire dans cette collection qui ne peut se comparer, pour la richesse, à celles de Paris et de Schoenbrunn; cependant elle contient neuf à dix mille espèces ou variétés. Les serres chaudes et tempérées ont peu d'étendue; les fougères arborescentes, les palmiers, rois élégants des forêts tropicales, les grands monocotylédones herbacés (1) y existent en petit nombre,

(1) Les monocotylédones sont les plantes dont la semence

et pourtant, outre leur beauté et l'amplitude de leur feuillage, ils sont les plus intéressants par la simplicité d'un système vasculaire et d'une organisation permettant de faciles études sur la physiologie végétale. Le bas du jardin, situé en pente, est ouvert au public et sert de promenade.

Immédiatement à côté de ce jardin s'élève l'immense bâtiment de l'hospice des pauvres ou Seraglio, commencé en 1751 sous le règne de Charles III et que l'on continue encore par les ordres du souverain actuel ; plus d'un million de ducats, environ cinq millions de francs, y ont été déjà dépensés et l'œuvre n'est conduite qu'aux trois cinquièmes. La façade, longue de 352 mètres et qui doit l'être davantage quand elle sera terminée, puisqu'elle n'est pas égale en ce moment aux constructions en retrait, a un noble et simple aspect. Divisé en cinq parties distinctes, séparées par quatre cours dont l'ensemble offre 540 mètres de développement, ce vaste établissement reçoit plusieurs destinations, et trop peut-être, car l'unité d'administration et une exacte surveillance en deviennent plus difficiles ; sa principale est de servir d'école des arts et métiers pour les orphelins

ne contient qu'un lobe et ne développe à-la-fois qu'une seule feuille ; les palmiers, les fougères, les liliacées, les bananiers, etc., composent ces familles. La nature a prodigué ses faveurs à ces genres, les plus beaux de la création végétale.

et des enfants de familles indigentes ; on leur apprend diverses fabrications et même la chirurgie , la musique, le dessin, la gravure sur métaux ; une manufacture d'épingles en occupe un certain nombre. Les jeunes filles sont employées à coudre , à filer, à tisser des étoffes et à confectionner des articles de mode. Deux millè enfants sont ainsi instruits et entretenus par le gouvernement. Des sourds et muets y reçoivent aussi l'instruction d'après la méthode française de l'abbé de l'Epée, L'église a cinq nefs, et l'autel, posé au milieu, peut être vu de toutes parts ; cette disposition calculée permet de placer séparément sous les portiques et dans les tribunes, les sexes et les divers ateliers qui viennent assister au service divin. Quelques légères imperfections que puisse avoir le Seraglio, il n'en est pas moins une fondation vraiment royale et conçue dans un but éminemment utile et charitable.

Je ne parlerais pas ici du Campo Santo, du cimetière public où chaque jour on ouvre une fosse nouvelle, si le 2 novembre, fête des morts, il ne s'y conservait pas un usage évidemment emprunté au paganisme. Le peuple après avoir prié pour ses parents et ses amis se répand dans la campagne voisine et se livre en leur honneur, dit-il, et pour consoler les âmes du purgatoire, non seulement à d'abondants repas, mais à de véritables

orgies. Aux larmes succèdent la joie et l'ivresse; car le Napolitain passe rapidement d'une sensation à la plus opposée.

L'église de Gesù Nuovo, ainsi nommée au seizième siècle après que les jésuites s'y furent établis, est aujourd'hui sous l'invocation de la Trinité majeure et fut érigée en 1470 par l'architecte Novello San Lucano, sur l'emplacement du palais des princes de Salerne. Un des murs de cette féodale demeure lui sert encore de façade; et par ses lignes sévères présente un singulier contraste avec l'élégance un peu trop mondaine de l'intérieur. Je n'ai pu savoir comment ce palais tomba en puissance ecclésiastique et si ce fut au moyen d'achat, d'échange ou d'une de ces confiscations souvent alors infligées à des vassaux rebelles. Le temple est en croix grecque; au point d'intersection de ses branches, d'égale longueur, s'élevait jadis un dôme peint par Lanfranco; on dit que c'était un de ses plus beaux ouvrages, et on peut le croire s'il avait le mérite des quatre évangélistes qui subsistent encore sur les pendentifs. Le tremblement de terre de 1688 fit écrouler le reste de la coupole. La chapelle de Saint-Ignace possède six magnifiques colonnes de marbre africain et les statues de David et de Jérémie par Cosimo; dans celle de Sainte-Anne on voit une fresque de Solimène qu'il exécuta à l'âge de dix-huit ans, et

au-dessus de la grande porte un Héliodore du même artiste, qui aurait dû s'abstenir de traiter ce sujet après Raphaël ; la composition confuse, les expressions forcées, le faible coloris, mettent cette œuvre à une énorme distance de celle du peintre immortel. Le Guercino décora les voûtes et la chapelle de la Trinité ; au moins à défaut de noblesse retrouve-t-on là grandiose et vigoureuse couleur.

Un Conservatoire de musique pour 24 femmes entretenues aux frais de l'Etat, est attenant à cette église. Dans un autre local voisin, 100 jeunes gens reçoivent également leur instruction musicale. C'est de ce Conservatoire, dont l'établissement remonte au dix-septième siècle, que sont sortis les plus célèbres compositeurs de l'Europe ; depuis Porpora, Leo, Durante, jusqu'à Passiello, Zingarelli et Cimmarosa, leur brillante succession n'a jamais été interrompue ; cette école forme aussi des chanteurs ; mais les preuves de leur talent fugitif disparaissent avec eux ; cependant on en peut citer quelques-uns, tels que Cafarelli, Egiziello, Farinelli, Crescentini, dont les Italiens gardent le souvenir ; Lablache jouit encore des honneurs et des profits de la scène. On prétend, à Naples, que ce sanctuaire de la musique est pécuniairement mal administré et que les 70,000 francs qu'il coûte annuellement au Trésor sont dispersés

en un trop grand nombre de salaires inutiles , en sorte qu'il n'en reste pas assez pour les dépenses applicables à l'instruction des élèves ; j'ignore si ce reproche est fondé.

Sur la place de la Trinité majeure, il faut, pour avoir une idée de la dégradation où l'art peut descendre, s'arrêter devant un obélisque , chef-d'œuvre de mauvais goût et monstrueux assemblage des plus ridicules ornements. Borromini lui-même, cet architecte romain si contourné, si bizarre, n'eût rien produit d'aussi étrangement détestable.

Sainte-Claire date de 1310 et fut construite par Masuccio, grâce à la munificence du bon, sage et bienfaisant roi Robert, de la branche d'Anjou , qui, après 34 ans de règne, mourut au milieu des larmes de son peuple et fut honoré du surnom de Salomon de son siècle ; amateur de la paix, il tâchait de la maintenir entre tous les souverains ; aussi voit-on sculptés sur sa tombe un loup et un agneau buvant fraternellement dans le même vase. Sainte-Claire est d'architecture gothique , non pas svelte comme celle des contrées du Nord, mais un peu lourde et se rapprochant du style Bisantin, dont la tradition a été longue à s'effacer en Italie et surtout dans le royaume de Naples où les Grecs possédaient encore , au onzième siècle, plusieurs villes et une partie du littoral. Giotto avait orné

les palais de ses admirables fresques ; mais un barbare procureur de l'église appelé Bario, et que son nom soit flétri à jamais, les fit couvrir d'un badigeonnage à la chaux pour donner plus de clarté au monument. Un seul de ces tableaux, représentant la Vierge, et placé dans une chapelle, fut épargné ; quels que soient les ravages que le temps a exercé sur lui, on y retrouve tout le talent du véritable restaurateur de la peinture italienne, de celui qui, peut-être, égalait Raphaël s'il eût vécu à la même époque. En 1744, Sainte-Claire fut trop modernisée par de prétendus embellissements d'assez mauvais goût en stucs dorés et des peintures de Conca et de Francesco Mura ; elles font regretter celles que la chaux a détruites, et sont loin de la noble simplicité, de l'expression vraie du peintre toscan. Dans la chapelle des princes de Sanfelice, autrefois souverains de l'île de Rhodes, on voit un crucifiement de Lanfranco et un très beau sarcophage antique employé comme tombeau moderne, pour un des membres de cette famille ; cependant cette tombe est toute païenne par ses ornements et ses bas-reliefs. Sainte-Claire est aussi le lieu de sépulture des princes de la dynastie des Bourbons ; mais une autre race royale, celle de la maison d'Anjou, et française également, les y a devancés depuis quatre cents années. Parmi ces tombeaux du moyen-âge plusieurs sont di-

gues d'attention; celui de Robert, par Masuccio, est un des plus remarquables; outre le bas-relief du loup et de l'agneau, dont il vient d'être fait mention, il faut examiner les statues de ce bon roi, car il est doublement représenté: d'abord assis et royalement vêtu, et ensuite couché et en habit de moine dominicain; c'est le seul exemple, connu du moins, d'une pareille singularité. Robert donna lui-même le plan de son monument funèbre qui fut exécuté de son vivant, et l'artiste dut se conformer à la souveraine volonté. Près de là repose Charles, duc de Calabre, fils de roi, père de reine, et qui ne monta point sur le trône; cette reine, Jeanne I^{re}, a également son mausolée dans cette église. Comment après le meurtre odieux de son mari André de Hongrie, et ses mœurs suspectes, fut-elle de son vivant et longtemps après sa mort toujours populaire? Eut-elle à l'effection du pays des titres que nous ignorons? C'est un problème historique resté jusqu'à présent sans recherches et sans solution. Si dans une relation de voyage on pouvait traiter un pareil sujet et présenter ses conjectures, je me hasarderais à dire que sortant de rois devenus indigènes par la succession des temps, Jeanne représentait la nationalité napolitaine, tandis que André et les Hongrois, accourus sur ses pas, étaient des étrangers dont les habitudes demi-barbares ne pou-

vaient sympathiser avec l'élégance comparative des Italiens. Le peuple craignit probablement de voir tomber le sceptre en leurs mains.

Le clocher de Sainte-Claire, qui ne fut jamais achevé, jouit cependant d'une grande réputation et passe pour le chef-d'œuvre de Masuccio; mais comment un auteur digne d'estime, un voyageur doué de l'esprit d'observation, a-t-il pu dire que ce clocher est d'un beau et pur gothique, et ajouter en même temps qu'au troisième étage on admire l'heureuse innovation du chapiteau ionique, dont l'artiste napolitain doit partager l'honneur avec Michel-Ange. Ces seules paroles démontrent ce qui est vrai en effet, savoir : que ce morceau d'architecture, quoique digne d'éloges, n'est pas d'un pur gothique, tel que nous l'entendons en France, en Angleterre, en Allemagne; mais d'un style particulier et inventé par Masuccio.

Vrai musée du moyen-âge, pleine des monuments des arts et de souvenirs historiques, la vaste église de Saint-Dominique est, à mon sens, la plus belle de Naples et à coup sûr la plus intéressante. Bâtie en 1284 par Charles II d'Anjou, on voit que l'architecture française de l'époque a eu de l'influence sur ses formes; divisée en trois nefs ainsi que nos cathédrales du Nord, elle peut donc passer pour gothique, mais d'un gothique à puissants piliers, à fortes membrures et un peu

surbaissé : noble construction pourtant, et qui allie une certaine élégance à l'aspect de la solidité.

Il serait trop long de se livrer à une longue description de tous les tableaux, de toutes les sculptures que renferme ce monument, et d'autant plus que s'ils sont dus, en grande partie, à des artistes renommés, aucune de ces œuvres ne peut être placée hors de ligne ; il faut donc se borner à indiquer les principales ou celles qui offrent quelques singularités. Ainsi le tombeau du cardinal Hector Caraffa présente un étrange contraste entre la qualité du défunt et ses ornements tous mythologiques : anomalie inexcusable, puisqu'ils furent exécutés du vivant de ce mondain prélat, et qu'on ne peut en rejeter la faute sur l'ignorance ou l'irréligion du sculpteur. Le mausolée élevé par l'amitié et la reconnaissance du marquis de Villa Manso au poète Marini, dont il fut l'héritier, rappelle un des écrivains les plus agréables et les plus purs de l'Italie ; celui de Galeazo Pandone est un des plus beaux ouvrages de Giovanni di Nola. Dans la chapelle de saint Jean-Baptiste deux tableaux du Calabrese où l'on retrouve la force de son coloris ; des fresques d'Angiolo Franco, imitant le style et la manière de Giotto et d'une couleur plus vigoureuse, décorent celle de Saint-André et sont de précieux témoins du point où l'école napolit-

taine était arrivée au milieu du quinzième siècle. Près de ces fresques, et comme terme de comparaison, on en voit une autre de Giotto lui-même : on peut ainsi juger le maître et son élève. La chapelle du Crucifix contient deux tableaux du Zingaro que l'on dirait un pastiche d'Albert Durer (1), quoique le peintre vécut un siècle avant l'artiste de Nuremberg, et que le génie italien n'ait jamais rien emprunté à l'Allemagne. La chapelle de saint Dominique prétend montrer le portrait contemporain du fondateur de l'ordre, mais ne serait-ce pas une copie d'après un original que le temps aurait altéré ou détruit ? Il ne m'a point paru que ce tableau fût du style de la fin du douzième siècle dont à peine il reste quelques peintures authentiques, et je ne sais même si l'art était alors exercé en Espagne et en Languedoc, où Dominique naquit et habita presque toujours. Quant à Naples il paraît certain qu'il n'y fit aucun voyage : on peut donc douter, sans être trop incrédule, que cette ville soit en possession des véritables traits du saint et surtout peints d'après nature. Le Titien, Michel-Ange Caravaggio, Ra-

(1) Pastiche est un mot emprunté de l'italien ; il signifie un tableau où un peintre a imité la manière, le goût, les formes, le coloris d'un autre, de façon à le lui faire attribuer et à tromper les amateurs.

phaël même , si l'on en croit les ciceroni , ont contribué à orner ce riche sanctuaire ; mais le tableau attribué au divin artiste passe généralement , parmi les connaisseurs , pour une bonne imitation.

La sacristie , presque de la grandeur d'une église , et décorée d'un pavé de marbres divers , de stucs dorés , d'armoiries en bois précieux et de peintures de Solimène , d'Andrea di Salerno , de Lanfranco et de Giacomo del Po , est surtout remarquable par les douze tombeaux des rois et princes aragonais , ou plutôt les douze sarcophages recouverts de velours rouge portant les armoiries des défunts ; car ce sont des coffres en bois ne touchant pas le sol et circulairement posés sur une balustrade. Là est venue s'éteindre cette dynastie dont plusieurs de ses membres eurent de réels talents , mais encore plus de mauvaise foi.

Le cloître est d'une vaste étendue , son ancien dortoir contient la cellule de saint Thomas d'Aquin , aujourd'hui convertie en une riche chapelle ; ce père de l'Eglise , ce profond dialecticien , dont la doctrine et la morale sont empreintes d'une douceur rare pour le temps où il vécut , y composa plusieurs de ses ouvrages , et professa quelque temps la théologie dans la célèbre école de ce couvent , dont la bibliothèque était alors la plus riche en bons manuscrits et la plus nombreuse du royaume de Naples ; c'est par cette raison que

Saint-Dominique fut le siège de l'université dans le moyen-âge.

La place sur laquelle s'ouvre la petite porte de l'église contient les palais de Saluzzo, de Sangro et de Casacalenda; dans celui-ci existe encore la chapelle de Santa-Maria Rotonda, construite sur les fondations circulaires de l'ancien temple de Vesta; on sait que cette forme fut toujours celle des monuments consacrés à la déesse du feu, et que par un motif traditionnel que l'on ignore ils étaient d'exiguës proportions. L'église a hérité des colonnes de granit qui soutenaient le temple.

Sainte-Marie de la Pitié. — Saint-Paul. — Saint-Philippe-Neri. — Saint-Janvier. — Les Saints-Apôtres. — La Vicaria. — Le Marché. — L'Annonciation. — Sainte-Marie del Carmine.

Le lecteur trouvera peut-être que les églises tiennent trop de place dans la description de Naples, et pourtant ce n'est pas la faute du narrateur, car excepté le Palais royal, le théâtre Saint-Charles, le Château neuf et le vaste bâtiment des Studj, dont il sera bientôt question, la ville n'offre presque aucun monument civil digne d'une sérieuse attention; c'est dans ceux consacrés à la

religion que se trouvent et les objets d'art et les souvenirs historiques.

Il faut donc encore s'occuper de Santa-Maria della Pieta érigée, en 1590, par Francesco di Sangro, prince de San Severino ; ses descendants la firent rebâtir et orner somptueusement, les marbres précieux y sont prodigués ; mais ce qu'aucune église ne possède avec plus de profusion relativement à sa grandeur, ce sont des tombeaux et encore tous appartenant à la postérité de Francesco. Chapelles, entrecolonnements, même les faces des pilastres contiennent les mausolées de cette foule de Sangri décédés depuis que Santa-Maria est fondée ; une statue médiocre ou mauvaise, faisant allusion aux qualités du défunt, et son portrait sculpté dans un médaillon décorent chacune de ces tombes. En général ces travaux furent accomplis dans le temps de la décadence de l'art et sont dus aux élèves du Bernin qui ont tant contribué à le dégrader par leur afféterie, et en faisant consister une grande partie de leur talent à bien tailler et assouplir le marbre, négligeant ainsi la pureté du dessin, la beauté des formes, la noblesse de l'expression pour une véritable main-d'œuvre. Trois de ces statues, le Christ mort, la Pudeur et le Vice repentant, sont détestables quoique vantées outre mesure par les ciceroni et les livrets pompeusement intitulés *Guides des*

Voyageurs. Le Christ est entièrement recouvert d'un voile laissant entrevoir, tant bien que mal, les traits de son visage et ses membres amaigris ; le cicerone s'efforce de vous faire accroire que ce voile est si artistement sculpté , qu'il paraît imprégné d'une dernière sueur ; la vérité c'est qu'il ressemble à un linceul mouillé et rien de plus. Est-ce ainsi que l'on devait représenter le Rédempteur et cacher ridiculement sa face divine ? Il en est de même pour la mère de don Raimond , car il paraît que les princes de San Severino avaient une affection prononcée pour les statues voilées ; mais celle du père de ce même don Raimond rassemble tout ce qu'on peut imaginer en fait de mauvais goût et de puériles difficultés vaincues ; difficultés toutefois surmontées bien plus par le metteur au point (1) que par l'artiste lui-même ; elle représente un homme se débattant dans un filet à larges mailles et cherchant à le rompre ; c'est, dit-on , un emblème des efforts du défunt , grand pécheur dans sa jeunesse , pour se débarrasser de ses vices lorsque l'âge eut amené de salutaires réflexions : il aurait mieux fait de nous

(1) On appelle metteur au point, un ouvrier chargé, au moyen de certains instruments et du compas de proportion, de copier en marbre le modèle de terre ou de plâtre du sculpteur. Lorsque cet ouvrier est habile, il reste peu de chose à faire à l'artiste.

épargner ses confidences et cette stupide allégorie. Les mailles du filet, quoique en partie séparées du corps, sont toutes sculptées dans le même bloc, et c'est là ce qui excite l'admiration des ignorants. Au bout du compte, la patience a suffi à cette œuvre, *difficilis nuga*, indigne de l'art. Une autre statue est aussi ridicule et plus barbare; elle figure Francesco Sangro armé d'une épée, d'un casque et d'une cuirasse, et sortant d'une espèce de coffre renforcé de bandes de fer. Il m'a été impossible de saisir le sens d'une pareille énigme. Santa Croce, Fansaga, Querolo, ont eu le malheur d'employer leur ciseau à de pareils ouvrages. L'autel possède deux magnifiques colonnes de rouge antique, et le plafond est remarquable par l'habileté de sa perspective; on y a figuré un dôme faisant illusion lorsqu'on se place au point convenu, car c'est un des inconvénients de ces tours de force perspectifs que l'on ne peut considérer que de l'endroit pour lequel les lignes furent tracées. Conca a produit à Sienne le même effet accompagné d'un semblable défaut.

C'est sur l'emplacement du temple de Castor et Pollux, érigé aux frais de Julius Tarsus, affranchi de Tibère, que fut construite au quatrième siècle l'église de Saint-Paul, non pas entièrement, mais en conservant l'ancienne façade et les colonnes intérieures; comme elle menaçait ruine après

douze cents ans d'existence, on la rebâtit en 1591 sur les plans de Grimaldi, et l'on put encore épargner la façade; mais le désastreux tremblement de terre de 1688 l'ayant fait écrouler, il y eut obligation de la réédifier complètement. Après tant de vicissitudes, il ne reste plus de ses premiers ornements que les deux colonnes placées de chaque côté de la porte et les statues mutilées des fils de Lédà, gardées, malgré leur origine payenne, dans un sanctuaire chrétien. L'autel est d'une grande richesse ainsi que son tabernacle, ouvrage de Raphaël Flammant, et composé des pierres dures les plus précieuses; mais ce n'est point cette richesse, toujours alliée au bon goût, qui distingue les églises toscanes. Les chapelles sont également décorées de marbres, de sculptures et de tableaux de Solimène, Massimo, Marco de Sienne, et, il faut le dire, toutes ces peintures se ressentent de l'époque de décadence où elles furent exécutées. Une de ces chapelles, celle della Purità, possède quatre statues; deux, la Prudence et la Tempérance, sont de Falcon, sculpteur français; mais ce qui est vraiment beau, c'est l'intérieur du couvent; il contient deux vastes cours, dont la première est entourée de 24 colonnes doriques de granit appartenant jadis au temple de Castor et Pollux, ou au théâtre, car, selon l'usage, les antiquaires n'ont pu se mettre d'accord

sur cette question ; la seconde cour présente encore un des murs de ce théâtre où, si l'on en croit Sénèque et Tacite, Néron fit ses débuts scéniques et chanta des vers de sa composition ; imitant les acteurs de profession, ce fou, ce monstre couronné s'essayait en province avant de s'avilir aux yeux du peuple romain.

Saint-Philippe-Neri est une des plus belles églises de la capitale , quoique sa façade, toute construite en marbre par Lazzari , ait deux rangs de colonnes superposées ; distribution d'ordre qui ne doit être permise que lorsque la division du bâtiment en plusieurs étages la rend nécessaire ; ainsi les anciens, si pleins de bon sens en tout ce qui touchait aux arts, ne l'ont guère appliquée qu'aux cirques, aux amphithéâtres où la superposition des corridors et des vomitoires pour l'entrée, la sortie et le placement des spectateurs sur les gradins, était obligatoire.

Divisé en trois nefs, par douze colonnes corinthiennes , ce monument religieux et la sacristie qui en dépend, peuvent se vanter de renfermer des tableaux de premier rang, tels que le saint François et le saint Jean du Guide , l'Agonie de saint Alexis de Piètre de Cortonne, la sainte Famille de ce grand coloriste Santafedè ; une gloire à fresque de saint Philippe par Giordano, l'Ecce Homo du puissant Ribera, la Passion du Christ que

l'on doit au vieux Bassano, la Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean assez beaux pour être attribués à Raphaël; le saint Jérôme de Gessi quelquefois rival heureux du Guide, et d'autres nobles peintures du Dominiquin et de Baroccio dont les sujets échappent à ma mémoire. Certes, voilà une liste de chefs-d'œuvre; mais on doit remarquer que peu de peintres napolitains ont contribué à la remplir. Saint-Philippe-Neri conserve le modeste tombeau de Vico, auteur de la *Science nouvelle*, qui vécut obscurément et mourut pauvre, et dont les doctrines sont aujourd'hui étudiées et commentées par la génération présente; études et commentaires auxquels cependant il faut se livrer avec prudence. Les restes mortels de Vico demeurèrent négligés et presque ignorés jusqu'en 1789; alors son fils Gennaro lui fit graver une simple épitaphe après un demi-siècle d'oubli. Est-ce la gloire du père, que l'on appréciait enfin, qui réveilla le souvenir filial? 150,000 volumes sont déposés dans le couvent; ils reparaîtront sous les yeux du lecteur lorsqu'il s'agira des bibliothèques.

Nous voici enfin au centre de la vieille et laide ville aux rues étroites, malpropres, où se réfugie le petit commerce et habite la partie infime de la population; c'est là que s'élève la cathédrale de Saint-Janvier, si connue par son miracle annuel; on l'a beaucoup discuté, beaucoup de voyageurs

ont exercé, pour s'en moquer, leur verve satirique ; mais, en vérité, est-il bien utile, bien prudent même, d'ôter la foi à un peuple violent et grossier dont elle est la seule bride morale ? Lorsqu'il se livre à ces émeutes, auxquelles il est sujet, essayez donc de l'apaiser en lui parlant philosophie ; c'est cependant ce que saint Janvier, plus éloquent que vous, a fait plusieurs fois en liquéfiant son sang ; maintenant, que cette liquéfaction soit miraculeuse ou le résultat d'une opération chimique, ne vous en mêlez pas et laissez au lazzarone sa croyance, car si vous la lui ôtez peut-être ne pourrez-vous rien mettre à sa place.

Bâtie sur les ruines des temples de Neptune et d'Apollon , l'église , de beaucoup plus petites dimensions, fut d'abord dédiée à sainte Restitute ; Charles I^{er} d'Anjou, terrible destructeur de la dynastie de Souabe et bourreau du jeune Couradin, commença la réédification de cette cathédrale en 1280. Terminée dix-neuf ans après par Charles II, elle s'écroula lors du tremblement de terre de 1456 et fut reconstruite par Alphonse I^{er}, sur les dessins de Nicolo Pisano , non toutefois de son argent ; l'économe Aragonais trouva plus profitable d'y procéder aux frais de riches et nobles familles et de leur octroyer , pour dédommagement , la permission d'attacher leurs armoiries aux pilastres. L'architecture se ressent de son épo-

que de transition ; d'un genre mixte, elle peut passer pour demi-gothique, les arceaux étant presque en ogive et les pieds droits s'unissant à trois longues et minces colonnes de granit et de porphyre qu'on avait eu la barbarie de recouvrir d'un stuc blanchâtre et qu'heureusement on dégagait, en 1838, de cette stupide enveloppe. Un habile architecte cherchait à rendre à la grande nef et aux petites leur caractère primitif ; mais là se borne l'architecture du quinzième siècle ; les colonnes ne s'épanouissent pas en sveltes arêtes pour former, comme dans nos cathédrales, une voûte aérienne ; un plafond sculpté et doré touche à la frise et le chœur est entièrement modernisé. Ce qui seul n'a subi aucun changement, ce sont les deux clochers bâtis par Masuccio et incorporés à l'église, car à Naples, on ne les en sépare point ainsi qu'on l'a fait en Toscane et en d'autres lieux d'Italie. Huit arceaux de chaque côté forment la longueur de la nef, et leurs pilastres supportent les statues des évêques napolitains que la canonisation a sanctifiés ; cent dix colonnes arrachées à des constructions antiques, presque toutes en beaux marbres et dispersées dans l'intérieur du monument, lui composent une riche décoration, mais manquant d'unité, d'ordre et de style. Une assez belle Assomption sculptée par Pietro Bracci, est placée sur le maître-autel, plus remarquable

par sa splendeur que par le travail des artistes ; mais ses deux candelabres antiques en jaspe doivent être recommandés à l'attention des amateurs. Fontana a transféré au-dessus de la grande porte le tombeau de Charles d'Anjou, ouvrage de Pietro degli Stefani, et grand et sévère comme le rude conquérant qu'il renferme ; tout auprès on voit ceux de Charles Martel, descendant du coupable usurpateur, et de sa femme Clémence. A gauche de cette porte est placé le baptistère, vase antique en basalte égyptien dont les bas-reliefs représentent les mystères de Bacchus ; à côté d'une petite porte de la sacristie se trouve, presque en face de celle de Charles, la tombe d'André de Hongrie, étranglé, sinon par l'ordre, au moins du consentement de Jeanne son épouse ; ainsi la cathédrale garde les cendres d'un roi assassin et d'un roi assassiné ; mais le meurtrier a un superbe monument et le meurtri dort en paix dans une humble sépulture.

Me bornant aux objets vraiment curieux, je ne ferai point une minutieuse description de toutes les chapelles de cette vaste église, espèce de labyrinthe composé de plusieurs monuments que la succession des temps a soudés les uns aux autres. Dans la chapelle des anciens princes de Capoue, nouvellement restaurée, il faut observer le tombeau du pape Innocent IV, mort en 1254 à Naples,

où il avait transporté son siège pontifical. Ce tombeau du cruel persécuteur de l'empereur Frédéric, et dont l'oreille se ferma aux sollicitations de notre bon roi saint Louis en faveur de son collègue couronné, est l'œuvre de Stefani; on y aperçoit déjà la renaissance de la sculpture. La vaste chapelle des Minutoli était l'ancienne cathédrale du rite latin, comme celle de Sainte-Restitute du rite grec. Masuccio I^{er} fut son architecte, Tommaso Stefani y peignit la Passion; ce rival de Cimabue n'a point cependant la manière large du peintre florentin, et sa réputation m'a paru un peu usurpée; Pietro Stefani construisit et sculpta l'autel et la tribune: cette chapelle contient donc les premiers essais des trois restaurateurs de l'art à Naples, ou du moins des trois artistes qui ont produit des œuvres de quelque mérite. Celle de Tocco présente les fresques de Bernardo Tesauro, florissant de 1460 à 1480, peintre se rapprochant le plus de la manière moderne, et que deux siècles après Luca Giordano ne citait qu'avec éloge et respect. Ces fresques méritent donc d'être attentivement examinées. Près de la petite porte était placé le tableau de Pérugin, dont la vue opéra une révolution dans l'école napolitaine; devenu historique il a été transporté au muséum. L'église de Sainte-Restitute, unie à Saint-Janvier, fut fondée, non par Constantin-le-Grand au quatrième siècle,

ainsi que l'affirment les guides , mais en 669 par son homonyme surnommé Pogonate , qui vint alors à Naples , dont les empereurs d'Orient étaient encore souverains. La table du maître-autel est soutenue par des consoles , débris de quelque temple païen ; le plus curieux objet qu'elle contienne dans une de ses chapelles , est une Vierge en mosaïque , exécutée au septième siècle par Tauro ; on y retrouve toute la raideur , toutes les formes amaigries , tout le faire de convention des peintres grecs de cette époque. Deux colonnes corinthiennes , également antiques , s'élèvent aux deux côtés de l'autel que le Pérugin enrichit d'une Assomption. Del Fonte , ainsi nommée parce qu'elle possède aussi un baptistère en basalte , a sa coupole entièrement couverte de mosaïques du même âge que celle de Tauro ; elles sont semblables par le style et les défauts. En face de Sainte-Restitute brille la chapelle supérieure de saint Janvier appelée du Trésor , non seulement à cause des sommes immenses qu'elle a coûtées (un million de ducats) , mais encore pour les richesses que la dévotion y accumule. Etincelante , les jours de fêtes , d'or et des pierreries , elle est alors décorée de trente-cinq bustes en argent posés entre quarante-deux colonnes de brocatelle d'Espagne. L'architecte de son intérieur , le Théatin Grimaldi , lui donna une forme ronde , et Fansaga construi-

sit sa façade extérieure en marbre noir et blanc. Aux deux côtés de la porte en laiton, des niches contiennent les statues de saint Pierre et de saint Paul, assez bien exécutées par Finelli. C'est dans ce somptueux sanctuaire que trois fois par an s'accomplit le miracle de saint Janvier, huit jours de suite au mois de mai, autant en septembre et le 16 décembre pour la fête patronale, au milieu d'un concours énorme de peuple et surtout de femmes, dont l'ardente, oserai-je le dire, la frénétique dévotion ressemble souvent à de la fureur. Il est difficile d'avoir une idée de leurs cris forcenés, des imprécations qu'elles adressent au saint lorsque la liquéfaction du sang tarde à se faire, et des hurlements de joie qui s'élèvent quand elle est opérée; c'est le *femineus ululatus* de Virgile. Cette église, car sa grandeur lui mérite ce nom, contient de magnifiques tableaux du Dominiquin, de Ribera, de Massimo, et la voûte porte les preuves du talent de Lanfranco. Tout ce vaste ensemble de peintures avait été confié à Guido Reni; mais la criminelle jalousie de Ribera et de Corenzo ayant essayé de recourir au poison pour se débarrasser de ce rival, l'illustre élève des Carraches, le prince de l'école bolonaise, fut obligé d'abandonner ses travaux et de quitter Naples précipitamment. On prétend que dans le but de mieux assurer leur conservation, plusieurs ta-

bleaux de cette chapelle ont été peints sur cuivre. Sous la cathédrale il existe une église souterraine construite en 1492, par le cardinal archevêque Oliviero Caraffa, et qui contient sous le maître-autel le corps de saint Janvier. La figure du cardinal, placée à genoux derrière l'autel, passe pour être de Michel-Ange; mais une inspection attentive de cette statue doit faire penser qu'elle est d'un imitateur de Buonaroti. De plus aucun biographe de ce grand sculpteur n'en fait mention, et cependant presque tous ont scrupuleusement décrit chacune de ses œuvres. On descend au moyen d'un double escalier dans cette église revêtue de marbre blanc chargé d'arabesques, de bas-reliefs et dont le plafond est soutenu par dix colonnes de Cipolin.

Sans doute Saint-Janvier est un vaste, un splendide monument, et pourtant il ne fait point naître les émotions qu'on éprouve à la vue des cathédrales de Pise et de Florence; il lui manque ce que possèdent ces chefs-d'œuvre toscans, la simplicité jointe à la grandeur, l'unité de conception et cette empreinte d'un siècle fécond en nobles événements.

Sur la place située devant la cathédrale on voit le palais archi-épiscopal, et un obélisque presque d'aussi mauvais goût que celui de la Trinité majeure; Finelli y a néanmoins épuisé tout son sa-

voir-faire, aussi n'est-ce point par l'exécution des sculptures qu'il est blâmable, mais par son style bizarre et ses lignes tourmentées.

Autour de Saint-Janvier le quartier prend le nom d'Anticaglia, à cause de constructions romaines qui surgissent çà et là et appartiennent, pour la plupart, au théâtre dont la forme se composait d'un hémicycle uni à un parallélogramme, la première partie destinée aux spectateurs et la seconde à la scène.

Je ne citerai l'église des Saints-Apôtres qu'en souvenir des fresques de la nef et des arcs de la coupole peints par Lanfranco, œuvre capitale du maître, et d'une chapelle où l'architecte Borromini a donné carrière à ses folles inventions; mais elle contient de belles mosaïques exécutées par Calandra d'après les originaux de Guido Reni.

La Vicaria, grand bâtiment isolé sur toutes ses faces, entouré de hautes murailles, s'appelait anciennement *Castel Capuano*, et fut édifiée au milieu du douzième siècle par Guillaume I^{er}, de la dynastie normande, et justement surnommé le Mauvais, car toute cette race neustrienne, habile et forte aux combats, fut dure envers ses sujets. Les premiers vice-rois espagnols demeurèrent dans cette espèce de citadelle; mais Pierre de Tolède ayant construit une habitation plus commode et plus digne des souverains, destina la Vicaria à

l'établissement des tribunaux auparavant dispersés en divers quartiers. Le tribunal civil, celui d'appel et la cour criminelle y siègent maintenant; la salle des pas perdus, toujours encombrée de plaideurs, d'avocats, de gens d'affaires, peut recevoir deux mille personnes, et, grâce à la gesticulation et au verbe haut des Napolitains, présente un spectacle plus bruyant, plus animé que celui offert en France par les salles d'attente de nos palais de justice. Les archives générales du royaume, augmentées de celles des couvents supprimés, et une école de paléographie, ont été transportées dans ce local ainsi que la prison, dont le lecteur a déjà pu apprécier les vices de distributions et de régime intérieurs.

La place du Marché (*del Mercato*) est la plus grande de Naples. Tout ce qui est nécessaire aux vivres et aux vêtements du bas peuple qui habite les environs, s'y trouve en abondance et pêle-mêle, l'ordre et la propreté n'étant pas les qualités distinctives des marchés de la capitale. Outre les ventes quotidiennes, il s'en fait de plus importantes le lundi et le vendredi; cette place est alors le rendez-vous des marchands de la ville et des forains; on peut y entendre dans toute leur nationalité le jargon du *lazzarone*, les patois provinciaux et admirer leur vive expression et leur énergique laconisme. Souvent le geste supplée à la

parole, car le Napolitain est criard et non bavard. *Il Mercato* fut le théâtre de deux grands événements : c'est là que Masaniello brisa les balances du percepteur de l'impôt indirect, devint roi enivré de sa puissance populaire, et tomba bientôt sous le poids de ses cruautés et de sa folie. Là aussi, au milieu des pleurs de nos barons français, Conradin monta sur l'échafaud dans sa seizième année : meurtre si odieux d'un royal enfant, qu' aussitôt après l'exécution un chevalier immola le bourreau sans que personne osât l'en punir. Il faut ici venger une mémoire outragée et combattre de menteuses traditions ; non, il n'est pas vrai que Clément IV ait prononcé ces abominables paroles : *Conradi vita, Caroli mors ; Caroli vita, Conradi mors*, et dicté ainsi le sanglant arrêt ; car ce pape était mort avant la bataille du lac Fucin et le supplice du dernier rejeton de la maison de Souabe (1).

L'Annonciation, bâtie en 1346 par la reine Sancia, reconstruite en 1540 et incendiée en 1757, fut réédifiée en 1782 sur les plans de Vanvitelli, dont la magnificence coûta 260,000 ducats ; elle est d'un style plus pur que celui des monuments du dix-septième siècle et du commencement du dix-huitième ; on s'aperçoit, en la voyant, que

(1) Clément IV mourut à Viterbe, le 29 novembre 1268, et Conradin, le 26 octobre 1269.

les bonnes études renaissaient ; cette église, une des plus remarquables de Naples , est en croix latine décorée de colonnes de marbre d'un galbe élégant ; elle ne possède point de tableaux d'élite , et je ne l'ai citée que comme indiquant une époque de transition et de retour à de meilleurs principes d'architecture. A côté de l'Annonciation s'élève l'hospice des enfants trouvés qui offre aussi un asile aux filles repenties.

Santa-Maria del Carmine, quoique les marbres et le stuc doré y soient prodigués , est plutôt riche par ses matériaux que belle par leur emploi ; exiguë d'abord , c'est à Marguerite d'Autriche qu'elle doit son agrandissement ; mère infortunée de Conradin, Marguerite apporta trop tard sa rançon ; elle ne put que la consacrer aux sépultures de son fils, de son neveu Frédéric , et les abriter sous un temple. Ces deux princes sont enterrés derrière le maître-autel dans un lieu si obscur, qu'il faut un flambeau pour lire les inscriptions gravées sur leurs tombes. L'inexorable vainqueur a-t-il voulu dérober à la lumière les preuves heureusement toujours subsistantes de son forfait ? Le lendemain de Noël l'église est remplie d'une foule empressée d'adorer un Christ miraculeux , et une image de la Vierge que sa foi robuste croit peinte par l'apôtre saint Luc ; mais en réalité cette madone est beaucoup plus moderne , et probablement l'ou-

vrage de quelque artiste grec du Bas-Empire. Dans le couvent attenant à Santa-Maria, et que Marguerite a fondé, une statue de cette impératrice la représente une bourse à la main.

STUDJ.

Le vaste bâtiment des Studj, d'une architecture noble et simple, est le Muséum de Naples, et sans doute le plus riche de l'univers en antiquités propres à faire connaître les usages et la civilisation du monde romain; car c'est là qu'est réuni et rangé par ordre de fabrication, tout ce qui sortit des fouilles de Stabia, d'Herculanum et de Pompéi : produits et instruments pour les confectionner, tout s'y voit. L'ouvrier, vivant il y a deux mille ans, travaille, pour ainsi dire, encore sous vos yeux. Mais comme le chapitre, trop étendu peut-être, de Pompéi a précédé celui-ci et déjà traité ce sujet, il faut abrégér la description des trésors du Musée et ne pas fatiguer le lecteur par des répétitions; je ne m'attacherai donc qu'aux objets méritant une mention spéciale. Les Studj possèdent aussi une collection de sculptures antiques, de tableaux modernes et une nombreuse bibliothèque. Ainsi sont rassemblés dans ce sanctuaire des lettres et des

arts les génies de tous les temps ; les siècles de Périclès , d'Auguste et de Léon X s'y rencontrent.

Plusieurs générations s'occupèrent à élever le monument des Studj. Commencé en 1587 par le vice-roi, duc d'Ossuna, d'après les dessins de Fontana, il fut d'abord destiné au service de l'Université ; le comte de Lemos le continua et Charles III l'étendit encore. L'Université ayant été transférée à Saint-Sauveur, Ferdinand I^{er} en fit le noble réceptacle des arts et des sciences et fut obligé, en l'agrandissant, de lui donner sa forme et ses dimensions actuelles.

En entrant par la porte principale, on parcourt d'abord un portique au fond duquel se présente un large escalier, beau par son architecture et sa décoration consistant en bustes et statues antiques ; sur le palier, celle de Ferdinand, due au ciseau de Canova, présente un aspect ridicule, affublée qu'elle est d'un casque et d'un costume romain ; sans doute, isolément considérée et seulement sous le rapport de la sculpture, elle mérite des éloges ; mais comparée aux antiques qui l'entourent, et qui ne sont pourtant que de second et même de troisième ordre, il lui manque la certitude de formes, la virilité du travail approprié au sexe que l'artiste a voulu représenter. Quelque chose de féminin s'aperçoit toujours dans les sta-

tues d'hommes de Canova ; aussi, est-ce par les figures de vierges, de saintes, de nymphes, d'anges, êtres aériens et presque hermaphrodites, qu'il s'est placé au premier rang.

A droite de la porte principale, on pénètre dans la galerie des peintures d'Herculanum, de Pompéi et de Stabia, distribuées en cinq classes, savoir : les fruits et les animaux, les paysages, les figures, les fragments et les tableaux d'architecture. Il est inutile de répéter que toutes sont faites à fresque, à la gouache ou à l'encaustique, et que les anciens ont ignoré l'usage de l'huile comme excipient des couleurs ; s'ils l'ont appliquée aux navires, ainsi que le prétendent quelques auteurs, jamais ils ne s'en servirent pour les ouvrages d'art. Les représentations de fruits et d'animaux sont remarquables par l'exactitude des détails, et l'on doit distinguer des poissons où le chatoiement des écailles est parfaitement rendu, un chat dévorant un oiseau, un vase plein de cerises, ce qui prouve que depuis Lucullus elles s'étaient rapidement acclimatées en Italie ; des murènes, des coquillages si chers aux gastronomes romains, des gazelles, un pélican, des paons, et enfin un perroquet attelé à un char et guidé par une cigale ; on croit que c'est une peinture satirique, que le perroquet désigne Néron, et la cigale son pédagogue le rhéteur Sénèque ; si cette con-

jecture est véritable, la caricature politique ne serait pas une invention nouvelle.

Les paysages, tous de petites dimensions, sont, comme je l'ai déjà dit, absolument sans aucune étude réelle de la nature, sans air, sans dégradation des teintes, sans véritable connaissance de la succession des plans et de la perspective linéaire, et, malgré l'enthousiasme de convention des guides et de certains voyageurs, je soutiens encore qu'ils ressemblent à ce que nous connaissons des paysagistes chinois; les arbres surtout, misérables de formes, ne présentent aucun feuillage de quelque vraisemblance. L'architecture est absolument traitée de fantaisie, et, dans ces paysages ainsi que dans les tableaux d'intérieur, les artistes n'ont suivi aucune des règles si sévèrement appliquées aux monuments publics; se sont-ils dédommagés de cette contrainte en s'abandonnant, lorsqu'ils travaillaient pour des amateurs, à toute la mobilité de leurs caprices? Les colonnes sont d'une longueur démesurée, relativement à leur diamètre et crouleraient sous le poids des bâtiments qu'elles sont censées devoir soutenir.

Les tableaux de figures et de sujets historiques sont traités avec supériorité, et l'on s'aperçoit que l'habitude de voir le nu, de contempler les athlètes, les gladiateurs, et d'étudier le corps humain dans toutes ses attitudes, donnait aux artistes une

grande facilité d'exécution, qui se répandait même sur ceux de seconde classe ; car il n'est pas probable qu'Herculanum et Pompéi, et surtout les habitations particulières de ces deux petites villes, possédassent en si grand nombre des chefs-d'œuvre. On ne doit pas oublier que toutes les maisons, même les plus humbles, et celles des boutiquiers, étaient couvertes de peintures ; ces tableaux, de moyenne grandeur, et dont les personnages ont ordinairement de 40 à 50 centimètres de hauteur, se distinguent par la vérité des poses, du mouvement, par un coloris assez doux et la juste proportion des membres entre eux, plutôt que par la finesse des détails, l'accusé savant des muscles et le dessin correct des extrémités. J'ai déjà fait remarquer que les têtes de femmes manquent ordinairement de gracieuse beauté ; elles sont sévères et quelquefois même empreintes de dureté. Peut-être les peintres ont-ils trop fidèlement copié les traits des matrones de la grande Grèce, qui sont encore transmis en partie à leurs descendantes, malgré les mélanges de races lors de l'invasion des barbares et sous la domination normande. Toutes ces peintures furent appliquées sur les murailles, et il a fallu, pour les transporter au Muséum, scier artistement ces parois. Les amateurs doivent s'arrêter devant les tableaux de Briséis et d'Achille, de Junon et Jupiter, de

Flore et Zéphyre, du sacrifice d'Iphigénie où le peintre a suivi la tradition et voilé Agamemnon. Le pilier trouvé à Pompéi est curieux en ce qu'il porte sur toutes ses faces les diverses opérations du foulage des étoffes et un pressoir pour exprimer l'eau que les draps ont absorbée ; il faut aussi examiner deux monochromes représentant Thésée, Hippodamie et un centaure et Latone, et Niohé entourée de ses filles jouant aux osselets : ouvrages où les figures, habilement dessinées, sont pleines de vie et de mouvement ; Achille reconnu ; le maître d'école assistant à la punition d'un de ses élèves, et révélant un usage aboli maintenant : le coupable est tenu par deux de ses camarades et un troisième lui inflige une rude correction ; peinture curieuse sous le rapport des mœurs et de la discipline scolaire ; des enfants s'occupant à la pêche, d'autres s'amusant à divers jeux : l'un d'eux s'est couvert d'un masque et cherche à les effrayer ; charmante composition remplie de grâce et de fraîcheur ; des danseurs dont les attitudes ressemblent à celles de la Tarantella, encore en usage aux environs de Naples ; une orgie bachique dont l'auteur, Dioscoride de Samos, a écrit son nom sur la partie supérieure du tableau ; des funambules, un concert : c'est un des morceaux les plus précieux du Musée ; la toilette, peut-être une fête nuptiale comme semblent l'indiquer des branches

de myrte ; une psaltria (1) : elle fait vibrer à la fois les cordes de deux lyres ; Hylas enlevé par les nymphes ; Médée prête à immoler ses enfants ; quatre femmes assises sur un banc , un cordonnier présente à l'une d'elles une paire de sandales ; sur le second plan un brocanteur se dispute avec des chalands : tableau de genre digne d'un bon peintre flamand ; deux ont été évidemment encastés dans leurs panneaux actuels , par le même procédé dont on se sert pour les enlever à Pompéi et les déposer au Muséum ; on voit que la scie les détacha d'un ancien mur , et qu'on les avait placés dans un nouveau. Là il faut borner l'indication de ces œuvres accomplies depuis vingt siècles : peut-on faire mention des milliers de peintures antiques réunies dans cette immense collection ? trésors qui s'accroissent sans cesse au moyen de fouilles journalières.

Après les œuvres du pinceau viennent les mosaïques ; une des plus importantes est celle du Choragus ; assis au milieu de ses acteurs occupés aux préparatifs du spectacle , il leur donne ses instructions ; deux sont presque nus et ont leurs masques relevés sur la tête ; un autre se revêt de sa tunique ; un quatrième , essayant sa flûte , a l'air

(1) Psaltria. Chanteuse qui jouait en même temps de la lyre ou du psalterium.

de chercher le ton (1). Faisons aussi mention d'une scène comique remarquable par la finesse de l'exécution et montrant ce qui se passait sur les théâtres antiques avant la représentation ; de Thésée, presque à l'âge de l'enfance, tuant le Minotaure : cette jeunesse du héros est-elle un mythe dont la tradition n'est pas venue jusqu'à nous ? d'un pugilateur armé du ceste : noble figure dont le dessin est correct quoique les cubes de la mosaïque soient de grande dimension ; d'Adonis couronné de myrte : à sa gauche est le pedum (2), à sa droite un cippe, emblème funèbre de la mort prochaine du jeune amant de Vénus. Rappelons encore une Harpye qui n'est pas représentée sous les formes hideuses qu'on lui prête ordinairement ; à ses épaules et à ses cuisses des ailes sont attachées ; une colombe la précède, et derrière la cruelle fille de Neptune et de la terre se tient un amour. Il est difficile de pénétrer le sens de cette singulière allégorie ; mais l'œuvre digne vraiment d'attirer et de fixer tous les regards, est le Bacchus monté sur une panthère : le dieu tient d'une main un vase rempli de vin, et de l'autre une guirlande de pampres et de raisins dont les replis en-

(1) Les acteurs, surtout ceux des provinces, étaient ordinairement des esclaves appartenant au Choragus ; celui-ci, par intérêt, se chargeait donc du soin de leur instruction.

(2) Pedum. Houlette de berger.

tourent gracieusement le cou de la panthère ; des fleurs et des masques scéniques encadrent cette belle composition. Quand on pense que presque toutes les maisons d'Herculanum et de Pompéi avaient non seulement le sol de leurs appartements ainsi décoré, mais encore celui des cours et des vestibules, on ne peut que s'étonner de la fécondité des artistes et de la modicité probable de leur salaire. Ce qui est d'un usage commun n'est jamais d'un prix élevé.

Si l'on suivait la disposition du local et des étages, on devrait entrer dans la galerie des statues antiques ; mais l'ordre des matières semble préférable et mettra sous les yeux du lecteur, de suite et avec ensemble, tous les trésors du musée Pompéien ; ainsi les idées et les sensations qu'il fait naître ne subiront aucune interruption.

Il faut donc commencer par la verrerie qui a tant de rapports avec les cubes en émail des mosaïques ; elle a fourni trois mille échantillons de petites amphores, de coupes, de tasses, de vases lacrymatoires (1), de lampes, d'entonnoirs, de vitres pour les fenêtres et les lanternes, de grains

(1) On a cru long-temps que ces vases recevaient les larmes des pleureuses qui accompagnaient les convois funèbres ! mais leur goulot trop étroit ne le permettait pas. Selon toute apparence, ils contenaient les huiles parfumées qu'on répandait sur le bûcher du défunt.

destinés à faire des colliers, des bracelets, des ceintures, et dont l'élégance et la finesse d'exécution sont surprenantes; il en est de contournés en spirale ou de striés avec une délicatesse et une précision admirable; les plus nombreux sont de couleurs noire, violette et bleue, et paraissent avoir obtenu la préférence. En général le verre antique est plus épais que le nôtre; on savait le colorer, lui donner les teintes ondulées des albâtres, de l'onix, et le travailler au tour assez habilement pour retoucher et perfectionner les bas-reliefs que le moule avait préparés. La question de la coloration ayant déjà été traitée au chapitre de Pompéi, il est inutile d'insister sur un sujet qui tient aux connaissances chimiques des anciens.

Plusieurs chambres contiennent la poterie et la plastique communes, se composant de grandes amphores, de vases à une et à plusieurs anses pour enfermer le grain et les substances sèches, d'autres nommés ydries spécialement destinés aux liquides (1); d'urnes funéraires encore remplies d'os humains, d'une espèce de coffres en terre cuite dans lesquels on engraisait des loirs privés de lumière (2), de lampes, au nombre de plusieurs

(1) Les anciens ignorant l'usage des tonneaux, qui sont d'invention gauloise, les remplaçaient par de la forte poterie.

(2) Loir, animal à-peu-près de la grandeur d'un écurueil et

milliers, de toutes formes et trop souvent chargées d'ornemens dont s'offense notre pudeur moderne; de masques scéniques retraçant différents âges et diverses conditions sociales: ces masques, en terre cuite, ne servaient point au théâtre, et n'étaient que des décorations appliquées aux frises des monuments et aux clefs des arceaux; mais de tout ce que ces salles prodiguent aux regards, les plus curieux spécimens sont les bas-reliefs volsques colorés, trouvés à Velletri, d'une extrême antiquité et remontant peut-être à des temps antérieurs au siège de Troie; ils prouvent cependant combien à cette époque presque fabuleuse, l'art était avancé chez les aborigènes italiens.

De cette plastique vulgaire passons à son triomphe, à ces magnifiques vases dont le style et le travail indiquent plusieurs âges et ont varié avec eux; presque tous furent enlevés aux tombeaux de l'Italie méridionale, et principalement à Corneto et à Canino, dans l'état romain, à Nola, situé non loin de Naples, et à la Sicile. En 1838, leur nombre était de deux mille huit cents et il aug-

qui dort pendant l'hiver; il était très recherché des Romains et regardé comme un mets de luxe. Varron indique la manière d'en former des garennes. Sa chair étant réputée indigeste, les censeurs, qui avaient aussi dans leurs attributions l'hygiène publique, défendirent plusieurs fois qu'on l'employât comme aliment.

mente sans cesse , soit par des achats , soit par de nouvelles découvertes ; on peut les diviser en deux grandes classes : la première, l'étrusque, comprenant tout ce qui provient des contrées habitées par les Etruriens , les Volsques , les Samnites ; et la seconde , l'italo-grecque , dont les produits appartiennent au sol de la grande Grèce , depuis les confins des Abruzzes jusqu'à l'extrémité de la Péninsule : quoique souvent décorés de sujets mythologiques , peu d'accord avec leur triste destination , ces vases représentent aussi des traits d'histoire ou des mystères auxquels probablement les défunts étaient initiés. La finesse de leur pâte , l'éclat de leur vernis que tant de siècles ont respecté , la beauté de leurs formes , la fermeté du dessin chez les uns et son élégance chez les autres , font l'admiration des connaisseurs ; les étrusques , ordinairement à fond noir et à figures rouge orangé , ont un aspect sérieux : on voit qu'ils portent la marque d'un peuple enclin à la gravité et dont la religion fut austère ; les italico-grecs , d'une couleur presque blonde , ornés de figurines à traits noirs d'une délicatesse et d'une pureté extrême , sont évidemment les fruits d'une civilisation différente , de la mollesse ionienne , de dogmes plus doux , de ces mythes gracieux transportés par les Hellènes aux rives adriatiques. Il est tel de ces vases que des mains savantes ont pu seules pétrir

et décorer ; les plus dignes d'attention sont les trois de Nola , représentant une orgie autour de la statue de Bacchus , l'incendie de Troie et Cassandre ; ceux de Pœstum , montrant Hercule dans le jardin des Hespérides , et Patrocle et les chevaux d'Achille ; les italico-grécs et siciliens offrant la mort de Thésée , Electre et Oreste au tombeau d'Agamemnon , Clytemnestre et Egiste , un combat des Grecs et des Amazones , Hercule tuant le centaure Nessus , et le même héros vainqueur du géant Erix ; deux acteurs montés sur un banc et jouant une scène : est-ce une image des premières représentations tragiques données par Thespis ? Parmi les sujets bizarres , il faut citer une femme qui voit avec effroi une aile sortir de son épaule à la place de son bras , un satyre couvert d'un habit semblable à celui d'arlequin , Silène ayant le même vêtement et de plus un masque noir comme celui de notre rusé Balourd de Bergame , un acteur portant le costume et la protubérance de polichinelle , découvert à Canino : il indique probablement un personnage , des pièces atellanes , et prouve que nos arlequins et nos polichinelles peuvent se vanter d'une longue filiation ; mais parmi tous ces vases , deux provenant du cabinet Vivenzio s'élèvent en triomphe au milieu de la collection : il est impossible de voir une plastique plus parfaite , des dessins plus corrects

et réunissant mieux la grâce et la science. On a joint à ces richesses trois imitations en liège des tombeaux qui les ont rendues à la lumière : une représente ceux des environs de Naples, la seconde celui découvert par Hamilton à Santa-Agata de Goti, et la troisième un sépulcre fouillé à Poestum.

En examinant ensuite la collection nommée des Petits Bronzes, que contiennent six chambres spacieuses et comptant plus de quinze mille objets provenus presque tous d'Herculanum et de Pompéï, on s'insinue, pour ainsi dire, dans le domicile, dans la vie intérieure du citoyen romain. Tous les outils des arts et métiers, tous les ustensiles de ménage, tout ce qui sert à la toilette des femmes, rehausse la beauté ou dissimule les défauts de nature, sont étalés dans des armoires vitrées et rangés avec ordre et symétrie. On y voit des vases de tous genres, de toutes formes, employés à des usages domestiques ou religieux pour les sacrifices et les libations, des meubles souvent d'une rare élégance, des chaises curules (1), des trépièds, des lampes, des candelabres, des poids,

(1) La chaise curule était un siège orné d'ivoire, sur lequel certains magistrats avaient le droit de s'asseoir ; lorsqu'elle est gravée sur les médailles, elle indique le consulat, l'édilité et la préture.

des mesures de longueur, des cadrans solaires, des instruments de musique, de chirurgie et d'agriculture, des miroirs de métal, des galons, des bijoux, de la vaisselle d'argent ou plaquée, du chanvre, du fil, de la toile, et jusqu'à des substances alimentaires que les cendres protectrices ont garanties de la corruption.

Avec modération toutefois, et pour ne pas fatiguer le lecteur, citons ce qui mérite une attention particulière : une balance, son poids représente le buste d'un guerrier; il est à remarquer que tous ceux placés près de lui en grand nombre, ayant des formes différentes, ne pouvaient être obtenus que par le tâtonnement, et non par les règles certaines et géométriques des nôtres dont les surfaces et la matière sont constantes; un pied romain en ivoire : il a servi à fixer cette mesure linéaire qui émut de si longues controverses parmi les savants modernes; des mesures de capacité : quelques-unes portent encore les marques de la triangulation qui présidait à leur exactitude; des romaines dont les fléaux et les crochets sont également tous dissemblables : le même défaut d'unité de construction existait pour elles comme pour les poids; en général, dès qu'un meuble ou un outil permettait qu'on en variât les formes, l'art capricieux s'en emparait; un vase conique destiné à être placé sur un trépied de manière à ce que la chaleur sai-

sit tous les points de sa surface ; de la batterie de cuisine étamée en argent , un candélabre d'un mécanisme ingénieux , dont les lampes fixées à un cylindre creux, traversé par une mince colonne, peuvent monter et descendre à volonté et rapprocher ou éloigner des yeux la lumière ; une écritoire de bronze où l'encre desséchée existe encore et des plumes en bois enfermées dans un tube de verre ; des instruments de chirurgie, parmi lesquels on remarque des sondes ou cathéters recourbées en S, pareils à ceux que Louis Petit retrouva aussi vers la fin du siècle dernier, tant des mêmes besoins naissent de semblables inventions ; des dilatatoires gradués et d'une élégante fabrication , des forceps , des pinces pour l'extraction de la pierre, des trocars servant à faire la ponction, et d'autres à l'usage des dentistes ; de petites pharmacies portatives contenant des pilules et des onguents ; des vases d'albâtre remplis de parfums ; un nécessaire où se trouve tout ce qui se rapporte à la toilette, depuis le cure-dent jusqu'aux fards et aux cosmétiques ; des osselets et dés à jouer ; des couleurs destinées à la peinture, précieuses en ce qu'elles montrent à quel point certaines connaissances chimiques ou du moins expérimentales étaient parvenues ; des tessères (1) en terre cuite portant une marque don-

(1) On appelle tesserae tous les objets portant certains si-

nant l'entrée aux spectacles ; une riche et nombreuse collection de bijouterie en or et en argent, où la beauté du travail le dispute à la valeur des métaux : tout ce qui est en tréfilerie étonne par sa finesse et la précision de son assemblage ; mais ce qui surprend aussi, c'est le poids de ces bijoux qui devaient être d'une incommodité extrême. On se rappellera peut-être qu'il a déjà été fait mention d'un bracelet pesant plus d'un demi-kilogramme. Toutefois les objets les plus remarquables, non par eux-mêmes, mais par la résistance qu'ils ont opposée à l'action du temps, ce sont les comestibles ; un pain portant l'empreinte de lettres imprimées en creux par des lettres en relief, du froment, de l'orge, des œufs, des châtaignes, des noix, des amandes, des dattes, des figues et raisins secs, des olives, des sardines enfermées dans des tubes remplis d'huile, et enfin des bonbons et de la pâtisserie : tout cela fut recueilli ou préparé l'an 79 de notre ère.

Je ne parlerai point du cabinet réservé, rempli

gnes, certaines empreintes, comme les cachets, les tablettes que les voyageurs, ayant droit d'hospitalité, portaient avec eux pour se faire reconnaître des familles qui devaient les accueillir et les loger. Les tessères dont il est ici question étaient de véritables billets de spectacles que l'on faisait en poterie avant l'invention du papier et du carton. Le papyrus ne pouvait servir à cet usage, il était trop fragile et trop cher.

de poteries, de bronzes, de sculptures, que l'on ne peut voir qu'avec une permission et qui prouvent la naïve impudeur de l'antiquité; car les plus obscènes représentations y étaient produites en public et dans l'intérieur des maisons; des bornes, des enseignes, des lampes, des bouilloires plus qu'indécentes n'effarouchaient point les nobles matrones.

Les papyrus, ou manuscrits antiques, complètent dignement cette immense collection que les Studj pouvaient seuls posséder, puisque c'est des entrailles du sol napolitain qu'elle fut tirée. Ces papyrus, au nombre de 1,756, furent tous découverts presque au commencement des fouilles, dans une maison d'Herculanum; leur réapparition au jour, qui fit naître des transports de joie lorsqu'on eut inventé le moyen de les dérouler et de copier ceux que la cendre n'avait pas carbonisés, ne réalisa point toutes les espérances que le monde savant s'était trop pressé de concevoir; d'abord, à peine un de ces manuscrits est-il entier: les moins endommagés ne sont qu'au nombre de 432 et les autres ne peuvent être considérés que comme des parcelles. Ce qu'on a pu transcrire monte à 350 rouleaux, et c'est le fruit d'un siècle de travail; il en est donc plus de 1400 encore inconnus, y compris plusieurs que les chimistes Davy et Sieckler ont détériorés en les soumettant à d'infructueuses

expériences. Ensuite aucun, jusqu'à présent, ne nous a rendu les œuvres célèbres que le temps et les barbares ont détruites, ou dont il ne nous reste que des fragments. Quel bonheur si un Tite-Live, un Tacite, un Ménandre, un Sophocle dont nous ne possédons que sept tragédies des cent vingt qu'il avait composées eussent revu la lumière ! mais il est peu probable que nos vœux soient exaucés. La patiente adresse des copistes n'a pu encore nous procurer que des traités de peu d'intérêt sur la morale, la rhétorique et la musique, presque tous écrits en langue grecque par Polistrate, Démétrius, Carnisius, Colotes, Philodème, Chrysippus et des philosophes de l'école d'Épictète. C'est sur 80 volumes (1), à-peu-près intacts et qui attendent qu'on les soumette au procédé du déroulement, que repose seulement aujourd'hui la faible possibilité de retrouver quelque ouvrage digne d'intérêt.

Les papyrus de ces rouleaux, à demi-carbonisés par la chaleur et d'une fragilité extrême, exigent les soins les plus minutieux pour éviter qu'ils se déchirent, pour retrouver l'écriture à peine apparente sur un papier devenu presque noir. Voici le

(1) Volume vient de *volumen* signifiant ce qui est enroulé; les anciens nommaient ainsi leurs manuscrits qui tous étaient en forme de rouleau.

moyen simple et ingénieux par lequel on les rend à la lumière ; comme ils ne sont écrits qu'intérieurement sur de longues bandes de 25 à 30 centimètres de largeur, on a pu saisir leur face extérieure par un encollage et la faire adhérer solidement à une toile ; celle-ci, perpendiculairement placée devant le copiste, est dans sa partie supérieure attachée à un petit treuil que fait tourner une roue à dents très fines et qui par conséquent ne peut imprimer qu'un mouvement d'ascension presque insensible. Le copiste commence par coller à la toile l'extrémité du manuscrit et en déroule à-la-fois à peine un centimètre ; si le papyrus se brise, il en rassemble artistement les morceaux et les fixe un à un sur cette toile avec un pinceau trempé dans une dissolution de gomme ; il transcrit alors ce qui apparaît et recommence ensuite son œuvre de patience : heureux lorsque la journée lui procure quelques lignes ; car elles remplissent un assez grand espace et les caractères sont à peu près de la hauteur de ceux de nos anciens antiphonaires. De 1793 à 1832, l'académie des papyrus n'a pu donner que cinq volumes et encore réduits à la moitié puisque le texte grec est accompagné d'une version latine ; une partie de ce qui a été déroulé est exposé aux yeux du public et enfermé dans des cadres recouverts d'une glace.

En revenant sur nos pas, entrons maintenant dans les galeries des statues antiques ; mais comment se restreindre et choisir parmi ce peuple de marbre et d'airain qu'elles contiennent ? Un volume ne suffirait pas à leur description et cependant presque toutes en méritent une particulière : toutefois il faut savoir se borner. Commençons par les bronzes, si nombreux, que la réunion de tous les autres musées de l'Europe n'en pourrait présenter autant, et tâchons d'indiquer les plus remarquables, tels que le Faune ivre étendu sur une peau, appuyé sur une outre et cherchant à imiter avec ses doigts le claquement des castagnettes ; son torse et son abdomen expriment parfaitement cette distension des viscères que cause l'excès de boisson ; le beau Mercure assis, d'une admirable pureté de style, d'une charmante délicatesse de formes ; c'est un des plus précieux modèles offert par l'antiquité à la sculpture moderne ; une actrice dont les yeux sont en émail, ornement d'un effet désagréable, malgré le mérite de la statue, et qui se trouve répété dans le buste de Tibère ; Viciria, mère de Balbus : sa tête est belle, pleine d'expression, et les draperies sont nobles et habilement plissées ; une autre actrice agrafant son manteau sur son épaule avec un mouvement rempli de grâces (1) ; deux bustes, le premier de

(1) D'autres statues d'actrices qui se trouvent encore dans

l'empereur Commode , très rare, puisqu'après sa mort le peuple romain détruisit ses effigies ; l'autre, d'Antinoüs, ce plus qu'ami d'Adrien, représenté avec les attributs de Bacchus, est d'une admirable exécution : on ne peut rien voir de plus vrai que le modèle de sa tête. L'affection d'un puissant souverain et la beauté du jeune Bythien ont-elles excité le zèle et le talent des statuaires ? mais ce qui est certain, c'est que toutes les statues d'Antinoüs sont placées au premier rang des productions de l'art ; un buste de Scipion l'Africain : il paraît authentique ; on y retrouve les deux cicatrices que portait le héros au côté gauche du front : bel antique et dû sans doute à quelque sculpteur grec, car il n'est pas probable qu'un siècle avant le règne d'Auguste la sculpture romaine fût arrivée à ce point de perfection ; un Faune dormant : l'atonique langueur que le sommeil a répandue sur tout son corps est d'une parfaite exactitude ; groupe de Bacchus et d'Ampelus : ces deux figures ont les yeux et les lèvres incrustés en argent, ainsi qu'une Fortune en équilibre sur un globe qu'à peine elle touche du pied ; son collier et

cette collection, montrent l'importance que Rome et ses colonies attachaient aux représentations théâtrales et aux jeux publics ; c'est toujours le même peuple demandant à ses consuls ou à ses empereurs *panem et circenses*.

la bordure de son peplum (1) sont également argentés; une autre statue de la même déesse unit à ses attributs ordinaires ceux d'Isis : divinité ambiguë, elle tient un gouvernail et la corne d'abondance; une petite amazone à cheval, prête à lancer son javelot : sa tunique est sans manche, son action développe la beauté de ses bras et les traits du visage ont quelque chose de masculin comme il convenait à des femmes guerrières; Néron Drusus, Sénèque : le buste de cet emphatique philosophe est un morceau des plus précieux de la collection. Terminons cette courte nomenclature des principaux bronzes par le Faune dansant, découvert dernièrement à Pompéi dans la maison à laquelle il a donné son nom : antique, hors de ligne, égal peut-être à l'Apolline, aux lutteurs de Florence, et réunissant la vérité du mouvement, la morbidesse du jeune âge à la science anatomique sans exagération.

Les autres galeries, consacrées à la sculpture en marbre, contiennent plus de six cents statues, bustes, hermès (2), bas-reliefs et sarcophages. Ainsi que pour les bronzes, et à plus forte raison, il faut se réduire à citer les œuvres capitales : un guerrier

(1) Peplum. Robe sans manches et moins longue que la tunique.

(2) Hermès. Tête portée sur un cippe quadrilataire.

combattant et victorieux, comme l'indique le tronc de palmier placé près de lui, statue de la plus heureuse époque de l'art; les deux équestres de Balbus père et fils découvertes à Herculaneum, d'un travail exquis et sans rivales parmi les antiques de ce genre; les magnifiques bustes de Gallien et de Celius Caldus: le second surtout est un chef-d'œuvre d'expression; Apollon Citharœdus (jouant de la lyre): Winckelmann assure que c'est une des plus belles représentations de ce dieu que l'on connaisse; Vénus Callypige qui, dans l'ordre de célébrité, vient immédiatement après celle de Médicis, mais cependant encore à distance; elle n'a point cette grâce ineffable, cet idéal, cette pudique volupté rendant inimitable la déesse sortie des mains de Cléomène: si la Callypige était animée, elle ne serait que la plus admirable des femmes; à cette Vénus on peut joindre la Génitrix et celle appelée de Capoue, que quelques antiquaires prétendent être de Praxitèle ou d'Alcamène, et l'original de la Vénus de Milo que notre musée français possède; une quatrième est remarquable par sa bizarrerie: sur un corps empreint de jeunesse, elle porte une tête dont les traits annoncent plus que l'âge mûr et que l'on croit être celle de l'impératrice Faustine; comment cette épouse débauchée du vertueux Marc-Aurèle souffrit-elle ce ridicule contraste? Minerve armée du

casque, de l'égide et de la lance : excellent ouvrage grec dont la chevelure et le peplum étaient dorés ; Diane Ephésienne composée de deux matières différentes : la tête et les extrémités sont en bronze et le corps en albâtre oriental, singularité qui choquerait nos idées modernes sur la sculpture ; atlas : le globe qu'il soutient de ses robustes épaules est un curieux monument des connaissances astronomiques des anciens ; un Faune portant le jeune Bacchus sur ses épaules, groupe d'un travail supérieur : il est impossible de mieux exprimer la joie du petit dieu et ses précoces dispositions au plaisir ; malgré sa célébrité, on ignore quel fut l'auteur de ce chef-d'œuvre ; Oreste et Electre, Hercule et Omphale ; Flore, ou plutôt Vénus, drapée avec une rare perfection ; un cratère apporté dernièrement de Gaëte où il servait de bénitier dans la cathédrale, quoique son auteur, Sérapion d'Athènes, y eût représenté l'éducation très peu édifiante de Bacchus ; ce bas-relief ne le montre qu'entouré de nymphes, de joueurs de flûte et de buveurs ; Jupiter colossal assis, d'une sévère beauté, type magnifique du maître des dieux et provenant d'un temple de Cumès ; Aristide, ainsi appelé, bien qu'on ne soit pas sûr qu'il retrace le plus honnête homme d'Athènes ; c'est un admirable antique, il semble marcher tant ses proportions et son mouvement sont justes, et Ca-

nova le regardait comme le plus parfait modèle que les Grecs nous aient légué. Dans la salle des Empereurs, il faut distinguer Agrippine, femme de Germanicus; Auguste assis, une des premières statues trouvées à Herculanium; c'est peut-être à elle que l'on doit la résolution d'y entreprendre des fouilles régulières; sur la face de ce rusé tyran, de ce cruel triumvir règnent un calme, une apparence de bonhomie qui déroutent l'observateur et le physionomiste; il n'en est pas de même de son voisin et successeur Tibère, ayant les cartilages du nez étroits, et les lèvres minces et retombantes aux deux extrémités de la bouche, signes d'astuce et de sécheresse de cœur. On doit également considérer les bustes d'Antonin le Pieux, de Lucius Verus, de Papienus et celui de Caracalla, où apparaît toute la féroce folie de ce monstre.

La galerie des marbres de couleurs contient un Apollon, demi-colossal, en porphyre, matière d'une dureté extrême, et que le ciseau du patient sculpteur a su admirablement assouplir; les bustes de Marc-Aurèle, de Faustine et d'Annius Verus, Clio, Polymnie, Terpsichore, Mnémosine, vêtue d'élégantes draperies et provenant du théâtre d'Herculanium; mais arrêtons-nous et pour ne pas trop étendre un catalogue, aride peut-être, terminons par les deux morceaux les plus renom-

més, par l'Hercule Farnèse et le groupe de la Dircé; œuvre de l'athénien Glycon, ainsi que le porte l'inscription gravée au-dessous de la mas-sue : l'Hercule a près de cinq mètres de hauteur. Il est impossible de ne pas être saisi d'étonnement et presque de respect en voyant cet admirable type de la force en repos et se confiant en elle-même, en étudiant la robuste expression de ses muscles, l'ampleur de son cou à l'endroit où il s'attache aux clavicules, la vaste étendue de sa poitrine, ses larges épaules, qui purent se prêter aux fonctions d'Atlas et porter la voûte du monde; néanmoins ajoutons que son front légèrement déprimé et la tête un peu petite pour la grandeur du corps, montrent habilement que cet Hercule, non l'asiatique ou le syrien, mais celui des Grecs, est l'emblème de la puissance physique, l'être mythologique accomplissant des travaux terrestres et non un dieu d'intelligence; car dès qu'il est divinisé et censé connaître les secrets de l'Olympe, ces formes toutes humaines ne lui sont plus attribuées et en conservant leur caractère primitif, elles acquièrent plus de légèreté. Cette statue si célèbre, et dont tant de copies, réduites à de moindres proportions, ont été faites, fut découverte à Rome en 1540, dans les thermes de Caracalla, sous le pontificat de Paul Farnèse; les jambes lui manquaient, et Guillelmo della Porta entreprit leur restauration

et s'en tira avec honneur, après que Michel-Ange épouvanté de la tâche qu'on voulait lui imposer y eut renoncé; mais plus tard elles furent retrouvées à Fratocchie, et les princes Borghèse s'en dépouillèrent généreusement en faveur de la cour de Naples.

Apportée de l'île de Rhodes à Rome, Dircé jouit d'une renommée égale à celle de l'Hercule, mais à mon sens pas aussi méritée, car à peine en reste-t-il une moitié d'antique; cette réputation est due au grandiose de l'œuvre, à la multiplicité des figures et aux nombreux accessoires dont elles sont entourées; c'est la plus importante ronde bosse que le ciseau des Grecs nous ait laissée, et si mon calcul est juste, le seul bloc dans lequel elle fut taillée devait avoir au moins cent mètres cubes lorsqu'il sortit de la carrière. Amphion et Zethus, plus grands que nature, retiennent un taureau indompté, à ses cornes Dircé est attachée par la chevelure et doit être traînée sur les rochers et les ronces du Cithéron; un jeune homme assis paraît frappé de terreur, mais Antiope debout et portant un thyrses va pardonner à sa rivale. D'un côté on voit un chien qui se dresse, un ciste (1), une syrinx (2), une lyre; de l'autre une

(1) Ciste. Panier qui servait aux sacrifices.

(2) Syrinx. Flûte composée de roseaux.

hure de sanglier, un aigle, un serpent sortant du tronc d'un arbre et un second chien prenant la fuite, accessoires peut-être symboliques et difficiles à comprendre. La très médiocre restauration de ce groupe appartient au milanais Bianchi ; au lieu d'imiter la noble pureté des débris qu'il avait sous les yeux, le présomptueux artiste céda au mauvais goût de son siècle et mania ce qui devait être simple et sévère. A la figure de Dircé il a refait la tête, le sein et les bras, aux statues d'Amphion et de Zethus il n'y a d'antique que le torse et une jambe ; celles du taureau sont également modernes ; mais ce qui subsiste encore de l'ouvrage d'Apollonius et de Tauriscus, tel que l'Antiope, excepté la tête, et le jeune homme assis, justifie pleinement les éloges que Pline prodiguait à ce groupe, qui est certainement du plus beau temps de la sculpture grecque. Le jeune homme, heureusement resté intact, peut être mis en parallèle avec le fils du Laocoon.

En quittant les statues pour passer dans la galerie des tableaux, renouvelons l'observation déjà faite au sujet du musée de Florence, savoir que la sculpture antique, si florissante jusqu'au règne d'Adrien, va toujours en déclinant depuis cette époque et disparaît entièrement, même avant le siècle de Constantin ; ainsi moins de cent trente ans suffit pour éteindre une longue génération

d'habiles artistes, pour abolir toutes les traditions conservées pendant six cents années et léguées par Phidias, Myron, Scopas et Cléomène (1). Y a-t-il des moments où l'art épuisé s'affaisse sous lui-même, ou bien des causes ignorées ont-elles amené une prompte dégradation, et enfin la cessation de vie ?

La collection des peintures modernes est riche, nombreuse et divisée en plusieurs chambres séparément consacrées aux écoles napolitaine, bolognaise, lombarde, vénitienne, romaine, florentine, flamande, génoise et française. Un cabinet renferme les ouvrages grecs du moyen-âge, dont le style, le dessin et la couleur ont leurs défauts accoutumés; cet ordre régulier engendre un peu de monotonie et ne permet pas d'établir facilement des termes de comparaison. Sans doute ces salles possèdent des tableaux d'un grand mérite; mais le lecteur a déjà parcouru les galeries de Florence, il est encore appelé à visiter celles de Rome; je crois donc devoir lui épargner la fatigue d'une trop longue description et le faire entrer tout de suite dans le sanctuaire des quarante-et-

(1) Phydias, Myron, Scopas, florissaient de 430 à 450 avant notre ère. L'époque où vivait Cléomène est inconnue, mais l'auteur de la Vénus de Médicis a dû appartenir au grand siècle de la sculpture.

un chefs-d'œuvre ; là on admire les portraits de Philippe II , de Paul III , la fameuse Danaë par le Titien , ainsi que la Madeleine du même maître , trop jolie et trop séduisante pour une sainte en pénitence ; le Philippe II , petit blond , d'une figure pâle , et plutôt triste que sévère , ne répond pas à l'idée qu'on se fait de ce démon du midi de l'Europe ; de Raphaël , deux Vierges belles de ces traits divins qu'il sut leur prêter , un cardinal et Léon X , gros , à la face pleine et colorée et semblant cacher son esprit sous une épaisse enveloppe ; son large front peut seul révéler à l'observateur attentif les facultés intellectuelles du protecteur éclairé des lettres et des arts ; le Repos de Cupidon , l'Atelier de saint Joseph et les deux Charités , connues sous les noms de Grande et de Petite , du Schidone heureux imitateur à la fois de Raphaël et du Corrège ; Alcide , Vénus et l'admirable Déposition de croix d'Annibal Carrache , dont le dessin , la composition et le coloris un peu austère , mais approprié au sujet , ne laissent rien à désirer ; le saint Jérôme et le Silène de Ribera ; une Sainte Famille et le pape Alexandre Farnèse de Sebastiano del Piombo , habile coloriste vénitien , accusé d'avoir fait souvent dessiner ses figures par Michel-Ange ; une Transfiguration de Giovanni Bellini , peintre du quinzième siècle , vrai fondateur de l'école vénitienne , créateur en partie de la

perspective linéaire, et comptant au nombre de ses élèves Georgione et le Titien; un magnifique paysage de notre Claude Lorrain, devenu peintre à l'âge de trente-six ans, le premier des paysagistes et le seul qui ait su réellement analyser et fixer sur la toile l'air, l'espace et la lumière (1); quatre tableaux de Parmigiano entre lesquels se trouve le portrait historique de Christophe Colomb: dans ses regards et sur son front se montrent une profonde réflexion et la tenace volonté; enfin il faut se prosterner devant deux panneaux du Corrège, les Noces de sainte Catherine et la Vierge surnommée Zingarella. Quelles couleurs employa ce roi de la grâce, par quels moyens leur donna-t-il ce doux éclat, cette fonte inimitable? c'est un secret qu'il a gardé.

Les Studj renferment aussi la bibliothèque royale, principalement formée par la réunion de celles des jésuites, de Saint-Jean Carbonara, de la Palatine

(1) Claude Gelée, dit le Lorrain, né près de Toul, en 1600, mort en 1678, est un phénomène presque unique; dans sa jeunesse, il ne montra aucune espèce d'intelligence et ne put rien apprendre à l'école; en désespoir de cause, ses parents le placèrent chez un pâtissier de Nancy et il n'y profita pas davantage. Ne sachant que faire, il se rendit à Rome en compagnie d'une troupe de pèlerins; là, entré comme domestique au service d'Augustin Tassi, peintre médiocre, il sentit ses dispositions se développer à la vue des ouvrages de son maître, et en peu d'années il tint le sceptre de son art.

et de la Farnésienne, que Charles III fit transporter de Rome à Naples; elle possède actuellement deux cent mille volumes, environ cinq mille manuscrits et s'augmente sans cesse par les achats de livres étrangers et par le dépôt de tous ceux imprimés dans le royaume des Deux-Siciles; outre les collections des célèbres typographes du seizième siècle, tels que les Aldi, les Stefani, les Giunti, les Etienne, elle contient les éditions rares des premiers temps de l'imprimerie, et l'on assure que leur nombre dépasse quatre mille; assertion dont je ne me rends point garant, sachant que le riche met toujours un peu de vanité à exagérer sa fortune. Parmi ces précieux trésors que le savant bibliothécaire eut la complaisance de me montrer, il faut remarquer le Catholicon imprimé à Mayence en 1460, la Biblia Maguntina sur parchemin, sortie des presses de Subiaco en 1465, le Barthole de 1471, premier produit des presses napolitaines, Janus Maius, grammairien de 1475, un Missel de 1477, un Esope latin et italien de 1485, avec des gravures sur bois. En examinant ces premières impressions, on est surpris de la beauté du papier, des justes proportions, de la netteté de leurs caractères et des rapides progrès de la typographie; cet art qui devait changer la face du monde, n'eut presque point d'enfance; il semblait que chargé de promptement accomplir une révo-

lution spirituelle il fut exempté d'apprentissage.

Dans la foule des manuscrits, on doit distinguer les Paralipomènes d'Homère de Quintus de Smyrne (1), l'Alexandra de Lycophron, un Nouveau Testament que l'on prétend du dixième siècle, une Bible de la même date, mais plus authentique, plusieurs Pères de l'Eglise d'une grande antiquité et trouvés dans les couvents, les fragments sur l'agriculture de Gargilius Martialis, découverts par Mgr. le cardinal Angelo Mai, à qui l'on doit aussi la République de Cicéron, le fameux authographe de Cœlesti Hierarchia de saint Thomas d'Aquin, ceux de Vico, de Gravina, des dialogues du Tasse écrits de sa main et remplis de corrections, deux titres sur papyrus, peut-être les plus anciens existant actuellement en Europe; le premier, remontant à 489, contient la donation d'une rente assignée sur des biens-fonds par Odoacre, roi des Hérules; le second, de 551, est un acte de cession de terres en paiement de dettes; mais cette collection, quoique présentant un grand intérêt, n'approche pas sous ce rapport de celle de Florence; ses manuscrits n'ont point eu d'illustres possesseurs,

(1) Paralipomènes. Ce qui a été oublié dans quelque ouvrage ou traité précédent et que l'on rappelle dans un autre; ainsi deux livres de l'Écriture sainte sont les paralipomènes des quatre livres des rois; ce mot peut être traduit par celui de supplément.

ne sont point chargés de précieuses annotations comme ceux de la bibliothèque Ricardi et de la Laurentienne, où chaque volume enchaîné à son pupitre rappelle sans cesse le Dante, Pétrarque, Boccace, Politien, Argyrophile, Chrysoloras, restaurateur de la littérature grecque échappé au fer musulman, et proclame leur noble amour pour l'étude et de savantes investigations. Au milieu de ce dépôt des connaissances humaines, une salle est spécialement réservée aux aveugles ; des lecteurs payés par le trésor, consolent ainsi leurs tristes loisirs : institution touchante et qui n'existe qu'à Naples.

Tel est l'amas de trésors accumulés dans un seul palais, et l'on ne peut penser sans trouble qu'un des tremblements de terre, si fréquents dans la contrée, pourrait l'ensevelir à jamais sous les débris de ce vaste monument.

Outre la bibliothèque des Studj, la capitale en contient encore plusieurs dignes d'un sérieux examen ; la Brancacciana, fondée en 1675, par le cardinal Brancaccio, riche en manuscrits, en précieux documents historiques relatifs au royaume, et qui servit beaucoup, dit-on, au célèbre Giannone à composer son histoire de Naples, si remarquable pour son temps par la profondeur des recherches et la noble indépendance de l'écrivain ; la bibliothèque ministérielle, dont

le fonds provenant en grande partie des couvents supprimés , dépend du ministère de l'intérieur; celle de l'université à laquelle sont joints un musée de minéralogie et un cabinet d'instruments de physique et d'astronomie ; enfin Saint-Philippe de Neri, possédant cent cinquante mille volumes depuis qu'il a reçu l'immense collection du bibliophile Joseph Valetta. Un grand nombre de manuscrits y sont aussi déposés , et il faut se borner à citer celui des tragédies de Sénèque, écrit sur parchemin et orné de belles miniatures d'Antonio Solaro ; ainsi sa date ne remonte pas à une époque reculée, puisque le peintre qui lui prêta son talent naquit en 1382 et mourut en 1455. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ces peintures, exécutées au commencement du quinzième siècle et représentant les héros du tragique latin , la connaissance des costumes antiques et la noblesse du style ; mais elles sont charmantes par la vivacité du coloris et la justesse de la pantomime.

On voit que les moyens d'instruction ne manquent pas à Naples, et s'ils ne sont pas encore suffisamment appréciés par la masse des habitants, on ne peut s'empêcher de convenir qu'ils ont favorablement agi sur les classes sociales que l'éducation première rendait plus aptes au travail de l'intelligence ; dans leur sein le mouvement spirituel se développe et l'on y trouve des hom-

mes d'une profonde science. C'est ici le cas de renouveler l'observation déjà consignée dans le premier volume, savoir que les Italiens, lorsqu'ils se livrent à l'étude, considèrent sous toutes ses faces l'objet de leurs recherches et l'analysent peut-être avec plus de sagacité que ne pourraient le faire les savants des autres nations.

SUPPLÉMENT

AU CHAPITRE DES FINANCES.

Depuis l'impression du chapitre sur les finances, j'ai pu me procurer les budgets du royaume de Naples pour les années 1830 et 1835, et je crois devoir les mettre sous les yeux du lecteur. Celui de 1830 présente encore un déficit de 651,853 ducats ; depuis cette époque des accroissements de recettes et des diminutions de dépenses semblent avoir amélioré la situation financière ; car en 1835 le déficit n'a plus été que de 11,000 ducats. J'ignore cependant si cette bonification s'est soutenue ou si elle est due, pour cette année, à des circonstances particulières ; mais avant de donner ces deux budgets, montrons l'augmentation progressive de la dette publique et en même temps celle des revenus de l'Etat.

RENTES INSCRITES AU GRAND-LIVRE.

Années.

1815.	840,000 ducats.
1820.	1,420,000
1826.	5,190,000
1833.	4,961,000
1836.	4,857,000

AUGMENTATION DU REVENU.

1787.	14,400,000 ducats.
1814.	22,564,000
1820.	21,519,000
1823.	23,086,000
1826.	24,233,000
1829.	26,669,000
1835.	26,089,000

L'augmentation qui provient principalement des impôts indirects a été assez exactement proportionnelle à l'accroissement continu de la population ; en voici la preuve :

	Douanes.	Droits de consommation.	Tabacs.
1815.	2,745,000	1,661,000	573,000 ducats.
1820.	2,880,000	1,449,000	525,000
1825.	3,281,000	2,049,000	756,000
1830.	4,125,000	2,000,000	847,000
1839.	4,423,000	2,182,000	920,000

BUDGET DE 1830.

RECETTES.

		ducats et grains (1)
Contributions directes.	8,894,553	44
Contributions indirectes.	9,826,826	12
Sceau, enregistrement.	1,080,000	»
Loterie.	1,300,000	»
Poste.	272,572	37
Monnaie.	103,452	85
Caisse d'amortissement et revenus divers.	753,690	57
Eaux et forêts et chasse.	188,156	»
Entrées diverses.	1,165,290	»
Part de la Sicile pour dépenses communes.	3,191,123	11
Total.	26,777,664	46

DÉPENSES.

Liste civile et dépenses royales.	1,986,000	»
Présidence du conseil des ministres.	12,380	»
Ministère des affaires étrangères.	357,536	»
Ministère de la justice.	736,242	»
Ministère des affaires ecclésiastiques.	46,573	42
Ministère des finances.	13,072,885	17
Ministère de l'intérieur.	2,032,385	»
Ministère de la guerre.	7,377,288	»
Ministère de la marine.	1,558,059	»
Ministère de la police.	250,166	»
Total.	27,429,517	59
Déficit.	651,853	13

On a dû remarquer combien le budget du ministère des affaires ecclésiastiques est faible. Le

(1) Le grain est une fraction de ducat.

clergé séculier ayant conservé ses biens, il en résulte que le ministre du culte ne doit pourvoir qu'au paiement de ses employés et aux dépenses d'administration.

BUDGET DÉTAILLÉ DES RECETTES DE 1835.

Imposition foncière et grains additionnels.	7,442,000 ducats
Droit sur la mouture.	626,000
Vingtième sur les revenus communaux. . .	131,000
Douanes et droits de consommation. . .	5,801,000
Sel.	3,075,000
Tabac.	902,000
Neige.	69,000
Poudre.	193,000
Cartes à jouer.	15,000
Enregistrement, droit de sceau et timbre. .	1,187,000
Loterie.	1,182,000
Poste.	277,000
Monnaie.	54,000
Caisse d'amortissement et revenus divers.	704,000
Ponts, péages, forêts et chasse.	90,000
Produit des lazarets et des droits sanitaires.	25,000
Retenue sur le traitement des employés et des militaires.	1,131,000
Arriéré et autres rentrées.	29,000
Impositions extraordinaires pour travaux dans les provinces en deçà du Phare. . .	26,000
Quote-part de la Sicile pour les charges communes.	2,977,000
Impositions extraordinaires pour travaux en Sicile.	8,000
Intérêts payés par la banque d'escompte. .	60,000
Total.	26,089,000 ducats

DÉPENSES.

Présidence du conseil des ministres. . .	54,000 ducats
Ministère des affaires étrangères. . . .	250,000
Ministère de la justice.	729,000
Ministère des affaires ecclésiastiques. .	40,000
Ministère des finances, liste civile et dette publique.	14,353,000
Ministère de la guerre.	7,200,000
Ministère de l'intérieur et des travaux pu- blics.	1,879,000
Ministère de la marine.	1,385,000
Ministère de la police.	207,000
Total.	26,100,000 ducats
Déficit.	11,000

On vient de voir que les recettes de 1835 étaient inférieures à celles de 1830 de 688,000 ducats, et que le déficit avait diminué de 640,842. Le budget de cette année a donc présenté en nombre rond, et en moins de recettes et de dépenses, une bonification de 1,330,000 ducats d'un côté pour les contribuables et de l'autre pour le trésor. Les économies ont principalement porté sur les affaires étrangères, l'intérieur, la marine, les finances et la liste civile. La seule dépense augmentée est celle de la présidence du conseil élevée de 12,380 ducats à 54,000. Je n'ai pu en savoir la raison, mais il est présumable que cette augmentation est

provenue d'un accroissement d'attribution qui aura nécessité un personnel plus nombreux ; au reste , le roi s'occupe , avec une active fermeté , de tout ce qui peut améliorer son pays et ses finances. Plusieurs obstacles tenant à la différencé d'administration , ne lui ont pas encore permis de confondre dans une seule recette centrale les revenus de la Sicile avec ceux du royaume de Naples. Pendant son séjour dans cette île en 1838 , s'il n'a pu régulariser les finances , il a du moins rendu plusieurs décrets conformes aux demandes des conseils provinciaux ; ainsi furent ordonnés trente-quatre chemins royaux ou de grande communication , et de la plus haute importance pour un pays privé de commerce intérieur par défaut de routes charretières ; un cadastre et des rôles d'impositions , commencés sur des bases injustes , seront réformés ; le droit fiscal sur la mouture a été diminué d'un tiers ; plusieurs impôts opprimant l'agriculture sicilienne sont abolis ou considérablement allégés ; on a engagé le conseil provincial de Noto à proposer l'établissement de deux colonies dans une partie déserte , mais fertile , de la province ; des lois d'une sévérité excessive et pourtant nécessaires frappent les vagabonds et les brigands ; enfin la présence du roi a fait disparaître les derniers restes de la féodalité , et ce qui prouve sa réelle volonté d'éteindre tout ce qui s'y

rapporte, c'est que lui-même en a donné le premier l'exemple, en renonçant à un droit féodal, jadis perçu à Castro Giovanni, au profit d'un baron, et dont le trésor avait hérité.

FIN DU SECOND VOLUME.

960711

TABLE.

	Pages.
AVERTISSEMENT.	j
<u>ROUTE DE ROME A NAPLES.</u>	3
— <u>Marais-Pontins.</u>	12
<u>STATISTIQUE DU ROYAUME DE NAPLES.</u>	50
— <u>Surface du pays et population.</u>	52
— <u>Tableau de l'augmentation de la population de 1820 à 1837, par province.</u>	56
— <u>Ancienne administration.</u>	60
— <u>Tableau de l'exportation moyenne à la fin du XVIII^e siècle.</u>	68
— <u>Tableau de l'exportation moyenne actuelle.</u>	68
— <u>Finances.</u>	73
— <u>Tableau du budget de 1829.</u>	80
— <u>Agriculture.</u>	90
— <u>Manufactures.</u>	114
— <u>Tableau de l'évaluation approximative de l'expor- tation annuelle à la fin du XVIII^e siècle.</u>	140
— <u>Tableau de l'évaluation également approximative de l'exportation actuelle</u>	141
— <u>Commerce de Naples.</u>	147
— <u>Importations à Naples et exportations du royaume.</u>	154
— <u>Navigation.</u>	164
— <u>Compagnies anonymes commerciales.</u>	172

	Pages.
— Commerce et navigation de la France avec le royaume de Naples.	179
— — Première catégorie.	185
— — Deuxième catégorie.	188
— — Troisième catégorie.	193
— Tableau des exportations de Naples en France en 1838.	204
— Tableau des exportations de France à Naples en 1838.	205
— Tableau des exportations générales de la France à Naples, et commerce spécial de la France à Naples pendant dix années.	206
— Tableau de la Navigation réciproque de la France et des Deux-Siciles, de 1825 à 1838.	209
— Administrations religieuse, judiciaire, civile, militaire, instruction publique, prisons.	217
— Clergé.	218
— Justice.	222
— Administration civile.	238
— Armée et Marine militaire.	240
— Instruction publique.	245
— Vaccine, Hospice, Colonie de San Leuccio.	255
ENVIRONS DE NAPLES. — Pausilippe. — Agnano. — Etuves. — Grotte du Chien. — Solfatara. — Pouzzole. — Monte-Nuovo. — Lac Averno. — Lac Lucrin. — Cumès. — Fusaro. — Piscine de Bauli. — Baja et ses temples. — Monte Barbaro. — Misène. — Caserte.	261
— Portici, Resina, Herculaneum, le Vésuve.	304
— Pompéi.	331
— Rue Consulaire.	352
— Rue des Murailles Publiques.	355
— Rue des Thermes.	358
— Rue de Mercure.	365
— Rue de la Fortune.	368

	Pages.
— Rue du Forum.	370
— Rue d'Auguste.	383
— Diverses rues.	384
— Rue du Théâtre.	384
— Place du Théâtre.	385
— Théâtres.	388
— Castel à Mare.	410
NAPLES. — Son aspect. Son intérieur.	411
— Peinture, Sculpture, Architecture.	420
— Palais royal. — Panthéon. — Théâtres. — Largo del Castello. — Château neuf. — Port. — Château de l'OEuf. — Chiaja. — Santa-Maria di Piedi- grotta. — Santa-Maria del Parto.	433
— Château Saint-Erme. — Chartreuse de Saint-Mar- tin. — Place et Eglise du Saint-Esprit. — Sainte- Thérèse. — Montoliveto. — Rue de Tolède. — Trinita delle Monache. — Imprimerie royale. — Greniers publics.	455
— Palais de Capo di Monte. — Observatoire. — Cata- combes. — Collège des Chinois. — Jardin de Bo- tanique. — Hospice des Pauvres. — Campo Santo. — Gesù Nuovo. — Conservatoire de Mu- sique. — Sainte-Claire. — Saint-Dominique.	468
— Sainte-Marie de la Pitié. — Saint-Paul. — Saint- Philippe-Neri. — Saint-Janvier. — Les Saints- Apôtres. — La Vicaria. — Le Marché. — L'An- nonciation. — Sainte-Marie del Carmine.	486
— Studj.	504
SUPPLÉMENT au Chapitre des Finances.	541
— Rentes inscrites au grand-livre.	542
— Augmentation du revenu.	542
— Budget de 1830.	543
— Budget détaillé des Recettes de 1855.	544











